3 1761 08159391 5

HUGUES LE ROUX

Ménélik et Nous

LIBRAIRIE NILSSON, PER LAMM Succ.
7, RUE DE LILLE, PARIS

Ménélik et Nous

Tous droits réservés, y compris la Suède et la Norvège.

Imprimé par E. Charaire, à Sceaux.

HUGUES LE ROUX

Ménélik et Nous

Le Carrefour d'Aden

La Route d'Addis-Ababâ

Je suis l'hôte du Négus

Vers le Nil Bleu

France et Abyssinie

PARIS

Librairie NILSSON, PER LAMM, Successeur

7, rue de Lille, 7

Il a été tiré de cet ouvrage, sur papier de luxe,
115 exemplaires numérotés.

DT
377
L6

LIBRARY
JUN 5 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

796892

A

MARIA-CORONA HUGUES LE ROUX

en souvenir
de l'hiver 1900-1901

H. L. R.

AVANT-PROPOS

Au cours de l'été 1900, S. E. M. Ilg, conseiller de l'empereur d'Éthiopie, voulut bien m'inviter, de la part de S. M. le Négus Ménélik II, à me rendre à Addis-Ababâ.

— Le Négus, me dit M. Ilg, est édifié sur les nuances d'amitié et de respect, qui, en France, font cortège à son nom. Il estime d'autre part que si, chez vous, sa personne est honorée, son empire, son peuple, son organisation, ses institutions, ses ressources, ses intentions mêmes sont mal connus. Au moment où le chemin de fer jeté, par sa volonté, à travers les pays issas et dankalis va faire entrer définitivement l'Abyssinie dans le cycle de la politique européenne, l'empereur Ménélik désire voir se dissiper pour les Français le nuage dont sa personne et son peuple ont été longtemps enveloppés.

Je fis part à mon gouvernement des intentions bienveillantes du Négus. Les ministères des Affaires étrangères, de la Marine et des Colonies m'encouragèrent à accepter l'invitation qui m'était adressée. Ils voulurent concourir aux frais de mon voyage pour une somme de dix-huit mille francs. De la minute où j'aurais atteint la frontière éthiopienne, il était convenu que je deviendrais l'hôte de l'empereur, c'est-à-dire que la subsistance de ma troupe et les moyens de transport

me seraient, à l'aller comme au retour, assurés par le Négus lui-même.

Je ne supposais pas alors qu'il entrerait, dans les desseins de S. M. l'empereur Ménélik, de me faire traverser son empire de part en part, de montrer à un Français les « placers » de l'ouest, surtout de lui faire toucher ce secret du Nil Bleu qui va peser si gravement dans la balance de l'équilibre africain.

Pourtant j'eus la satisfaction de constater, dès la première minute, que ma bonne volonté recevait de l'opinion publique le plus favorable accueil. C'est à l'envi que les encouragements et les assistances m'ont été prodigués. Je songe ici tout d'abord à la Société de l'Afrique Orientale, qui, pour me permettre de visiter à mon loisir le carrefour de la mer Rouge, a mis le steamer Binger *à ma disposition. Puis à la Compagnie impériale des chemins de fers éthiopiens, qui, à l'aller comme au retour, m'a transporté gracieusement avec ma troupe et nos bagages. Puis à mon excellent confrère M. Justin Alaraill, directeur du journal* Le Djibouti, *dont les renseignements, l'expérience, avaient tant de prix pour mon effort. Je songe surtout à la dette de gratitude que j'ai contractée dans l'occasion envers M. Léon Chefneux : il m'a permis de choisir, dans sa clientèle abyssine, des hommes depuis vingt ans dévoués à sa personne. Ces serviteurs éprouvés m'ont fourni les cadres, grâce auxquels j'ai pu atteindre une région où un blanc n'avait pas pénétré.*

Les deux aquarelles qui ornent ce livre, les portraits de l'empereur Ménélik et du roi de Kaffa, ont été amicalement détachées, en ma faveur, du précieux album que M. A. Buffet a rapporté d'Abyssinie, lorsque, lauréat du Salon, il eut l'inspiration heureuse de monter à Addis-Ababâ pour y peindre d'après nature le « Lion victorieux de Juda ».

En tête du récit des chasses qui ont été la récréation de cette route, j'aurai l'occasion prochaine de remercier comme il convient M. Gastinne-Renette : il a lui-même réglé mes armes, choisi mes munitions.

Mais les lecteurs de ce livre, aussi bien que les nombreuses personnes, qui, en France comme à l'étranger, ont assisté aux conférences dans lesquelles j'ai commenté les résultats de ce voyage, ne me pardonneraient point de ne pas leur indiquer quel appareil photographique a fourni les illustrations de ce volume et les projections que l'on a vues.

J'ai de la joie à dire que cet appareil est français : le vérascope *Richard; ma reconnaissance pour l'ingénieur qui a construit cet outil, de précision unique, est vive. Il m'a permis de mettre, sous les yeux du gouvernement, des sociétés de géographie, des chambres de commerce, de la France entière, l'Abyssinie « réelle », celle que l'on ignorait et que la probité de l'image nous révèle à temps.*

HUGUES LE ROUX.

S. M. l'empereur Ménélik II.
(D'après le tableau de Paul Buffet.)

Le vieil Aden.

PREMIÈRE PARTIE

Le Carrefour de la Mer Rouge

Aden, 8 décembre 1900.

Une partie se joue dans le sud de la mer Rouge, autour des bouches de Bab-el-Mandeb, qui doit fixer l'attention de la France. Cette partie est engagée depuis longtemps; aux approches du dénouement les coups se précisent.

Les dernières années du XIX^e^ siècle ont vu les Français s'installer successivement à Obok, puis à Djibouti. Les Italiens ont pris position en Érythrée et sur la côte méridionale des Somalis. A deux pas d'Hodéida, dans la mer Rouge, les Allemands viennent de louer à bail le petit groupe rocheux des îles Farsan. Non contents d'occuper Aden et Périm, les Anglais recueillent dans l'héritage de l'Égypte les ports somalis de

Berbera et de Zeila. Les États-Unis redoublent d'efforts pour soutenir les importants intérêts commerciaux qu'ils se sont créés dans ces régions comme fournisseurs attitrés de l'Abyssinie. Enfin, le Négus Ménélik est descendu de ses hauts plateaux vers le Harar, d'où il est devenu visible aux puissances européennes. Quatre d'entre elles, la France, la Russie, l'Angleterre et l'Italie entretiennent maintenant à Addis-Ababâ des ministres ou des chargés d'affaires.

Les événements de Chine ont fait toucher du doigt la dépendance de Périm et d'Aden dans laquelle se meuvent les cuirassés, les grands transports et les simples cargo-boats, lorsqu'ils prétendent à passer d'Europe en Asie. On s'est demandé comment la France, la Russie, l'Allemagne s'y seraient prises pour porter leurs soldats en Chine, si l'Angleterre avait jugé plus profitable à ses intérêts de garder la neutralité. Il n'est point nécessaire, en effet, qu'elle tire le canon dans le sud de la mer Rouge pour mettre tout le monde dans l'embarras; il suffit qu'elle ferme ses ports de charbon aux vapeurs étrangers. C'est apparemment son droit d'user de ces avantages comme il lui plaît. Il y a de la naïveté à s'étonner que dans ces intermittences d'ouverture et de fermeture des charbonnages de Périm et d'Aden, la Grande-Bretagne consulte ses intérêts et non les nôtres.

J'oublierai, au cours de ces pages, les petites mauvaises humeurs auxquelles sont sujets les joueurs qui voient trop d'atouts dans la main de leurs adversaires. L'affaire n'est pas de s'indigner qu'ils y soient, mais, s'il se peut, de les attirer sous nos doigts. S'il y a des leçons à recevoir de nos partenaires, profitons-en au lieu de nous fâcher; battons-les, s'il est possible, avec les armes qu'ils ont forgées. Ne refusons point notre admiration aux combinaisons bien conduites, aux succès qui nous gênent. Imaginons-nous, s'il se peut, que nous voyons jouer

cette partie entre grandes puissances européennes, par exemple avec l'âme curieuse et attentive d'un Négus d'Éthiopie jugeant les coups du haut de son avant-poste du Harar. Ainsi nos jugements gagneront en vérité et, ce qui est pour le moins aussi important, en belle humeur. La perpétuelle aigreur n'est pas féconde ; elle est signe non de force, mais de faiblesse irritable.

Ce petit préambule était nécessaire à une étude des intérêts français dans la mer Rouge et sa banlieue, que, aujourd'hui samedi 8 décembre 1900, je date du « Cratère » d'Aden.

Ce n'est pas au hasard d'une escale, mais après réflexion, que je suis venu ouvrir tout d'abord à cette place mon carnet de touriste. Toutes les nations européennes qui, à cette heure, nourrissent l'espoir de se créer un empire colonial avec les membres épars de l'Afrique et de l'Asie, tournent leurs yeux et leurs convoitises vers le sud de la mer Rouge. Dans cette course au clocher, les Anglais ont une avance d'un demi-siècle. Ils sont installés à Aden depuis 1839. On ne peut aspirer aujourd'hui à supplanter leur influence, mais seulement à en faire dérailler une partie au profit des derniers venus. Il semble donc que, avant de rien entreprendre, il y ait à recevoir chez eux une leçon de choses. Elle vaut autant que leur initiative et leur succès.

Lorsqu'en 1839 l'Angleterre mit le doigt sur ce point de la carte, quand elle reconnut que ce lieu était géométriquement désigné pour servir de boulevard à son influence sur les mers d'Afrique et d'Asie, lorsqu'elle décida que, dans ces conditions, elle l'occuperait, quel qu'il fût, elle osa un acte qui honore l'homme et la magnificence de volonté où peut le hausser la confiance en soi.

J'ai entendu des Norvégiens affirmer, dans un élan d'orgueil, qu'ils habitaient leur pays « malgré Dieu ». Cela peut être redit d'Aden — avec plus d'exactitude encore. La forteresse de Gibral-

tar, — je l'ai autrefois visitée en détail, — apparaît comme une distraction d'enfant, un jouet de jour de l'an, en face de cette magnifique horreur. Devant ces blocs volcaniques, ces formidables découpures de tôle, ces convulsions d'un continent qui semble s'écrouler dans la mer avec rage, les Arabes avaient été pris d'un effroi superstitieux. Ils ont placé ici, dans la petite île de Syra, la bouche fumante d'enfer par où les damnés, au jour du jugement, seront précipités dans les abîmes.

A supposer qu'une telle crainte ne pût effleurer l'Anglais, il le vit du premier coup d'œil : jamais un pauvre petit brin d'herbe n'enfoncerait sa racine dans ce bloc de fer qui épointe la pioche et ne cède qu'à la poudre. La reconnaissance de toute cette presqu'île enlevait, d'autre part, l'illusion d'y découvrir un puits. Les patrons de boutres qui fréquentaient ce rivage affirmaient que des années se succédaient sans qu'une goutte d'eau vînt rafraîchir une heure cette aridité incroyable. Pourtant, le doigt qui s'était appuyé sur la carte ne se releva pas.

L'Anglais décida :

— Je vivrai sur ce rocher de fer comme sur un cuirassé à l'ancre dans une rade. L'eau douce me manque? Je distillerai l'eau de mer. Je me nourrirai, moi, mes serviteurs et mes animaux, avec des provisions, des viandes, des fourrages perpétuellement importés. Le principal est de veiller d'abord à ma double défense, du côté de la terre arabe et du côté des surprises de la mer[1].

Les passagers des nombreux paquebots qui viennent charbonner dans la baie de Steamer Point ont raconté à satiété la

1. Les Français, inquiets de leur bien-être, qui craignent d'avoir chaud dans la baie du Gubbet-Karab dont la facile fortification assurerait à notre marine un point d'appui admirable, feront bien de méditer cette « leçon de choses ».

stupéfaction que leur cause une promenade de deux ou trois heures au travers des éboulements, des travaux d'art, des tunnels, des brèches qui, à cette heure, relient le port de Steamer-Point à la ville proprement dite ou « Cratère ». De cette excursion trop rapide, ils n'emportent qu'une sensation d'effroi et de brûlure. Ils aspirent à sortir de cette fournaise, à retrouver le courant d'air du paquebot en marche. Ils partent sans avoir surpris le secret d'Aden et goûté son charme de monstrueuse orchidée.

Il commence à se manifester, ce charme, dès la chute du jour, quand le soleil est derrière l'écran des montagnes, quand sa splendeur qui n'est plus hostile fleurit les rocs arides, la mer, le ciel implacable d'une abondante moisson de roses, de lilas et de nuages safranés. Alors, comme au soir d'août, qui, chez nous, voit la forêt, tout le jour silencieuse, s'emplir soudain de mouvements de vie, les volets s'ouvrent, les portes se déverrouillent. Un élégant dog-cart, traîné par un poney de l'Inde, vient attendre devant la maison.

Il en sort cette apparence élégante, aussi artificielle en ce lieu qu'Aden lui-même : la jeune femme d'un officier anglais, en chapeau de paille, en jupe blanche, en blouse claire. Bien entendu, son fox-terrier est derrière ses talons. Légère, elle monte dans la légère voiture et la voilà partie avec son « boy » roulant d'un trot allongé, au travers des encombrements qui groupent, à chaque tournant de route, les chameaux, montés ou attelés, les zébus, les moutons, les chèvres, toutes les variétés connues d'ânes ou de mulets, tous les échantillons de races qui voisinent dans ce carrefour d'Asie et d'Afrique.

Où va-t-elle?

Jouer sa partie de tennis. Il est installé là-bas, dans le voisinage du tennis des sous-officiers et du tennis des négociants de la ville. Souvent la musique de la garnison vient souffler dans

ses cuivres, tandis que les balles volent. Et l'on joue, on court, on se baisse, on s'allonge. Jusqu'à ce que le crépuscule rapide plonge dans l'ombre le club des parsis, qui, dans un bouquet de verdures, blanchit, à mesure que l'obscurité s'aggrave, — jusqu'à ce que se soit effacée, elle-même, la haute Tour du Silence, où les vautours viennent dévorer les adorateurs du Soleil.

A présent, ce sont les ténèbres complètes. Si vous êtes tombé à Aden une veille de sabbat, rentrez par le quartier juif. Des femmes, des jeunes filles, sont assises sur les terrasses, aux fenêtres, dans des étoffes multicolores avec des bijoux éclatants. Derrière elles, les lampes rituelles étoilent les intérieurs obscurs. Ici plane ce mystère d'une destinée unique qu'Israël porte partout avec soi, et qui, autour de sa vie, met du silence et du secret.

Au contraire, de l'autre côté de la rue, le quartier arabe est en rumeur. On célèbre aujourd'hui la fête patronale d'une mosquée et de son saint. C'est, tout comme dans un village français, une occasion d' « assemblée foraine ». Une merveilleuse odeur de friture domine la réunion, enveloppe les jeunes gens coiffés de chéchias qui tournent avec délices sur des chevaux de bois primitifs. Deux petits Indiens, en costumes magnifiques, conduits par un serviteur qui leur sert de bonne d'enfant, voudraient bien se mêler à cette canaille heureuse. Mais les joueurs ont des coups de coude trop brusques et il faut rester à l'écart.

Quand on a bien fini de s'amuser de la rue et que l'on est enfin rentré dans sa maison, on demande :

— Combien êtes-vous d'habitants à Aden?

— Quarante mille bouches à nourrir par jour, sur ce rocher, sans compter les chameaux, les chevaux, les ânes, les mulets, les zébus. Je ne vous parle pas des moutons et des chèvres qui sont invités par leurs propriétaires à subvenir par eux-mêmes à leur subsistance.

— Où s'abreuve cette population?

— Elle se fabrique avec de l'eau de mer distillée, de la glace, des sodas.

— Et que mange-t-elle?

— Des bœufs et des moutons somalis importés de Berbera. Pour les animaux, vous avez, sous vos fenêtres mêmes, le « marché au gazon ». On y vend du foin et des roseaux, quotidiennement apportés de l'intérieur. Chaque propriétaire de bêtes vient ici chercher la nourriture de ses animaux, comme vos

Aden. — Batiments d'intendance.

ménagères parisiennes qui rapportent de la halle du mouron pour leurs serins. Et, le soir, si vous voulez vous rendre à une plage qui est, là-bas, du côté de l'ouest, vous trouverez des gens occupés à brûler les ordures, tous les résidus de la journée. Pas de fétidités stagnantes sur ce rocher! Aden en use comme une maison de commerce bien tenue : il ne s'endort qu'après avoir établi, quotidiennement, le bilan de ses profits et de ses pertes.

Aux crêtes de ces rochers je sens des canons qui se dissimulent. Je flaire des batteries rasantes. Je sais que la force hydraulique est prête à faire sortir de terre de formidables outils de destruction... L'Anglais a sans doute raison d'être fier quand il songe comme il a perfectionné à Aden l'art de multiplier la

mort. Le dirai-je pourtant? Il m'apparaît ici supérieur par la façon dont, sur ce rocher nu, depuis plus d'un demi-siècle, il a organisé la vie.

Aden, 10 décembre 1900.

Plus je vois Aden, plus le souvenir d'un cuirassé à la mer s'impose à mon esprit. Je ne me souviens pas — même au cours d'une traversée très courte — d'avoir résisté à la tentation de monter sur la passerelle, pour causer avec le capitaine, pour lui demander le secret de son navire. Il était donc logique que le désir me vînt de visiter le général gouverneur d'Aden et de contempler le paysage des hauteurs de sa terrasse.

Le gouverneur habite à l'extrémité ouest de Steamer-Point, cette partie de la côte qui est tournée vers la mer Rouge et Périm. Encore que les fortifications soient à peine apparentes, on sent que cette partie d'Aden est formidablement armée; d'ailleurs des écriteaux en quatre ou cinq langues, que l'on aperçoit dès le bas de la côte et qui, ici, là, vous barrent la route, avertissent les amateurs de photographie que les porteurs de « detectives » feront sagement de rebrousser chemin.

L'expérience pratique de l'Anglais n'a point cherché à ériger sur ce profil de roc une bâtisse monumentale. Toutes ces constructions doivent être immédiatement jetées à bas, en temps de guerre. On est donc resté à ras de terre, sans étage, sans autre préoccupation que de lutter contre l'ardeur du soleil, et d'installer, sur ce roc, un asile frais.

Le seul luxe extérieur de la maison du gouverneur est le petit décor du jardin et les quelques verdures qui escaladent son toit de roseaux. Pour la maison même, elle ressemble à ces boîtes de l'Inde qui s'ouvrent les unes dans les autres. Mais, entre chaque boîte, il y a de l'espace, de l'air qui circule. La solide colonnade qui soutient la première galerie est, elle-

même, protégée par une véranda. Les murailles, quand elles ne sont point fondamentales et épaisses comme dans un bastion, filtrent l'air dans les petits carrés à claire-voie de ce treillage emprunté aux marins, qu'on nomme « caillebotis ». Cette suite de « halls » et de galeries est meublée de la façon la plus riante, avec des nattes, des tapis, des peaux de tigres ou d'antilopes, des rocking-chairs, des chaises longues en bambou, des soieries claires d'Asie, des bibelots d'argent hindous, — le travail délicat de Delhi.

Le gouverneur — en ce moment le brigadier général H. E. Penton — est tout ensemble gouverneur civil et militaire. Il a sous ses ordres quatre assistants-résidents qui se partagent la besogne. Ils rendent la justice aux Européens comme aux indigènes, conformément au Code des Indes. En cas de mécontentement des parties, il y a appel au gouverneur, — et la procédure s'arrête là. Je me hâte d'ajouter que, à en juger par la prospérité d'Aden, cette justice est rendue avec équité et sans vaines tracasseries.

En ce qui concerne les indigènes de toute race, Arabes du Yémen, Somalis, Danakils, Hindous, Parsis, Banians et juifs, qui pullulent ici dans les rues, leur discipline est vraiment admirable Il suffit d'un cipaye pour désarmer, aux portes de la ville, les Arabes et les Somalis qui arrivent de l'intérieur avec leurs fusils et leurs coutelas. Personne ne court après les voitures pour importuner le passant; enfin, pour la première fois de ma vie, je vois un quartier arabe *sans ordures*. L'Anglais a imposé aux musulmans l'usage du « water-closet ». Il le surveille en cette occasion par l'intermédiaire d'agents indigènes. Il a fini par obtenir ce qu'il voulait. Un tel résultat de dressage est infiniment plus extraordinaire que les exercices qui nous sont montrés par des dompteurs à la foire de Neuilly, dans la cage aux lions.

Il est de tradition que le gouverneur d'Aden reste cinq ans en fonction. Cela est suffisant pour qu'un homme d'action puisse entreprendre une œuvre utile et la mener à bien ; passé ce délai, les Anglais estiment qu'un fonctionnaire s'use, qu'il y a profit pour lui-même, et pour ses administrés, à lui donner l'avancement ou la retraite large auxquels il a droit.

En montant la côte, sur ma gauche, dans la falaise, j'ai aperçu les casernes des soldats anglais (artillerie et infanterie). Quel soupir on pousse quand on compare ces grandes cages claires, merveilleusement aérées, protégées par des avancements de toit, des saillies de vérandas, aux bordjs invraisemblables que, dans un amour bien français de la symétrie, le Génie a trop longtemps construits pour nos soldats d'Afrique ! J'ai dans le souvenir plus d'un poste de sable où j'ai vu nos officiers logés dans des chambres qui étaient pourvues de cheminées. En revanche, il n'y avait ni une armoire, ni une planche : il fallait accrocher les vêtements le long du mur, à des clous, et coucher sur le toit, puisque les fenêtres s'ouvraient toutes grandes afin de livrer passage à la brûlure du siroco...

Le pire inconvénient de ces contre-sens n'est pas seulement l'inutile surcroît de souffrance (nos officiers l'acceptent avec une belle humeur qui, elle aussi, est française), c'est la fâcheuse déperdition de l'énergie pour l'effort intellectuel, pour le travail de l'étude, pour l'administration et le bureau. On ne saurait donner trop de confortable aux hommes d'élite qui, dans des conditions hostiles de climat, essayent de penser et de produire. Leur ménager parcimonieusement le bien-être est une économie folle.

La méthode de colonisation anglaise, qui attache tant d'importance à la bonne organisation matérielle de la vie, ne se préoccupe pas moins d'entretenir l'esprit de ses fonctionnaires alertes, et les relations cordiales. On y pourvoit par des jeux

sportifs et d'ingénieux divertissements pris en commun. C'est ainsi qu'il se prépare pour demain un « gymkhana » (c'est une des fêtes de l'hiver), — auquel le général a la bienveillance de me convier.

Ce mot de « gymkhana » est d'origine hindoue, il signifie l'esplanade, la place nivelée où l'on se réunit pour tenir des jeux ou des parades.

Aujourd'hui — samedi 8 décembre — le rendez-vous est à 4 heures du soir. On attendait que le soleil fût incliné sur l'horizon et qu'un peu de fraîcheur commençât de circuler dans l'air.

On oublie l'aridité de cette place encadrée de montagnes torrides quand, soudain, on l'aperçoit fleurie de tentes éclatantes, de légers drapeaux, qui marquent les dessins des pistes, surtout d'un essaim vraiment gracieux de femmes et de jeunes filles, en toilettes claires. Ce sont d'abord, et bien entendu, les femmes des officiers et des fonctionnaires, puis les consuls avec leurs familles, et les dames qui font partie de la société. Cette foule élégante n'est pas bruyante; elle goûte son plaisir discrètement, avec des paroles brèves, un grand souci de la correction. Cette réserve lui est naturelle et il semble qu'elle sente la nécessité de s'y enfermer avec un surcroît de vigilance, à cause de tous ces yeux d'indigènes, braqués un peu partout, et qui surveillent les divertissements, comme le reste.

... J'ai reçu pour demain dimanche une invitation à luncher de Mme la colonelle F... Le motif de cette gracieuseté? Le goût que Mme F... a de la culture française, de notre art, de nos livres. Si jeune, au milieu de perpétuels et

La maison du colonel F.

lointains voyages, elle a trouvé moyen de se tenir au courant de tous les efforts intéressants. Elle juge nos romans avec un esprit affranchi, éclairé par la comparaison de civilisations différentes.

Je ne l'oublierai pas ce déjeuner du dimanche, loin de mon pays, entre cette femme charmante, qui parlait avec goût de ce que j'aime, et ce gentleman courtois qui a bien voulu donner à un passant la sensation du « home ». Sur les tables de cette maison claire, transparente, — la maison de verre où le sage abrite une vie qui n'a rien à cacher, — au milieu des livres écrits en diverses langues, il y avait le portrait d'un enfant, retourné au pays celui-là, dans le brouillard d'Angleterre, malgré tout, plus sain pour lui que ces splendeurs de soleil. Et il me semblait qu'entre mes hôtes et moi, ce souvenir d'enfant était un lien : tous trois nous avions de chers absents dans le cœur.

C'est une douloureuse fatalité de notre condition humaine que parfois les intérêts des races et des politiques soient en désaccord. Est-ce une raison pour que la belle humeur s'altère, avec le charme de la politesse, les nuances de la bienveillance, le goût de beauté et d'intelligence, l'exquise sensibilité, enfin tout ce qui fait honneur à l'homme.

11 décembre 1900.

L'Anglais n'est pas le premier conquérant qui ait deviné l'importance stratégique et commerciale d'Aden.

A une époque inconnue, un peuple, dont la civilisation était certes fort avancée, si l'on en juge par les vestiges que le hasard remit au jour, occupa ce stérile rocher et il y rêva l'installation perpétuelle. Quels furent ces maîtres du carrefour d'Afrique et d'Asie ? Nul ne saurait le dire : ils ont dédaigné de signer leur

œuvre formidable d'une inscription qui nous renseignerait. L'Arabe, qui, peut-être, aida à combler ces immenses cuves de pierre, avait sereinement oublié l'existence des citernes lorsque, en 1854, le lieutenant Playfair les découvrit.

Derrière le vieil Aden, au fond de ce cirque de montagnes que l'on nomme ici le « Cratère », à la droite de la Tour du Silence, du temple et du club parsis, ces citernes s'étagent, se succèdent, gigantesques, escaladant la montagne, drainant l'eau torrentielle d'un fortuit orage, — œuvre vraiment cyclopéenne, et qui, après toutes les merveilles que nous autres, les hommes d'aujourd'hui, nous avons créées, toutes les hardiesses que nous avons osées, demeure comme un témoignage de la puissance et du génie des hommes d'autrefois.

Les citernes et le « Cratère ».

Voici la Playfair Tank : elle a, dans sa forme circulaire, le dessin d'un cirque prodigieux; il y a des escaliers pour y descendre, et d'étranges gradins (sans doute ils servaient à mesurer la hauteur de l'eau dans les cuves) qui se superposent, régulièrement, du fond à la surface. Naguère les Anglais ont donné un bal dans cette salle de pierre. De nuit, à la lueur des torches et des feux de Bengale, l'effet devait en être magique.

Aussi bien les flaques d'eau qui dorment au fond de quelques-

unes des citernes, contribuent-elles à entretenir dans ce cul-de-sac volcanique une végétation qui semble ici délicieuse. Un écriteau, en ce moment inutile, prie les visiteurs de ne pas toucher aux fleurs des jardins. La sécheresse a fait tout languir; elle a chassé du bosquet des citernes les officiers en vêtements blancs, les jeunes femmes en toilettes claires, qui, chaque soir, vers cinq heures, dans ce décor préhistorique, venaient goûter la fraîcheur et regarder le soleil descendre dans la mer. Mais qu'il crève un orage au faîte de ces montagnes de zinc, une de ces pluies que les premiers maîtres d'Aden connurent plus fréquentes, et, en quelques heures, la vie ressuscitera. Ce nouveau déluge sera capté, les citernes redeviendront une suite merveilleuse de miroirs enchâssés dans la pierre, où, sans un frisson de brise, dormiront 20 millions de gallons impériaux d'eau pluviale (90 millions de litres).

La colonie arabe, qui avait élevé à l'abri de l'île de Syra quelques bâtisses et quelques huttes, se livrait ici au commerce de ce café de l'Yémen que les gourmets ont baptisé « moka », du nom d'un port d'expédition. En dehors de ces graines, si riches en aromes, et de quelques parfums, le commerce d'Aden était nul. Tous les échanges avec l'Inde, le golfe Persique, la côte des Somalis, Zanzibar avaient alors deux portes principales : Hodéida et Moka.

Le développement subit de la marine à vapeur allait changer ces habitudes séculaires. Le point de la côte où l'on pourrait se ravitailler en charbon devenait une escale imposée aux bâtiments du type nouveau. Cette apparition d'innombrables navires sur la rade d'Aden fit tout de suite dérailler à son profit une partie du commerce de l'Arabie Heureuse.

En effet, dès la première heure, la nouvelle colonie apparaît marquée de ce triple caractère : elle est un point d'appui pour la flotte des Indes, un marché de charbon, la tête de ligne des

échanges que les commerces de l'Europe, d'Amérique et d'Asie entretiennent avec les ports de la côte d'Afrique. De ce fait, Aden a connu une prospérité uniquement glorieuse. Mais tout évolue, et, sans crainte d'être démenti par l'histoire, l'on peut prédire que les beaux jours de cette royauté touchent à leur déclin.

Je ne veux pas insinuer qu'Aden a perdu quelque chose de son importance stratégique : jamais ce fleuron de sa triple couronne n'a été plus reluisant. Dans sa baie de Steamer-Point, Aden peut contenir toute une escadre. Il fouille au loin la mer avec ses batteries rasantes. Afin de nourrir les monstres marins dont il est le parc, Aden entretient constamment un stock de 50,000 tonnes de charbon. Il a la satisfaction de constater que la navigation marchande ne peut point se passer de lui, puisque quatre bateaux de nos « Messageries maritimes » viennent, mensuellement, puiser dans ses réserves 1,500 tonnes de charbon. Récemment, il a eu la joie discrète, mais certes très vive, de voir *nos navires de guerre contraints de recourir à sa réserve après que, d'une bouchée, ils avaient avalé l'insuffisante provision de Djibouti.*

Si les croiseurs cuirassés *Friant*, *Amiral-Charner*, *Bugeaud*, que nous envoyions en Chine, si la canonnière *Décidée*, si les transports *Nive* et *Mytho* avaient alors trouvé le garde-manger d'Aden fermé à leur appétit, — sous couleur du respect de la loi des neutres, — ils auraient pu revenir à la voile, ou s'échouer dans quelque rade foraine.

Pour maintenir cette supériorité militaire de son port arabique, l'Angleterre fera tous les sacrifices : sa royauté dans les mers d'Asie et d'Afrique est à ce prix. Mais au point de vue de la vente commerciale du charbon, Aden a vu croître une rivale qui arrête net ses progrès, qui la menace dans sa situation acquise : le dépôt de l'île Périm.

Le « Rapport sur le commerce et la navigation d'Aden

en 1900 » accuse une diminution de 8 millions sur l'exercice total de l'année précédente. Ce temps d'arrêt dans le développement commercial d'Aden a des causes que chacun précise.

Mis en échec par Périm sur l'article du charbon, Aden est menacé par Hodéida dans ses transactions de café.

Telle quelle, cette importation de cafés du Harar, d'Abyssinie, d'Hodéida et de Massaoua, représente encore une somme égale à l'importation du charbon anglais ou indien : soit 7 millions de francs. On apprendra avec plaisir que ce commerce est tout entier entre des mains françaises [1].

J'ai interrogé nos compatriotes sur les causes extérieures de leurs succès. Ils m'ont répondu :

— C'est l'admirable liberté dont nous jouissons. Nous savons précisément ce qui est permis et ce qui est défendu. Dans ces larges limites, chacun se meut à sa guise, sans crainte de tracasseries. A-t-on quelques faveurs à demander au gouvernement anglais, on obtient aisément tout ce qui est juste, clairement profitable à l'extension du commerce. Nous ajoutons que *pour donner à Aden le temps de croître, on en a fait, pendant plus de trente années, un port franc* [2]. A cette heure il n'y a que les alcools qui soient imposés, et c'est tout récemment que nous payons l'income-tax. Soit, si nous sommes employés, deux et demi 0/0 à partir de 50 francs de revenu par mois, et si nous sommes

1. M. César Tian, consul de France, aujourd'hui associé de M. Maurice Riès, consul, conseiller de notre commerce extérieur, est installé à Aden depuis trente-cinq ans. J'ai reçu l'hospitalité la plus affectueuse dans sa maison, si généreusement ouverte aux Français. J'ai visité tous les ports de la côte d'Afrique orientale où ces messieurs ont des comptoirs : partout leur nom a été comme un mot de passe. On avait la sensation d'une position commerciale uniquement solide, conquise par ces qualités toutes françaises de loyauté, de belle humeur, de bonne grâce qui nous font aimer (oserai-je dire préférer?) partout où nous avons l'occasion de les mettre sérieusement en pratique.

2. Il semble que nous devrions en user de même à Djibouti.

négociants, deux et demi 0/0 du total de notre revenu annuel. On se contente pour établir cette taxe de notre simple déclaration, jamais nous n'avons entendu dire que l'on ait discuté les chiffres fournis par des gens honorables, ni qu'on leur ait demandé d'exhiber leurs livres.

Dans ces conditions d'administration libérale, le chiffre total des transactions dont Aden est le théâtre atteint encore 137 millions de francs. Ils se décomposent ainsi :

Exportation, 53 millions;

Importation, 84 millions.

Les principaux chefs de ce transit sont, comme je l'ai dit déjà : 7 millions de café, 7 millions de charbon, 7 millions de grains (riz, dourak, sorgho), 8 millions 1/2 de peaux, 1 million 1/2 de dattes, autant de sucre, 2 millions 1/2 de tabac en feuilles pour le narghileh, 1 million d'ivoire abyssin, 500,000 francs d'alcool et 19 millions de cotonnades. Le commerce de la poudre et des armes est strictement interdit : un Européen qui avait voulu s'y livrer malgré les règlements formels s'est vu condamner à deux ans de prison.

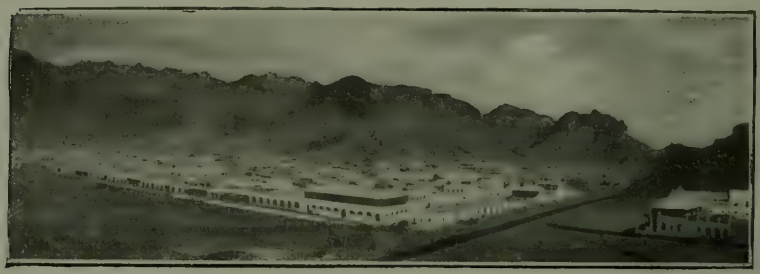
Bien entendu, Aden n'absorbe cette formidable quantité d'importations que pour s'en débarrasser au plus vite et au plus près. Sa position géographique lui assure la fourniture constante de l'Arabie Heureuse. De même, il pourra se réserver la clientèle du Somaliland qu'il atteint par le port de Berbera. Pour le considérable transit qui, à cette heure, passe par la route de Zeïla, qui monte au Harar jusque sur le plateau abyssin, il peut, il doit tomber dans les mains de la France.

Les moyens par lesquels ce résultat sera atteint?

C'est pour les étudier que je me suis mis en route. Afin donc que mon enquête soit complète, je me propose de m'embarquer de ce carrefour d'Aden sur quelqu'un des navires qui portent en Somaliland toute cette cotonnade, tout ce sucre, tout ce riz.

J'entrerai dans les boutiques des Parsis, des Hindous, des Grecs, des Arabes pour m'enquérir sur les origines, les quantités, les prix de leurs marchandises. Je tâcherai de me former une idée des clientèles, de leurs désirs véritables, des besoins artificiels que l'on peut éveiller chez elles.

Il suffira de renouveler la même expérience à Harar, puis dans les principaux centres abyssins, pour constater quels obstacles le prix formidable du transport en caravane a opposés jusqu'ici aux efforts de l'importation et de l'exportation dans toute cette partie de l'Afrique orientale.



Le vieil Aden.

Berbera, 12 décembre.

La « Compagnie Maritime et Commerciale de l'Afrique Orientale » a eu la bonne grâce de mettre à ma disposition un cargo-boat dont elle use pour desservir régulièrement le golfe d'Aden. Ce petit steamer jauge de 350 à 400 tonneaux. Il porte un nom cher à tous ceux qui savent leur histoire d'Afrique : le *Binger*. On l'a envoyé de Djibouti me chercher à Aden ; je pourrai m'en servir comme d'un yacht, pour visiter à mon gré les ports et les rades des deux côtes.

Lundi 11 décembre, au moment où nous levons l'ancre à destination de Berbera, deux jeunes Capucins viennent me

demander de les prendre à mon bord. Ils veulent rejoindre leur mission qui est justement installée en ce point du Somaliland.

Avant de quitter Paris, j'ai passé par Rome. J'ai eu l'honneur d'y rencontrer, chez le comte Primoli, S. Em. le cardinal Mathieu. Son Éminence a daigné me conduire elle-même à la « Curie généralice des Frères mineurs », et là, sur sa recommandation, le Révérentissime Père Bernard d'Andermatt, ministre général des Capucins, a bien voulu me donner une lettre pour ses missionnaires d'Afrique. Je suis donc heureux de rendre aux deux Pères le petit service qu'ils me demandent. Ils viennent de passer leurs vacances en France; ils s'y sont un peu remis des épreuves que ce rude climat avait imposées à leur santé.

D'Aden à Berbera il court 144 milles (267 kilomètres). Après notre Djibouti, c'est, de Bab-el-Mandeb à Gardafui, le plus beau port de l'Afrique orientale. Il est protégé naturellement par une langue de sable très basse, aux grandes marées presque entièrement couverte, mais qui, sur une longueur d'environ 2 kilomètres, fait fonction de brise-lames. La largeur de cette lagune oscille entre 100 et 200 mètres; des millions d'oiseaux de mer la couvrent. Un coup de fusil les éparpille en nuées dont le ciel une seconde se voile. A l'abri de ce banc, le port de Berbera s'enfonce sur une longueur de 2 kilomètres; il a une largeur moyenne de 500 mètres, des fonds de 18, 14, 16 mètres environ.

Les montagnes qui viennent mourir sur cette plage de sable n'ont point de nom.

Port de Berbera.

C'est une muraille qui, sur la droite, ondule en falaises, qui se rompt, pour ouvrir des vallées, à l'horizon, délicatement bleues, qui se relève dans un alignement de cônes décroissants, — tels de petits Vésuves.

Sur la plage apparaît d'abord une tache verdoyante d'oasis dont la fraîcheur semble délicieuse; des cubes très blancs en émergent, dominés par une coupole de mosquée, une tour de minaret. C'est, à cette heure, la maison du gouverneur anglais, les bâtisses de la manutention, les casernes, le château-d'eau, car Berbera doit la grâce unique de ses jardins à une conduite d'eau que le gouvernement égyptien avait amenée sur cette plage. Par un bout elle plonge dans la montagne, par l'autre elle s'avance sur une petite jetée de pierre qui permet aux navires d'un faible tonnage d'accoster et de refaire leur provision.

Après cette oasis, la plage est vide, à peu près sur la longueur d'un kilomètre. Alors, au-dessus de la coupe de mer bleue, s'entasse la ville arabe avec ses maisons carrées, ses terrasses. Blanche et fauve, elle apparaît au travers des cordages, des boutres tirés en demi-sec et couchés sur le flanc. Derrière ce tas éblouissant de maçonneries, la ville somali groupe des paillotes grises coiffées de toits en cerceaux, et qui, de loin, semblent des voitures de meunier recouvertes de leurs bâches. La population de ces trois villes s'additionne au chiffre d'environ 30,000 habitants.

La mission des Capucins est installée au nord-est de la ville arabe, tout au bord de la mer. Il est convenu que j'y recevrai l'hospitalité jusqu'à demain soir. Certes, la lettre du R^me^ P. Bernard m'a ouvert très large la maison des missionnaires, mais j'aurais pu m'en passer. L'accueil du Français est une des vertus que les Capucins pratiquent avec le plus de générosité. En ce temps où il est à la mode d'imputer au zèle des missionnaires une foule de maux dont ils n'ont pas la responsabilité (voire les

massacres de Chine!), c'est faire un acte de justice élémentaire que de remettre les faits au point de la vérité.

Certainement, quand on se trouve en face d'une civilisation complète, archaïque et par tant de côtés aussi supérieure que la civilisation chinoise, une grande prudence est nécessaire. Il en faut dire autant pour les centres où la culture d'Islam n'est pas un vain mot, mais une religion, pratiquée par la majorité des hommes avec une exactitude fanatique. Par contre, combien de lieux de la terre où le premier et tremblant rayon de justice, la première graine de ces fleurs d'humanité qui sont la bonté, le respect de soi et des autres, sont entrés grâce aux missionnaires chrétiens.

Voyez cette côte du Somaliland : la surprenante beauté de la race qu'elle porte en a fait depuis des siècles la mire des marchands d'esclaves. Encore aujourd'hui, ces boutres arabes que j'ai vus dans le port, couchés sur le flanc, et qui sont venus de Mascate avec la mousson, sont des souricières à esclaves. Les patrons de ces barques attirent à leur bord des jeunes gens, voire, s'ils peuvent, des jeunes filles ou des femmes. La force et la beauté de ces victimes les désignent à la convoitise. Une nuit où la mousson favorable enfle soudain les voiles, les boutres disparaissent, et le lendemain on constate des enlèvements douloureux.

J'imagine que, dans de telles conditions d'existence, les partisans les plus déterminés de l'enseignement laïque sentiraient diminuer l'inquiétude où ils vivent, qu'un enseignement religieux quelconque déforme la bonté naturelle de l'homme et la droiture de ses instincts. S'ils pouvaient voir comment un Capucin vit dans le Somaliland, ils seraient pleinement rassurés, d'autre part, sur la virilité d'âme que leur vie de dangers et de sacrifices entretient chez les missionnaires.

Voici le P. Évangéliste, le supérieur de la mission. C'est un

savant dont l'œuvre marquera dans l'histoire philologique d'Afrique. Depuis huit ans qu'il use sa vie sur cette côte inhospitalière, il a conduit à bien une œuvre considérable, un dictionnaire et une grammaire de la langue somali dont la première édition a pu paraître à Londres, grâce à la générosité d'un jeune Anglais de bonne maison qui était venu chasser le lion, l'éléphant et le rhinocéros dans la banlieue de Berbera [1].

J'ai passé des heures précieuses et trop courtes sous le charme de cette parole savante. D'après le P. Évangéliste, les Somalis seraient sur cette côte africaine une colonie hindoue. Le Père tire cette induction de l'étude approfondie qu'il a faite du langage et de la généalogie. Aussi bien un grand nombre de mots somalis rappellent-ils dans leurs racines et leurs formes le langage parlé de la côte de Coromandel (versant est de l'Inde, le Dekhan). Les noms abstraits, fort peu nombreux en somali, peuvent être formés avec des mots concrets auxquels on ajoute la finale « nimo ». Exemple : « nin », homme ; « ninnimo », humanité. La finale « nima » joue exactement le même rôle dans le vieil hindoustani. Exemple : « tchoukra », enfant; « tchoukranima », enfance. Le verbe indigène qui indique « l'existence » est le même dans les deux langues.

D'autre part, une chronique portugaise, écrite en latin entre 1462 et 1482, sous le titre *Histoire des Indes*, conte qu'un prince indien fit avec une grande armée une expédition heureuse sur la côte arabique. Il traversa la mer Rouge et conquit de même le rivage africain d'Assab à Zanzibar.

Cette domination hindoue paraît avoir duré de la fin du onzième siècle au treizième. A cette époque, le sultan arabe de

1. Voir le *Practical Grammar of the Somali language by Rev. Fr.* Evangeliste de Larajasse, miss. apost., and Ven. Fr. Cyprien de Sampont. Et d'autre part : Le *Somali-English and English-Somali dictionary by Rev. Fr.* Evangeliste de Larajasse. London, chez Kegan Paul, Trübner et Co.

Mascate, ayant refusé de payer le tribut que les suzerains hindous de la côte d'Afrique exigeaient de lui, passa la mer à son tour et refit, pour le compte de l'Islam, la conquête de ces rivages. De force il ordonna la conversion de ses nouveaux sujets à la foi du Prophète. Il chargea son lieutenant Ahmed (les Somalis le prennent à cette heure pour tête de leur généalogie) d'effacer les traces du passé : selon la pratique musulmane, on détruisit les manuscrits, on rasa les monuments.

Citernes d'Aden.

Pourtant quelques ruines subsistent, témoins de la conquête hindoue. Le capitaine et son frère le major Swayn, qui ont établi pour le compte de l'Angleterre la carte du pays somali, ont découvert les ruines de sept ou huit temples hindous ; le principal est à Scheikh : là, les musulmans avaient essayé une adaptation. Ils ont transformé le temple en kouba, muré la porte du Nord et, selon les exigences de leur rite, ouvert la nouvelle mosquée du côté de l'Est.

Tandis que le P. Évangéliste prépare la route à ses missionnaires et à la civilisation par l'étude de la langue somali, ses jeunes compagnons tentent de pénétrer dans la jungle et de faire accepter leur habit en répandant les bienfaits. Je ne résiste pas au plaisir de crayonner ici la silhouette fort peu cléricale du

Frère Cyprien dont le rire sonore, la santé heureuse, la bienveillante jovialité apparaissent dans ce cruel Somaliland ainsi qu'une merveilleuse bouture de bonne vie.

Imaginez un Belge luxembourgeois, de six à sept pieds de haut, large à proportion. Quand toute cette force colossale se couronne d'un casque et s'habille de blanc, le Frère a l'air d'un des principaux monuments de Berbera. La pratique du winchester et des fusils du plus gros calibre lui est pour le moins aussi familière que le feuilletage de son eucologe; il a plus d'empressement à vous montrer son râtelier d'armes que sa bibliothèque théologique.

Le Frère ne parle pas seulement le français et l'allemand, mais l'anglais, l'italien, et bien entendu le somali. Ancien élève d'une École des arts et métiers, chef de gare dans son pays, il est à Berbera architecte, menuisier, forgeron, maître d'école, pharmacien et médecin consultant. Il a pris une part honorable à la récolte des mots somalis qui ont contribué à l'établissement du dictionnaire. Il ne demande pas aux personnes de tout sexe et de toute couleur qui se présentent, le matin, à son dispensaire, s'ils sont baptisés ou circoncis, musulmans ou fétichistes. Il exige seulement de l'ordre dans sa clientèle. S'il ne peut l'obtenir par des admonestations vigoureuses, il sort de sa pharmacie une courbache à la main et tape dans le tas :

— Attendez un peu, vous autres !

Le tout si gaiement et avec des éclats de belle humeur si communicatifs que les turbulents rient les premiers et se plient à la discipline.

La distribution des remèdes est accompagnée de bons conseils; le Frère Cyprien dit par exemple aux musulmans :

— Dans votre religion, on a peut-être le derrière propre, mais on a l'âme joliment sale !

On m'a conté sur le paquebot des Messageries que, à l'un de

ses derniers voyages, le Frère s'était plaint, de sa voix tonitruante, que « des dames exhibaient à table des abatis qu'on aurait préféré ne pas apercevoir ». Il s'agissait du décolletage inesthétique de quelques dames anglo-saxonnes.

La veille de mon arrivée, le gouverneur de Berbera, M. le consul général Hayes Sadler, était venu inspecter l'école : il en était parti si charmé qu'il avait envoyé aux missionnaires une offrande de 100 roupies. En effet, la seule condition que le gouvernement anglais mette au développement de la mission est que l'enseignement soit donné à ces enfants *en anglais*. Et c'était pour moi une sensation singulière que d'entendre jaillir de toutes ces petites bouches noires des chants de Noël dans le plus pur anglo-saxon, le *God save the Queen* poussé avec une conviction dont M. le consul général a dû être satisfait, tandis qu'un Capucin français battait la mesure.

Nous avons ici à Djibouti une mission de Capucins, mais elle ne trouve pas dans les Issas, les Danakils et les Somalis de notre côte une population aussi disciplinée que les noirs de Berbera.

Le gouvernement de la Reine exige que les contrats librement passés entre parents et missionnaires soient observés à la lettre. Il tient la longue étendue du Somaliland sans troupes blanches, par le respect et la simple terreur du nom anglais. Qu'un crime comme le meurtre du sous-commissaire Jenner, assassiné ces jours-ci par les Somalis Ogaden, vienne à se produire sur quelque point de la côte, immédiatement un navire de guerre paraît sur la rade, et, quelles que soient les difficultés où l'on est engagé ailleurs, le gouvernement décide d'envoyer mille cipayes pour châtier les coupables.

Il semble que nous ayons perdu le secret de ces promptes décisions qui seules impressionnent l'indigène et le matent.

Le premier objet que l'on aperçoit quand on entre dans la

rade de Djibouti, c'est, à droite, sur un bas-fond, le garde-côte *Pingouin* échoué.

Il y a quelques années, des marins qui montaient ce navire descendirent à terre afin de renouveler leur provision d'eau. Ils furent surpris et massacrés. Deux coupables ont été emprisonnés de ce fait. Mais on ne jugea pas à propos de nettoyer un peu les abords de la côte. Le *Pingouin*, désarmé, découronné, est depuis lors resté sur la rade, en vue des sauvages de la brousse qui avaient fait le coup. Comme il fallait bien l'utiliser, il a eu diverses destinations. Rirez-vous, mes chers lecteurs, quand je vous dirai qu'entre autres habitants illustres, le *Pingouin* servit pendant un temps à loger — un commissaire de police !

13 décembre 1900.

Il y a longtemps que les gens au courant des choses d'Afrique signalent aux divers gouvernements européens ce péril grave : la conquête du pays noir par les missionnaires musulmans. La petite victoire du Sultan sur la Grèce a eu, dans le monde des porteurs de chapelets qui gravitent autour du pèlerinage de La Mecque, un retentissement considérable. L'homme inquiétant qui règne à Constantinople vient de faire frapper des monnaies sur lesquelles reparaît avec orgueil l'archaïque inscription : « Toujours victorieux ». On m'a montré dans le Somaliland une de ces médailles colportées par des fanatiques. Elle avait été prise sur un pèlerin qui se disposait à rejoindre dans l'intérieur du pays somali le nouveau prophète qui vient d'y surgir.

Viendra-t-on facilement à bout de cette effervescence, ou bien est-on en présence d'un autre mahdi (en somaliland on dit un « mulla »)? Dans tous les cas, les relations d'Abdulla-Ashur avec les grands chefs de l'Islam ne sont pas douteuses.

Il y a trois ans, de charitables musulmans d'Aden, sujets

fort respectueux de Sa Gracieuse Majesté, étaient invités à donner l'hospitalité à un pèlerin. Le saint homme revenait de La Mecque, et il retournait dans le Somaliland, son pays d'origine.

Interrogés depuis sur les allures de leur hôte d'un jour, ils ont répondu avec sincérité :

— Il nous a édifiés par son savoir et sa haute piété.

Ils ont dépeint Abdulla comme un homme d'une trentaine d'années, d'une figure régulière, qui, dans l'élévation de sa taille, dans toute son allure, apparaît comme un type caractéristique du Somali. Il rase au-dessus de ses lèvres une maigre petite moustache ; cette nudité du visage précise son expression de cruauté et de décision cauteleuse.

Comme la plupart des fanatiques qui se sont fait dans l'Islam une haute situation politique, Abdulla-Ashur est d'extraction très humble. Son père est un pauvre berger de l'Ogaden ; sa mère, une femme de la tribu des Dulbahantas. Abdulla a grandi dans son pays natal au milieu des troupeaux ; mais sa précoce intelligence avait été remarquée par un « ouadad » (un théologien musulman) en mission dans le Somaliland. L'enfant fut donc, très jeune, enlevé à ses parents afin d'être instruit dans la connaissance des Livres sacrés.

Entre la vingtième et la trentième année, l'histoire d'Abdulla est, sans variante, celle de tous les croyants qui aspirent à la sainteté. Il fait à La Mecque trois ou quatre pèlerinages ; ses dons d'éloquence le signalent à l'attention de Cheik Mohamed-Salah, chef suprême de la mystique confrérie dite « Tarika-Mahadia » : le jeune Somali devient un des disciples préférés de ce saint, et c'est muni de sa recommandation qu'il va s'embarquer à Aden. Mais ici le terrain n'est pas bon pour la prédication ; on est trop directement placé sous la main des autorités anglaises. Abdulla-Ashur passe donc la mer sur un boutre arabe, et, sans fracas, il

débarque à Berbera. Là, il visite mystérieusement tous les musulmans un peu zélés. Il fréquente particulièrement la clientèle arabe et hindoue ; il fait valoir l'investiture qu'il a reçue de Cheik Salah. Ses diatribes contre les chiens d'infidèles ne seraient pas mal accueillies, mais il faut donner à son enseignement un fondement plus théologique. Le prédicateur s'attire les rancunes de ses confrères en soutenant des propositions hérétiques. N'affirme-t-il pas que les prières spécialement dites à la mosquée le vendredi sont une innovation toute récente et certainement contraires à la loi traditionnelle? Abdulla achève de s'aliéner l'esprit de la foule en condamnant l'usage du « kate » pour lequel ces populations professent une vénération reconnaissante.

J'ai goûté chez un Somali de Berbera à cette plante singulière. Son goût est sensiblement pareil à celui de la réglisse, mais elle ne se contente pas de répandre une fraîcheur agréable dans la bouche qui la mâche; tout comme la kola, elle communique à celui qui en use des forces supplémentaires, et l'on comprend de reste que dans un pays où les provisions sont rares, les courses longues, l'indigène soit attaché à son « kate » comme notre roulier à son « petit verre ».

Abdulla sentit que les gens de Berbera refuseraient de servir ses projets : il lança contre eux sa malédiction et s'enfonça dans l'intérieur.

Il paraît que le fameux proverbe : « Nul n'est prophète dans son pays » ment en Somaliland, car le pèlerin de La Mecque fut reçu avec empressement par ses compagnons de jeunesse. Il put prêcher dans la solitude de l'Ogaden sans éveiller la susceptibilité de rivaux religieux. On commença à parler de lui au loin, à se déplacer pour venir l'entendre. Chez les gens de Dulbahanta, dans le pays de sa mère, Abdulla ne trouva pas un moins bon accueil.

Ce dernier territoire est éloigné de Berbera d'une distance de dix-huit heures de chameau. Il est habité par une population courageuse qui a de la vigueur, quelques ressources d'argent ; autant dire, tout le commerce des caravanes est dans ses mains. Les Somalis de Dulbahanta forment de longs convois toujours accompagnés d'escortes. De l'intérieur

Femmes du Somaliland.

à la côte, de la ville aux montagnes, ils portent du grain, des dattes, des cotonnades. Ils les échangent contre des peaux, du troupeau vivant, de la gomme et de la myrrhe. Bien entendu, ces caravanes sont souvent attaquées et enlevées, car, d'une tribu à l'autre, les Somalis vivent sur le pied du rapt et de l'hostilité perpétuelle.

Il parut un instant qu'Abdulla voulait user de son crédit pour faire régner dans ces territoires une bonne police. Quand il était l'hôte des Dulbahantas, il prit l'initiative d'envoyer au

consul général résidant à Berbera deux Somalis chargés de chaînes. Ces malandrins s'étaient rendus coupables de vol à main armée et de meurtre sur la route officielle des caravanes. La diplomatie d'Abdulla, aujourd'hui percée à jour, poursuivait dans l'occasion un double but : le saint homme voulait se révéler au gouvernement anglais comme un personnage influent dont on pouvait se ménager le concours par une reconnaissance publique de son pouvoir religieux, et, d'autre part, Abdulla, qui connaissait bien sa clientèle, était sûr de la voir s'accroître si les petites gens des plateaux flairaient en lui un ami de l'Anglais conquérant. Malheureusement pour le nouveau prophète, un tel jeu était trop difficile à soutenir pour qu'on pût espérer de le prolonger longtemps. La minute vint où il fallut choisir. Abdulla, qui désormais se sentait assez fort pour prendre figure d'insurgé, rompit avec éclat. Il ouvrit les bras à une troupe de déserteurs qui abandonnait un sportman venu en Somaliland pour chasser les grands fauves. Il fit d'autant meilleur accueil à ces coquins qu'ils passaient à lui avec leurs bagages, leurs armes et leurs munitions.

Au lendemain de cette aventure, Abdulla jette définitivement le masque. Il prend le titre de « mulla » ; il se déclare hardiment une réincarnation de Mahomet. Bien qu'il soit impossible de se rendre exactement compte du nombre de guerriers somalis qui, dès cette minute, ont commencé de graviter autour de lui, on peut conclure, à l'audace de pillage, à la frénésie de razzia dont le mulla s'est rendu coupable, qu'il se sent fort. Un jour, il se jette sur des tribus qui ont refusé de le reconnaître et il les taille en pièces sans rien épargner, ni les femmes, ni les enfants. La désolation et la destruction totale suivent maintenant le « ouadad » à la piste.

Au cours d'une de ses incursions, il entre sur le territoire abyssin, mais cette fois il est repoussé avec pertes. Le gouver-

nement anglais, qui ne peut plus fermer les yeux sur ces façons d'agir, fait venir de Maurice un régiment du Central Africa. Le mulla, très habilement servi par ses espions, se réfugie sur la frontière d'un protectorat voisin où il sait que l'on ne viendra pas le poursuivre.

Sûr de son prestige, il déclare maintenant la guerre au gouvernement anglais sur le terrain civil : il affirme qu'un mariage célébré par un cadi (on dit en somaliland un « kazi ») sujet de la Reine d'Angleterre est, de ce fait, nul et assimilable à un concubinage. Il donne l'exemple de sa théorie en divorçant d'avec une épouse un peu ancienne et en célébrant de nouvelles noces avec la femme, très belle et très riche, d'un de ses principaux disciples.

La *Gazette d'Aden* conte à ce sujet une anecdote divertissante. Il paraît que le nouveau mahdi, qui convertit tout le monde sur les plateaux, a cependant échoué auprès de son propre père. Ce brave berger d'Ogaden ne veut pas entendre parler d'un fils qui serait une réincarnation de Mahomet. Sur ce chapitre, il a fait, au réformateur de l'Islam, une scène des plus pittoresques :

— Qu'est-ce que tu nous racontes, s'est-il écrié, avec ta réincarnation et tes mariages illégitimes? Si tu dis vrai, tu déshonores ta mère, moi et toi-même par-dessus le marché! Car, si tu n'es pas mon fils, tu n'es qu'un bâtard! un mulla bâtard! c'est du joli, ma foi!

La mère restait silencieuse, peut-être flattée dans son amour-propre, peut-être tournée vers d'anciens souvenirs, et le pauvre berger parut fort ridicule avec sa colère, ses plaintes, son entêtement, d'être, lui simple gardeur de moutons, l'auteur d'un homme prédestiné.

Il manquait au mulla la consécration du miracle. Le hasard, qui décidément lui veut du bien, s'est chargé de lui fournir cet important appoint d'une vocation historique.

Il y a quelques semaines, un navire de guerre anglais, envoyé sur la côte du Somaliland pour rappeler aux réformateurs de religion que le port d'Aden est seulement distant de cent quarante-quatre milles, fouillait de nuit, avec un puissant projecteur électrique, la jungle qui couvre ces montagnes. On ne se doutait pas que là, dans la brousse, le mulla était tapi avec son état-major. Les Somalis d'Abdulla regardaient avec une curiosité effarée ce grand jet de lumière tâtonnante qui semblait errer sur la montagne, et ils demandaient :

— Quelle est cette étoile nouvelle ?

Abdulla a fréquenté le port d'Aden. Il savait à quoi s'en tenir. Il a eu l'inspiration d'exploiter au profit de ses projets ambitieux cette chance inespérée.

— Ne voyez-vous pas, s'est-il écrié, que ce rayon me cherche ? Tenez, il m'a découvert !

En effet, le jet lumineux venait d'inonder de ses rayons surnaturels le campement de l'insurgé.

— Nierez-vous maintenant, clama Abdulla avec force, que je sois sous l'œil de Dieu ?

Les Somalis étaient tombés à genoux ; ils heurtaient la terre du front, ils murmuraient :

— Tu es vraiment l'Élu, le Choisi, le Mulla, le Maître de l'Heure. Nos biens, nos existences, nos âmes t'appartiennent. Nous nous remettons à ta volonté, comme les morts entre les mains du laveur.

Quelques semaines plus tard, le croiseur *Magicienne* partait en hâte pour Sismayou. On apprenait que tous les Somalis Ogadeyn du Joubaland venaient de se soulever en armes, au nombre de quatre mille environ. Une dépêche douloureuse confirmait une nouvelle à laquelle on avait refusé tout d'abord de croire : l'assassinat du sous-commissaire Jenner dans une entrevue où il était venu discuter avec confiance, sans armes.

M. le consul général de Berbera refuse d'établir un lien entre ces événements et la propagande du mulla dans le pays des Dulbahantas. En tout cas, on a demandé des secours. Un régiment de mille Somalis va être formé à Berbera ; des troupes sont appelées de l'Inde.

Les forces du nouveau mahdi peuvent fondre comme un torrent d'orage : nous sommes au pays où le poison et le couteau d'un rival atteignent facilement un homme en vedette... Quoi qu'il en advienne, l'aventure d'Abdulla méritait d'être contée. Elle est un signe des sourdes intrigues que l'Islam continue d'ourdir derrière les chrétiens dans cette partie de l'Afrique, — une preuve qu'il y a urgence de soustraire à sa propagande les peuples qu'il n'a pas encore marqués de son sceau.

Zeila, 14 décembre 1900.

Zeila est le second port de la côte des Somalis; pour nous autres Français, il a un intérêt tout particulier : c'est le plus ancien et, disent les Anglais, le plus facile chemin de caravane pour monter au Harar, de là, atteindre l'Éthiopie.

Si Djibouti n'avait pas entrepris de se joindre au Harar par un chemin de fer, la victoire serait définitivement restée à Zeila. Mais des locomotives commencent de circuler dans une brousse qui appartenait aux hyènes et à des guerriers farouches : la défaite de Zeila est certaine. Du moins ce port profite-t-il des jours de prospérité qui lui restent pour faire pièce à son rival, pour baisser, fort habilement, les tarifs de marchandises.

De Berbera à Zeila, il court cent vingt-sept milles (235 kilomètres). L'accès du port ne soutient nulle comparaison avec la baie magnifique de Djibouti. C'est une rade foraine hérissée de récis : le banc de Sea-Gull, celui de Shab-Filfil, le récif du Chenal, l'île de Sadadin, autant d'obstacles qui inquiètent le

navigateur. C'est d'ailleurs tout à fait vainement qu'on cherche à relever les bouées que promettent les cartes marines : la mer les a pour la plupart emportées. Et Zeila, qui, décidément, ne croit pas à son avenir, économise les frais d'un balisage nouveau.

D'autre part, on a la sensation que ce rivage n'a pas été choisi, comme Berbera, pour certaines grâces de site. C'est la dure nécessité qui l'a imposé. La dune, les paillottes, les masures de style arabe ou hindou, mal réchampies et négligées, tout se confond dans une brume lourde et gluante. A gauche, séparée du reste, avançant vers la mer en quête d'un peu de fraîcheur, la maison du gouverneur, avec son double toit plat, ses murailles grises, semble aussi désolée que le reste. Le mât de signaux qui se dresse là est l'unique note fleurie de ce paysage minéral.

On mouille à deux milles, deux milles et demi au large. Pour peu que la mer soit en train de baisser, le canot même qui vous porte ne peut atteindre le rivage. Arabes, Somalis, gens du peuple se mettent à l'eau ; les voyageurs de distinction se confient à des chaises à porteurs assises sur des montants de bambou.

Comme Zeila est avant tout un port de commerce, la douane ou « Zariba » est la première taupinière que l'on heurte en débarquant. Que vous les preniez à Berbera ou à Zeila, toutes ces douanes du Somaliland ont à peu près le même caractère. Imaginez une enceinte de murailles carrée, fermée par deux grilles, placées en courant d'air, l'une en face de l'autre, dans le style des foudouks.

A terre gisent des peaux de bœuf, d'antilope, de mouton, de chèvre, des cornes de formes admirables, de la graisse, du beurre indigène, de l'encens, de la gomme, de la plume d'autruche. Un des côtés de ce quadrilatère est occupé par un

hangar que recouvrent des roseaux ; des nattes tapissent ici les murailles et font stores. Derrière une table chargée de livres de comptes, un parsi, fonctionnaire anglais, tient les écritures.

Le parsi de Zeila est un véritable homme du monde. Il vous offre très correctement le *whisky and soda*, et comme

Femmes somalis.

un gentleman soulève la petite boîte de dragées, recouverte en velours, rehaussée de broderies d'argent, qui lui sert de coiffure. Il mobilise avec autorité quelques soldats soudanais qui déambulent, coiffés de fez rouges, vêtus de khaki, les jambes entourées, comme des chevaux en flanelles, avec ces bandes de laine que les Hindous nomment *putties*. Il les dépêche au gouverneur pour le prévenir de notre visite.

J'ai lu le rapport que M. le consul général Hayes Sadler et

M. le vice-consul C. T. Harold ont, dans le premier trimestre de cette année, réciproquement adressé à leur gouvernement sur le mouvement général d'importation et d'exportation dont Berbera, d'une part, Zeila, de l'autre, sont les centres très actifs. En ajoutant à ces statistiques les transactions du petit port de Boulhar, on obtient un chiffre total de 20 millions de francs de transit en augmentation de 3 millions sur les opérations de l'année précédente.

« Cet accroissement du trafic, dit le rapport du consul général Sadler, est dû : 1° à l'abandon momentané de la route de caravane Djibouti-Harar, causé par les troubles intérieurs dont le protectorat français a été le théâtre ; 2° au développement général du commerce dans ces régions. »

Et, un peu plus loin :

« La source principale du commerce de Zeila est l'exportation des produits de la fertile province de Harar, du pays galla et des districts abyssins qui y touchent. Pour tout ce commerce, la route de Zeila-Gueldeïssa est le trajet de caravane le plus anciennement en usage. Les demandes de ces contrées, qui chaque année vont en croissant, grandiront à mesure que se développeront elles-mêmes les ressources de l'Abyssinie. »

Il faut ajouter aux produits indigènes de la côte des Somalis l'exportation du café et de l'ivoire abyssin ; mais le principal profit que les douanes anglaises tirent des exportations de Berbera et de Zeila est le droit perçu sur les bestiaux qui descendent des hauts plateaux somalis pour prendre le chemin d'Aden. 800 à 1,000 moutons s'embarquent ainsi, chaque semaine. Ils payent un droit de sortie de 44 centimes (4 anas) par tête ; on verse 7 francs de taxe par tête de bœuf et de cheval.

Comme le Somali ne se livre à aucune espèce de culture, il faut le nourrir artificiellement. Les quais sont donc encombrés

de sacs de riz; d'autre part, les Arabes de Mascate importent la datte écrasée. Cela fait le fond ordinaire de la nourriture de la population indigène.

A quel chiffre monte-t-elle? Il n'y a pas de recensement et l'on ne voit point comment on pourrait en établir un. En dehors des individus fixés dans les ports, ce peuple somali est aussi nomade que les Arabes de nos hauts plateaux algériens. Il transhume avec ses troupeaux, selon la saison, le régime des pluies et l'état du pâturage. A l'époque active des échanges, c'est-à-dire pendant les mois de l'hiver, l'agglomération de Zeila, Berbera, Boulhar atteint 62,000 habitants. L'été, elle tombe à 33,000.

Paillotes des Somalis de Zeila.

Entrons, s'il vous plaît, dans une de ces paillotes indigènes qui, dans la simplicité de leurs lignes, affectent l'apparence de meules de foin, ou, comme je l'ai dit déjà, de voitures de meunier recouvertes de leur bâche. Des branchages tordus forment la charpente irrégulière; des nattes, assez mal assemblées, étoffent cette carcasse primitive.

Le sol, dans les chambres, c'est-à-dire dans les petites cases de la maison, séparées les unes des autres par des cloisons de roseaux, est recouvert de nattes. Les nattes, et parfois des tapis, reparaissent sur les meubles élémentaires dont la paillote est garnie. Ce sont des cadres de lit portés sur quatre pieds trébuchants; des cordes, tendues à l'intérieur de ces quadrilatères, forment des sommiers de sangle. Il n'y a plus qu'à jeter sur le tout un tapis pour s'endormir. Les fauteuils sont construits avec

les mêmes éléments, la même grossièreté enfantine. Le dossier, comme le siège, est tapissé de cordes qui s'entre-croisent. Nulle part, pas même dans les plus pauvres gourbis arabes, je n'ai constaté une pareille pénurie d'ustensiles de ménage. Un vase de cuir incrusté de quelques coquillages est ici un objet de grand luxe. Les matériaux sont si difficiles à se procurer, surtout la répugnance du Somali pour tout ce qui ressemble à un effort d'industrie est si enracinée, que ces misérables paillotes dont ne voudraient point nos chiffonniers coûtent cher. On les vend entre 50 et 400 roupies (de 85 à 680 francs).

A l'intérieur de chacune de ces paillotes il y a une petite chambre, hermétiquement close. Elle sert de débarras, d'armoire ou, comme on dit chez nous, de « dépense ».

Au soir de leur mariage, quand les époux sont pour la première fois entrés dans cette nouvelle maison, ils ont logé dans cette petite chambre : ils en ont aveuglé la porte avec une natte, et ils sont demeurés là, sept jours, en tête à tête, invisibles aux yeux de leurs parents et de leurs amis. C'était la minute heureuse où, pour obéir à l'élan de son cœur, l'époux parlait à l'épouse comme à un ami, comme à un jeune homme. Plus tard elle retombera, sans doute, à sa condition de femme. A l'heure de la tendresse, comme dans sa poésie galante, le Somali dit « il » pour désigner la femme qu'il aime. Dans la même pensée, il dit « elle » pour indiquer un ennemi, un adversaire qu'il dédaigne.

Le voyageur habitué aux pruderies, aux dissimulations du monde arabe, s'étonne de voir les jeunes filles somalis circuler si librement par les rues. Entre leur quinzième et leur dix-huitième année, elles n'ont pas encore pris ce développement des hanches qui plus tard les alourdira, mais toutes, sous l'étoffe tendue, ont la beauté sculpturale, la plénitude merveilleuse de la gorge. Elles révèlent leur origine par cette grâce ronde qui

élève la femme aryenne au-dessus des nécessités animales de l'allaitement et de son sein découvert fait un spectacle unique de beauté.

Ces belles jeunes filles vont par les chemins tête nue, leurs cheveux tressés en un bouquet d'infimes petites nattes, l'épaule droite et le bras droit à l'air. La liberté dont elles usent n'a point sa source dans la confiance que l'homme leur témoigne, mais dans les précautions qu'une jalousie féroce a prises contre leurs écarts. Tout enfants, le couteau les a mutilées de façon à supprimer désormais chez elles le vertige du désir ; une couture cruelle achève de les mettre hors de la nature et de faire d'elles une indolente attente de l'égoïsme viril.

Peut-être trouverait-on là une explication de la froideur presque cruelle dont elles font preuve à l'endroit de leurs enfants. Ce n'est pas seulement le baiser qui est inconnu. Les Pères Capucins qui soignent ces femmes, qui élèvent leurs fils, m'ont affirmé que, ni à la dérobée ni ouvertement, jamais ils n'avaient surpris chez elles un élan de caresse. Elles vont droites, très belles, sans trouble des sens, vraies statues de bronze, ignorantes du mystère qu'elles portent dans leurs corps. Au lendemain du mariage, une résille noire serre leurs cheveux, les masse dans une disposition vraiment artiste, qui rappelle les figurines égyptiennes, les coiffures du sphinx. Quelques amulettes, bracelets d'argent ou d'ambre, ornent leurs chevilles, leurs bras au-dessus de la saignée. De même qu'elles ont mûri lentement, elles vieilliront longuement. Villes et villages sont encombrées de sorcières cassées qui, tout comme nos rouleuses des quatre saisons, crient leurs marchandises dans le bazar :

— *Duhusha !* (du charbon...) *Biaya !* (de l'eau)...

Maintenant, la lourde « guerba » de la porteuse d'eau a remplacé sur leurs reins l'enfant qui se ballottait, enveloppé dans quelques plis de cotonnade ; les hommes ne tournent plus la

tête quand elles passent, les gamins leur jouent des tours pour la joie de leur faire jeter des fusées de malédictions.

J'ai longuement visité les comptoirs de Berbera et de Zeila. Que le marchand soit arabe, grec ou hindou, le décor ne varie pas. La maison est généralement bâtie dans le style arabe, avec des murs épais, blanchis à la chaux. De quelque poutre du plafond pend la balance monumentale; une lanterne lui fait pendant. Un coffre-fort européen est scellé dans la muraille. Tout auprès courent, à la débandade, un narguilé, une presse à copier, une jumelle qui sert aux négociants pour surveiller la mer, les arrivées intermittentes de navires.

La côte du Somaliland se plaint vivement d'être si mal desservie. Les dents se montrent avec satisfaction, encadrées d'un sourire noir, quand nous annonçons que désormais le *Binger* se présentera à des dates fixes sur la rade.

Une fois que ces gens de la côte ont assuré leur subsistance, ils n'ont plus qu'une préoccupation urgente : le souci de se vêtir. Leurs préférences anciennes sont pour l'étoffe écrue (on dit ici la cotonnade grise) que les Américains leur fournissent. Elle forme le vêtement ordinaire des Somalis de l'intérieur; la tunique de cotonnade blanche est toujours considérée comme un luxe. Seuls les gens de la ville la portent avec ostentation. En effet, sa blancheur est un attrait pour tous, mais dans l'intérieur et au cours des péripéties d'un voyage, il est difficile de lui conserver son éclat.

Si l'on ouvre la statistique d'Aden, on voit que, dans la seule année 1899-1900, ce port a expédié en pays indigène pour 19 millions de cette cotonnade grise.

Dans cette fourniture considérable, la France est représentée par le misérable chiffre de *vingt mille francs* d'affaires. Les quatre cinquièmes de ces marchandises ont été fabriquées par les Américains, un cinquième seulement par les Anglais.

En face de ces chiffres, le consul général de Berbera adresse à ses compatriotes des remontrances dont les nôtres peuvent, certes, faire leur profit :

« On peut se demander, dit-il, pourquoi ce flot d'affaires va aux Américains et pourquoi la fourniture anglaise y a si peu de part. Les Américains se sont arrangés pour répondre exactement aux exigences de la clientèle locale comme couleur, solidité, prix, longueur et largeur des pièces. Sans doute, les manufacturiers anglais pourraient en faire autant : s'ouvrir un débouché qui est appelé à devenir infiniment plus large. Présentement il n'y a pas sur la côte des Somalis une maison anglaise, et tandis que nous voyons Djibouti en relation directe avec sa métropole, notre protectorat demeure dans la dépendance complète d'Aden. Pourquoi Manchester n'essayerait-il pas de s'adresser à nous sans intermédiaires, pour profiter des demandes, tous les jours croissantes, qui nous arrivent de Harar et d'Abyssinie ? »

Cheikh-Saïd, 15 décembre 1900.

Je me suis promis de ne pas rentrer à Djibouti sans avoir fait le tour des bouches de Bab-el-Mandeb. Il y a là, à l'extrémité occidentale de la péninsule arabique, un cap mystérieux. J'en ai rêvé souvent depuis qu'un soir de décembre, à la tribune du Parlement, j'ai entendu un député[1] expliquer, aux applaudissements de la Chambre, que nous possédions au sud de la mer Rouge un autre Aden : le cap de Cheikh-Saïd.

L'orateur avait visité le pays. Il s'était entretenu directement, en arabe, avec les anciens propriétaires du sol. Il avait l'autorité de celui qui a vu et entendu. Je m'en souviens : il fit voter à ses collègues une résolution virile. Cela se passait en

1. M. F. Deloncle.

1897. Je serais bien curieux de voir sur place ce qui est sorti de cette intervention éloquente et du bon vouloir des Chambres.

Je lis d'ailleurs, sur une carte manuscrite de cette côte, qu'une importante forêt de palétuviers meuble, à quelques pas de Cheikh-Saïd, les abords d'un marais. L'outarde, la pintade et la gazelle seraient abondantes dans cette région, au dire de notre interprète Abdallah. C'est une autre raison de toucher à ce seuil de l'Arabie Heureuse. Nous ne serions pas fâchés de dérouiller un peu nos jambes engourdies par tant de jours de mer, et aussi de mettre un peu de gibier sur notre menu.

On connaît tout en gros l'histoire de Cheikh-Saïd. J'en rappelle ici les grandes lignes pour mémoire.

Cheikh-Saïd a été acquis en 1868 par des particuliers, — par des armateurs et négociants de Marseille qui l'achetèrent à son légitime propriétaire, le cheikh Ali-Tabatt-Doureïn. J'ai sous les yeux la copie de ce contrat qui fut passé à Aden par-devant consul. Le prix était fixé à 80,000 thalaris. Le territoire concédé « partait de la pointe du cap Bab-el-Mandeb, jusqu'à six heures de marche, dans toutes les directions, à partir du lieu dit Cheikh-Saïd ».

Nul ne pouvait contester le droit que le sultan indépendant de cette région avait d'en faire la vente à qui lui plaisait. Il y eut cependant des voisins qui s'émurent. Entre autres pièces, j'ai pris copie d'une lettre que le consul de France à Aden écrivit à ce sujet, le 22 février 1869, au consul général de France à Calcutta.

On y lit :

« Il est pour moi évident que la lettre du gouverneur général des possessions turques en Arabie n'est que le résultat des démarches tentées par le gouvernement anglais d'Aden. Les Anglais, malgré toutes les offres qu'ils ont faites auprès d'Ali-Tabatt, n'ont jamais pu obtenir ce point, qu'ils convoitent

depuis si longtemps, parce qu'à tous les points de vue, ils en connaissent l'importance. Ils ne voudraient pas le voir tomber en des mains étrangères, surtout aux Français. »

Le cheikh Ali-Tabatt était bien maître chez lui. La Turquie ne protesta pas plus qu'elle ne s'était opposée à l'occupation d'Aden et de Périm qui avaient été enlevés à main armée et sans préalable achat du sol. Pourtant, en 1870, la Sublime Porte fit mine de profiter de nos embarras. Quelques soldats turcs ten-

La garnison turque de Cheikh-Saïd.

tèrent de hisser leur drapeau là où flottait le nôtre. On protesta vigoureusement à Constantinople, par voie diplomatique. Un navire de guerre, le *Bruat*, fut envoyé sur les lieux : les intrus déguerpirent, et, pendant toute la durée de la guerre franco-allemande, notre marine put utiliser comme dépôt de charbon les établissements qui avaient été créés par les armateurs marseillais.

A ce moment la France connut toute l'importance de sa nouvelle colonie. En vertu de la loi des neutres, Aden et Périm avaient fermé leurs ports à nos navires; c'est-à-dire que, de fait, la route d'Asie nous était interdite. Le dépôt de charbon de Cheikh-Saïd sauva la situation.

J'ai demandé au commandant du *Binger* de m'amener, de

nuit, en vue de la côte, afin d'assister au lever du jour sur ce profil de montagnes. Le 15 décembre 1900, vers quatre heures du matin, nous arrivons sur rade. Un pâle croissant de lune s'efface dans le ciel ; derrière nous, les phares de Périm tournent presque au ras de la mer.

Hier soir, nous avons longuement étudié la carte avant de choisir la place de notre mouillage. On a d'abord devant soi une plage de sable qui court de Cheikh-Malu jusqu'à Raz-Cheikh-Saïd, au Nord-Nord-Ouest. On approche ici à 150 mètres de la côte avec des fonds de six mètres. Cinq échines volcaniques, parties comme d'un centre commun, s'épanouissent en éventail pour mourir à la mer. La série d'ondulations, qui finit à Cheikh-Saïd même, descend de 61 mètres à 9. La seconde, la troisième et la quatrième, partent d'altitudes qui oscillent entre 100 et 150 mètres ; la cinquième, le Djebel-Manhali, jaillit d'un trait à 270 mètres de hauteur : elle domine Périm, les deux détroits et, par une chute assez brusque de 145 mètres, vient s'écrouler dans la mer.

A cette heure matinale, toute la côte a le dessin d'un écran sans relief. Au faîte monte une pâle aurore d'hiver, d'abord lilas et safranée, puis rose et azur, dans les tons de ces écharpes de surah que l'Asie aime à nouer sur les vêtements de ses almées. Il faut attendre six heures pour distinguer, à l'aide des longues-vues du bord, quelques formes qui se précisent dans l'évanouissement des ténèbres. D'abord, à droite, presque sur la plage, le tombeau du saint qui a donné son nom au promontoire. Puis un large cube blanc, dont, à cette heure, on ne peut préciser l'origine ; enfin, tout à côté, des ruines : sans doute, les restes des établissements Poilay et Mas, qui semblent un jeu de dominos renversés de leur boîte.

Notre intention est de chasser dans la forêt de palétuviers et, si le tirant d'eau le permet, d'explorer une petite baie qui

s'enfonce derrière l'éventail des montagnes. De ce côté, un canal de 1,500 mètres creusé dans le sable détacherait aisément Cheikh-Saïd en îlot.

A neuf heures du matin nous mettons à la mer le grand canot du *Binger ;* nous entassons au fond les fusils de chasse et les provisions d'un déjeuner à terre. J'ai pour compagnons, en dehors de nos rameurs arabes, le capitaine Cazeils, le chef mécanicien Decourt et l'interprète, Abdallah. Bien entendu, nous avons fait battre à l'arrière du canot le drapeau tricolore.

La brousse du Somaliland.

La plage semble déserte et nous avons toutes les raisons du monde de penser que le gibier n'y est pas farouche, lorsque, au moment précis où notre embarcation touche terre, il se produit un changement à vue.

D'un pli de la dune surgit un pacha à cheval, accompagné de quatorze ou quinze soldats. Ils s'avancent vers nous en courant. Un petit coup d'un mauvais clairon accompagne cette manœuvre et, par groupes de deux, de trois, d'autres soldats que nous n'avions pas d'abord aperçus rallient comme des douaniers à un signal convenu.

Nous avons la route coupée par un éventail d'hommes d'assez mauvaise mine, armés de fusils du type égyptien. Ils portent

leurs cartouches en ceinture. De hauts fez rouges qui les coiffent constituent le seul signe régulier d'uniforme. Ils avancent d'un mouvement continu, pareil à celui que nos gardiens de la paix emploient pour refouler le bon peuple les jours d'échauffourée ; seulement, ce n'est pas le trottoir qui est derrière nous, c'est la mer. Comme déjà nous avons les talons dans l'eau, je me fâche et je fais décidément quatre pas en avant. La ligne est rompue, mais elle se reforme vite, et le pacha lui-même me barre le chemin en croisant les bras :

— Où veux-tu aller?

— Tu le vois bien.

Il soupire, il lève les épaules: le voilà convaincu que nous ne rembarquerons pas sans explications.

Il me désigne, à une douzaine de mètres de là, des bottes de jonc sec sur lesquelles nous pourrons nous installer pour tenir la « palabre » : nous nous asseyons à côté l'un de l'autre, mes deux compagnons et les soldats restent debout; ils font cercle.

Je note pour mémoire qu'au premier mot de notre interprète Abdallah, le pacha a répondu :

— N'as-tu pas honte de servir ainsi des chrétiens ?

Il m'est bien difficile de savoir quels peuvent être au juste le grade et la situation de mon pacha. Son cheval et son arrogance sont les deux seuls signes extérieurs de son commandement. C'est un homme d'une quarantaine d'années qui a plutôt l'air d'un fonctionnaire civil que d'un soldat, mais il est impérieux et sa troupe lui obéit en un clin d'œil.

Je déclare :

— Tu me demandes ce que je viens faire? Une visite au fils d'Ali-Tabatt-Doureïn... Tu dois le connaître? Il se nomme Mohamed : C'est un ami de France, l'ancien propriétaire de ce pays.

Le pacha secoue la tête :

— Tu ne peux pas voir Mohamed : il est à Cadaha.

(J'écris le nom tel que je l'ai attrapé au vol.)

— Alors je veux voir son cousin Ali-Hamberi.

— Tu ne verras pas Ali-Hamberi.

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que ces gens ne résident plus dans ce pays. Ce sont les Turcs qui le tiennent.

J'avais préparé ma surprise et mon indignation.

— Je désire entendre répéter cette nouvelle-là par la bouche de ceux qui te commandent. Conduis-moi à l'officier supérieur de qui tu relèves.

Le pacha secoue la tête avec une énergie qui devient de la fureur.

— Tout cela, dit-il, ce sont des prétextes pour aller plus avant dans le pays et pour regarder autour de toi. Je ne te conduirai à personne. J'ai ordre d'obliger à se rembarquer quiconque se présente sur cette côte sans être muni d'une autorisation du gouvernement turc. En as-tu une à me montrer?

— Qu'est-ce que tu me racontes avec ton gouvernement turc? Ici, nous sommes en territoire français et je n'ai que faire de demander à personne une autorisation pour y venir.

Sur quoi je me lève pour mettre fin à la palabre.

Le pacha se lève aussi et le cercle des soldats se resserre.

— Je ne sais pas, dit-il, si autrefois tu étais ici chez toi. Aujourd'hui nous y sommes chez nous. Voilà les restes de tes « French barraks » (*sic*).

Et par-dessus son épaule il me montre ce pauvre tas de dominos dont je parlais tout à l'heure : les ruines des établissements Poilay et Mas que les Turcs ont fait sauter à la poudre.

Nous en sommes arrivés à un point où les politesses semblent finies. Je dis au pacha :

— J'ai comme une idée que toi, et tes gens, vous ne voulez qu'une chose : de l'argent.

Je mets la main dans ma poche et j'en tire une poignée de roupies.

Ah! si vous aviez vu la colère de notre ennemi! Il se met à crier qu'il n'est pas un « kaouadji » et que mon insolence mériterait d'être châtiée. Mais comme, en tout pays du monde, on a la considération pour un homme qui vous offre une poignée de roupies, sa colère s'apaise aussi brusquement qu'elle s'est émue: il m'offre à son tour une cigarette; il demande à me parler en particulier.

Nous faisons quelques pas pour nous mettre à l'écart, bien entendu suivi de l'interprète Abdallah.

Là, mon pacha me demande :

— Qu'est-ce que c'est que ce navire sur lequel tu es venu? Est-ce un navire de guerre?

— Non, c'est un navire sur lequel je me promène.

— Veux-tu me donner ton nom?

Je lui donne ma carte et j'écris dessus le nom du *Binger*.

— Dis-moi franchement ce que tu viens faire ici?

— Chasser dans cette forêt de palétuviers.

Le pacha jette du côté de ses soldats un coup d'œil oblique et dit en baissant la voix :

— Mes ordres sont précis. Si je te laissais faire, je serais condamné à un mois de prison.

Nous revenons au groupe, et comme il faut en finir je demande :

— Vous vous opposez à notre débarquement à cette place, je vais remonter dans ma barque et pénétrer dans le lac qui est là derrière la montagne. Je verrai bien si vos fusils tomberont en joue et si vous nous tirerez dessus.

Le pacha fronce les sourcils. Il a repris son attitude agressive du premier abord.

— Je ne tirerai pas sur toi, dit-il, parce que je n'en ai pas

reçu l'ordre. Mais ma consigne est formelle : si tu fais encore un pas en avant du côté de la montagne, je te fais lier et tu seras monté là-haut, en prison.

Il me montre la bâtisse (sans doute un fort) dont on aperçoit la silhouette au sommet du Djebel-Manhali.

Nous ne saurions espérer que le pacha donne à sa pensée une forme plus nette.

Je romps rapidement de quelques pas en arrière; je sors d'une poche profonde mon petit vérascope, et clic clac ! voilà deux ou trois photographies prises au vol. Elles fixeront à l'occasion les circonstances d'accueil qui attendent nos compatriotes quand il leur arrivera de descendre sur ce point de la côte arabique, encore aujourd'hui indiqué possession française par le Sailing-Book britannique, par nombre de cartes anglaises, italiennes et allemandes, entre autres l'atlas Stieler, de Gotha[1].

Le même soir j'ai su que notre débarquement et notre palabre avaient eu un témoin : M. le gouverneur de Périm y assistait derrière une longue-vue. Je m'en étais bien un peu douté, et certes mon intention était d'aller jeter l'ancre dans le port de Périm, — quand ce n'eût été que pour y prendre une patente de santé et, par ce moyen, marquer d'une pièce officielle la présence du *Binger* dans les eaux du petit détroit.

J'ai trouvé auprès du lieutenant Hug Harrison le plus charmant accueil. Il a eu la courtoisie de me prier à dîner. Donc, au clair des étoiles, nous avons traversé la rade dans son léger

---

1. Dans une dernière lettre que le regretté prince Henri d'Orléans m'écrivit à Addis-Ababà lors de son dernier passage par la mer Rouge, je relève ces lignes : « Vous avez bien fait de rouvrir la question de Cheikh-Saïd. J'ai averti le gouvernement au moment où les Allemands s'installaient aux îles Farsan de l'attitude que les Turcs avaient prise à Cheikh-Saïd. On m'a répondu : « Nous sommes au courant. »

bateau et gravi entre des décombres volcaniques la colline sur laquelle sont bâtis le phare et la maison du gouvernement.

Comme ma présence était imprévue, il n'y avait qu'un poney au débarquement. M. Harrison m'a contraint de l'enfourcher, tandis que lui-même montait à pied la colline, précédé de serviteurs hindous qui portaient des lumières.

Nous avons dîné en tête à tête, sur ce plateau du Télégraphe où le lieutenant Harrison vit seul. Périm est décidément un endroit trop inhospitalier pour que l'on y emprisonne les femmes les plus courageuses. La jeune maîtresse de maison n'était présente que dans la grâce d'un portrait qui faisait revivre ses traits charmants.

Nous avons causé, le lieutenant et moi, ainsi que de vieux amis, des deux pays qui nous sont chers, de ce qui les sépare, de tout ce qui pourrait les unir.

Et comme on peut être tout ensemble le plus accueillant des hôtes et un diplomate avisé, le lieutenant m'a dit, par hasard :

— Ces Turcs n'en font pas d'autres ! Il y a quelque temps, ils en ont usé de la même façon avec un colonel anglais qui était venu d'Aden faire une partie de chasse. Tout récemment encore, ils ont montré des fusils aux officiers d'un de nos navires de guerre, qui serraient la plage de trop près.

Quelques heures plus tard, je redescendais la colline du Télégraphe, avec le petit poney somali entre mes genoux, toujours précédé d'un Hindou et de son flambeau.

Et tandis que, dans la nuit opaque, les rameurs du lieutenant m'emmenaient vers les feux de mon navire, je songeais que la politique internationale est décidément une partie merveilleusement intéressante, — autant dire le seul sport qui soit digne de passionner des gens bien élevés.

En mer, 20 décembre 1900.

La nécessité de nous ménager quelque part dans la mer Rouge un dépôt de charbon apparut dès 1858, lorsque le projet d'ouverture du canal de Suez se précisa comme une réalité prochaine. Nous avions alors à Aden un agent consulaire de beaucoup de mérite : M. Henri Lambert. Il avait fait à Hodeida la connaissance d'un des principaux chefs de la côte des Somalis et du pays des Danakils, Ibrahim Abou-Bekr.

Issas dans la brousse.

Abou-Bekr était en disgrâce; pis encore, prisonnier du Sultan. M. Lambert lui fit rendre la liberté, puis il entama avec son nouvel ami les négociations, qui, un jour, devaient aboutir à la cession d'Obok. Malheureusement, une telle initiative n'était point pour plaire à tous. M. Lambert apparut aux différents maîtres du détroit de Bab-el-Manded comme un homme d'initiatives gênantes et, le 4 juin 1859, il fut assassiné en vue d'Obok par l'équipage du boutre arabe qui le portait à la côte.

On attendit trois ans pour venger cette injure et pour reprendre les négociations entamées. Ce fut l'œuvre du capitaine de vaisseau Fleuriot de Langle. Il trouva Abou-Bekr dans des dispositions constantes de bon vouloir. Le port d'Obok fut donc cédé à la France le 11 mars 1862, moyennant le prix de 10,000 thalers.

Le traité visait tout le territoire compris entre les caps Ras-Doumeirah au Nord et Ras-Ali au Sud.

Toutefois des années passèrent sans que l'on songeât à tirer aucun profit de cette possession nouvelle.

M. Denis de Rivoyre, qui visita Obok en 1880, a raconté avec beaucoup de pittoresque l'entrevue qu'il eut, en débarquant, avec l'unique habitant de la côte. Il se trouva en présence d'un vieillard au corps étique que deux longues jambes d'araignée paraissaient soutenir à peine. Un lambeau d'étoffe sale sanglait ses reins. Il se présenta comme le gardien du pavillon français, et par conséquent comme le seul représentant de l'autorité à Obok. Sa demeure se voyait non loin de la plage. Retenu par les devoirs de sa charge, il ne s'en éloignait jamais. De temps à autre, le séjour de nos navires ajoutait à sa nourriture un supplément salutaire; en dehors de ces bonnes fortunes, il vivait du lait de ses chamelles. Sa prodigieuse maigreur s'expliquait par là.

M. Denis de Rivoyre eut, pendant son passage à Obok, une autre aventure qui mérite d'être contée. Il y a peut-être de l'intérêt à la mettre en pendant avec mon excursion à Cheikh-Saïd. Car, au bout du compte, le gouvernement de la République française n'est pas en 1900 plus désarmé qu'il ne l'était en 1880 pour la défense de ceux de ses droits qu'il veut faire valoir.

La promenade du petit vapeur *Séverin*, que montait M. de Rivoyre, avait produit dans la banlieue de Bal-el-Mandeb le même agacement que la tournée de mon *Binger*. M. Rivoyre vit donc arriver sur ses talons un ou deux « sambouecs » de belle taille. Ils

se contentèrent de jeter l'ancre sans débarquer personne et, en attendant les événements, semblèrent s'endormir, eux et leurs équipages. Soir et matin, les noirs qui montaient ces navires descendaient à terre pour la corvée d'eau. Ils se dirigeaient droit sur l'aiguade, emplissaient des peaux de bouc, puis remontaient à leur bord. Quands ils eurent constaté que la fumée du *Séverin* s'était effacée à l'horizon, ils descendirent à terre, sous le commandement d'un officier. Ils expliquèrent au vieillard étique qu'ils étaient envoyés de Massaoua pour exécuter une consigne et, à son nez, bien en vue de la mer, ils plantèrent leur pavillon.

Cette plaisanterie dura tant qu'elle fut inconnue; elle finit par arriver aux oreilles du commandant de la Clochetterie. Ce marin était un homme décidé. Il expédia sur-le-champ un aviso pour arracher ce bâton grotesque, et il le fit brûler sur la place. Comme toujours avec les Orientaux, cette attitude énergique eut le succès qu'on pouvait en attendre : l'équipée des officiers de Massaoua fut officiellement désavouée au Caire.

Nous avons attendu les enseignements de la guerre franco-chinoise (1883-1885) pour nous souvenir qu'au sud de la mer Rouge nous possédions un territoire oublié. Son aménagement allait permettre de fournir du charbon et des vivres à nos bâtiments de guerre, réduits à l'impuissance par la fermeture des ports anglais.

Je crois bien que j'ai lu tous les rapports qui ont été écrits sur la question d'Obok, tout particulièrement ceux de M. de Lanessan (1885) et de M. l'ingénieur Suais (1886) : ils établissent avec une clarté scientifique que, dès le premier examen, l'importance d'un refuge dans cette partie de la mer Rouge apparut avec une clarté qui émut l'indifférence des Chambres et surexcita leur patriotisme.

On sent toutefois, quand on lit ces rapports de près, que les

insuffisances d'Obok ne furent jamais dissimulées. Des trois caractères qui auraient pu assurer à la ville naissante une prospérité durable, un se manifestait évident.

Il eût fallu que le port dont on voulait jeter les fondements à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb se présentât :

1° Comme un point de ravitaillement en charbon, en eau et en vivres pour notre marime de guerre ainsi que pour notre marine commerciale ;

2° Comme un centre commercial ;

3° Comme un port intérieur sur l'Abyssinie.

M. de Lanessan dit clairement aux Chambres qu'il fallait renoncer à rêver l'avenir d'Obok sous les couleurs d'un centre de colonisation agricole. Il renforça sa description scientifique du pays par le sentiment des voyageurs qui, avant lui, avaient reconnu cette côte.

« Je ne voudrais pas, » écrivait l'un d'eux, Rochet d'Héricourt, « que l'on m'accusât d'exagérer les difficultés de mes travaux pour en accroître le mérite ; mais j'affirme qu'il y a peu de voyages plus fatigants pour l'esprit et le corps, plus périlleux à la fois et plus monotones que le parcours de ces déserts. C'est la nature qui en a fait le plus affreux des séjours : il n'y a nulle part dans le monde autant de cratères éteints, autant de lave répandue sur le sol. Il n'y a ici qu'une médiocrité uniforme : presque toujours des collines aux pentes peu abruptes, aux longues crêtes, parsemées de petits cônes, bouches éteintes de volcans d'où ont coulé d'immenses et épaisses couches de lave. Ajoutez la teinte rougeâtre et sombre qu'elles doivent à leur constitution géologique ; versez sur elles la lumière tropicale qui découpe les contours avec une si âpre vigueur, et vous concevrez la tristesse de ce paysage qui ne fait grâce aux regards d'aucun détail d'une aridité importune. »

Je suis venu mouiller en rade d'Obok en quittant Périm ; je

n'ai pas eu la curiosité de descendre pour m'imprégner de la tristesse qui règne dans ces lieux naturellement désolés, depuis que la vie, que l'on avait voulu y acclimater de force, s'est portée ailleurs. A sa façon, Obok est comme Pompéi un phénomène unique. Il faut nous féliciter que l'erreur n'ait pas été poussée plus loin. Ce palais du gouvernement, ces cubes blancs que l'on aperçoit de la mer encadrés de quelques mimosas ont coûté cher à la métropole. Mais combien de millions n'aurait-on pas engloutis dans les flots pour ce port mal choisi qui devait pousser dans la mer deux longues tentacules, l'une jusqu'au banc du « Bisson », l'autre jusqu'au banc du « Curieux », enfermer dans sa pince un bassin militaire, un bassin commercial, un bassin de boutres, un bassin de radoub, une anse pour les pêcheurs côtiers et pour les chalands !

Un porteur d'eau à Djibouti.

Obok, qui ne pouvait devenir un centre de colonisation agricole, ne remplissait, quand on y réfléchit sans parti pris, aucune des conditions premières que les marins de guerre ou de commerce sont en droit d'attendre d'un port imposé à leurs escales.

Je ne parle pas du charbon : on peut toujours l'installer à prix d'or en un point de l'espace volontairement choisi, artificiellement créé ; — mais de l'eau, des vivres frais qui naissent autour de son jaillissement ? En effet, l'optimisme du commandant d'Obok parlant d' « eau douce et abondante » est remis au point

de la vérité dès 1884, dans un rapport officiel du commandant d'un navire de guerre :

« Malgré les puits qui semblent, » dit ce travail, « faire d'Obok un point de colonisation bien supérieur à ce qu'a pu être Aden, je crains qu'un bâtiment ne puisse jamais songer à s'y approvisionner d'eau. Dans les plaines basses, en creusant le sable, on trouve, à moins de 2 ou 3 mètres, de l'eau saumâtre, parfois à peu près potable, à une température plus élevée qu'à la surface. Ces puits sont rapidement épuisés avec les seaux en cuir dont se servent les indigènes. La moindre pompe les mettrait tout de suite à sec, et il faut longtemps à la nappe d'eau pour reprendre son niveau à travers le sable. »

A la rigueur, on aurait pu faire d'Obok un port acceptable du côté de la mer; mais, du côté de la terre, il était condamné à végéter en peu de temps, et définitivement à s'étioler. Des conditions géographiques immodifiables l'empêchaient de pousser jamais jusqu'au massif abyssin aucune racine vigoureuse.

Immédiatement derrière les quelques mimosas qui donnent à Obok un faux aspect de fécondité, se dresse un rideau de montagnes, le massif du Mabla; puis c'est un autre obstacle également redoutable, les monts Couda; puis le lac Assal, puis l'interminable et dangereuse traversée du pays des Danakils.

Les premiers négociants qui vinrent s'installer sur cette côte avaient fait à leurs dépens l'épreuve de ces impossibilités. Il faut citer ici — par ordre des dates — le nom de Pierre Arnous, qui un des premiers (de 1878 à 1881) essaya de nouer des relations avec l'Abyssinie. Il devait mourir assassiné sans avoir atteint son but; mais cette première entreprise laissait derrière soi deux jeunes gens qui, à des titres divers, avaient toutes les belles et rares qualités de la grande aventure. L'un d'eux, M. Deschamps, tourna toute son activité vers Aden : il s'y installa, il y évolua, il fut le lien entre ce grand centre de vie et les exilés de la côte

d'Obok. Le second, M. Léon Chefneux, dont l'amiral de Beaumont disait dans un rapport prophétique : « Il faudrait à la France beaucoup d'audacieux de cette envergure » — rêvait, dès cette époque, d'établir non seulement des relations d'affaires, mais un courant d'affection et de réciproque confiance entre l'Abyssinie et son pays.

Quand on a relaté le souvenir de ces efforts, rappelé les noms de M. Brémond, de M. Savouré, qui, venu sur cette côte en 1884, est aujourd'hui un des négociants les plus importants d'Addis-Ababâ, on a épuisé l'intérêt des annales vivantes d'Obok.

Le bulletin de son histoire administrative tient en dix lignes :

Jusqu'en 1886 la colonie avait été administrée par la marine. Le commandant de cercle civil qui en hérita par la suite jugea que le titre de gouverneur donnerait à son administration plus de prestige et à son budget plus d'indépendance. La création momentanée d'un pénitencier permit d'effectuer la transformation rêvée sans violer directement la lettre des règlements. Un peu plus tard, le même gouverneur utilisa son passage au secrétariat général des colonies pour changer la figure d'Obok.

Obok disparaissait en tant que colonie française. Il était remplacé par un protectorat baptisé « Protectorat de la Côte française des Somalis ». On ne disait pas qui l'on protégeait, et pour cause, puisqu'on n'avait devant soi nulle organisation sérieuse d'une vie indigène régulière. On constituait une sorte de fief libre, dont le budget allait être établi par le gouverneur lui-même, soustrait au contrôle trop précis de la Cour des Comptes.

Jamais notre démocratie, si jalouse, parfois si exagérément soupçonneuse, n'avait offert à un administrateur privilégié une telle occasion de donner la mesure de ses capacités. Il ne fau-

drait pas que l'échec de cette expérience décourageât nos directions coloniales de faire dans d'autres occasions crédit d'initiative et d'argent à des hommes qui les mériteraient.

Djibouti, décembre 1900.

Je me souviens qu'un jour, en fermant les volets d'une maison de campagne, j'oubliai quelques pommes de terre, à fleur de sol dans la cave. Sept mois plus tard, quand le printemps me ramena à la petite villa de banlieue, je me trouvai en face de ce spectacle: les pommes de terre avaient pris racine. Elles n'avaient pu accepter l'obscurité où on les murait; tout autour de soi, elles avaient jeté des germes d'une vigueur prodigieuse. Chaque fois qu'ils reprenaient contact avec le sol, leur force s'augmentait. Ils avaient contourné des caisses, une barrique, des ferrailles, toutes ces choses poussiéreuses et sans nom qu'une cave recèle. Ainsi les captives étaient arrivées jusqu'au pied du mur par où ce réduit s'éclairait. Elles avaient escaladé le soupirail, passé au travers des barreaux, retrouvé la liberté, le plein air du jardin. Cette vie obscure s'était évadée vers la lumière.

C'est sans parabole l'histoire de Djibouti. Le germe que la France avait déposé à Obok a trouvé de ce côté-là l'occasion de pousser sa racine, de mûrir au fruit. Ni solides fondations de palais, ni hostilités cachées, ni résistances ouvertes, rien ne l'empêcha de naître et de grandir.

On savait dès longtemps que en ce point de la côte l'eau était abondante et saine. Les caravanes d'Obok, que les murailles de Mabla, de Couda et la férocité des Danakils, avaient rebutées, trouvaient de ce côté une voie deux fois plus courte pour atteindre les régions où commence la sécurité. Jetez les yeux sur une carte. Considérez le Harar, voyez comme il se détache du plateau abyssin, s'avance vers la mer. Il était logique

que le mouvement des caravanes s'orientât vers Djibouti, le jour où, à l'anarchie ancienne, succéderait, au Harar, la police de l'Abyssin victorieux.

La signature de traités avec les petits chefs de la côte, les « sultans de Gobad et de Tadjoura », donna une sanction finale à l'article 9 du traité que M. Thouvenel avait signé le 11 mars 1862 au nom de l'empereur Napoléon III. Il fallut que le gouvernement d'Obok suivît la route que lui imposaient l'émigration du trafic, le mouvement général de la vie. Il vint s'installer à contre-cœur sur ce rivage nu, où l'œuvre, que l'on croyait achevée, était à reprendre par la base.

Le village indigène de Djibouti.

On n'avait pas cru à l'avenir de Djibouti, on ne crut pas davantage à l'avenir de l'Abyssinie. On compta sur ses doigts le nombre de tonnes de marchandises qui passaient à dos de chameau par la route de Djibouti. On consentit à l'additionner avec le trafic qui passait par la route de Zeila. On demanda à la métropole si elle croyait qu'un tel transit nécessitât l'établissement (certainement coûteux) d'un chemin de fer. Personnellement, on ne pouvait conseiller à d'autres de soutenir une entreprise dans laquelle soi, simple particulier, on n'aurait pas risqué un sou de ses économies.

Cependant les pommes de terre déposées dans une cave finissent, malgré les volets, par trouver le chemin du soupirail.

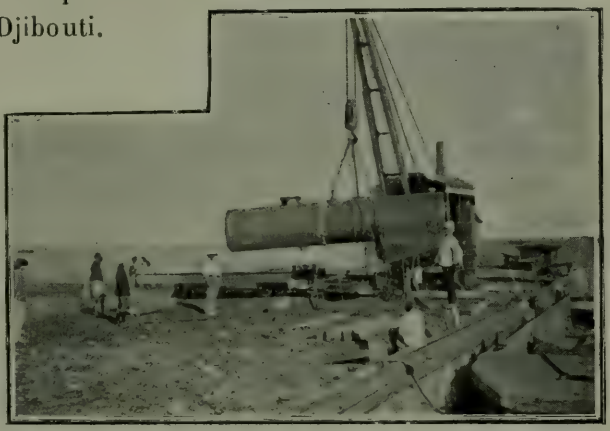
Sur ce plateau djiboutien qui, quelques années auparavant, ne portait pas une hutte, une agglomération de près de 12,000 individus se groupait comme une poussée de champignons après une nuit d'orage. C'était une population de 10 à 11,000 indigènes qui venaient se fixer autour de l'embouchure du fleuve des caravanes, attirés, comme toujours, par la lumière des phares, par le coup de sifflet des premières locomotives. Le reste était une population blanche, française, grecque, italienne, suggestionnée par cette grande promesse : Une locomotive chauffe à cette heure sur le quai de Djibouti, qui veut escalader le plateau abyssin, ouvrir cette terre promise à l'effort des audacieux.

Ce n'étaient pas seulement des marchands de goutte et de conserves, d'humbles tenanciers d'humbles bazars, des négociants entreprenants et isolés qui répondaient ainsi à l'appel de la vapeur, comme à un clairon de ralliement. D'importantes et de vaillantes compagnies prenaient, d'autorité, pied sur ce sol : c'était la Compagnie impériale des chemins de fer éthiopiens, qui déjà bâtissait sa gare, ses remises à machines, ses ateliers magnifiques de forge et de réparation. C'était l'Entreprise générale de construction, et sa filiale la Société industrielle de Djibouti, qui créait une glacière, organisait le service des eaux, édifiait un hôpital. C'était la Société industrielle d'Orient, qui couvrait la ville de constructions et de magasins. C'étaient les Messageries Maritimes, qui, avec une grande bonne volonté patriotique, établissaient, au lieu dit « Marabout », leur dépôt de charbon. C'était la Compagnie de l'Afrique Orientale, qui prenait position en réglant un service de paquebots entre Aden, Zeila, Berbera, les portes de la côte. C'était la Compagnie d'affrètement, qui marchait dans la même voie.

Les bazars regorgeaient de clients, ouvriers, employés de ces nombreuses compagnies. La première fourniture de ce personnel donnait l'illusion d'un trafic formidable. Le commerce des tissus,

surtout la vente des armes en Arabie, était l'occasion de considérables bénéfices.

A supposer qu'il y ait eu un peu d'impatience enfantine de la part des petits, de ceux qui ne peuvent attendre le succès final d'une telle entreprise, il reste qu'un Français éprouve un sentiment légitime d'orgueil, de confiance dans la qualité de l'énergie nationale, lorsque, après avoir vu de près l'effort des peuples rivaux, il se présente enfin sur la rade de Djibouti.



La grue à vapeur.

Il faut arriver en vue de Djibouti au soleil couchant. C'est ici une minute courte et unique. Ceux qui, tout le jour, ont peiné derrière des volets clos, ou plongé dans la fournaise des rues, blancs comme les murailles elles-mêmes, énervés par la chaleur gluante, éblouis par le ruissellement universel de la lumière, sortent sur les places, montent sans casque sur les terrasses, pour jouir de la fin du jour, de ces gloires de fleurs et de flammes qui, à ce moment-là, s'épandent dans le ciel.

De la mer, le spectacle est merveilleux. La jouissance que cette belle rade offre aux yeux s'accroît de la facilité avec laquelle on sent évoluer le navire. A gauche, les îles Musha, avec leur feu qui tout à l'heure va s'allumer en rouge, élèvent hors des flots leur dos de corail. On reconnaît Mascali et son lazaret. On gouverne sur les phares d'Ayabele et d'Ambouli,

laissant aisément sur sa droite les récifs du Météore et du Pingouin. Sans presque ralentir sa vitesse, on longe les trois bouées noires du plateau du Héron; on vient mouiller dans l'anse par des fonds de dix mètres, à trois quarts de mille, soit un kilomètre, de la jetée.

D'innombrables oiseaux de mer effleurent la nacre des vagues. Il semble que le reflet de cette blancheur et ces caresses de clartés transparentes flottent sur la ville elle-même.

C'est le bon recul d'où il faut juger ces constructions un peu disparates, symbole des intérêts en conflit, des égoïsmes nécessairement hérissés. A cette distance, tout s'harmonise et se fond, et Djibouti apparaît avec sa figure définitive de porte triomphale par où le Roi des Rois vient regarder la mer.

Djibouti, décembre 1900.

La ville européenne de Djibouti est débordée par un quartier indigène, de plus d'un millier de paillottes construites en contrebas du plateau. L'architecture de ces abris primitifs rappelle, dans tous les détails, les huttes des côtes du Somaliland ; en effet, leurs habitants sont des Somalis anglais venus, après l'occupation française, s'installer en ce point de Djibouti pour trafiquer avec les Arabes d'Aden et avec les Issas de l'intérieur.

Ces Issas du désert forment le gros corps de nos protégés indigènes. Le long de cette côte qui va du pays des Danakils, au nord, jusqu'à la frontière méridionale de Zeila, ils apparaissent comme un des principaux rameaux de cet arbre à trois branches qu'est la nation somali. Ce sont des pasteurs. Ils suivent les pluies ; ils marchent derrière le verdissement des jeunes arbres en poussant des troupeaux de chameaux, de zébus, de chèvres et de moutons. Ils n'ont ni tentes ni huttes. Ils vivent en plein air, la poitrine abritée par leurs boucliers en peau d'anti-

lope, leur coutelas en travers de la ceinture, leur lance à la main.

Il fallait s'entendre avec ces nomades farouches, ou s'imposer à eux par la force. On sait de reste que des agressions aussi sauvages que l'assassinat des marins du garde-côte *Pingouin* n'ont pas été suivies de répressions viriles ; et, d'autre part, les rapports du gouvernement avec les chefs indigènes n'ont jamais été qu'épisodiques.

Une rue dans le quartier indigène.

J'ai demandé au gouverneur actuel de Djibouti s'il n'avait pas l'intention de donner à nos Issas et à nos Danakils un « Code d'indigénat ».

Il m'a répondu :

— Jamais de la vie ! Les Chambres ne suivraient pas un gouverneur sur ce terrain de réformes. Elles ont à cet égard des principes absolus : elles appliquent la formule intégrale des Droits de l'homme aux peuples enfants. Un jaune vaut un noir, un noir vaut un blanc, etc. [1].

Les Anglais qui n'ont pas fait une révolution pour l'éternité

---

1. Il reste que tel n'est pas du tout l'avis des jaunes et des noirs. Si j'en crois ce témoignage d'un ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, on avait pris sur le fait un « jaune » qui avait commis toutes sortes d'abominations. On le fit questionner par un juge d'instruction « de couleur » que nous avions emprunté à notre colonie de la Martinique pour le transporter en Asie. L'homme

et pour l'univers, mais pour le temps et pour eux-mêmes, ont depuis longtemps rédigé et appliqué ce « Code de l'indigénat » que nous réclamons pour nos colonies. Cela s'appelle le « Code des Indes ». Je l'ai vu fonctionner à Aden comme en Somaliland. Il pourrait heureusement inspirer ceux qui oseraient porter une si urgente question devant les Chambres, et qui croiraient qu'une imitation des usages de nos rivaux a plus de chance de plaire qu'une initiative française. Je songe en ce moment au merveilleux Code d'indigénat qui fut autrefois rédigé pour l'Algérie par M. l'amiral de Gueydon.

Le remède à cette situation serait l'organisation d'un service des affaires indigènes qui tiendrait compte des coutumes locales et des traditions de nos administrés. Les Issas ont comme base de leur société rudimentaire le régime du communisme. Encore aujourd'hui les animaux que nous rencontrons dans la brousse ne sont pas marqués au nom de leur propriétaire : ils portent le signe de la tribu à laquelle lui-même ce maître appartient. D'autre part, le goût de conserver sous le soleil la nationalité des Issas est si vif chez eux qu'une loi, jamais transgressée, ordonne à chaque jeune homme de prendre femme dans une tribu issa autre que la sienne. Il lui faut s'adresser à l'une des trois grandes familles qui composent le peuple issa. Ainsi on se met à l'abri des croisements trop étroits qui abâtardissent la race et on conserve un lien de sang avec des cousins éloignés.

Ce souci de lignage a conduit les Somalis Issas à établir avec

---

nie tout. En cour d'assises, changement à vue : il avoue ce qu'on veut. Le président s'étonne et interroge :

— Pourquoi as-tu menti au juge d'instruction ?

Et avec son orgueil asiatique, du haut de sa civilisation ancienne, l'accusé répond, plein de mépris :

— Mais ce n'était pas un juge qui m'a interrogé : c'était un nègre.

un soin jaloux leurs généalogies. Il n'y a presque pas d'homme fait qui ne soit capable de réciter les noms des quinze ou seize générations qui le rattachent à Ahmed, fils du général musulman qui conquit ce versant de l'océan Indien.

J'ai sous les yeux la carte générale de ces arbres généalogiques. Elle a été dressée avec des peines infinies par un Français qui

Un vieil Issa.

habite le pays depuis des années, M. Pierre Carette. Au point voulu, elle se rattache avec un travail du même genre que, de leur côté, les Capucins, de Berbera, ont exécuté sur les origines des familles indigènes du Somaliland. Ce sont là les précieux fils conducteurs qui permettraient à une police indigène bien conduite de se retrouver dans les sentiers de la brousse, d'atteindre les vrais coupables dans les occasions de razzia, de pillage ou de meurtre. On échapperait ainsi aux incohérences qui frappent un innocent à la place d'un coupable, accueillent

les faux témoignages, répandent presque au hasard la prison et l'amende.

Lorsqu'à l'aide de ces généalogies qui servent aux gouverneurs de Berbera et de Zeila à reconnaître leurs administrés, on serait parvenu à établir la véritable identité, les relations de famille, les accointances d'un coupable, on pourrait s'adresser sans crainte aux anciens de sa tribu. On leur demanderait si en vertu de leurs usages ils se solidarisent avec le délinquant et acceptent la responsabilité de son action. Dans la plupart des cas, la tribu, d'elle-même, payerait l'amende. S'il s'agissait d'un meurtre, elle prêterait son assistance pour retrouver l'assassin. Si elle refusait son argent et son concours, on saurait qu'en un point donné de la brousse l'insurrection fermente et qu'il convient d'y frapper vite, fort et juste.

Djibouti, décembre 1900.

Une rapide histoire de la brousse issa, entre Djibouti et la province de Harar, était la préface naturelle à la merveilleuse aventure de ce chemin de fer français, qui de l'océan Indien s'élance à la conquête commerciale de l'empire d'Éthiopie.

Je me souviens, il y a quelques mois, d'avoir entendu le colonel Thys, un des hommes dont la jeune Belgique est le plus justement fière, me conter tous les rebuts, tous les scepticismes, tous les découragements qu'il a trouvés accumulés sur son chemin, tandis que dans les pierres du Congo il poussait son fameux chemin de fer. Le lendemain, c'étaient des applaudissements qu'on ne ménage pas aux victorieux. Celui que l'on avait nié passait au rang des hommes dont un pays s'honore. Derrière Thys, la Belgique s'engageait dans la voie coloniale. Les hommes et les capitaux devenaient hardis. La Belgique étonnait la France par son ardeur à emboîter le pas au succès. Comme je

voudrais qu'à son tour la France étonnât la Belgique en devançant l'heure où l'enthousiasme se cote en Bourse.

J'avais une vive curiosité de connaître les termes mêmes de l'acte par lequel l'empereur Ménélik donna la concession de ce chemin de fer aux deux hommes qui ont la plus grande place dans sa confiance et qui prennent une part affectueuse à tous ses conseils. Le plus ancien dans cette amitié impériale est M. Ilg, aujourd'hui conseiller d'État et ministre. Je me propose de crayonner un peu plus loin la silhouette de cet homme volontaire, merveilleusement fidèle à ses projets et à ses amitiés; il a inspiré au Négus cette estime spéciale que, dans des milieux de courtisanerie orientale, un souverain comme Ménélik éprouve par la franchise vaillante, voire à l'occasion un peu brusque.

Un point d'eau.

M. Ilg est de nationalité suisse. Uniquement dévoué aux intérêts de l'Abyssinie, il a porté le poids de son crédit du côté où il croyait servir son souverain et ami. M. Chefneux et lui-même ont fait comprendre à l'empereur que la France ne nourrit à l'endroit de l'Éthiopie aucune velléité de conquête territoriale, qu'elle souhaite seulement nouer avec le Négus des relations commerciales profitables aux deux pays.

La lecture de l'acte de concession fait éclater cette certitude. Il est, d'autre part, un renseignement bien intéressant sur l'extraordinaire faculté d'assimilation qui a permis au Négus de se rendre compte de la valeur morale, matérielle de l'instru-

ment nouveau qu'on allait mettre à sa disposition. Dans le désir où il est d'élever son pays au rang des États européens, Ménélik n'a pas hésité à sacrifier ses intérêts immédiats à de supérieures certitudes d'avenir.

L'acte de concession est à la date du 9 mars 1894. Sa durée est de quatre-vingt-dix-neuf ans. Il stipule d'abord que nulle compagnie quelconque ne pourra, en territoire abyssin, construire de lignes ferrées qui feraient concurrence au chemin de fer entrepris par MM. Ilg et Chefneux[1].

D'autre part, l'empereur a fait à la Compagnie deux cadeaux importants. Dès que le chemin de fer sort du territoire français et débouche sur le sol abyssin, il devient, tant à droite qu'à gauche de la voie, propriétaire d'un kilomètre de terre.

Enfin Ménélik abandonne à la Compagnie un droit de 10 0/0 sur toutes les marchandises importées en Abyssinie ou exportées vers la côte. La Compagnie usera ou n'usera point, à son gré, de ce privilège, selon ses besoins, selon les circonstances ou la qualité des marchandises.

En ce qui concerne le tarif des transports, l'empereur n'a pas traité les concessionnaires avec moins de libéralité. Il leur a seulement assigné cette limite :

— Vous ne dépasserez pas le tarif des frais actuels par transport de chameau.

L'empereur estime en effet que la possibilité de faire voyager (même à ces tarifs qui seraient onéreux), dans des conditions inconnues de sécurité et de rapidité, des marchandises qui sont jusqu'à ce jour restées sur la côte ou au bord du plateau repré-

1. Faut-il souligner que c'est là un avis fort net donné à nos voisins de Zeila ou de Berbera qu'on ne leur permettra pas de souder à la ligne franco-éthiopienne ce petit raccord anglais qui drainerait au profit du Somaliland tout le transit du Harar, des pays gallas, du Choa, et du même coup écraserait dans l'œuf la prospérité de notre Djibouti?

sente pour l'Abyssinie un bénéfice qui légitime l'installation d'un chemin de fer[1].

A cette concession qui nous fait la partie si belle, on a répondu du côté français par une simple « autorisation » de construire sur le territoire de Djibouti. (Ce document est à la date du 27 avril 1896.) Heureusement la cause du chemin de fer était dans les mains d'hommes que rien ne pouvait décourager.

Les travaux ont été commencés dès le mois d'octobre 1897. On constate un fait quand on dit que c'est le chemin de fer franco-éthiopien qui a créé Djibouti. A l'arrivée des premiers agents, la côte n'offrait aucune ressource pour l'installation et l'alimentation d'un personnel qui fut immédiatement nombreux. Il fallut tout créer. Les commandants des paquebots qui régulièrement mouillaient dans cette baie pour faire du charbon m'ont parlé avec une admiration réconfortante de cette période de fiévreuse activité. D'un voyage à l'autre, ils voyaient littéralement la ville nouvelle sortir de la mer. C'étaient les bâtiments de la station proprement dite, construits en fer, brique et ciment, assez vastes pour abriter les bureaux et les nombreux logements pourvus de toutes les commodités dont le climat fait une nécessité, telles que les salles de bain et de douches; puis deux grandes maisons aménagées pour le logement du personnel, édifiées d'après les principes d'hygiène tropicale que j'ai admirés à Aden dans l'installation des casernes. Un peu plus loin s'élevaient un vaste hangar couvert pour les marchandises et un atelier de réparations muni d'un outillage perfectionné et complet qui allait permettre de remédier sur place à toutes les détériorations, à tous les accidents de machines ou de matériel

1. Par voie de caravanes, le transport des marchandises d'Addis-Ababâ à la côte atteint *mille francs la tonne.*

qui affectent une voie ferrée en construction ou en exploitation.

Toujours sur ce plateau du Serpent, à côté de la gare « de petite vitesse », poussait la remise à machines ; elle était protégée contre le vent de la mer par un important magasin et par les dépôts de charbon. J'y ai admiré, pour ma part, quatre locomotives superbes — les deux autres étaient sur route, — des pièces pesant 29 tonnes en charge, avec des tenders de 24 tonnes.

Derrière ce village de fer, on avait été tout de suite aux prises avec des difficultés vraiment redoutables. Les unes venaient de la nature, les autres des hommes.

On avait décidé d'établir une voie de 1 mètre de large, pourvue de rails en acier, posés sur des traverses également en acier. Le chiffre de ces traverses est de 1,300 par kilomètre, de 1,400 quand les déclivités s'accentuent. On profitait des expériences que les Belges ont faites au Congo. On ne voulait pas se préparer, à la minute du succès, le regret d'avoir entrepris un chemin de fer à voie trop étroite. Dans cette pensée d'activité future, les pentes ne dépassent jamais 0,025 par mètre ; le rayon minimum des courbes est de 150 mètres.

Il est évident que cet emploi général de l'acier et du fer (on en a usé jusque dans l'établissement des poteaux du télégraphe qui accompagne l'avancement des travaux) a été une source de dépenses importantes pour la Compagnie. Mais elle veut faire œuvre qui dure, et quand de ses yeux on a contrôlé les ravages que les termites exercent en ce pays, on ne peut que louer cette précaution sage. Sur des espaces de lieues et de journées de parcours, les grandes plaines que l'on traverse pour atteindre les montagnes semblent des champs moissonnés où des meules importantes se dressent. C'est l'œuvre de ces fourmis bizarres, blanches, armées de pinces redoutables, qui dévorent ici la moelle même du bois. Je me suis fait photographier à cheval à

côté de la première venue de ces fourmilières : elle dépasse mon casque de plus d'un mètre.

D'autre part, le hasard des convulsions d'un pays montagneux accumule comme à plaisir aux portes mêmes de Djibouti toutes les difficultés que le chemin de fer rencontrera sur sa route. Je parlerai seulement après que je les aurai vus des viaducs du Chébélé et du Holl-Holl. Le premier, qui a 156 mètres de long et 10 de hauteur, est distant de Djibouti seulement de 19 kilomètres. Le viaduc de Holl-Holl, qui a 142 mètres de long et 30 de hauteur, est construit au kilomètre 52. Toute cette région est en effet rayée de nombreuses et profondes coupures ; elles séparent la côte des grands plateaux.

Fourmilière de termites.

Il y aura de belles pages à écrire, au jour du succès définitif, sur les efforts vraiment surhumains de ces débuts du chemin de fer. Le viaduc de Chébélé, pour ne parler que de celui-là, a été construit dans une région désertique totalement dépourvue d'eau. Il fallait la quérir à dos de chameau à 12 et 15 kilomètres de distance, pour faire subsister les ouvriers et gâcher les maçonneries, chaux et ciment importés de l'étranger. Des centaines de bêtes ont succombé dans ces travaux de transport, et malheureusement trop d'hommes ont perdu la vie dans des circonstances encore plus critiques.

J'ai conté dans ma précédente lettre que les Issas qui, de la mer jusqu'au pied du massif abyssin, occupent tout le territoire, ne sont pas seulement délibérément pillards. Leur loi leur commande le meurtre comme l'acte honorable qui consacre leur virilité. Un d'eux, dans une heure d'expansion, a fait à un missionnaire cette confidence surprenante :

— Comment veux-tu que l'on épouse une femme et que l'on mette un fils au monde si on n'a pas préparé à cet enfant une place en ôtant un autre homme de dessus la terre ? L'eau a été étroitement ménagée aux habitants de ce pays. S'ils s'accroissaient trop, on mourrait de soif.

Dans cette pensée des jeunes gens parcourent la brousse en quête d'un ennemi qu'ils pourront égorger avec leur coutelas ou transpercer en lui jetant entre les épaules leur lance redoutable. Bien entendu, le blanc (on dit ici le « Franghi ») est le gibier, la victime préférée. Celui qui l'a tué a droit à une plume de couleur particulière, plantée dans sa chevelure épaisse. Ces habitudes sont si ancrées dans les âmes des Issas, on s'y est si mal pris jusqu'ici pour les déraciner que, encore aujourd'hui, les habitants de Djibouti ne se risquent pas seuls à deux kilomètres de la ville. Les chasseurs imprudents qui dédaignent ce péril ont de grandes chances de servir eux-mêmes de cibles et de gibier.

On comprend dans ces conditions quelles furent les difficultés de la construction du chemin de fer à ses débuts.

Les ouvriers qui, malgré les recommandations, s'éloignaient du camp ou du chantier de travail étaient assassinés derrière une touffe de mimosa. Deux attaques ouvertes eurent lieu en 1899 et en juin 1900. Elles firent une trentaine de victimes. Il en résulta parmi les ouvriers une épouvante qui gagna Djibouti. Le bruit se répandit que les Issas descendaient en masse sur la ville. Des gens épeurés barricadaient leurs maisons ou montaient

la garde sur leurs terrasses. Des affolés allèrent se cacher dans la mer, dans les boutres arabes que la marée basse couche sur le flanc. L'écho de cette panique retentit jusqu'à Aden. Philanthropie ou ironie sanglante, le gouvernement anglais offrit télégraphiquement d' « *envoyer à Djibouti un navire de guerre pour rassurer la population française* ».

Tout cela c'est l'histoire du passé.

Malgré tant de difficultés accumulées, en octobre 1899 les constructeurs du chemin de fer avaient poussé leur voie au kilomètre 25 et leurs terrassements au kilomètre 75. A la fin de cette année 1900, ils sont au kilomètre 120, et leurs terrassements atteignent le kilomètre 150. La première section de la ligne, qui s'étend de Djibouti au kilomètre 106, a été ouverte à l'exploitation le 22 juillet dernier. Depuis cette date, l'activité commerciale est régulière : voyageurs et marchandises sont quotidiennement transportés entre Djibouti et la gare de Daouanlé (106 kilomètres). Le trajet s'effectue en cinq heures et demie. Les machines trouvent sur leur route quatre postes d'alimentation pour prendre de l'eau.

Quand je redescendrai au printemps, la locomotive me prendra au kilomètre 150. A partir de cette station jusqu'à son point terminus du côté éthiopien, tous les obstacles sont franchis, — le rail n'a plus qu'à se développer sur le plat. La voie s'étendra librement sur le sol uni des plateaux. Elle atteindra sans effort le premier but qu'elle a proposé à sa course : Addis-Harar, à 250 kilomètres de Djibouti.

Demain 25 décembre 1900, je compte monter dans ce train et pousser jusqu'à Daouanlé, où s'organise ma caravane. Aujourd'hui, j'ai visité en détail la gare et tous ses services ; et quand, vers cinq heures du soir, un grand coup de sifflet nous a avertis que le train des plateaux rentrait en gare, quand sur le fond de la mer éclairée par le soleil couchant, j'ai vu passer en ombres

chinoises la machine de fer, tous les wagons qu'elle traînait après soi, j'ai eu une émotion vive. Il m'a semblé que je le voyais flotter dans l'air, comme un vivant drapeau, ce petit panache de fumée blanche, vite dissous dans l'azur et dans les nacres rosées du ciel.

La gare de Djibouti.

Le chemin de fer impérial éthiopien.

DEUXIÈME PARTIE

La Route d'Addis-Ababâ

Djibouti, Noël, 25 décembre 1900.

C'est nuit de Noël. Je suis encore trop voisin d'un deuil dont cette date, jadis uniquement heureuse, réveille le déchirant souvenir, pour me mêler à la joie des autres. Je ne sais si les Capucins auront ce soir beaucoup de fidèles à leur messe de minuit; mais, de l'autre côté de la place que j'habite, il y a bal et concert, — à l'Eden de Djibouti. Les valses d'un orchestre

de dames viennoises, les chansons d'un café-concert me poursuivront jusque vers quatre heures du matin. Tout à l'heure, comme je rentrais d'une promenade nocturne sur la digue, j'ai vu, vers les onze heures, un Issa, à moitié nu, un genou en terre, sa lance à la main, qui se baissait afin d'épier, à travers une fente de la toile, tous ces gens réunis aux lumières pour écouter une dame plâtrée, en peignoir très ouvert et très flottant, qui détaillait des sournoiseries. Certes ce sauvage n'entendait pas un mot de ce qu'on débitait là; n'importe, j'aurais désiré me glisser une seconde dans sa cervelle et assister au défilé de ses impressions. Quelle étrange idée, en cette veillée de Noël, il a dû, lui, l'homme de brousse, se forger de notre civilisation!

On a eu la gracieuseté de remettre à midi l'heure du départ du train, pour me permettre de surveiller plus aisément l'expédition de mes importants bagages. Tout le monde est là, sur le quai, pour dire un affectueux « au revoir » à ceux qui se mettent en route. C'est une des douceurs de ces pays neufs : quelle que soit la nécessaire brusquerie des rapports quotidiens, quand vient la minute qui rappelle que tous on est campés, les cœurs se rapprochent. Entre des Français, les uns aux autres inconnus, la seconde de l'adieu crée une minute de parenté.

— Au revoir, tous !

Je roule dans un magnifique wagon à couloir, capitonné de crin, recouvert d'une étoffe résistante et fraîche. N'était la glacière que j'ai aperçue dans une encoignure, on pourrait croire que l'on circule entre Toulon et les stations pierreuses qui lui font suite le long de la Méditerranée. Pourtant ce plateau est encore si sauvage que, aux grands marées, les hyènes viennent de nuit réveiller de leurs hurlements le personnel de la gare. Ce n'est d'ailleurs que l'illusion d'une seconde. On quitte le rivage, on plonge au cœur de la brousse.

Elle apparaît dès cette minute avec le caractère de splendeur

désolée qui ne se modifiera pas pendant une bonne moitié du voyage.

Nous roulons sur des oxydes de fer, rejetés à travers un filtre de basalte. La terre est d'ocre, de ce ton indéfinissable des canevas de jongles et de maquis qui fait songer à la peau d'une orange, à la chair d'un saumon, au « cocoa » des Anglais. Des pierres, apparemment d'origine volcanique, grosses comme des moutons gras, rondes comme eux, se succèdent en troupeaux dans la verdure épineuse. Ailleurs, sur le sol à nu, elles se répandent en mille éclats égaux. On dirait que le marteau d'un cantonnier les a symétriquement concassées. Et tout cela est noyé dans une brousse d'un vert tendre, minéral, où dominent des mimosas en touffes, en arbustes, en arbres, portant en cette saison des frondaisons pâles au bout d'un système rabougri et confus de tiges acérées. Il y en a quarante-six espèces, ni plus ni moins, distinguées par les botanistes. Je vous en épargnerai la nomenclature. Après une première descente dans le ravin du Chébélé, je les ai définitivement rangées en deux catégories : celles qui vous piquent au travers de la culotte et celles qui vous atteignent au travers du soulier. Cette classification a l'avantage inappréciable qu'elle peut servir même dans l'obscurité, les nuits où les « fanous »[1] s'éteignent et où la lune ne se montre pas.

C'est en pareil lieu une belle surprise que la rencontre des viaducs de fer du Chébélé et du Holl-Holl, lancés à de telles hauteurs, en de telles longueurs, sur fond de ciel. Quand du creux des ravins on élève les yeux vers ces ouvrages d'art parfait, quand on se remémore dans quelles conditions de guerre contre les éléments et contre les hommes ils ont été construits,

1. Le « fanous » est un chandelier pourvu d'un globe qui éclaire l'intérieur des tentes.

on se sent gagner à la foi contagieuse de ceux qui ont osé ces audaces.

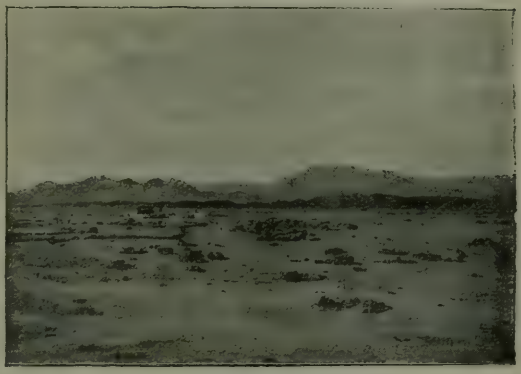
J'ai profité d'un arrêt au point d'eau pour photographier les groupes pittoresques des Issas, bouclier au coude, lance au poing, qui entourent la locomotive, tandis que leurs femmes viennent vendre de l'eau, rafraîchie dans des peaux de bouc. Certes ils contemplent encore avec une nuance d'irritation cette étrange machine qui mugit plus haut que leurs zébus, et, sur son passage, écrase plus sûrement qu'un troupeau d'éléphants. Mais déjà leur première mauvaise humeur s'atténue. Une secrète admiration commence à poindre dans leurs yeux qui jettent des éclairs.

Évolution de sentiments bien facile à comprendre. Ces gens vivaient, comme les Touareg du Sahara, de la conduite ou du pillage des caravanes. Les chameaux qu'ils n'accompagnaient point à travers la brousse devaient leur payer rançon. La perspective d'une vie agricole succédant avec la paix à leurs mœurs de nomades ne pouvait que les exaspérer définitivement contre cet outil de civilisation.

Le viaduc du Chebelé.

Mais voici que se passe à leurs yeux un phénomène dont la France et l'Algérie ont déjà eu le spectacle. L'apparition du chemin de fer, loin de supprimer le transit des rouliers et des caravaniers, ne fait que l'accroître. Ils ne sont plus le grand fleuve, trop lent à couler, mais les mille petits

ruisseaux, voire les grands affluents tributaires, qui alimentent le volume et grossissent la force des eaux. C'est là une certitude d'où la paix doit logiquement sortir.



La gare de Daouanlé.

J'ajoute qu'une récente et meilleure entente avec le gouvernement de Djibouti, l'approche du Harar et l'entrée sur des territoires où Ménélik veut que sa volonté soit respectée, sont en train de modifier du tout au tout la situation ancienne. Le long des 90 premiers kilomètres de la ligne, quelques postes de défense ont été établis. Surtout la Compagnie a créé une milice de soldats abyssins et indigènes qui protègent les chantiers, rassurent les travailleurs.

Comme j'ai demandé en route une foule d'arrêts pour descendre de mon wagon, visiter et photographier les endroits pittoresques, nous arrivons avec la nuit pleine à cette gare de Daouanlé, qui, momentanément est le point terminus du trajet en chemin de fer (kil. 108). Je prie le jeune chef de station, le secrétaire de la construction, notre mécanicien, le chef de train, un monsieur qui se trouve là, de se joindre à nos amis et de partager, dans ce grand isolement de la nuit et du paysage, notre dîner de Noël.

— Mais où voulez-vous souper, messieurs, à huit heures du soir ? Il n'y a pas de restaurant de nuit à Daouanlé !

Nous souperons à la fortune du pot et du ragoût de gazelle dans la cantine des ouvriers de la voie. Il y a malheureusement des habitués qui se sont emparés de la meilleure place et qui, le

soir de Noël, par une altitude de 840 mètres, dînent en plein air. Nous autres, nous souperons à l'intérieur de la cambuse.

C'est le mot qui convient. Les quatre parois de cette maison de bois sont religieusement garnies de bouteilles alignées. Il y en a de toutes provenances, comme les ouvriers mêmes du chantier, car il convient qu'à une telle distance de la patrie, un pauvre homme puisse se mettre en ribote avec la liqueur de son pays.

On trouve donc, dans le caravansérail de Daouanlé, de l'absinthe suisse, du raki pour les Grecs, du vermout « di Torino » pour les Italiens, et de nombreuses spécialités françaises. La seconde assise de la maison est formée par des boîtes de conserves, des tonneaux, des fûts à eau et à huile. On fouille ici dans un baril de lentilles et on en tire des cornes d'antilope, ou des « fanous », ou des chandelles, ou des paquets de tabac, — tout cela pêle-mêle avec les jupons, les ombrelles, un peu défraîchies, des demoiselles algériennes qui sont l'attrait de cet établissement de premier rang. Je me heurte à deux regrets touchants d'une civilisation plus compliquée.

Le hasard fait tomber sous ma main une grammaire française, une page d'écriture et une magnifique chromolithographie représentant le « Char de la Distillerie Universelle » peint aux couleurs nationales et monté sur les roues caoutchoutées d'une automobile.

Il y avait, dans notre assemblée, un Serbe, un Autrichien; des inconnus alentour : pourtant, lorsque, avec la coupe traditionnelle de champagne, j'ai porté, au dessert, la santé de ceux qui dans les patries lointaines, en ce jour de Noël, songeaient à leurs enfants perdus, j'ai senti que tous nous parlions la même langue et que, dans le cœur de l'homme le plus abandonné ou le plus rude, le souvenir dort avec ses inépuisables réserves de douceurs et de larmes.

Gare de Daouanlé, 26 décembre 1900.

Journée toute de travail. Je prévois que nous allons demeurer en panne ici pendant quelques jours. Les chameaux sont prêts, mais il n'y a pas de mulets, pas de sangles aux bâts et la tente que l'on vient de dresser est dans un état effroyable. On n'oserait pas y abriter un cirque forain. Il faut attendre que l'on nous découvre autre chose.

J'écris une partie de la journée ; puis, au coucher du soleil, je vais galoper une heure ou deux dans le lit du torrent. Maintenant on ne sort plus que flanqué à droite et à gauche de soldats abyssins. Il y a vraiment des Somalis embusqués la lance au poing derrière les buissons, et cette brousse n'est pas la campagne algérienne.

Il ne tient qu'à moi de m'imaginer que je suis devenu chef de gare d'un poste avancé. Je couche dans la chambre du télégraphe et du téléphone. Dès cinq heures du matin il nous faut mettre en route le train qui descend sur Djibouti ; à onze heures ou midi, il en arrive un autre. Entre deux, ce sont les bordereaux à établir, les marchandises à enregistrer ou à livrer, la police à faire entre les Issas et les Danakils qui commencent à fréquenter la station.

M. Chefneux, qui ne pouvait m'accompagner dans cette excursion abyssine, m'a remis entre les mains de celui qui aime à se dire son élève, et qui, en l'absence du « grand patron », est chargé d'entretenir avec les clientèles indigènes des rapports affectueux. M. Pierre Carette va sur ses trente ans. Il est le fils de la femme de lettres si distinguée qui a signé les *Souvenirs des Tuileries* et d'intéressantes études historiques sur les femmes auteurs du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. M. Pierre Carette est depuis neuf ans dans la mer Rouge; depuis cinq ou six ans dans cette

brousse. Il parle avec une égale facilité l'arabe, l'issa et l'abyssin. Encore qu'on le voie tantôt à Addis-Ababâ et au Harar, tantôt le long du chemin de fer ou à Djibouti, son principal domicile est à Daouanlé. Comme je voudrais faire visiter aux jeunes efféminés de notre connaissance, pour qui Henri Lavedan a écrit *Leur Beau Physique*, ce refuge de brousse où un Français de bonne race se trouve merveilleusement heureux !

M. Carette s'est installé sur une hauteur dont la vue aurait fait sourire d'aise un féodal du bon vieux temps. Ce monticule, qui commande toute la vallée, le puits, un paysage admirable de montagnes, n'est accessible que par un sentier circulaire où chevaux et mulets se marchent par précautions sur les sabots. Une maison de planches coiffe le pic lui-même. Trois chambres, il serait plus exact de dire trois cabines, ouvrent ici les unes dans les autres : la première est pour la clientèle une vague salle d'attente ; la seconde sert de bureau ; la troisième, de chambre à coucher. Le petit lit de camp tient peu de place, dans un angle ; tout l'honneur est pour les râteliers de fusils, les ceintures de cartouches, les coutelas, les cornes rares, les instruments d'observation qui sont la protection et le repère de cet autre marin : le navigateur de brousse.

A cause de la variété de vautours — bien connue des pèlerins d'Afrique — qui circulent dans ce cirque de montagnes et qui viennent achever les repas de la panthère et de l'hyène, M. Carette, ayant jugé que le nom de Château des Aigles était trop ambitieux pour son poste-vigie, l'a baptisé modestement le « Castel-Charognard ». Il est sûr que de cette hauteur il domine les deux frontières : l'abyssine et l'autre. Il se sent délicieusement au-dessus des caprices d'une politique, trop prompte, en cas d'inquiétude, à se procurer des otages.

Faut-il dire que M. Carette est un extraordinaire chasseur et

qu'une caravane organisée par ses soins a toutes les chances de traverser ces régions sans encombre ?

Notre trio blanc est complété par mon secrétaire et lieutenant M. André de Soucy, un jeune maréchal des logis de chasseurs à cheval, fraîchement sorti de son régiment, qui a toutes les qualités de belle humeur, de jeunesse heureuse, d'éducation parfaite et d' « en avant » qui sont encore, Dieu merci, dans ce pays français des fruits naturels de la bonne race.

28 décembre 1900.

Nous avons enfin mis en route ce matin toutes nos bêtes de caravane. J'entends les chameaux et les caisses de cantine. Nous leur disons adieu jusqu'au pied du Harar. Nous autres, c'est-à-dire mes amis, Carette, de Soucy, moi et quelques domestiques de choix nous partons demain dans l'après-midi avec la tente et mes deux sacs pour tout bagage. Quelques dromadaires coureurs portent nos couvertures et nos conserves. Nous comptons vivre surtout de chasse.

Le chargement de la caravane.

Bih Humma, 29 décembre 1900.

Première étape, de nuit, au clair de lune. Nous suivons le lit d'un torrent desséché; on le quitte toutes les dix minutes pour escalader des éboulements de rochers. Nos petits chevaux, qui, bien entendu, ne sont pas ferrés, évitent merveilleusement les ombres inquiétantes. Dans les parties sablées, ils prennent le grand galop, et c'est une impression qui, pour n'être point une découverte, saisit toujours, ces chevauchées nocturnes, avec les grandes ombres en travers de la plage blanche du sable.

Je dépasse des jujubiers d'une taille qui m'est inconnue; on dirait à la lune des perruques de chanvre que du frimas poudre à blanc.

Il est à peu près onze heures quand nous choisissons la place de notre premier camp. Nous l'établissons à mi-hauteur et nécessairement à quelque distance du point d'eau pour que hyènes et léopards, dont les traces sont nombreuses aux alentours ne viennent pas jeter le désarroi parmi nos bêtes, tout à l'heure, quand elles descendront boire.

On dîne au clair de lune. Les inconnus qui se sont chargés du choix des conserves ont eu des inspirations malheureuses : rien que du civet de lièvre, de la choucroute, des andouilles, etc., avec cette chaleur! dans ce pays! Je me fais panacher des petits pois avec des flageolets et, pour l'avenir, nous comptons sur nos fusils.

30 décembre 1900.

La journée a été rude pour les hommes et pour les bêtes, soixante kilomètres environ :

1° De 6 heures du matin à 9 heures; 2° de 10 heures à 1 heure; 3° de 2 h. 1/2 à 8 heures du soir.

A 10 heures, nous avons atteint un des camps du chemin de fer, un pauvre petit carré de broussailles répandues en cercle pour faire chevaux de frise; à l'intérieur, quelques baraques en planches.

Ce poste a été attaqué au mois de juin dernier et encore une fois il y a eu mort d'hommes.

C'est ici, avant le déjeuner, vers midi, que je place mon premier coup de fusil heureux. Je tue un magnifique aigle gris. Les ailes étendues, il a une envergure supérieure à la taille du plus haut d'entre nous : 2 mètres à 2m,25. Ses serres ont entre les griffes 25 centimètres d'écart. Je n'ai pas vu de panthère si solidement armée. Il faut l'achever au revolver, pour lui épargner une longue agonie, les yeux fixes vers le soleil. Au moment où il meurt, un Issa dit :

Terrassements du chemin de fer.

— Brigand ! tu ne mangeras plus de moutons.

Et vraiment il avait, quand il a été tué, ses serres sanglantes et chargées de laine.

La journée se traîne très longue, les bêtes buttant un peu, le soleil intense. Vers cinq heures, nous entrons dans une brousse assez haute et je tue d'une autre balle heureuse une poule des bois. Imaginez une chair intermédiaire entre l'oie et la pintade.

Certainement cette chair aurait gagné à mariner un peu. L'oiseau avait encore des frissons d'aile quand nous l'avons mangé, deux heures plus tard, avec un lièvre que Carette avait abattu de son côté.

Toujours même régime pour la nuit. Les chameaux sont devant avec notre grande tente ; on ne compte les retrouver que demain.

Nuit très fraîche, nous campons sur un plateau que le vent fauche.

Bih-Kaboba, 31 décembre 1900.

Un petit incident au départ. Comme nos chevaux sont fourbus de la course de la veille (il y a vingt-quatre heures qu'ils n'ont bu), nous décidons de monter les mules qui doivent nous hisser de Harar à Addis-Ababâ.

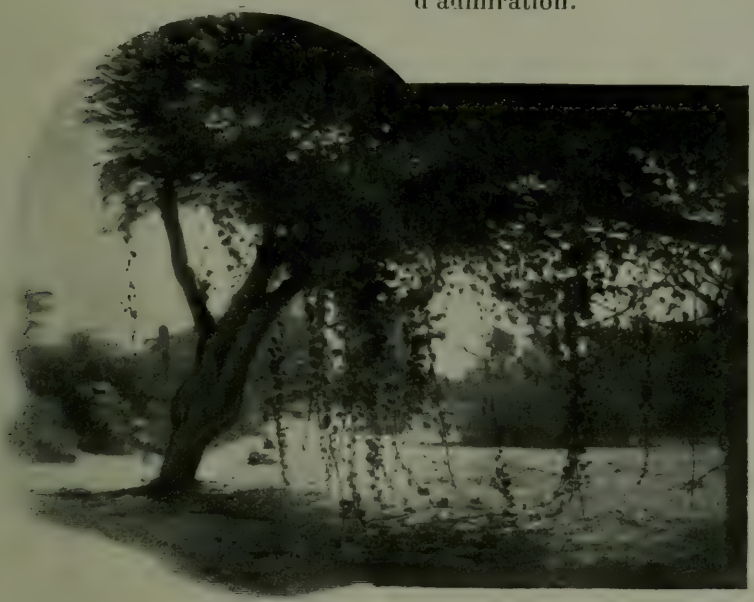
Ma mule et mes porte-carabines.

Ce sont des bêtes magnifiques, rondes comme des cailles bardées. Voici trois mois qu'elles ne travaillent point. Elles courent librement comme des lévriers, toutes nues, sur les flancs de la caravane.

Au moment où je lève la jambe pour enfourcher sur celle qu'on me désigne, elle rue trois ou quatre fois de suite dans un angle de 45°, culbute les deux hommes qui lui tiennent la tête et m'envoie un coup de pied sur l'os de la cheville. Mes vêtements européens lui ont fait peur. La nécessité de se mettre en selle avec cette pauvre patte douloureuse m'a un peu gâté ma matinée. D'autre part, le soleil

était si ardent que nos mains et nos nez se fendillent. Il a fallu, tant le mien était largement à vif, le raccommoder avec des bandes de taffetas.

Tout de même, sur le coup de onze heures, nous avons atteint l'étape et il n'y avait pas moyen de retenir un cri d'admiration.



Végétations dans un lit de torrent.

Depuis l'oasis de Brezina au pays des Ouled Sidi Cheikh, je n'ai rien vu qui, après des surfaces de pierre mornes, donne à ce point la sensation délicieuse d'un jardin. Bih-Kaboba signifie exactement fontaine froide. C'est, dans un cadre de montagnes, le circuit d'un immense torrent dont le lit sablé semble une allée dans un parc royal. Dans ce terrain d'alluvion, une forêt a poussé : jujubiers, mimosas, cactus, euphorbes, d'étranges lianes à feuilles grasses dont je ne connais point les noms et qui habillent ici tous les squelettes d'arbres en ruine.

L'abondance du gibier dans cette sorte d'oasis est telle que l'on trouve dans le lit de torrent des franges de crottes de gazelle et d'antilope déposées par une crue, en couche épaisse, sur le sable fin. Je relis avec une passion réveillée ces empreintes de la nuit. Voici, le long des rochers, la poursuite toute fraîche d'une gazelle par un léopard. On le voit qui s'étire, qui guette, qui se rase. Il semble qu'il ait manqué son coup, car la piste ne dit point, dans un tumulte affolé, la suprême lutte de cette grâce contre cette félonie.

Carette me demande si l'on ne pourrait pas perdre un jour sur la route et fêter le 1er de l'an dans cet endroit giboyeux : on dresserait la grande tente, on pourrait ouvrir les cantines, changer de linge, se laver, ce qui ne nous est pas arrivé depuis trois jours...

Ce bois est plein d'oiseaux qui feraient la fortune d'une marchande de chapeaux : des merles bronzés, dorés, bleus à reflet de lophophore, avec des ventres rouges ; des toucans, à bec de carnaval.

Tous nos Abyssins chassent avec nous. Entre autres un célèbre tueur d'éléphants. Il a rapporté une antilope qui figurera avec avantage sur notre menu du dîner.

Bih-Kaboba, mardi 1er janvier 1901.

Sur une longueur de 30 ou 40 kilomètres, le torrent qui lave ici le fond de la vallée nourrit une merveilleuse oasis. Elle est verte en cette saison de sécheresse où son lit n'est plus pourtant qu'une voie large, finement sablée, entre les fourrés épais, et plantée comme à plaisir d'une fraîche et transparente pépinière d'euphorbes. Entre deux bras de la rivière, sur un petit monticule qui, aux jours de crue, doit former comme un îlot, nous installons nos trois tentes aux ombres qu'entre-croisent

un jujubier géant et un mimosa. Quelque envie que nous ayons de voyager vite et de ne point traîner derrière nous d'inutiles servitudes, notre caravane a de l'ampleur : 30 hommes et 53 bêtes.

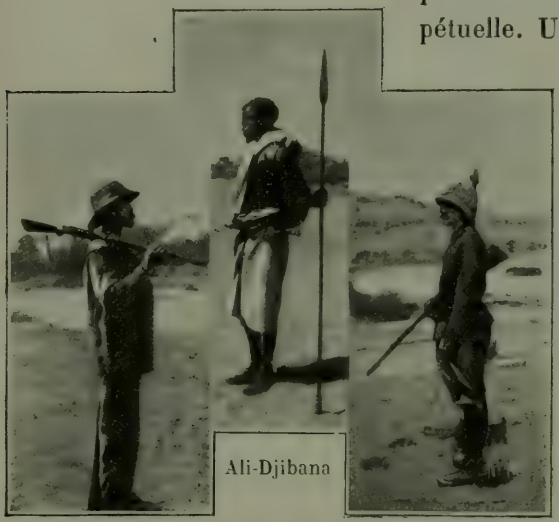
Pour encadrer ces trois voyageurs et les porter au Harar, premier terme de leur promenade, il a fallu mobiliser vingt-sept chameaux de bât, six chameaux coureurs, dix-sept mulets et trois chevaux. Parmi ces mulets, deux animaux sont historiques : l'un a eu l'honneur de porter le prince Henri d'Orléans, l'autre le capitaine Marchand. En souvenir de ces nobles cavaliers, le premier s'appelle « Le Prince », le second « Fachoda ». Il semble qu'ils aient le sentiment de leur aristocratie : ils ne se laisseraient pas mettre un bât sur le dos. Nous préférons pourtant nos petits poneys somalis; le mien galope une journée entière avec un paquetage formidable sur l'échine, des sacoches qui contiennent tous mes outils de photographie, mon matériel d'écritoire dont je ne me sépare jamais, une petite provision de cartouches et, en travers du garrot, l'indispensable carabine Winchester.

L'escorte est composée, d'autre part, d'un groupe intéressant de Somalis-Issas. D'abord le chef de la caravane, que je vous présenterai tout à l'heure, puis quatre cavaliers, porteurs de lance, montés à chameaux coureurs ; puis deux guerriers qui ont la surveillance particulière des buissons du chemin, où pourraient s'embusquer les amateurs de « zigouiage » en quête de la plume glorieuse qui vous fait admirer des jeunes gens et adorer des femmes.

Au retour d'une chasse fructueuse qui a mis par terre deux antilopes, une douzaine de « dig-dig », quatre lièvres, une outarde, un renard et quelques poules de prairie, j'ai fait défiler devant mon appareil photographique tous ces individus, tous ces groupes bariolés. Au passage, chacun disait son histoire ou Carette dépeignait l'homme en quelques mots. Je reproduis ici

telles quelles ces notes que j'ai prises au vol et séchées avec le sable de Bih-Kaboba.

Ali-Djibana, le chef de notre caravane, est un Issa dans les trente-huit ans. Maigre, les pommettes saillantes, le front proéminent, il a l'œil terriblement dur, le nez court et en saillie violente. Toute l'expression de son visage, son masque de rides précoces indiquent la réflexion perpétuelle. Une calvitie légère évide ses tempes, élargit encore le front.



Ali-Djibana

P. Carette. A. de Soucy.

Ali-Djibana porte au cou son chapelet de musulman à grains noirs, coupé de grains rouges. Au côté droit une sacoche, et, suspendu par devant, en travers de ses cuisses, ce coutelas court et large qu'on nomme ici « billao ». Une pièce de cotonnade écrue, sans aucun ornement, achève de le draper. Ali-Djibana est particulièrement attaché à MM. Chefneux et Carette. Sa gratitude s'explique. Au mois de juin dernier, il y a eu une grande émotion dans la brousse, autour du kil. 120. Un camp de terrassiers avait été surpris de nuit. Il y eut des hommes tués des deux côtés, tant grecs que français, italiens ou issas. Vingt jours auparavant, Ali-Djibana avait signalé l'imminence de cette attaque :

— Ces gens, disait-il en parlant des terrassiers, vivent sans direction ni précaution. Nous perdons le sommeil à veiller sur

l'existence de tous ces passants qui circulent comme des moutons!

Il ne faut pas attendre grande philosophie de terrassiers perdus dans la brousse et terrorisés par la crainte d'une surprise. Les ouvriers du kil. 120 s'emparèrent d'Ali-Djibana et de deux de ses compagnons. Ils le ligotèrent. Ils se disposaient à le

La mission.

fusiller sans autre procédure, comme ils en avaient déjà usé dans l'occasion. L'opportune intervention de M. Carette sauva la vie à Djibana.

Le plus bel homme de la caravane est d'autre part Buh-Sougoulé. Imaginez un nez merveilleusement droit, des dents éblouissantes, des joues et une lèvre imberbes. Bien drapé dans une couverture à fleurs rouges, un verset du Coran suspendu au milieu du front, les yeux brillants et le rire langoureux, les

jambes toujours croisées en X, la gauche passant devant la droite, Sougoulé est un admirable modèle de force virile développée en liberté. Il a horreur des gestes qu'il considère comme une diminution de sa dignité guerrière. Si on demande le chemin, il le désigne du bout de sa langue tirée à gauche ou à droite...

— C'est par là.

Buh-Sougoulé est bon musulman. C'est un des rares Issas que j'aie vus prier aux heures régulières. Après les assassinats du kil. 120, il s'est offert pour aller désigner au gouverneur anglais les meurtriers qui avaient passé la frontière. On a une tendance, entre voisins, à déclarer que tous les gens qui foulent le sol du pays qu'on gouverne sont innocents comme de petits « dig-dig ». M. le consul de Sa Gracieuse Majesté ne déployait donc pas grand zèle à découvrir les deux brigands.

Buh-Sougoulé les lui indiqua :

— Veut-on, dit-il, des assassins ou n'en veut-on pas? Si on en veut, voici les gens que l'on cherche. Je suis prêt à jurer sur le Coran que je n'égare pas la justice.

Taër est « boy » dans la caravane.

C'est, lui aussi, un Issa d'une vingtaine d'années. Il a la tête rasée et les joues imberbes, parce qu'en Abyssinie où il monte, « on n'a pas de longs cheveux ». De chaque côté des joues et sur toute la longueur du nez, il porte des incisions superficielles. Il appartient à la tribu la plus noble des Issas, celle « qui fait tomber la pluie » quand on tire les oreilles à ses représentants. Cette sorcellerie attire, comme il est juste, une grande considération à ses auteurs.

Taër est musulman. Il ne prie jamais et se contente de porter au cou des versets du Coran, dans un sachet de cuir. C'est une espèce de grand singe, intelligent, bon enfant, qui rit à tout propos en montrant d'admirables dents blanches. Il est allé à Madagascar, pendant un an, comme conducteur de mulets, à

l'époque de la conquête. Il est monté jusqu'à « Tananarive ». Il a vu « la femme », (la reine), et découvre tout son clavier à la pensée comique que ces gens-là avaient pour « sultan » une femme!

A Madagascar il a connu un Sénégalais qui coupait les têtes de tout le monde avec un sabre. Après, il ouvrait les lèvres des décapités avec un petit bâton et il les fichait sur des piques de chaque côté du chemin.

Taër et les Issas-Somalis qui assistaient à ces exécutions ont demandé pourquoi c'était toujours au tour du Sénégalais de faire tomber des têtes de Hovas. Ils avaient envie, eux aussi, de mettre la main à la pâte, afin de pouvoir, dans la suite, se parer de la belle plume qui orne la chevelure de l'homme meurtrier d'un ennemi. Pour ne pas faire de jaloux, on accorda à ces braves serviteurs la petite faveur qu'ils demandaient.

Il y avait un Somali qui s'appelait Bopsié : « Lui il a coupé d'un coup » et il ne frappait que d'une main. Il y en avait un autre qui s'appelait Guiré. Il n'était pas fait aux usages de la justice civilisée : au lieu de frapper horizontalement, voilà qu'il se met à frapper verticalement. Le bonhomme faisait « bè-bè-bè » à chaque coup, comme un petit mouton :

Taër conclut :

— Ces gens-là n'ont pas de sang. Ils se laissent faire. Ce sont des esclaves.

Il ajoute avec mélancolie :

— Moi, j'étais trop petit, on ne m'a rien fait couper.

Les histoires de Taër ont un grand succès dans le camp; trois ou quatre Somalis, la lance en l'air, sont accroupis autour de lui. Ils éclatent de rire chaque fois que le conteur se tord, et entre les dents blanches de tous ces jeunes gens pointent de petites langues roses, merveilleusement innocentes.

Guélé est un autre Issa d'une vingtaine d'années. Tout à

fait imberbe, l'épaule ronde, il a cette beauté hésitante entre les différences du sexe qui rappelle l'origine hindoue, la grâce des Cynghalais. Un collier de perles blanches de la couleur des chapelets que les petites filles portent le jour de leur première communion coupe en deux son cou d'ébène. C'est le premier de nos méharistes ; il est aussi bon tireur à la lance et rapporte toujours du gibier tué avec cette arme primitive, quand nous l'envoyons surveiller les chameaux au pâturage.

Andalé qui fut le premier guide de M. Chefneux en Abyssinie.

Un jour il faisait partie d'une bande de rôdeurs. On était vingt-huit garçons de son encolure. On est allé à Doralé, dans une gorge au bord de la mer. Là, on a trouvé un sambouck arabe qui venait razzier du bois et du foin pour aller le vendre à Zeila. On a obligé les gens à rembarquer au plus vite. Mais derrière une pierre un petit Arabe était resté blotti. On n'a pas voulu lui faire du mal. On l'a emmené à la tribu. On lui a taillé un manteau dans un morceau d'étoffe et des sandales dans de la peau de mouton. A quelque temps de là, on allait vendre des moutons du côté de Zeila. Le petit Arabe n'a pas plutôt senti la ville qu'il a pris ses jambes à son cou et on ne l'a pas revu. Guélé déclare avec noblesse :

— Les Arabes ne sont pas reconnaissants.

Et il se drape dans son « tob » de cotonnade écrue, avec un sentiment très net de sa supériorité morale.

Miguéné est un autre Issa de bonne mine qui parle et s'habille comme un Abyssin. Il porte au cou le collier de perles

bleues et va en culotte de calicot, très courte, chaussé de sandales en peau de bœuf; une ceinture à cartouches serrée autour des reins complète son costume.

Miguéné est allé à Fachoda, au « Fleuve Blanc » (le Nil) et au lac Rodolphe, avec un explorateur anglais, le capitaine Welby. En route, on a tué dix éléphants dont une bête qui n'avait qu'une défense, mais si prodigieuse que deux hommes ne parvenaient pas à la soulever. Tous les chevaux, tous les mulets, tous les ânes étaient morts. On vivait de gibier. Pour se tirer d'affaire, on est tombé sur des gens de la région : on leur a enlevé soixante-six ânes et six cents moutons. On en a tué quelques-uns parce qu'ils ne voulaient pas fournir de guides ni indiquer la place des puits. Le capitaine avait un bateau en toile cirée qu'il a mis à l'eau sur le lac.

Je demande à Miguéné si le capitaine était un bon maître; il déclare avec une demi-moue :

— Je n'en ai pas été mécontent.

Zarafou.

Zarafou, Abyssin né dans le Boulga (Choa), est le tireur de notre troupe. Il dit qu'il a vingt-huit ans. Il en paraît trente-cinq. Il est vêtu à l'européenne d'un complet en khaki, coiffé d'un casque recouvert d'une toile de la même couleur. Il a tué dans sa vie six éléphants, ce qui équivaut à deux cent quarante ennemis. De ce fait, il a droit à une boucle d'oreille en or et à un turban aux couleurs nationales. Il a tué quatre éléphants avec un fusil de calibre 4, les deux autres avec un fusil Gras. Il vise au défaut de l'épaule. Si la balle pénètre, la bête tombe dès ce premier coup. Sinon elle

titube et tente de se cacher derrière un rocher ou un arbre.

Je lui demande s'il a jamais vu des accidents dans les chasses. Il répond avec brusquerie :

— Qu'est-ce que ça peut me faire si les autres meurent? Je ne les regarde pas.

Et sa bouche un peu lippue se contracte férocement entre la moustache rare et le menton nu au bas duquel frisent deux pointes légères.

Le visage est du brun le plus foncé. On n'oublie point l'expression de son œil et la position énergique de son sourcil quand on l'a vu épauler de plein profil. Zarafou est d'une taille au-dessus de la moyenne, dans ce pays où tout le monde est grand. C'est un joueur incorrigible. Il met un paquet de cartouches sur la table en guise de louis. Les terrassiers du chemin de fer, qui font parfois sa partie, affirment qu'il triche effrontément; mais ils attendent que l'homme ait le dos tourné pour le traiter de filou.

La journée s'est achevée dans ces causeries. Chacun s'est accroupi à son goût devant son repas. Les gens sages commencent à chercher la place de leur sommeil. Les chameliers s'allongent près de leurs bêtes, dans le sable de la rivière, mules et chevaux entravés ont quelques gardiens professionnels qui se logent entre leurs sabots. Le reste va s'étendre au milieu des bagages, des cantines entre-bâillées, de tout ce qu'un camp éparpille sur le sol, groupé en tas insolites, quand les bêtes de bât sont une fois déchargées.

Ces étranges trophées s'accumulent au pied des jujubiers, s'accrochent à toutes les saillies; ils chevauchent les branches à portée du bras, superposent les bâts de mulet et les bâts de chameau, nos selles et nos tapis de feutre. Les brides pendent aux troncs entre des fusils Gras appliqués là comme à un râtelier. Il y a des sacs d'orge qui s'éventrent et les peaux des bêtes pré-

cieuses tuées dans la chasse de la veille qui sèchent au milieu d'un essaim de mouches. De vieilles boîtes à pétrole transformées en seaux s'écroulent sur de petites caisses dont il sort de la paille. Et pendant le jour ce bagage est entouré perpétuellement d'un essaim de « boys » et de caravaniers drapés dans toutes les variétés de couvertures et de cotonnades connues, qui s'injurient, se bousculent, se raillent, jacassent comme des toucans, grimpent comme des singes, « blaguent » comme des gamins de Paris, rugissent comme des chameaux qu'on charge. L'approche des ténèbres ne fait que lentement tarir leurs plaisanteries et leurs querelles; elles durent jusqu'à l'extinction du dernier feu.

Il n'y a pas à dire. Cette petite lune qui se lève là sur la forêt pleine de cris, d'appels, de rumeurs étranges, et dont la fraîcheur, après les grandes brûlures de la journée, nous a fait brusquement relever les collets de nos manteaux, c'est la première lune du vingtième siècle.

Qu'importe aux bêtes cachées dans les fourrés de Bih-Kaboba ; aux fauves qui, à cette heure, du côté du torrent, guettent la soif des antilopes; à ces Issas groupés autour du feu, leur lance entre les genoux; à ces Abyssins qui ne savent pas leur âge, toutes ces bornes du temps que notre vanité invente pour marquer au passage tant d'événements médiocres qui ne changent point la face de la création !

Il y a pourtant, dans cet effort pour arrêter la fuite des jours, une pensée touchante : l'infirmité de nos cœurs a besoin qu'on lui ménage des haltes où les jeunes gens songent à la route qu'ils feront demain, où ceux qui déjà sont au milieu de leur voyage se retournent vers la route parcourue, vers les tombes qui blanchissent derrière eux. Ainsi l'homme s'élève un instant au-dessus de l'heure qui passe et s'efforce de mettre dans sa main le passé et l'avenir.

Dans cette émotion qui rapproche nos cœurs, Carette, de Soucy et moi, nous nous embrassons fraternellement, avant de nous endormir dans l'isolement de ce cirque de Bih-Kaboba qui, tant de fois, a vu et verra le plus fort, homme ou bête, rougir avec le sang du plus faible le sable fin de son lit.

Mon dromadaire coureur.

2 janvier 1901.

Nous avons déjeuné d'une outarde froide à laquelle on avait préparé, sur mes conseils, une farce avec du jambon conservé. Le résultat a dépassé nos espérances.

A 1 h. 1/2. à cheval. Il y a dans les 48° au soleil et c'est jusqu'à 6 heures du soir au soleil qu'on marche. Comme nous sommes contents qu'il n'y ait pas là de belles dames pour nous voir : nos figures sont des écumoires hideuses recuites par deux ou trois coups de soleil. Nos nez tout crevassés sont à vif. Le grand vent nous a fendu les lèvres. Malgré toutes ces petites misères qui, additionnées, font parfois de la souffrance, on est merveilleusement de bonne humeur. Cela tient, j'imagine, à l'air léger de ces plateaux ; nous chevauchons maintenant entre 900 et 1,000 mètres.

Je trace ces lignes sur les 7 heures du soir entre mon « fanous » que le vent fait trembloter et la lune presque pleine.

Tout à l'heure, au coucher du soleil, les deux lignes de

montagnes derrière lesquelles fleurit Harar nous sont apparues violettes sur le fond oranger du ciel. C'est quelque chose d'apercevoir dès cette seconde étape le but que déjà l'on voudrait toucher de la main...

Nous avons dressé ce soir notre tente à Delaï-Malé. Traduction littérale : « Pourquoi doucement ».

Torrent de Guéraslé et Eaux Chaudes d'Arto,
3 et 4 janvier 1901.

L'étape qui nous a conduits de cette douce plaine (un affreux grilloir panaché de mimosas) au torrent de Gueraslé a été un peu rude, elle a commencé à 5 heures du matin et fini à 6 heures du soir. Nous avons tout à fait abandonné nos chevaux qui ne peuvent avancer sur ces pierres, et l'on va en mulet, au pas.

Campement dans un lit de torrent.

A 6 heures du soir, j'ai passé quelque trois quarts d'heure délicieux, tout nu au clair de lune, couché dans le ruisseau d'eau chaude d'Arto. Mon boy est arrivé au galop, disant :

— Tu n'as pas ton fusil? Si le lion venait?

De fait, les gens de Léontieff en ont tué deux, ici, à leur der-

nier passage. Mais je suis trop bien dans mon eau pour me déranger. Il y a exactement huit jours que je ne m'étais ni débarbouillé ni lavé les mains, et à peu près quinze que mes malheureux pieds se contentent de changer de temps en temps de prison (on reste habillé la nuit avec son fusil contre soi, sur la couverture, et il en sera de même jusqu'à la sortie des pays issas).

Toute la journée du 5, les bêtes se reposent; mais nous chassons dans ce torrent de 6 heures du matin à 6 heures du soir. Il y a des empreintes toutes fraîches de lion. Chacun se met en route de son côté, pour battre la brousse avec sa carabine et deux indigènes.

Comment n'être pas diverti par la vue des bandes de singes cynocéphales que nous avons rencontrés aujourd'hui dans le torrent! Sur la droite, dans la falaise, ils se creusent des maisons, ils établissent des planchers avec des morceaux de bois, pour se visiter d'une demeure à l'autre; quand on blesse un camarade, ils vous accablent de pierres et ils emportent leur compagnon pour qu'on ne le fasse pas prisonnier vivant.

Nos fusils ne se taisent pas. Entre le sanglier et les hautes antilopes, nous avons abattu plus de quarante bêtes. Notre table qui sans cela eût été des plus maigres a été constamment servie de gibier. Je sais que tout le monde ne prendrait pas grand plaisir à ces ragoûts : on mange un sanglier ou une antilope deux heures après qu'il a été tué et cela fait à la fin beaucoup de chair palpitante.

Gueldeïssa, 6 janvier 1901.

A la limite du territoire des Issas, l'empire d'Éthiopie pousse comme une sentinelle avancée la petite ville de Gueldeïssa. Ce n'est point une volonté humaine, c'est la nature qui marque ici une frontière entre des races.

Depuis le matin nous étions avertis que le spectacle allait changer. Au lieu de se disperser en tirailleurs, les mimosas se rassemblaient. Ils perdaient leur aspect hostile de chevaux de frise disposés tout exprès pour couper la route. Ils se groupaient en bosquets; ils s'alignaient de façon à jeter de l'ombre sur nos casques.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire quand nos chameliers issas sont venus demander en députation si nous ne voulions pas prendre à notre charge la taxe de tant par bête qu'ils doivent verser ici à la douane abyssine.

— Cet impôt, mes bons amis, pourquoi le payez-vous?

Pas de réponse.

— Eh bien! je vais vous le dire. C'est une amende. Vous y avez été condamnés, pour avoir tout récemment encore pillé des caravanes françaises. Avouez qu'il serait comique, dans ces conditions, de nous faire payer la rançon à votre place?

Les Issas n'insistent point. Ils font comme les mimosas : à la frontière du pays abyssin, ils rentrent leurs épines.

Il ne faudrait point que ce mot de ville jeté dans la page à propos de Gueldeïssa égarât les imaginations. Encore qu'arrosée par des eaux courantes, Gueldeïssa ne ressemble en rien aux villes de la côte. Au pied de la petite colline qui domine la vallée, porte l'enceinte fortifiée et la maison du gouverneur abyssin, Gueldeïssa n'aligne pas une bâtisse de brique ou de pierre. C'est, dans des enceintes de roseaux, une série de huttes rondes, à l'abyssine, surtout de paillotes où des Issas assagis, arrachés par des velléités commerciales à leur vie de nomades et de pillards, s'essayent, à l'ombre de l'autorité éthiopienne, à des mœurs de transition.

Le miracle de Gueldeïssa, sa grâce qui semble souveraine au voyageur brûlé du soleil, c'est la splendeur touffue de ses arbres, le sourire du premier jardin que l'on aperçoit depuis le

départ d'Europe. Je me souviens, autrefois, à Ouargla, après une rude traversée du désert où j'avais cru laisser mes os, d'avoir eu brusquement les larmes aux yeux devant un flot d'eau courante qui chantait entre deux petites bandes de gazon. Le jardin de Gueldeïssa, où j'ai sucé avec gloutonnerie le jus des premières cannes à sucre que je vois jaillir d'une terre tropicale, ne sortira pas non plus de mon souvenir. Sa fraîcheur, sa bonne volonté à tout produire, des feux d'artifice de piments plus écarlates au bout des tiges vertes que des fleurs de fuchsia, ces superbes éventails que sont les feuilles de bananier, ces gras épis de maïs que le gril finira de dorer, — tout cela vient au-devant de votre main et de votre bouche avec un sourire d'accueil.

Mes compagnons de chasse.

Déjà Gueldeïssa est derrière nous et, comme dans une route triomphale, nous marchons au milieu d'un torrent que de hautes murailles de rochers encaissent à pic. Ici les Romains auraient planté la borne d'une voie légionnaire. L'étrange empire qui s'est caché pendant des siècles derrière ces montagnes a laissé aux eaux le soin de frayer un chemin d'accès vers les hauteurs, comme il s'était fié au désert et à la brousse du soin de le défendre contre l'invasion.

Nous avons vendu à grand regret nos petits chevaux somalis, qui pourtant avaient le pied si prenant et le rein si souple. Mais il ne peut être question de les engager dans les degrés de Jacob qu'il nous reste à gravir jusqu'à la fin de notre course.

C'est maintenant sur l'échine de mules magnifiques qu'ont passé nos lourds paquetages. On ne galopera plus : on se hissera.

Et pour commencer, voici que nous installons notre premier campement montagnard sur une petite croupe juste assez large pour que nos tentes y tiennent et que nos animaux ne se rous-

Ferme galla.

sissent pas le poil en s'approchant des feux. Cela se nomme Chek-Cherbé et cela s'élève vers le plafond d'étoiles, de quinze cents mètres au-dessus de l'océan Indien. Quelle douceur d'abri en ce lieu champêtre ! Nous n'avons pu résister à son charme. Nous avons fait la sourde oreille aux lamentations des chameliers qui voulaient continuer la route. Nous avons vécu ici deux nuits et un jour à nous refaire des fatigues du chemin et de la chasse, de la brûlure oblique du soleil issa.

J'avais dressé ma table à écrire devant ma tente. Derrière moi il y avait une petite ferme galla, où, dès la minute de l'arrivée, nous nous étions fait des amis. Le soir, leurs superbes troupeaux de zébus ronds, brillants, gonflés d'herbes, encornés comme des aurochs, rentraient allégrement, habiles à se glisser dans les paillotes qui les abritent contre la rosée nocturne.

Dès l'aurore, leurs houès tout en bois sur l'épaule, les travailleurs descendaient dans les vallées pour ouvrir à l'eau les canaux d'irrigation, féconder les champs de sorgho. Ils nous apparaissaient, paysans de chez nous, dans un décor alpestre, sur les pentes de quelque montagne du Dauphiné. Et de nuit, tandis que je me divertissais à compter sans effort les étoiles de la Pléiade, j'entendais leur veillée de Ramadan, joyeuse après les privations du jour, coupée par les éclats de rire des enfants et les « yous-yous » des belles jeunes femmes.

Nous sommes ici en pays galla, en terre conquise par les Abyssins. Le vaincu n'a pas été dépouillé de son patrimoine. On a estimé en lui un agriculteur qui possédait à merveille l'art de faire pousser le sorgho et de soigner le bétail. Après cette conquête qui le mettait à l'abri des razzias de ses voisins d'en bas, — les Issas de la brousse, — on lui a fait une situation heureuse de fermier propriétaire. C'est ainsi que nos paysans de Chek-Cherbé sont les serviteurs d'Ato-Marcha, gouverneur de Gueldeïssa. Nous leur avons trouvé les libres allures de gens qui ne se sentent pas serfs et vivent grassement sur une terre grasse. C'est tout à fait la situation des Berbères des oasis sahariennes depuis que la domination française les a mis à l'abri de la razzia périodique des nomades. L'Issa joue dans la brousse le rôle du Chambi ou du Targui. Les craintes qu'il inspire sont les mêmes, la férocité est égale. Nos serviteurs, qui depuis le départ de Daouanlé ne nous quittaient pas de l'œil, qui nous faisaient une scène parce que l'on s'était éloigné de cent pas du camp sans

gardiens armés, se parent maintenant de nos revolvers, de nos fusils et de nos ceintures à cartouches. Il n'est plus question de mettre son winchester tout chargé à portée de sa main avant de s'endormir. On circule désormais avec le sentiment d'une sécurité qui ne règne pas dans toutes nos campagnes de France.

7 janvier 1901.

Par un heureux hasard, il se trouve que le gouverneur de cette porte d'Abyssinie, Ato-Marcha, est pour une quinzaine installé à sa maison des champs. Nous y sommes invités avec une aimable insistance, et je n'aurais garde de passer au large. Le torrent est toujours la route et l'escalier où il faut que nous nous engagions avec nos bêtes.

Évidemment, un ruisseau en cascades qui bondit sur les pierres, coupe les sentiers, lave les sabots des mules et rejaillit jusque sur les selles n'est pas l'idéal d'une route commerciale; mais quel charme pour un touriste! Après la mélancolie que le spectacle de l'aridité sans fin des végétations acérées ou inutiles impose, malgré tout, à l'esprit, ce ruissellement d'eaux montagnardes chante dans le cœur et dans le paysage un hymne de vie. Nous montons entre des buissons d'acacias en fleur qui, n'ayant pas à se défendre, ont déposé leurs épines. Le bégonia sauvage est ici arborescent. Une orchidée grasse et à mes yeux inconnue se montre entre les buissons fleuris. Des fougères délicates, frêles et charmantes, chevelures d'adiantums que les serres de chez nous font vivre à grands frais, remplacent la banalité des mousses. Un figuier-sycomore géant, ayant presque toutes ses racines à l'air, abrite dans ses cavernes des ânes, des zébus, des caravaniers qui passent, — tels ces miraculeux « arbres de vie » qui s'épanouissent dans les frondaisons de pierre des cathédrales, touchent de leur cime l'apothéose du paradis et sous

leurs pieds cachent les profondeurs de l'enfer, où des monstres encornés, des réprouvés, grouillent et s'écrasent.

Ato-Marcha a bien choisi la place de son délassement. Du balcon suspendu où il habite, une ouverture béante de vallée permet de découvrir jusqu'à un horizon où la ligne même de la terre se dissout, où s'efface, dans la marge du ciel, ce territoire des Issas insoumis dont ce chef a la surveillance. Cela fait derrière l'écran entr'ouvert des deux montagnes, dans le cadre de leur fécondité robuste, un paysage pâle où les hautes brousses de Bih-Kaboba se traînent elles-mêmes, ombres sans couleur, comme la trace dans le sable d'une vipère à cornes. Nous regardons, nous ne nous lassons pas de regarder.

Ce pays de l'aridité brûlante, nous venons de le rayer de nos pas. La place de nos étapes y est aussi effacée que le sillon d'un paquebot à la mer. Cette lande est celle de la peur et de la détresse. Là, derrière nous, s'ouvre la Terre Promise. Et pourtant il nous attire encore, ce chemin de feu et d'épines. C'est que ceux que nous aimons sont bien loin, là-bas, de l'autre côté de cette immensité vague. Le paradis ne peut être où ils ne vivent pas. Donc ici nous ne ferons que nous arrêter. Et ce sera encore un jour heureux, celui qui nous verra repasser par le feu et par les épines pour aller, à la fin, nous reposer de la route auprès de ceux qui sont le regret de nos cœurs!

Je profite de cette journée de causerie pour recueillir des renseignements précis sur l'organisation générale du pays que je vais traverser. Les mille et une petites aventures de la route viendront se placer comme des exemples au bas des règles de grammaire dans ces larges cadres que me fournit à cette heure l'expérience d'autrui.

Sur cette terre féconde dont je viens de franchir la porte triomphale, l'Abyssinie nourrit aisément une population de NEUF A DOUZE MILLIONS D'HABITANTS. Ce chiffre est confirmé par

l'administration de l'empereur d'après ce double contrôle : 1° La rentrée de l'impôt (province par province); 2° les résultats de la mobilisation qui met sur pied une armée de 400,000 soldats.

Ces douze millions d'habitants se divisent à peu près également entre deux races d'origines différentes : les Abyssins, les Gallas. La rupture de l'équilibre se décide au profit des Abyssins.

Ces Abyssins sont d'origine sémitique. Ils sont les plus vieux sur ce sol. De toute antiquité, ils habitent la citadelle, c'est-à-dire les plateaux élevés.

L'étude toute nouvelle de la langue des Gallas les rattache aux Somalis, et, par là, aux populations aryennes, à l'émigration des Indous sur la côte orientale d'Afrique. Ces deux éléments de population se sont mêlés sur le sol éthiopien comme les Kabyles et les Arabes en Algérie. L'Abyssin qui a été le conquérant est, toutefois, demeuré l'administrateur.

Cette population, aussi bien les Gallas que les Abyssins, s'occupe d'agriculture avec passion. L'achat de la terre et des bestiaux est la pratique la plus usuelle des placements. Comme dans la forme du « cheptel » des Arabes, il est fréquent qu'un soldat, un marchand, un simple domestique, ait une part dans le troupeau d'un propriétaire terrien.

Cependant l'Abyssinie ne connaît pas encore l'agriculture industrielle. Elle n'a travaillé à mettre en rapport que la partie du domaine qui devait la nourrir personnellement. Pour atteindre ce résultat, le laboureur abyssin avait peu d'efforts à faire. Au fond des vallées il connaît la joie des quatre récoltes annuelles, sur le même carré de terre; les trois récoltes sont fréquentes; partout on ensemence et l'on recueille au moins deux fois par année.

L'impossibilité de porter à la côte par voie de caravane les

richesses naturelles du sol ont seules limité l'activité agricole des Gallas et des Abyssins. Le plus grand effort qu'ils aient tenté pour se rapprocher des Européens est justement dirigé dans le sens de la transformation des procédés de la culture. Ils

La vill[illegible]

éprouvent un attrait très vif pour tous les outils. Les missions abyssines qui viennent en Europe y font chaque fois d'importants achats de machines agricoles. Leurs conseillers sont obligés de les arrêter dans cette voie et de leur faire comprendre que cet engouement est prématuré, les machines ayant besoin d'être conduites et réparées par des ouvriers spéciaux.

Le pays se composait jusqu'au commencement du XIXe siècle d'un certain nombre de royaumes. L'unification et l'organisation ont été l'œuvre des trois derniers empereurs, Théodoros, Joannès, Ménélik.

Harar.

Aujourd'hui l'Abyssinie est divisée en « provinces » administrées par des « ras ». Ces fonctionnaires, à la fois civils et militaires, sont très comparables à l'ancien « préfet romain ». L'empereur les nomme, les déplace, les révoque.

Chacune des provinces est divisée en « cantons ». La moitié environ des terres de chaque canton appartient à la Couronne,

qui, au lieu de rétribuer en argent ses fonctionnaires (armée, clergé, magistrats), leur donne, comme un bénéfice, le revenu de ces terres. C'est le cas d'Ato-Marcha pour le compte de qui cultivent les paysans que j'ai vus hier à Cheik-Cherbé. Pour les terres qui forment l'autre moitié de chaque canton, elles constituent un ensemble de « propriétés privées », administrées par un *fonctionnaire communal et élu*, analogue à notre maire, le « Choum ». Comme il n'y a pas en Abyssinie d'impôt personnel, mais seulement un impôt foncier, *ce sont les terres elles-mêmes qui doivent la corvée et l'impôt en argent*. Le Choum a la surveillance de cet impôt. Il ajoute à ses fonctions celle du Juge de Paix. On peut appeler de sa sentence au tribunal du ras, composé de trois juges (première instance), et des arrêts de ce tribunal au tribunal de l'empereur.

Les Abyssins et les Gallas qui sont fonctionnaires touchent leur revenu domanial comme un traitement. Ils peuvent en être dépouillés. Leurs fils n'en héritent point.

Les Abyssins et les Gallas qui sont propriétaires héritent, achètent et lèguent. Ils ne peuvent être dépouillés que pour des motifs de délits criminels, ou des causes d'utilité publique. Dans ce dernier cas, des indemnités leur sont dues. La forme ordinaire des compensations est l'attribution de terrains détachés du domaine de la Couronne.

Toutes ces dispositions sont régies par un code écrit, le *Feta-Neghest*, qui, en même temps, règle toutes les autres conditions de la vie sociale abyssine (mariage, divorce, héritages, etc.). Ce code a été, de la part du gouvernement italien, l'objet d'importantes études. Le texte abyssin, la traduction italienne, le commentaire des jurisconsultes italiens a été publié à Rome par la *Typographie Nationale*.

Ato-Marcha ne se contente pas de m'instruire. Il m'enrichit des dépouilles de sa laiterie et de son potager. Je ne sais si ce sage

a lu *Candide*, mais depuis les années, déjà longues, que le Roi des Rois lui a confié la clef de la première poterne de l'empire, il a vu défiler beaucoup d'hommes de toutes couleurs, de tous pays, de toutes langues. Le souci de les juger au passage lui a laissé un pli sur le front, une moue de sagesse aux coins de la bouche. Toute cette philosophie, peut-être un peu désenchantée, s'éclaire quand il est question du jardin, des choux qui pomment, de la salade qui verdoie, et quand les hôtes, las de manger la chair noire encore palpitante de leur chasse, sourient de joie à la vue des beaux quartiers de zébu, des vases débordants de lait, des corbeilles de légumes que les serviteurs apportent sur leurs épaules.

Ces richesses de jardin n'étaient que les prémices de la triomphante fécondité dont nous devions, ce même soir, avoir le spectacle glorieux. Nous allons coucher dans la banlieue d'Harar, par 2,300 mètres d'altitude. Et les mules montent, escaladent, donnent de victorieux coups de reins dans les pentes rocailleuses que bordent maintenant les oliviers sauvages, les pieds arborescents de henné, les thuyas, et cet étrange euphorbe candélabre, qui se dresse partout, en haies, en palissades, escaladant les sommets, mêlant ses formes d'orfèvrerie hiératique à l'exubérance échevelée des verdures qui tapissent les flancs de montagne, fleurissent les crêtes, assombrissent les fonds des gorges.

— Encore un effort, ma bonne mule !

Vraiment, je ne peux retenir un cri de saisissement.

La route a fini de monter, et à présent devant nous, à perte de vue, un plateau s'étend qui ondule sur ses bords comme pour donner de la grâce au contour, abriter les fermes, à droite, à gauche échelonnées. Jusqu'aux boulets nos bêtes marchent dans une herbe grasse, un pré qui mollement verdoie, et le long des fossés met de la coquetterie à découvrir sa terre de jardin.

Les troupeaux de zébus, bœufs et vaches mêlés, circulent, gras, très lents, enfoncés jusqu'aux fanons dans ce pâturage.

C'est la chute du jour, et des femmes, des jeunes filles poussent leur bétail vers les fermes. Les hommes s'empressent

Femme galla.

autour des mulets d'élevage. Des jeunes gens passent au galop, montant des juments « suitées » par leurs poulains. Des rangées de travailleurs s'effacent avec le crépuscule dans les champs de sorgho et d'orge fraîchement moissonnés. C'est un brouillard d'automne qui monte de ce gazon anglais. Il s'enroule aux bâti-

ments ronds des fermes comme à d'énormes quenouilles. Il met de la poésie autour de ces hommes robustes, du rêve autour de ces belles filles qui s'en vont, l'épaule ronde et nue, les seins presque découverts, allumer dans ces chaumines les feux du soir.

On se passe la main sur le front avec cette ombre d'inquiétude qui flotte autour des songes. On se demande :

— Est-ce que je rêve? Ceux-ci sont-ils des créations d'un souvenir virgilien ou de vrais paysans gallas, des hommes de chair et d'os vivant la vie bucolique à plus de deux mille mètres d'altitude, sous le tropique africain?

La couchée va être fraîche sur le plateau de Komboultcha : un de nos mulets d'arrière-garde est tombé de fatigue dans la montée; on n'a pu le relever. Il avait nos couvertures sur le dos ! Les gros bagages sont en arrière. Il va falloir coucher à cru, sur les sangles, sans rien pour se couvrir, et nous sommes à 2,300 mètres d'altitude.

9 janvier, 7 h. 1/2 du matin.

Le gouverneur d'Harar nous a fait savoir qu'il se portait à ma rencontre. J'ai été informé à Gueldeïssa que le ras Makonnen était absent de la ville. Il vient d'être appelé auprès de l'empereur; mais, avant de partir, il a laissé des instructions pour régler le cérémonial de notre accueil.

En exprimant ici au ras Makonnen ma respectueuse gratitude, je m'empresse de dire que s'il a réservé à un Français, voyageant avec le patronage simplement officieux de son gouvernement, la réception que l'usage accorde aux seuls ministres en mission, c'est qu'il a voulu honorer avec éclat un ami de MM. Ilg et Chefneux, les conseillers de l'empereur, — un homme de bonne volonté qui (on le sait à Harar comme à Addis-Ababâ) apporte en Abyssinie un esprit affectueux et, vis-à-vis des plus puissants, toute sa sincérité.

L'agent consulaire de France, M. Guigniony, s'est gracieusement porté à ma rencontre avec la compagnie de soldats que l'on envoyait pour former notre escorte. J'ai été aussi sensible à sa démarche qu'aux vœux des négociants de la colonie française, qu'il a bien voulu se charger de m'apporter. Notre petite troupe, grossie de ces éléments amis, se met en route à une allure plus modérée que le galop à franc étrier qui nous emporte depuis le matin. A un tournant du chemin, un signal nous arrête court : le grasmatch Banti, gouverneur de la province de Harar en l'absence du ras Makonnen, est sorti des murs de la ville afin de se porter à ma rencontre.

Aussitôt tout le monde met pied à terre, et les deux groupes se rapprochent pour les présentations.

Le grasmatch Banti est un homme de cinquante-cinq ans environ. Son titre signifie « commandant de l'aile gauche de l'armée ». Très bronzé, la barbe et les cheveux poivre et sel sous son large feutre gris, martialement drapé dans sa toge blanche à bordure écarlate, le grasmatch a le port de tête, toute l'allure de ces généraux de la République romaine dont le profil se découpe sur des médailles de bronze. Le grasmatch Banti est un vieux héros de ces guerres abyssines où le général a encore l'occasion de frapper d'estoc et de taille et de se ménager, à côté des succès du commandement, une renommée de soldat vaillant. Il est plus guerrier que diplomate. Il n'a point le goût de parler longuement pour ne rien dire. Nous remontons donc en selle et, au milieu d'un concours de soldats et de foule qui va grossissant, nous prenons le chemin de la ville.

Comme Harar est située en contre-bas du plateau, nous le découvrons seulement quelques secondes avant de franchir la porte. Notre apparition dérange le marché au bois. Elle soulève une population curieuse dont le pittoresque désordre ajoute à notre pompeuse entrée un caractère d'un charme inoubliable.

Le grasmatch Banti a reçu l'ordre de me conduire au nouveau palais que le ras Makonnen a fait bâtir au centre de la ville.

C'est sa volonté que j'y reçoive l'hospitalité. Pendant toute la durée de mon séjour à Harar, nos gens et nos bêtes seront tous de même hébergés et nourris aux frais du ras.

Ce palais blanc, aux fenêtres garnies de carreaux de couleur et protégées contre l'ardeur du soleil par de petits auvents vert pâle, est bâti dans un style un peu composite ; cela rappelle la villa à l'italienne et le faire des architectes indous. Des loggias se superposent, successivement, en relief sur le perron. Ouvertes au rez-de-chaussée et au premier étage, elles sont vitrées en belvédère à la hauteur de la terrasse. Elles permettent de jouir de tous les côtés de la vue admirable, sans que la réverbération intense de la lumière oblige à fermer les yeux.

Une grande salle qui sert d'atrium forme rez-de-chaussée. Elle est portée par deux piliers chargés de voûtes qui la coupent et entretiennent dès le seuil une perpétuelle fraîcheur. La même disposition reproduite au premier étage fait précéder d'une salle très large, ouverte aux serviteurs et à la clientèle, le salon préparé pour les réceptions de gala.

C'est une pièce oblongue où les portes en bois de santal font flotter cette odeur particulière qui dit l'Orient. Par une attention infiniment délicate, les deux panneaux principaux de cette chambre, celui qui soutient les portraits de l'empereur Ménélik et celui qui, en face, porte une glace, sont entièrement recouverts de drapeaux de soie. Ils entrelacent perpétuellement les couleurs françaises et les couleurs abyssines : le vert, le rouge et le jaune.

Le grasmatch me fait asseoir sous le portrait de l'empereur, dans le fauteuil de soie bleue écussonné au chiffre du ras Makonnen. Il se place à ma droite et, après que nous avons

échangé quelques compliments de bienvenue, porté la santé de l'empereur et celle de l'hôte absent, il se retire avec beaucoup de discrétion bienveillante. Il allègue que nous avons besoin de repos et que le temps ne nous manquera point, par la suite, pour causer.

J'ai une certaine hâte de donner un coup d'œil à ma chambre à coucher. Le plafond est en poutres de bois de santal entre lesquelles on aperçoit des lattes; les quatre murs sont à la détrempe peints en rose saumon aussi également que possible. Comme il n'y a pas ici d'industrie de bois et qu'étagères et armoires manquent complètement, de petites niches à loger des saints dans une église servent à installer nos « fanous » (chandeliers et globes) et les objets les plus précieux: soit les appareils photographiques, cartouchières, etc.

Deux fenêtres à carreaux de couleur, abritées d'auvents en bois fixés, et à l'intérieur de rideaux de percale à fleurs montés en arlequin, nous protègent contre le soleil. Nos deux lits de camp (celui de Soucy et le mien) sont dressés l'un à droite et l'autre à gauche d'une belle table sur laquelle j'écris. Elle est recouverte d'un tapis de drap noir soutaché de galons d'or dans le style des bonnets grecs que les petites filles de ma jeunesse brodaient pour leurs grands-papas.

Par terre il y a, se chevauchant les uns et les autres, des nattes, des tapis de Perse de bonne origine, des carpets à grandes fleurs expédiés d'Allemagne.

Ces journées et les suivantes passent presque tout entières à recevoir des personnages de marque. J'ai été honoré l'autre matin de la visite du nagadéras Bahaptié, directeur des douanes du Harar, des Pères capucins de la Mission, des négociants importants de la ville. Nous finissons presque toutes nos journées chez une Parisienne, M^me^ G..., la toute jeune et charmante femme de l'agent consulaire de France.

Autant le visage du grasmatch est simple dans ses lignes

Le palais du ras Makonnen.

militaires, toutes dirigées vers la résultante de l'énergie, autant il y a de mouvement et de nuance dans le masque de M. le Direc-

teur général des douanes. Il veut bien nous dire que tous nos bagages, armes et cartouches, seront reçus en franchise. Le nagadéras n'est pas seulement maître des douanes, mais encore intendant impérial des armées pour la province de Harar. De ce fait, il est, en ce moment, fort occupé. Il prépare en effet le départ d'un corps d'expédition important (il est question de dix à quinze mille hommes), qui va être mobilisé, ces jours-ci, sous les ordres de deux généraux d'avant-garde, pour aller faire la guerre, en Somaliland, au mullah — on dit ici l'émir — Abdullah. Je sais que le grasmatch Banti l'a taillé en pièces au printemps dernier, et je me promets bien de profiter de la visite que nous rendons au gouverneur par intérim pour nous faire conter les détails de cette aventure.

Il n'y a vraiment que de mettre un vieux soldat sur le chapitre des récits de bataille pour voir son cœur et son visage s'épanouir; il s'anime soudain et mime autant qu'il la raconte sa campagne du mois de mai :

— Nous n'étions guère que quinze cents...

— Et les cavaliers d'Abdullah, combien étaient-ils ?

— Qui peut compter les brins d'herbe !

— Braves, ces Somalis?...

— Que pensez-vous de gens qui au sabre et à la lance chargent des fusils?

La manœuvre qui, un instant, à Omdurman, exposa l'armée égyptienne au massacre, faillit, cette fois encore, réussir ; je veux dire l'enveloppement des troupes par une cavalerie ennemie vingt fois supérieure en nombre. Mais le grasmatch usa de ruse. Il ordonna à ses gens de se glisser hors de leurs tentes et de les laisser debout comme s'ils les occupaient en sécurité. Croyant surprendre leur ennemi, les Somalis d'Abdullah se jetèrent dans le piège. Ils furent foudroyés presque à bout portant.

On m'a conté, d'autre part, que le grasmatch avait interdit à

ses soldats de tirer avant lui. Il attendait les Somalis, le fusil à l'épaule. Quand la charge fut à quarante pas, il pressa vainement la détente de son arme, le coup ne partit pas. Cependant la charge avançait toujours et personne n'osait désobéir au chef. On attendait le commandement de « Feu! ».

A cette portée, l'effet en fut terrible.

— Trois rangs tombèrent dès la première décharge...

Le grasmatch montre avec ses mains comment les Somalis s'écroulaient, puis il les élève avec foi et dit simplement :

— C'est Dieu qui nous a donné cette victoire. Il a permis à 1,500 hommes de tuer 3,000 ennemis. Il ne pouvait laisser des chrétiens succomber sous les lances de l'Islam.

Une porte de Harar.

En rentrant au palais du ras Makonnen, je reçois la visite d'un homme de mérite, bon latiniste, historien et écrivain estimé en Abyssinie, — un confrère enfin. Ato-Atmé me retrace dans les grandes lignes l'histoire de Harar, depuis les temps du redoutable conquérant musulman Mahomet Gragne (1560) jusqu'à la conquête de l'empereur Ménélik, en 1887.

Je n'essayerai même pas de résumer ici cette extraordinaire épopée où Harar apparaît successivement possédée ou convoitée par les Abyssins, les musulmans, les Portugais, les Egyptiens, les Anglais et les Italiens. Il reste de ce récit la sensation que jusqu'à ces tout derniers jours Harar fut, entre les mains des marchands musulmans, une espèce de ville libre, une sorte de Venise des montagnes, redoutable à tous ses voisins, port d'attache et refuge de tous les marchands de chair humaine, boulevard de l'esclavage africain. Les haines et les convoitises qu'elle a provoquées de ce fait n'ont pas fini de s'éteindre. On a vu que le nouveau Maître-de-l'Heure, Abdullah, marchait sur elle au printemps dernier. Sa défaite ne l'a point découragé. Il y a à peine six mois qu'on lui a taillé son armée en pièces, et voici que nous trouvons la ville en train de mobiliser une nouvelle armée contre lui.

Aujourd'hui, jour anniversaire de la prise de Harar par l'empereur Ménélik, je suis monté plusieurs fois sur la terrasse de notre palais pour voir la ville s'éclairer selon les heures différentes du jour.

Quand on arrive à Harar du côté du nord, la ville est d'abord cachée aux yeux par les hauteurs environnantes. En effet, bien qu'elle soit bâtie à 1,856 mètres d'altitude, elle se trouve en contre-bas par rapport aux molles ondulations de terre végétale qui l'entourent. Au fond de cette sorte de cuvette oblongue, elle ne se moule pas au flanc des vallées, pour laisser la place médiane à un fleuve ou à quelque grande voie. Elle bombe comme un verre de montre. Elle se relève du fond, s'enserre de murailles féodales et, vers le sud, vient finir sur la vallée, dans une forme de terrasse presque circulaire qui lui donne l'aspect, conforme à sa vocation historique, d'une formidable tour bâtie pour arrêter les invasions, le perpétuel assaut qu'une race donne ici à une autre race.

Lorsque de cette terrasse du ras Makonnen on jette sur la ville un coup d'œil à vol d'oiseau, on est tout d'abord frappé de son aspect entièrement arabe. Dans le cirque des jardins merveilleux qui l'entourent, elle groupe, comme les alvéoles d'une ruche, des maisons de pierres sèches, exactement au ton des coupures de terre végétale qui apparaissent ici à flanc de colline, entre les alignements de cannes à sucre, de caféiers et de bananiers. Impossible de distinguer un plan ou la circulation d'une grande voie. A peine peut-on dire que ces cubes géométriques obéissent à un mouvement giratoire et qu'ils songent à tourner autour des monuments religieux élevés au centre de la ville.

C'est ici la couleur uniformément fauve d'une plate-bande grasse. Les terrasses des maisons, mieux battues sous les pieds, rompent cette monotonie de leurs taches plus claires. Quelques arbres se haussent au-dessus des murailles. Quelques filets vert pâle, au ton de la feuille d'oranger, colorent les persiennes des habitations à l'européenne. Des jeunes gens traversent des places, enveloppés de leur toge de cérémonie, blanche à bande rouge, éclatante comme un drapeau. Un personnage important apparaît dans un écroulement de mur, coiffé du chapeau gris et talonnant sa mule. Une femme harari enveloppée de percale rouge traverse une cour en se hâtant...

Mais les terrasses, si riantes en pays arabe, restent désertes, les marches et les ruelles sont invisibles. Si quelques chants de coqs qui se répondent, des cris clairs ou des pleurs d'enfants, des abois de chiens, le sanglot d'un chameau qu'on charge ne venaient, de temps en temps, déchirer le silence, on pourrait croire que cette cité si populeuse a été abandonnée par ses habitants. Harar cache sa vie. Harar ferme ses portes sur le pays de la guerre. Harar a toujours vécu en état de siège et de terreur. Ce n'est point une cité abyssine : c'est comme

Gibraltar, un port franc et un fort où le soupçon du vainqueur monte, jour et nuit, la garde[1].

Harar, 14 janvier 1901.

Je ne puis prétendre à produire ici le détail des chiffres dont je me suis lentement enrichi. Je les réserve pour les Chambres de commerce qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à venir leur conter dans quelques mois les résultats pratiques de ce voyage. Je dirai seulement ici que les renseignements d'apparence superficielle dont cette page est comme saupoudrée sont soutenus dans leur squelette par des statistiques dont le caractère est officiel. Je ne me suis pas contenté de serrer de près les chiffres si intéressants que, à plusieurs reprises, M. le consul Riès, conseiller de notre commerce extérieur, publia dans le *Moniteur officiel du Commerce* — une des assises solides sur lesquelles la France nouvelle pourrait fonder sa prospérité. Je suis allé à Aden demander à M. Riès lui-même la clef de sa méthode, la critique personnelle de son rapport, les dernières certitudes de sa plus fraîche information.

A Zeila, j'ai eu sous les yeux le résumé adressé au Foreign Office par le résident d'Angleterre, M. le consul C. F. Harold[2]. Au Harar, j'ai tenu entre mes mains les minutes fraîches du rapport sur l'exercice 1899-1900 que M. l'agent consulaire d'Angleterre John Gérolimato vient d'envoyer au bureau diplomatique et consulaire[3]. J'ai critiqué ces pages avec notre vice-consul,

---

1. Cette position toute féodale d'Harar rend nécessaire au pied de la montagne la création de cette ville d'Addis-Harar (nouvel Harar) qui sera le point terminus de la première section du chemin de fer éthiopien.

2. Trade of the Somali coast, for the year 1898-99. (*Diplomatic and consular reports. Foreign Office.* N° 2384.)

3. Reports for the year 1899-1900 on the trade of Adis Abbaba et Harar. (*Id.*, *id.*, n° 2531.)

M. Guigniony. L'accord est général sur un point : le jour où elle le voudra, l'Abyssinie sera un des centres de production de café les plus riches, les plus estimés de l'univers.

Quand on traverse le pays issa entre Djibouti, Zeila et la montagne, il n'y a point de journée que dans le chemin de caravane on ne croise de longues files de dromadaires. Uniformément découpés sur un modèle d'apparence unique, ils tanguent, le licol de l'un attaché à la queue de l'autre, avec une petite selle de bois juchée sur leur bosse comme l' « X » d'un pliant.

Que contient le sac, tendu à craquer, qui se balance dans cet étrange berceau? Du café. D'où vient-il? D'Abyssinie et du Harar.

Dans cette ville de Gueldeïssa dont je parlais naguère, et qui s'ouvre comme le premier port éthiopien sur l'aridité du désert, de petits ânes sans mors ni bride, pressés par les longues baguettes de leurs conducteurs, descendent continuellement de toutes les provinces fécondes de l'empire par la route de Harar. Ils apportent aux chameliers issas, qui eux la conduiront à la côte, cette graine parfumée, aux vertus mystérieuses, source de pensée et de forces supplémentaires, dont les surmenés de l'univers, dit civilisé, sont tous les jours plus avides.

Que de fois, dans les passages difficiles, j'ai maudit la brutalité moutonnière de ces ânons, l'indifférence stupide de leurs conducteurs ! Curieux et peureux tout ensemble, ces aliborons viennent vous heurter les genoux de leur charge qui les déborde. Du coup, ils vous déchaussent le pied de l'étrier. Ils sont cause qu'en trois ou quatre langues rauques, on s'épuise quotidiennement à lancer des jurons de convoyeur.

Nous avons fait la paix, les bourricots et moi, dans la douane de Harar, au milieu des sacs odorants, des hautes défenses d'éléphants courbées comme les bras d'une ogive, des tas de peaux et des blocs de cire. Je me suis dit que ce qui circule là sur les bâts de foin, c'est, en somme, la vraie fortune de l'Abyssinie, la

monnaie avec laquelle elle paye nos fournitures, défraye ses désirs de progrès, ses velléités, tous les jours plus prononcées, de civilisation. Et si je rêve d'une prochaine Éthiopie où de nombreux hommes d'équipe fermeront les routes carrossables sur le

Types et costu

passage des trains de marchandises, j'ai la sincérité de m'avouer en même temps que ce jour-là je regretterai les petits bourricots, crossés de noir, aux yeux saillants, aux oreilles hautes, qui, par les montagnes et les torrents, dévalaient dans le chemin des caravanes, entre les talus en fleurs.

Quiconque s'est assis en Angleterre à la table d'un ami hospitalier a fait cette expérience : le serviteur qui tournait autour de sa chaise avec des bouteilles à étiquette, a mystérieusement prononcé les mots de « claret » et de « porto ». Ces noms d'ori-

lu Harar.

gine servent une fois pour toutes, de l'autre côté de la Manche, à caractériser le vin rouge, où les Français ont l'inconcevable habitude de verser de l'eau, et le vin sec que l'on boit dans le petit verre, sur le certificat douteux d'un expéditeur portugais.

Il en va tout à fait de même de ce café que l'univers nomme

« moka ». Jamais Moka n'a vu verdir une plantation dans sa banlieue brûlée. Le nom de « moka » n'est, lui aussi, qu'une étiquette d'origine dont on affuble les cafés poussés sur les deux versants de la mer Rouge, et qui arrivent dans ce port marchand à dos de chameau s'ils descendent du côté de l'Arabie Heureuse, ou en boutre et en steamer s'ils se sont embarqués à Massouah, à Obok, à Djibouti, à Zeila. On m'a fait goûter à Aden un véritable moka, que les sultans dégustent dans des tasses en vermeil et que les vieux acclimatés de ces régions torrides savourent avec un plaisir où il y a de la volupté de gourmets, mais aussi de la reconnaissance de gens d'action. Certes, à l'ombre de mon bras je n'ai jamais permis qu'on versât dans le café qui paraissait sur ma table cette chicorée abominable qui emporte avec soi tout le parfum du breuvage et noie sa délicatesse dans un océan d'amertume. Je dois le confesser pourtant : ma langue et mon palais n'étaient point préparés à estimer à leur exact prix les légères et volatiles essences qui sont l'exceptionnel bouquet de ce moka précieux. En face de ce cru inestimable je me suis senti la brutalité de dégustation d'un homme du Nord qui, jamais, n'a bu que des vins coupés, rehaussés d'alcool, et qui au fond du verre, au lieu d'un parfum de fleur, attend le classique « coup de massue ».

Je lis dans le rapport du consul anglais pour la province de Harar ces lignes qui me facilitent l'aveu de ma déconvenue :

« Le café dit « harari » est de très bonne qualité. Il est connu sur le marché de Londres sous le nom de « moka à la longue fève ». On l'y préfère au véritable moka. Il arrive qu'on l'y paye plus cher que le moka lui-même[1]. »

1. « Harari coffee is of a very good quality, known in the London market as « Moka's long berry » where it is preferred to the real moka. Occasionnally, its price in London is higher than that of Moka. (John Gérolimato, Bristish consular agent in Harar.)

Je viens d'ordonner à mes caravaniers de me présenter deux plateaux chargés de tasses. Dans les unes fumait ce café « harari », dans les autres le café dit « abyssin ». Nous étions trois à déguster et à donner notre avis. Il s'est passé ce phéno-

Un coin de la douane de Harar.

mène en tous pays surprenant : les trois votants sont tombés d'accord sur les mérites différents et respectifs des deux candidats, et dans l'élection de leurs préférences.

Nous avons décidé que si jamais, renonçant l'un à la culture désintéressée des belles-lettres, l'autre à la politique indigène et le troisième à la construction des voies ferrées, nous mettions en un tas nos économies pour ouvrir dans Paris, à l'enseigne du « Parfait Moka », des « salons » de vente et de débits où des

sujets du Négus, dans leur toge blanche à bandes rouges, vendraient ou verseraient le « five o'clock coffee » aux Parisiennes et aux messieurs qui marchent dans leur ombre, — nous avons, dis-je, décidé, sans appel, qu'il faudrait leur servir tout noir et tout fumant du café abyssin.

C'est aussi bien le café type. Il a emprunté son nom à cette province de Kaffa où il pousse spontanément, et où, à l'heure de sa maturité, il est recueilli, sans aucun effort, par l'indigène, comme un fruit sauvage [1].

J'ai feuilleté sur la matière quelques livres assez savants : tous reconnaissent que l'Abyssinie du sud-ouest est le seul pays du monde où le café apparaît comme un produit naturel du sol. Des conditions de climat qui ne se retrouvent en aucun lieu de l'univers, l'alliance de la chaleur tropicale avec l'altitude montagnarde, ont fait dans ce paradis terrestre le miracle unique. Les gourmets des deux côtes, qui, encore aujourd'hui, parlent par ouï-dire, avec de petits claquements de langue, des belles plantations que Mgr Massaya, plus tard cardinal, avait établies, il y a quelque quarante-cinq ans, dans la province d'Ennaréa, se trompent en un point : jamais Mgr Massaya ne mit la main à la bêche; il se contenta de surveiller l'éclosion du fruit sauvage et d'en régler soigneusement la récolte.

On serait mal renseigné sur la fécondité de cette production libre du café abyssin et sur l'importance de son exportation coutumière, si l'on se référait aux statistiques de l'année écoulée. Les « nagadis [2] » de Limmou, de Djimma, de Gumma, de Ghéra, d'Ennaréa, d'Illou, qui avaient l'habitude de charger leurs bourricots de grains de café glanés, en leur saison, sous les arbres,

---

1. Dans la province de Kaffa les indigènes abattent le caféier et le débitent en planches pour la constructions des maisons.

2. Marchands-colporteurs et caravaniers.

ignorent pourquoi les prix de leur marchandise se sont soudain affaissés de telle façon. Sur les marchés de Harar et de Gueldeïssa, la vente n'a plus payé les frais de leur transport. C'est que dans un pays, situé de l'autre côté de la terre, des spéculateurs ont jeté dans la balance de l'échange universel des marchandises à vil prix. Du moins les « nagadis » se sont-ils adressés à leur empereur. Et lui, pour les aider à passer l'année de l'épreuve, a fait l'abandon généreux du droit qu'il prélève ordinairement sur ces échanges.

Du sommet de mon palais de Harar, — je veux dire de la terrasse du ras Makonnen, — je n'ai qu'à jeter les yeux alentour pour apercevoir dans la banlieue de la ville des cultures régulières de ce « harari » café qui sur le marché de Londres dame le pion au moka. Vraiment, il tient le milieu entre le café naturel d'Abyssinie et les crus les plus estimés de l'Arabie Heureuse.

J'ai eu, bien entendu, la curiosité de voir ces pépinières de plus près.

La culture raisonnée est ici à ses débuts. Tous les plants sont logés dans des fonds, pour la commodité de l'irrigation. Ces basses terres sont trop humides; elles poussent à une fécondité qui fatigue la plante.

On trouve cependant aux environs de Harar un essai de plantation entreprise par un Européen que le succès a justement récompensé. C'est un précieux exemple pour ceux qui, le jour où la facilité des transports aura ouvert l'Abyssinie à l'initiative européenne, viendront chercher ici la fortune dans un effort de vrai travail.

J'aurais voulu avoir avec moi quelques-uns des jeunes gens de bonne volonté qui si souvent viennent me dire :

— Vous répétez qu'il faut partir?... Nous ne demandons pas mieux que d'aller voir un peu la terre. Mettez seulement le

doigt sur un point de la carte et dites de quelle façon on peut subsister dans cet endroit-là.

Ils auraient entendu M. M... nous conter comment, lorsqu'il y a cinq ans il obtint la permission de débroussailler cette rive de fleuve, il y trouva le lion et l'éléphant installés en maîtres. La destruction de la jungle les chassa plus sûrement que les balles.

Des rangées d'eucalyptus, un drainage intelligent des eaux ont tout de même expulsé cet autre habitant pernicieux des terres basses et bien arrosées : la fièvre palustre.

Aujourd'hui, dans une ceinture admirable de bananiers, la plantation aligne ses arbres aux feuilles sombres et vernissées qui font songer à des plantes de serre, mi-orangers, mi-camélias.

Les petites baies rouges fourmillent comme les grains de houx au bout des branches. Chacune d'elles contient, ainsi qu'un bijou précieux dans un écrin de velours, les deux graines accolées.

Je suis monté à cheval avec M. M... Il m'a conduit plus bas, à travers les roseaux et les cannes à sucre, le long de la rivière.

C'est l'Erer, un cours d'eau fécond qui roule ses eaux pendant un millier de kilomètres, entre dans le Somaliland, traverse toute l'Ogaden et, sans avoir rencontré la mer, va se perdre plus loin encore, dans les sables italiens. Si seule dans ce paysage immense, cette rivière a un attrait indicible de mystère. Il semble qu'ignorante de l'homme, elle coule pour la soif et le bain des grands antédiluviens, éléphants, hippopotames, rhinocéros, qui viennent fouler ses roseaux. On la regarde fuir. Et l'on songe que si l'on avait encore l'âge où il est permis de suivre les chemins inconnus, on aimerait à descendre cette allée verte jusqu'au pays des flores et des faunes primitives.

Harar, 16 janvier 1901.

Quand on sort de Harar aux premiers rayons du soleil matinal, le spectacle est charmant dès les portes franchies.

En longues théories, les femmes gallas arrivent de tous les points de la campagne; sur leurs têtes, enveloppées d'un voile, elles empilent du bois, portent des pots de beurre, du foin pour les animaux enfermés dans la ville, et aussi toutes ces verdures comestibles qu'en Belgique on appelle les « herbes potagères ».

Sous ces fardeaux, leur démarche, pourvu qu'elles n'aient point passé les vingt-cinq ans, est de parfaites statues de bronze clair. Beaucoup vont la gorge tout à fait nue. Mais si un Européen s'approche, — on dit ici un « Franghi », — d'un rapide mouvement de pudeur elles se drapent comme une mondaine au bal. Elles ne veulent pas exciter sur leur passage le désir de l'étranger. D'ailleurs elles sont comme honteuses de cette beauté arrogante qui les précède et qui bataille victorieusement contre la fragile protection des étoffes trop tendues. Les modes changent selon les pays : les jeunes filles gallas dépensent une peine inutile pour faire tomber avant les lassitudes de la maternité et de l'allaitement cette grâce du sein qu'ailleurs l'on prend tant de peine à soutenir. Il leur semble qu'ainsi sanglées elles ont plus l'air de vraies femmes. Nul désormais n'aura le droit de leur reprocher la floraison de leurs corps, dans une luxuriance de beauté que leur naïveté juge vaine.

Après la vente de leurs marchandises sur les marchés où, longuement accroupies, elles attendent l'acheteur, j'ai pris plaisir à les suivre, ces belles porteuses, dans les ruelles du bazar. Comment voulez-vous qu'une femme, même une paysanne galla ou harari, vienne à la ville et sente peser dans sa main quelque monnaie blanche, sans que chez elle le désir s'éveille

d'aller faire une visite aux boutiques de l'endroit? Peu importe que celles-ci aient les trois quarts de leur beau corps au vent, un peu trop de graisse ou de beurre sur leurs cheveux. Quand elles sont là, debout, devant l'étalage du marchand, quand elles palpent les étoffes, quand elles consultent leurs amies, quand elles sont craintives et tentées, quand elles débattent le prix, étranglées entre leur instinct naturel d'économie, l'envie de paraître mieux parées devant celui qu'elles aiment et la crainte de tâter du bâton si elles ont trop dépensé, elles apparaissent à celui qui les observe comme l'Ève immuable, en tous les lieux du monde, en toutes les heures des temps, identique à elle-même.

D'ailleurs, il faut l'avouer, avec ses ruelles tortueuses qui vous obligent à stationner malgré vous derrière chaque étalage, avec ses coups de lumière qui filtrent entre les auvents, entre les stores de natte et, comme le feu d'une rampe merveilleuse, éclairent la marchandise bariolée, ce bazar de Harar est en effet un carrefour de tentation. De quels yeux voulez-vous que la petite Galla contemple ces perles, ces verroteries d'Allemagne et de Trieste? La statistique affirme que, sur le seul marché de Harar, elle achète cent mille « masses » de six mille perles, soit pour plus d'un million de verroteries par an; et comme il faut bien se mirer un peu quand on a pris la peine de se faire belle, les mêmes coquettes épuisent en douze mois un stock de trois cent mille glaces doublées de laiton, qui, quotidiennement, leur affirment qu'elles sont modelées pour plaire.

Après le marchand de bijoux, c'est le marchand d'étoffes qui a le plus de clientes. La citadine harari, qui porte un costume particulier, mi-partie de rouge et de bleu, telles les Vierges de vitrail, vient acheter ici la « guinée » d'azur sombre, importée des Indes anglaises, et cette cotonnade rouge — on la nomme « djaoui » — dont l'Allemagne essaye d'enlever la fourniture à la Néerlande océanienne. Les écharpes de mousseline qui enve-

loppent la tête et se nouent en ceinture viennent d'Angleterre ou d'Allemagne. Les bandes de satin que les femmes musulmanes cousent en bordure au bas de leurs pantalons ont été expédiées de France, de Suisse, de la Chine ou du Japon. Les beaux mouchoirs imprimés qui servent de serre-tête ont été tissés et

Un coin de marché.

teints à Manchester. Les cotonnades blanches rayées dont les gens aisés se servent pour confectionner leurs chemises sortent, encore une fois, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Les écharpes multicolores que l'on aime à nouer sur soi, en ceinture, ont été expédiées par des Suisses ou des Teutons.

Mais quel que soit ici l'effort de la femme vers la parure, nous habitons un pays primitif; il est logique que, selon l'ordre naturel, l'homme prétende y être vêtu avec plus d'éclat que sa

compagne : comparez, je vous prie, un paon à sa paonne, un coq à une poule. Ce sont donc les gens de poudre et les gens d'église qui consommeront pour la parade ces velours de coton et de soie brochés, ces satins rayés ou unis, que la France, l'Allemagne et la Suisse envoient en concurrence.

Je ne me suis pas contenté de suivre les jolies femmes à la boutique d'indiennes, et d'observer les élégants chez leur fournisseur et chez leur armurier. Quand j'ai été rassasié de les contempler dans les extases où les jettent le toucher de nos vieux sabres de cavalerie, les lames à double tranchant et double gouttière, j'ai passé derrière l'étal, et au marchand lui-même, assis sur sa planche en tailleur, j'ai demandé :

— Et toi?... D'où viens-tu? Où achètes-tu toute cette denrée?

Il y a ici un grand nombre de petits boutiquiers arabes. Ils s'approvisionnent à Aden; ils ont derrière eux une banque juive ou arabe pour les soutenir; tout le commerce de détail de Harar est dans le même cas : ces échoppes ne sont que les façades d'importants entrepôts que je suis allé visiter. En faisant toute la part honorable qu'ils méritent aux établissements français de Brun, de Kahn et de Deynaud, on peut dire qu'à cette heure le commerce de Harar est accaparé par deux maisons indiennes, Mohamed-Ali, Taïb-Ali-Ak-Barali, de Bombay, et une maison grecque dont le siège est à Marseille, les Livierato. Nos négociants disent, avec un mouvement bien naturel de dépit :

— Comment voulez-vous que, sur le terrain de la vente au détail, nous luttions avec ces Hindous Banians? Ils vivent comme des oiseaux, sans un liard de dépense, sans besoins, sans frais de représentation d'aucune sorte; ils se contentent d'une piastre de bénéfice sur une pièce d'étoffe qu'ils débitent à la coudée.

Si peu voyageurs que soient nos Français, il suffit qu'ils aient traversé la Méditerranée et mis le pied sur le quai d'Alger pour s'être avisés que la ville, même les escaliers des hôtels,

étaient envahis par ces marchands hindous, coiffés, comme d'une boîte de dragées, du petit « topi » en velours brodé d'or. J'ai emporté avec moi un vieux livre relié de veau, — la relation historique d'un long séjour qu'un Jésuite portugais fit en Abyssinie dans la première moitié du XVII^e siècle. Le P. Lobo conte qu'il y a trois cents ans il trouva les Banians installés, comme aujourd'hui, sur la côte orientale de l'Afrique. Il parle de deux d'entre eux, Xabanda et Xarraffi, « qu'on sait être dans la mer Rouge les maîtres de l'argent ».

Cette étrange confrérie religioso-commerciale, qui m'a fait penser à l'organisation de la Hanse, telle que j'en ai trouvé les traces conservées en Norvège dans un quartier de Bergen [1], envoie intarissablement sur les marchés orientaux d'Afrique et d'Asie de ces affiliés, qui vivent, sans charge de femmes ni d'enfants, dans une abstinence perpétuelle, dans une assistance mutuelle qui a un côté admirable, sans autre intérêt de vie que le gain quotidien et, à travers des lunettes à branches d'or, le commentaire de leurs livres sacrés. Il faut qu'on le sache en France, ce ne sont pas seulement les exceptionnelles vertus commerciales des Banians qui font d'eux des concurrents redoutables aux autres négociants, c'est encore l'appui et l'assistance qu'ils trouvent auprès de leurs patrons naturels et de leurs maîtres les Anglais. Tandis que nous nous appliquons à fermer avec des droits imbéciles notre porte de Djibouti, le Banian à qui vous montrez du velours et de la soie de Lyon précieusement conservés dans son arrière-boutique et à qui vous demandez :

— D'où cela te vient-il?

répond :

— De Bombay par Zeila.

Les tarifs douaniers sont dans ce chemin si complaisants, les

1. Cf. Hugues Le Roux, *Notes sur la Norvège.*

frets anglais s'offrent à si bas prix que ce coude sur l'Inde ne grève pas la marchandise hissée à dos de chameau sur le plateau abyssin. Nous autres, nous ne savons même pas tirer personnellement parti de nos supériorités naturelles. J'ai acheté chez un Banian de Harar des conserves de fruits en bocal qui arrivaient de Bombay. Elles portent cette étiquette : « Fruits français mis en bouteille par la maison anglaise de C..., à Bordeaux! »

J'ai noté plus haut que la bonne moitié de la fourniture d'importation était représentée dans l'Afrique orientale par la cotonnade américaine. Non seulement il en va de même dans l'Abyssinie, comme au Harar, comme dans les pays gallas, mais on peut dire que « l'aboudjedide » américaine, à la marque du « Chameau », qui sert à confectionner les « chammas » (toges à bandes écarlates), les chemises, les pantalons, les tentes des voyageurs, sert ici d'étalon monétaire.

La pièce d'aboudjedide — l'argot des marchands cosmopolites dit la « boudjiddite », — longue de 30 yards (27 mètres), au prix moyen de 4 thalers la pièce (10 francs) et généralement vendue aux marchands de détail ou aux « nagadis » (colporteurs par « grosses » de 20 pièces (218 francs), était le jeton qui servait aux uns et aux autres pour acheter le café abyssin dans les pays de production naturelle. La maison Livierato, qui depuis des années détenait exclusivement ce commerce de la cotonnade américaine, considérait certainement l'aboudjedide comme une monnaie dont elle se servait pour ses achats de café. De ce fait, elle fermait le marché aux négociants qui, comme nos Français, essayaient de soutenir leur vie sans spéculation, appuyés sur un bénéfice unique.

La crise que subit en Amérique l'industrie cotonnière a obligé la maison Livierato à relever, en Abyssinie comme ailleurs, la valeur du ballot d'étoffe qui lui servait de monnaie. Du coup, le prix du café a haussé à Limmou, à Djimma, à Kumma,

à Ennaréa, à Illou, dans tous les centres de production du Kaffa.

Mais quand les nagadis, poussant leurs bourricots, sont arrivés à Harar pour vendre leurs cafés au prix de hausse que leur imposait le ren-

Femmes harari.

chérissement de l'aboudjedide, ils se sont heurtés à la baisse qui bouleversait tous les marchés de café du monde. Ainsi l'équilibre a été rompu. Une grève de mineurs anglais a eu

ce contre-coup, certes imprévu, de modifier les habitudes séculaires de l'échange chez des populations du cœur de l'Afrique qui vivent autour des sources du Nil.

C'est la fin du privilège exclusif de l'aboudjedide américaine qui, après avoir eu son heure d'utilité commerciale, en arrivait à peser lourdement sur le marché d'Abyssinie. La substitution du chemin de fer au transport par caravane achèvera la déroute des anciens errements. L'heure est proche où la circulation active de l'argent monnayé ouvrira l'empire du Négus au commerce réel et aux chances d'une concurrence plus équitable dans ses pratiques.

Départ d'Harrar. Campement au lac Haramaya,
17 janvier 1901.

Mon départ a été quelque peu retardé par une crise de fièvre de notre ami Carette. Il paie ses années de brousse et n'est pas encore trop solide ce matin ; de plus, quatre de nos hommes sont par terre : fièvres et ophtalmie ; cela est cause qu'au lieu de grimper en mulet comme il était convenu dès le lever du jour, il est quatre heures de l'après-midi quand nous montons en selle. Cette dernière matinée s'est passée, bien entendu, en visites. Nous avons reçu et rendu en sens inverse toutes les politesses dont nous avions été honorés.

Le premier jour : Gratsmatch, nâgadaraz, missionnaires, etc...

Cette étape a fini à onze heures du soir non sans quelques émotions. Nos chameliers et nos mulets de charge (c'est-à-dire la tente, les couvertures, les bagages, les cuisines) avaient si bien pris les devants qu'à dix heures du soir nous étions perdus, sans lune ni étoiles, dans un marais coupé de fossés de steeple-chase où nos montures enfonçaient jusqu'au jarret. Toutes les fois qu'un petit feu apparaissait à l'horizon, ou s'allumait au flanc lointain des collines qui bordent cette plaine marécageuse,

on piquait de ce côté-là pour avoir des nouvelles. Personne n'avait vu ces gueux de chameaux ! Les coups de feu tirés en signal demeuraient sans réponse. D'ailleurs la piste était maintenant recouverte comme un tunnel de ces magnifiques euphorbes, candélabres qui forment ici la clôture de toutes les propriétés. Ils faisaient les ténèbres si opaques qu'on ne voyait plus ses mains ni les oreilles de sa mule.

Enfin, vers onze heures, un des feux sur lesquels on pique daigne répondre : c'est la première moitié de nos gens. Nous dînons avec eux d'une conserve de cornebeaf et d'un peu de leur boisson fermentée, cette eau miellée (le tedj) qui tantôt a goût de cidre mousseux et tantôt de cidre sur lies. Nos couvertures se sont égarées avec le cuisinier dans une autre direction. Pourtant, vers minuit on se met au lit. Vous vous doutez qu'on ne se déshabille guère, je garde même ma capote de soldat. Et malgré cela quel frisson aux épaules, vers six heures, quand le jour se lève !

Cependant, à peine le nez hors de notre tente toute frileuse que le brouillard a traversée, nous ne pouvons retenir un cri d'admiration. Les nigauds de chameliers ont campé à dix mètres des roseaux du lac Haramaya.

Imaginez dans ce cercle de montagnes un merveilleux miroir d'eaux lisses, à reflets d'argent. L'aurore éclaire en rose toute la partie occidentale. Il est si chargé d'oiseaux aquatiques qu'il en semble moucheté.

Nous tirons ici sans discontinuer deux heures durant. On a oublié qu'on était encore à jeun et c'est un magnifique massacre de gibier à plumes. Oies, canards, sarcelles, aigrettes. Coucher à Kersa.

La nuit est marquée par un incident comique et lamentable.

Vers deux heures du matin, deux coups de fusil Gras mettent tout le monde debout. La sentinelle vient de tirer sur une bête

énorme qui entrait dans le camp, débandait les mulets. Elle ne sait si elle a eu affaire à une hyène (elles sont ici énormes et dangereuses) ou à un léopard. En tout cas la bête est morte. On court à la place où elle est tombée ; on se trouve devant un malheureux âne que, depuis Daouanlé, montait en queue de caravane un jeune boy noir. Il ne faut pas rire, car le cavalier démonté prendrait mal les plaisanteries et l'homme de garde a eu raison de tirer.

Mais toute la fin de la nuit est perdue pour le sommeil ; de vraies bêtes fauves rôdent, cette fois, autour du camp. A cinq heures, quand on se lève, il ne reste plus du pauvre baudet que la carcasse : les deux cuisses, les entrailles, tout a été dévoré à vingt mètres de nous.

Je tue, pour la bonne justice, un aigle fauve qui vient tournoyer au-dessus des restes du pauvre aliboron. Il a des griffes effroyables et $1^{m},60$ d'envergure.

Kouloubi, 18 janvier 1901.

Ce même matin, sur la route du camp de Kouloubi, en un lieu dit Yabata, nous faisons, à flanc de montagne, dans les rochers et les hautes broussailles, une extraordinaire tuerie de pintades.

Quelle merveille que ce campement montagnard ! La Suisse n'a rien de pareil à nous offrir : seul le Tyrol encadre de telles étendues de terres arables, chargées de cultures, de troupeaux dans des décors de forêts.

Ici, au lieu du pin monotone, ce sont des thuyas géants qui dominent ; une foule d'arbres, eux aussi gigantesques, dont je ne sais pas le nom, leur font cortège. Et l'odeur des buissons fleuris qui, entre les lianes, tressent à leurs pieds une inextricable brousse, enivre, gêne presque. Je suis obligé de jeter un bouquet de jasmin que j'avais glissé entre deux boutonnières de mon dolman ; l'odeur m'en suffoque.

Tchalenko, 20 janvier 1901.

Le campement de Kouloubi, au-dessus d'une vallée admirable, a tous les désavantages de sa beauté alpestre. Depuis hier nous sommes par 2,400 mètres d'altitude et la nuit a été glaciale. Nos couvertures, nos fusils, nos selles qui cependant sont abritées avec nous ruissellent d'eau. Une rosée glaciale sert de descente de lit (car vous l'imaginez bien, on n'a pas le temps de faucher les herbes hautes à la place où la tente se dresse) ; il y a dans nos souliers des larmes d'aurore! Brrrr!

Je me souviens de ce matin de décembre où, des hauteurs de Caux, j'ai admiré le lac Léman. Il disparaissait sous un plafond de brouillard blanc qui semblait les vagues d'une mer écumante, déferlant, tout à l'entour, au flanc des montagnes. Nous avons à nos pieds le même spectacle sous le brillant soleil; mais, au fond de la vallée, il n'y a pas de lac : c'est la prairie qui fume ainsi en blanc.

Tandis que nos gens vont à l'étape, nous montons tous les trois sur une montagne voisine. Là, dans une ferme, fortifiée avec des palissades, de terribles épieux de bois, qui en font un camp retranché, le ras Makonnen a une place forte. Selon l'usage, il y fait élever, à l'écart des yeux, un jeune fils très cher. Là aussi est installée une station du téléphone impérial qui relie Harar à Addis-Ababâ. Nous voulons, si possible, saluer l'empereur et M. Ilg.

Je me rappelle mon étonnement, il y a quelques semaines, lorsqu'un négociant de Harar, qui était venu me visiter au palais du ras Makonnen, se leva assez brusquement au milieu de l'entretien et me dit :

— Onze heures!... Je cours au bureau du téléphone... J'attends d'Addis-Ababâ une communication urgente.

Certes, dans la belle demeure du ras, assis dans son fauteuil armorié, avec la panoplie de drapeaux français et abyssins entre-croisés au-dessus de ma tête, j'avais eu la sensation que j'habitais un royaume très civilisé. Mais le souvenir des mimosas, des lances, de la terre rougeoyante du pays des Issas que je venais de traverser, faisait malgré tout un contrepoids à ces impressions nouvelles. Et, à ce mot de téléphone, je dressai l'oreille. Je voulus voir le bureau harari où s'accomplissait le miracle.

Enceinte du ras Makonnen.

Jamais, dans mon cabinet de travail, je n'entends sonner le mystérieux grelot sans recevoir à fleur de peau le petit choc des sorcelleries. Faut-il le dire? devant le mur gris du bureau de Harar cette inquiétude s'aggrave. Il est moins merveilleux de voir la pensée ou la tendre parole des lèvres traverser intactes le brouhaha d'une grande ville, que de songer qu'à travers tant de lieues de forêts vierges, de montagnes abruptes, de ravins, de périls des animaux et des races sauvages, le verbe de l'homme fait aujourd'hui sa route, vainqueur de la solitude et du silence.

En revanche, ils rassurent, ils font sourire, ces bons poteaux gris, chargés de la double ligne des fils de fer, flanqués des isolateurs de porcelaine, qui vous guettent à la porte orientale

de Harar, pour vous montrer la route du couchant. Nous quittions tout justement la ville avec la chute de la lumière. Les paysans, les paysannes qui, dès l'aurore, étaient venus vendre leur foin, leur beurre ou leur bois, s'en retournaient vers les demeures campagnardes. Ils se hâtaient, satisfaits de la journée finie, du petit gain qui s'est transformé en une bouteille où le pétrole fait des glouglous, en quelques coudées d'aboudjedide dont on se drapera. Les poteaux du téléphone, soigneusement numérotés au fer chaud, marquent, de 80 en 80 mètres, les distances de l'étape. Et la piste rouge, entre les plantations de « kate » et de caféiers, les haies d'euphorbes-candélabres, vous avait l'air d'une route de France.

Le poste téléphonique de Kouloubi.

Dirai-je que cette illusion ne dure pas? A quelques lieues de Harar, le Tchercher commence, accumule ses hautes montagnes coiffées d'inextricables forêts, ses vallées, ses lacs giboyeux, toutes les splendeurs inconnues de la terre tropicale et vierge.

J'ai vu les belles forêts de cèdres d'Algérie, les repaires kabyles, la fécondité tunisienne et marocaine. Je ne soupçonnais pas le mystère de cette forêt vierge où vous guide le fil téléphonique du Roi des Rois.

D'où vient la lumière sous cette voûte obscure? Filtrée on ne sait d'où, elle semble jaillir de la surface des feuilles vernissées. La chute de quelque arbre, terrassé par la foudre, a tracé la piste, déblayé l'indécise clairière. Autour, au-dessus du fil conducteur, les arbres immenses s'enlèvent, opaques, sur l'écran de lumière diffuse. Ils laissent pleurer les lianes qui, après l'escalade de leurs cimes, retombent comme des cordages de la hune d'un grand mât. La fraîcheur de ces retraites, les brouillards qui montent au matin des sources que l'on entend sourdre propagent ici des revêtements de mousse. Ils veloutent les contours, les empêchent de se détacher, sur le fond, en lignes trop précises. Blondes qu'elles sont, traversées par la clarté propice, ces mousses mettent une auréole au front des lauriers prodigieux, une rampe de soleil le long de chaque branche, et, sur les manteaux de ces géants drapés d'ombre, des tremblements de clarté.

Souvent l'ingénieur hardi qui planta cette ligne de poteaux a rencontré dans un coude de la piste un arbre bien des fois séculaire. Il offrait l'appui de son tronc rigide. On n'a pas hésité à lui faire confiance. Dans l'écorce d'un faux ébénier, d'un thuya dont la chair rouge a les reflets du palissandre, on a enfoncé les deux grappins de fer, superposé les deux petites tasses de porcelaine. Tout alentour monte un bosquet d'églantiers et de jasmins. Il est si fleuri que l'odeur, rabattue par la voûte de la forêt, enivre, à demander grâce, le cavalier qui passe.

Ces branches robustes ont pourtant, dans leur longue vie, connu des minutes tragiques. A celle-ci qui chevauche le chemin comme un arceau de voûte, un lot de brigands naguère fut pendu. Leur fosse commune fait à côté de la clairière un léger renflement de broussailles. Les églantines y sont plus denses. Ces mécréants avaient essayé de semer la terreur dans un pays de paix pastorale : le bras redoutable de l'empereur les a atteints;

les femmes qui vont à l'eau, les nagadis qui vaquent à leur commerce, les pousseurs de troupeaux qui cherchent des places déboisées où la surveillance du pâturage est facile, peuvent maintenant traverser sans crainte les ombres de Kouloubi. Plus avant, plus avant! Les poteaux gris dévalent dans le creux des ravins, ils s'élancent à l'escalade des cols, ils disparaissent derrière les crêtes. On croit les atteindre, ils sont déjà redescendus dans les vallées labourables. Ils franchissent, en courant, les jungles, en cette saison chargées, comme d'une moisson mûre, des inutiles épis de cette « simbalette », la folle graminée qui envahit ici les pâturages adventices, périt dans les incendies allumés par les bergers et renaît perpétuellement de ses cendres.

Seraient-ce les hirondelles revenues d'Europe qui ont appris aux oiseaux d'Afrique que la parole de l'homme est moins dangereuse que sa poudre, qu'on peut la fouler impunément sous les ongles aigus de petites pattes? Les lignes du téléphone de Harar à Addis-Ababà sont un perchoir dont tous les jardins zoologiques du monde pourraient envier la richesse.

Ce fil est la balançoire favorite du merle tricolore qui, dans la splendeur de ses habits, mêle tous les éclats du lapidaire. Imaginez une coulée de lumière bleue, irisée et chantante, un ventre fauve de rouge-gorge, bardé d'une blancheur de cygne immaculée. L'oiseau vole? On n'aperçoit que la tache pourpre de son ventre et les petites plumes de neige qui dépassent cette sanglante tunique. Il se pose? On ne voit plus que le manteau bleu aux reflets de lophophore dont, au repos, il semble s'envelopper.

Toute une palette de perroquets lui dispute sa royauté d'arc-en-ciel : le jacasseur gris, coiffé d'une huppe à la Maintenon, qui, dans son bec vert, mâchonne on ne sait quelle querelle, et se sert de sa queue noire comme d'un balancier, toujours en mouvement, pour tenir sa colère en équilibre; la perruche-

kakatoès, à la crête rouge panachée d'orange, au bec écarlate, à la gorge vert pomme, au manteau gris, à la queue bleuissante des canards sauvages. Et le peuple des petits colibris, qui, à l'approche des oiseaux de proie, s'éparpille en un nuage de plumes et, sans les faire plier, se pose sur les épis frissonnants de la jungle !

Que de fois, à la lune, quand l'inquiétude de l'ombre a engourdi pour quelques heures le mouvement des caravanes, les fauves, dont nous lisons les empreintes sur la terre grasse, sont venus se frotter aux poteaux du téléphone de l'empereur ! Avec ces mouvements câlins qu'ils gardent dans l'ampleur redoutable de leur taille et dans les ressources inouïes de leurs muscles, ils se sont étirés, longuement, confiants, sous le petit fil qui porte la foudre.

A Kouloubi, le pavillon du téléphone est installé dans un enclos de pieux. Il est rond, construit dans le caractère des colombiers de nos fermes normandes. Mais la pierre n'entre jamais dans ces édifices provisoires qui suffisent aux Abyssins. Un poteau central en thuya de 5 à 6 mètres de haut porte le plafond, à la façon d'un parasol chinois. Le squelette en bois de cette chambre ronde est mis en chair avec du torchis d'herbes et de terre mêlées. Un banc circulaire en terre permet aux visiteurs de s'asseoir. Le téléphoniste a un petit siège de bois boiteux, mal équarri. Il est installé devant le poteau central qui supporte la toiture et aussi, à hauteur d'appui, l'appareil mystérieux.

Ce dimanche 20 janvier est le premier de l'an abyssin, et les vœux pour l'année nouvelle sont nécessairement arrosés d'un flot de « tedj » (on sait que cet hydromel mêle les fermentations du miel et de la plante amère qu'on nomme ici « guécho »). Nos gens ajoutent à cette collation improvisée l'absorption, extraordinairement rapide, de morceaux de galette, trempés dans de la sauce au berberi (poivre rouge).

Pendant ce temps, le jeune téléphoniste demande, sur mon désir, la communication avec Addis-Ababâ.

Que les abonnés du téléphone parisien se consolent! On peut être « Lion victorieux de Juda », Rois des Rois, arrière-

Types harari.

petit-fils de Salomon et de la reine de Saba, négus d'Éthiopie, on n'empêche pas le préposé au poste de Derou d'interrompre la communication du préposé au poste de Kouloubi pour demander au préposé de Kounni s'il a passé une nuit parfaite; il faut souffrir que le préposé de Laga Hardin annonce au préposé de Tchoba qu'il a toutes sortes de satisfactions avec sa selle neuve, et si Addis-Ababâ vous répond avec impatience :

— Je ne vous entends pas! Parlez moins près de l'appareil!... Il y a ce matin une « friture » abominable!...

C'est tout bonnement parce que les préposés de Harar et de Baltchi prêtent l'oreille, à seule fin de savoir ce qui se dit d'intéressant tout le long de la ligne.

Brusquement le préposé recule d'un pas. Il salue, il se prosterne. On dirait que devant lui surgit une apparition auguste :

— Que se passe-t-il?

On vous répond avec des lèvres hésitantes :

— C'est le Négus... Le téléphone vient d'être, sur son ordre, rattaché au guébi (le palais)... L'empereur parle.

On entend distinctement la voix redoutée. Elle dit avec une intonation bienveillante :

— Êtes-vous bien portant?... Satisfait de votre voyage?... Je suis impatient de vous voir...

Le préposé de Kounni a décroché ses écoutoirs. Laga Hardin et Tchoba tremblent au bout des fils, car aujourd'hui la voix de l'empereur porte plus loin que celle du lion. Jusqu'à l'extrême frontière de son royaume, au cœur du pays de la conquête, elle se fait entendre, impérative et calme. Elle veut, — et ce qu'elle a ordonné sera le destin pour les justes et pour les méchants.

Après cela on comprend que le téléphone n'ait pas eu pour ennemis de la première heure les seuls éléphants qui battaient les poteaux de leur trompe et les singes gourézas qui dansaient sur le fil comme des baladins de cirque; tous les gros fonctionnaires qui, dans le recul de leurs gouvernements, vivaient en paix, protégés par les forêts, les ravins et les plateaux contre les ordres du maître, ont senti que ce porte-voix allait les faire rentrer dans le rang d'une obéissance. Donc, sourdement, ils ont armé de pierres la main des ignorants; ils riaient en secret quand un beau tireur prenait les isolateurs de porcelaine pour cible de ses balles, quand un Galla en maraude rompait le fil pour en faire une bague à sa lance.

Ces jours de la résistance sont finis. Les fauves et les antédiluviens s'écartent de la route désormais trop fréquentée. Le petit peuple a compris qu'elle était bienfaisante, amie d'une supérieure justice, cette volonté, qui, maintenant, jusqu'au bout du pays de conquête, vole, portée par la foudre.

Pour moi, quand je cherche à rendre sensible par une image l'œuvre de ce souverain à figure basanée qui veut brusquer l'histoire, remettre son pays, isolé depuis des siècles, dans le courant de la civilisation, je ne vois point de plus saisissant symbole de son effort que ce fil qui, à travers tant de solitudes, de plateaux, de ravins et de forêts vierges, vient au-devant du voyageur de bonne volonté pour lui apporter cette parole accueillante :

— Nous sommes impatient de vous voir.

...Nous devons aujourd'hui déjeuner et faire halte à Tchalenko dans un domaine de M. Chefneux. C'est une magnifique plaine de sorgho entourée de montagnes boisées. Les essences d'arbres précieux, leur disposition en bouquets, la couleur de la terre dans les allées, tout concourt à donner cette sensation d'un beau parc à l'abandon, qui se renouvelle ici à chaque détour du chemin.

Ce dimanche 20 janvier était pour nos gens et pour les fermiers de Tchalenko le premier jour de l'année, j'ai donc ouvert ma malle à cadeaux et récompensé chacun selon ses mérites. Ceux de nos hommes qui ont tué l'éléphant ou le lion ont reçu de petites chaînes dorées. A la mode du pays et comme signe d'honneur, ils se les sont suspendues à une oreille. J'ai aussi fait quelques largesses à l'adresse des femmes qui nous fabriquaient des ragoûts au poivre rouge où il serait imprudent de tremper son pied sans botte. J'ai gâté des petits enfants. Cela me faisait autant de plaisir qu'à eux-mêmes.

Du coup j'ai gagné l'amitié du demi-frère de Zarafou, un certain Djimma dont je viens de faire la connaissance. C'est un

chasseur, un peu brigand, de la même trempe que son frère. Il y a six mois, sur la route du Somaliland, il a tué seul un rhinocéros ; la bête avait reçu la balle au cœur, mais comme elle faisait mine de se débattre il lui a coupé les jarrets au sabre. Il nous apporte les deux cornes du monstre. Selon l'usage du pays il en devait une (la plus forte) à l'empereur ; mais il a expliqué qu'il réservait ce trophée pour son maître et le gouvernement a renoncé à son droit.

Puis voici la superbe défense d'un éléphant tué dans des conditions analogues par cet excellent Djimma. L'autre défense, celle sur laquelle l'animal est tombé pour mourir, appartenait à l'empereur. Elle lui a été remise. Pour la trompe de l'éléphant, elle sèche au-dessus de la porte de l'enclos de Djimma, selon la mode qui veut qu'on orne ces entrées d'un glorieux trophée de chasse.

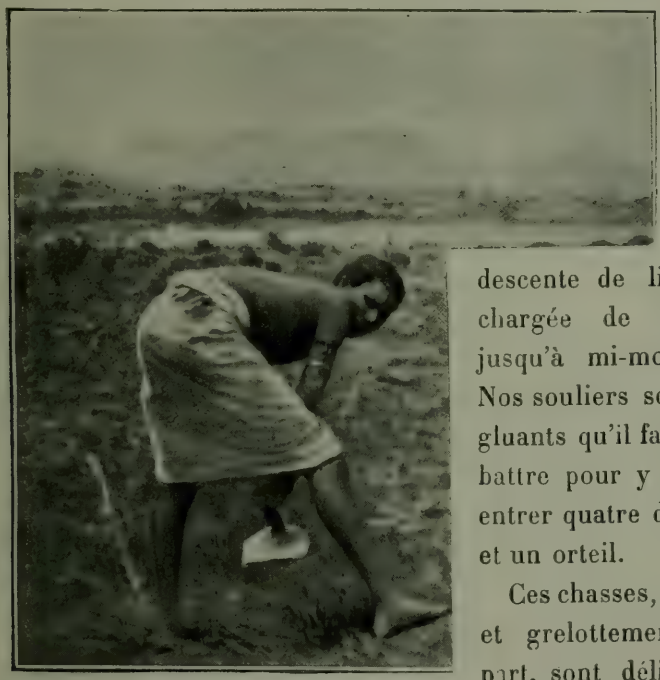
Camp de Bourka, 22 janvier 1901.

Nous avons marché tout le jour dans une vraie voie triomphale, au milieu d'une forêt vierge qui finit par s'ouvrir pour encadrer des prairies chargées de zébus. L'eau coule ici entre des cressonnières où nous ne manquons point de nous approvisionner. Privés que nous sommes de légumes et rassasiés de viande de chasse, la perspective de cette petite salade verte mêlée à des haricots qu'un capucin de Kouloubi m'a envoyés par exprès nous cause d'avance un plaisir dont je ne soupçonnais pas l'acuité.

Mercredi, 23 janvier 1901.

Toujours Bourka. Il a été décidé que l'on donnerait dans cette prairie fertile, mais combien humide ! un jour de repos aux hommes et aux bêtes. Pour en profiter, nous nous levons dès

six heures, avec le jour, afin de battre cette montagne boisée. On n'a pas ici grand mérite à être matinal. A partir de cinq heures, l'humidité est telle que l'on ne peut plus tenir sur son petit lit de sangle où l'on frissonne. L'herbe qui nous sert de



Galla préparant un plant de caféier.

descente de lit est chargée de rosée jusqu'à mi-mollets. Nos souliers sont si gluants qu'il faut se battre pour y faire entrer quatre doigts et un orteil.

Ces chasses, rosée et grelottement à part, sont délicieuses. J'ai prolongé la mienne de six heures du matin à sept heures et demie du soir avec un intervalle de deux heures pour déjeuner et changer de mulet.

Ma matinée avait été des plus brillantes. Sur le coup de huit heures, le petit Issa Guellé qui m'accompagne en chasse me signale un frisson dans le taillis. C'était une antilope doucoula avec sa femelle. La bête est grosse comme un veau et merveilleusement encornée. Feu ! La femelle se sauve, le mâle tombe sur une épaule. Guellé se jette sur lui avec mon couteau ; l'Abys-

sin qui tenait mon mulet me lâche et se précipite à la curée. J'attends leur retour avec confiance. Ils reparaissent la mine longue. La bête a échappé dans les taillis où il est inutile de la suivre.

Je l'ai retrouvée le soir à quatre heures, dans un champ de sorgho. Elle était éventrée par quelque bête de proie qui avait surpris son agonie. Sa viande était perdue pour nous. J'ai du moins pris ses cornes.

J'ai eu le soir un spectacle vraiment dramatique. Je m'étais laissé surprendre par la chute du soleil dans cette forêt pleine de vie. J'ai assisté à la chasse à courre d'une antilope de haute taille poursuivie par une bande de ces redoutables chiens sauvages qui sont l'effroi des gens d'ici ; noirs et blancs, ils ont passé au-dessus de ma tête entre les thuyas, fantastiques, enragés, très pareils à des loups. La bête n'avait que peu de mètres d'avance sur eux : le dénouement est facile à prévoir. Je n'y ai pas assisté, mais Carette s'est trouvé ce matin nez à nez avec un de ces hurleurs qui achevait une proie. Les habitants de Bourka nous ont conté que depuis que ces chiens sauvages ont fait leur apparition dans la forêt, le gibier disparaît chaque jour davantage.

Cette journée, déjà si pleine, a été marquée, d'autre part, par un acte d'exercice illégal de la médecine.

Tandis que je déjeunais, un paysan est arrivé à cheval pour me demander de visiter sa petite fille, une enfant de trois ans qui étouffait.

L'enfant avait la coqueluche, la plus belle que j'aie entendu siffler de ma vie, avec toutes sortes de glaires entre ses suffocacations nerveuses que sa brave personne de mère lui allait chercher dans l'arrière-gorge, du bout du doigt. Cela rendait l'usage de l'ipéca à peu près inutile. Je l'ai fait administrer tout de même sinon « pour amuser la malade », du moins pour complaire à sa famille qui désirait à la consultation une sanction de remède.

Le pauvre père ne se tenait pas de joie. Fiers comme sont ces gens-là, il est venu se prosterner devant moi et baiser mes semelles d'espadrilles dans l'étrier.

Kounni, dimanche 27 janvier 1901.

Je me suis levé de mauvaise humeur et assez las, à cause de deux rats qui ont absolument voulu partager mon lit pendant la dernière nuit de Dabasso. Je me suis réveillé comme l'un d'eux me grimpait le long de la plante des pieds, qui, naturellement, sortaient au bout de mon lit. En effet, les couvertures n'ont point de matelas pour s'accrocher et elles nous quittent après deux ou trois heures de sommeil. Par bonheur j'étais logé dans mon sac et je n'ai senti les agréables petites griffes qu'à travers la toile. J'ai pris le parti d'allumer un « fanous » et de lire jusqu'à l'aurore. De temps en temps, les rats, qui aiment les livres (ceux de Kounni ont très peu d'occasions de satisfaire cette passion de gourmets et de curieux), reparaissaient au coin de l'oreiller.

Il n'y a pas comme une bonne étape de cinq heures, au pas, par des chemins montagneux, pour calmer les petites nervosités.

Nous apprenons d'un parti de marchands rencontré sur le chemin que le roi de Godjam est mort.

Il paraît que cette fin subite de Técla-Haïmanot (l'Éclat de la Foi) est un gros événement politique. Avec ce roi vassal de l'empereur Ménélik, disparaît, en Abyssinie, le dernier vestige de l'organisation féodale.

On le sait, en effet : jusqu'au milieu de ce siècle, l'Abyssinie était divisée en plusieurs royaumes, tels : le Choa, le Godjam, l'Amahrah, le Siémen et le Tigré ; — d'où le titre de « Roi des Rois », porté par le souverain, qui imposait aux autres sa suzeraineté. Imaginez le roi de Paris, obligeant les ducs de

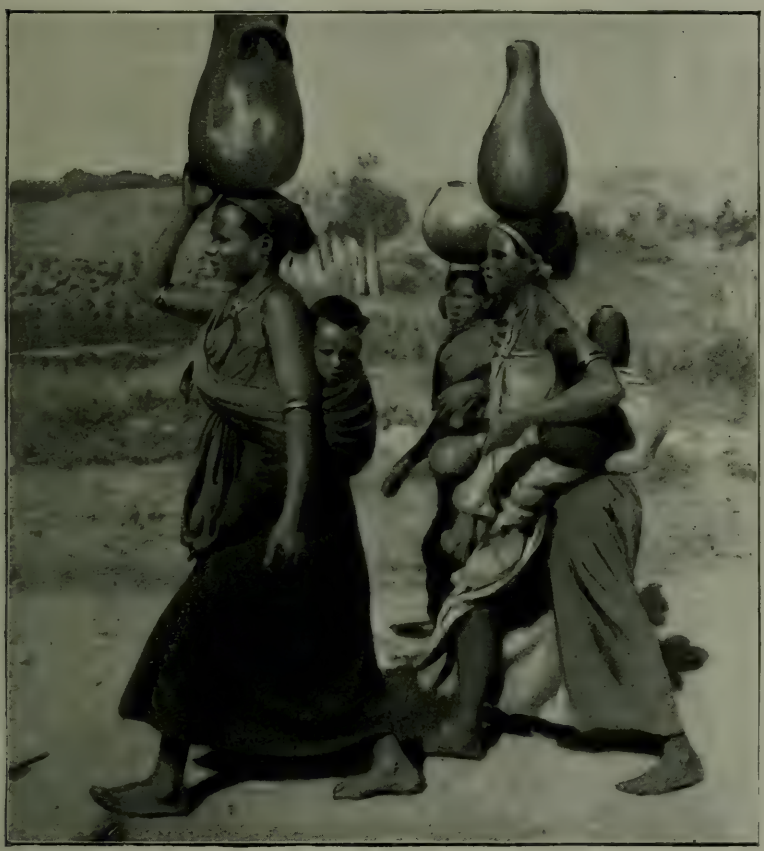
Bourgogne, d'Aquitaine, de Bretagne, de Normandie, etc., à faire, devant lui, acte de vasselage.

La tradition religieuse des Abyssins veut que cette couronne impériale se pose sur la tête du roi de Choa. C'est en lui que l'on aperçoit l'héritier de ce Ménélik, premier du nom, que la reine de Saba « conçut des œuvres de Salomon ». Et aussi bien les rois de Choa exercèrent-ils cette suzeraineté sans contestation jusqu'au milieu du XIVe siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'escalade du plateau abyssin par Mohamed Gragne.

Ce chef musulman s'était jeté, tout d'abord, sur le Choa qui est la province la plus riche du côté de l'est. L'empereur d'Abyssinie, roi de Choa détrôné par ce conquérant, dut momentanément chercher asile près de son vassal du nord, le roi de Tigré. On devine ce qui se passa de ce chef : le roi de Tigré estima que le roi de Choa n'était plus suzerain que de nom. Il s'empara de cette couronne impériale, que son hôte fuyard avait apportée dans ses bagages. Cette usurpation choquait l'attachement que les Abyssins ont pour leur tradition. Elle rouvrait la porte à toutes les ambitions, à toutes les contestations. Il fallait, pour qu'elle pût se soutenir, que le roi de Tigré fût vraiment plus fort que ses voisins de Choa, Godjam, Amahrah et Siémen.

Or, il arriva que le long exercice du commandement, la richesse et le bien-être corrompirent la lignée des empereurs du Tigré. On avait déjà vu passer sur le trône plusieurs rois fainéants, lorsqu'un maire du Palais, qui s'appelait Théodoros, se mit violemment à la place du fantôme royal qui soutenait mal la couronne. On sait les démêlés que Théodoros eut avec les Européens, au cours de ce siècle. A juger les choses au point de vue de l'histoire abyssine, il fut tout de même un grand empereur. Il faut voir en lui une sorte de Louis XI, superstitieux, astucieux, féroce, mais bon politique. Il passa son

règne à guerroyer contre les rois ses vassaux. Ceux-ci, en effet, fidèles aux idées traditionnelles, refusaient de s'incliner devant un usurpateur. Comme il craignait l'armée de son vassal,



Femmes gallas du Choa.

le roi de Choa, surtout la force morale que les souvenirs historiques, représentés par ce souverain, opposaient à son usurpation, Théodoros avait pris ses précautions. Il avait exigé que le roi de Choa lui livrât son fils, Ménélik. C'est ainsi que l'empereur actuel d'Abyssinie a été élevé comme un otage à la

cour de Théodoros. Les royaumes de Siémen et d'Amahrah disparurent, sous le règne de ce tyran. Il ne restait plus en Abyssinie que trois rois en présence, le roi de Tigré, le roi de Choa et le roi de Godjam, quand Théodoros, qui s'était attiré la colère des Anglais, fut battu par eux à Magdala et se suicida après sa défaite.

Cette victoire foudroyante n'avait pourtant pas donné aux Anglais le sentiment qu'elle leur ouvrait l'Abyssinie. Tandis qu'ils se retiraient après avoir frappé ce coup d'éclat, un ras, nommé Jean (Kassa), qui, au moment où les Anglais avaient fait irruption dans le Tigré, était révolté contre Théodoros, profita du désarroi pour s'emparer de Gondar. Maître de la capitale du Tigré, il se déclara « Roi des Rois », empereur. Mais il ne suffisait pas de payer d'audace, il fallait encore s'imposer par les armes à ses voisins les rois de Godjam et de Choa. L'empereur Jean réussit facilement à prouver au roi de Godjam qu'il était le plus fort. Au Choa, il se trouvait en face d'une organisation supérieure et de la tradition religieuse qui dans le roi de Choa apercevait l'empereur légitime d'Abyssinie. Jean ménagea donc son puissant voisin. Il vécut en paix avec lui jusqu'en 1889, c'est-à-dire pendant les dix dernières années de son règne. Il avait le roi de Choa, Ménélik, pour allié quand il mourut à Méttama dans une expédition contre les Mahdistes.

Ménélik héritait naturellement de la couronne impériale. Avec lui la tradition abyssine était remise sur ses pieds. Gondar, la capitale des Tigréens, rentrait dans l'ombre; Entotto, l'ancienne capitale du Choa, recouvrait son importance historique. Le crédit moral dont Ménélik disposa, dès le jour de son avènement, a — extérieurement à ses qualités personnelles — sa source dans ce roc solide : une tradition séculaire.

Dès cette minute il eût été facile de supprimer le roi Godjam, dont le roi de Choa avait eu à se plaindre dans plus

d'une occasion. Mais, estimant sans doute que la générosité est une bonne politique, Ménélik déclara qu'il laisserait le roi de Godjam mourir sur son trône. Il ne voulait pas dépouiller un vieillard des apparences de la royauté. Técla Haimanot est mort avec une figure de roi. Cependant la situation privilégiée dont l'empereur avait voulu lui laisser le bénéfice finit sûrement avec lui. Ses fils ne lui succéderont pas. A supposer que l'empereur veuille se servir d'eux, il en fera des fonctionnaires, des ras. L'œuvre de l'unité de l'Abyssinie, sous le commandement d'un empereur unique, dont le titre de « Roi des Rois » n'évoque plus qu'un souvenir historique, est désormais achevée.

A 3 heures, arrivés à la place de notre campement, nous essayons de téléphoner à M. Ilg. Il y a de l'orage dans l'air et les téléphonistes de la ligne Addis-Ababâ-Harar ont, ces jours-là, une excuse excellente pour supprimer les communications. Hélas! elles ne sont que trop bonnes. Vers 7 heures du soir la pluie commence à ruisseler. Nous étions depuis 4 heures, longtemps avant la chute du jour, enveloppés d'étranges ténèbres ; elles montaient des gorges comme une fumée lente, un brouillard de soie, au ton terne d'un deuil usé et effiloché de pauvresse. Vers 6 heures, il commença de nous envelopper, et les mulets de charge, porteurs de notre tente et de nos chances de souper, n'arrivent toujours pas !

Vers huit heures, une estafette, envoyée à leur rencontre, revient conter que l'étape leur ayant paru trop dure pour leurs bêtes, les muletiers ont tout simplement campé au bas de la dernière montée et qu'ils se désintéressent souverainement de ce que nous pouvons devenir à 3,000 mètres (exactement 2,915) d'altitude, sans tente et sans vivres d'aucune sorte.

Nos hommes sont tout à fait à jeun depuis cinq heures du matin. Ils ont, pour la plupart, fait l'étape à pied. Leurs loques pleuvent l'eau comme des gouttières et les Issas, particulière-

ment, montés de leur pays torride à ce déluge d'hiver montagnard, nous font grande pitié.

Nous avions réussi à allumer un feu qui, dans ces conditions, produit, on l'imagine, plus de fumée que de braise. Chacun souffle dessus à tour de rôle et le sport consiste à rabattre la fumée pour l'envoyer, couchée en une seule nappe, dans les yeux de son voisin. On s'amuse comme on peut, dans une nuit d'orage à 3,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan Indien.

Vers 9 heures, quatre bourricots paraissent pourtant, escortés du soldat que l'on nous a donné à Harar. Il a sommé les muletiers de nous envoyer au moins notre tente et il a surveillé la montée du convoi. C'est une histoire de hisser cette maison de toile dans la pluie et dans le vent. Je prends avec moi les hommes qui veulent coucher par terre entre mon lit et celui de Soucy, les autres se rangent sous le petit auvent que la tente fait dans la saillie extérieure de son toit au-dessus des piquets. Et nous cuvons, les uns et les autres, sans délire, le médiocre hydromel que des chapardeurs ont obtenu chez des paysans du voisinage.

Kounni-Boroma, 28 janvier 1901.

On se lève sans difficulté à la pointe du jour de ces lits dont les toiles mouillées n'ont pas séché de la nuit. J'ai le désir de réchauffer un peu mes articulations avant de monter en selle. J'entre seul dans cette forêt profonde de Kounni que nous devons traverser à l'étape de ce matin.

Jamais je n'ai eu l'impression aussi nette que je devenais poisson dans un aquarium. Pas un atome de lumière ne pénétre sous cette voûte, qui ne se transforme en rayon vert pâle. La forêt est peuplée de ces grands singes gourezas, à la longue fourrure noire et blanche, dont j'ai déjà tué quelques bons types. Les bonds qu'ils font à la cime des arbres, d'un arbre

à l'autre, dépassent les plus extraordinaires voltiges des trapézistes volants que vous ayez pu applaudir au cirque. On n'imagine pas, sans l'avoir vue, leur audace, les ressources de détente de leur échine, l'habileté de leurs quatre mains. J'en tue deux. Le premier tombe dans un fourré où personne ne peut l'at-

Le courrier Buh.

teindre, il faudrait travailler longtemps à la hache pour se frayer un chemin jusqu'au pied de l'arbre. Je croyais avoir seulement blessé le second qui ne se détachait pas, mais au bout de dix minutes les forces lui ont manqué; il a lâché ses quatre mains. Il est tombé, lourdement, comme un fruit mûr. Toutes ses

entrailles étaient à l'air. Il a fallu pourtant l'achever, comme un fusillé, d'un coup de revolver dans l'oreille.

Vallée de Boroma.

Le camp est installé sur un terre-plein que des montagnes entourent. A nos pieds, il y a de l'eau courante entre des cadenats géants et ces faux bananiers, que vous pouvez admirer dans la plupart de nos jardins publics. Carette est parti tuer des pintades, qui varieront agréablement notre ordinaire. J'entends tonner son fusil qui ne parle jamais en vain. Pendant ce temps, je noircis du papier, un gros courrier pour la France.

J'envoie mes lettres à la côte par un de nos Issas, Buh. Il va s'en aller, tout seul, son fusil à l'épaule, et ma lettre nouée dans un coin de la couverture dont il se couvre la tête pour dormir. Je lui fais cadeau, au moment du départ, d'un beau porte-monnaie de cuir rouge avec un thaler dedans. Il le cache tout de suite. Que ne donnerais-je pas à celui qui m'apporterait des nouvelles de France?

Camp du lac Tchercher, 30 janvier 1901.

J'ai quitté Kounni-Baroma avec la joie d'un écolier dont les vacances commencent. Adieu les affaires! D'ici Addis-Ababâ, je n'écrirai plus que ces notes quotidiennes. A supposer que nos chasses me laissent le loisir de griffonner autre chose qu'une date sur un carnet. Nous projetons en effet d'abandonner le gros de notre troupe à Laga Hardin, pour aller poursuivre la bête sauvage loin des pistes de nagadi. Nous retrouverons nos gens vers le 11 février, à Teditcha-Malka, afin d'entrer avec toute la pompe convenable dans le royaume de Choa.

Aujourd'hui, le terme de l'étape est sur les bords du lac

Tchercher. On monte en mulet après déjeuner pour aller battre les bois qui ceignent le lac. Cette grande coupe d'eau est, paraît-il, entourée de roseaux et de marais qui mettent à l'abri de notre plomb les canards, sarcelles, oies sauvages que nous distinguons avec nos jumelles et qui s'ébattent sur ce miroir tranquille, encore plus pullulants que sur le lac Haramaya. Dans les gorges, le lion est abondant et aussi l'antilope doucoula, celle qui est grosse comme une vache bretonne.

Je voudrais photographier le lac dans sa longueur, car ces régions du Tchercher ne sont soumises que depuis trois ou quatre ans. La carte que nous avons dans les mains trébuche à chaque pas.

Un riverain se propose pour me montrer, au travers du marais, un chemin qu'il connaît. Il passe devant moi avec sa mule. Carette et de Soucy suivent à deux portées de fusil. L'homme a une mule grosse comme un rat. Il la tire par la bride. Moi je suis en selle, ma mule piétine ce qui ressemble au chemin... et, brusquement... la terre s'ouvre sous moi... où je ne sais quoi qui n'est pas de l'eau, qui n'est plus de la terre et qui nous manque, à ma bête et à moi, sous les pieds. D'un seul coup, elle vient d'enfoncer jusqu'aux épaules, moi qui la monte, jusqu'aux cuisses, et nous enfonçons toujours. Je ne sais plus trop sur quoi j'ai trouvé un point d'appui pour me jeter de côté et saisir la main que me tendait Djimma. Dans une circonstance analogue, M. de Munchausen s'enleva par la queue de sa perruque. Je n'ai pas la même ressource. J'abandonne lâchement ma monture à son destin. Je sors du marais comme je peux, elle de l'autre côté. Mais dans quel état, mon Dieu !

Il faut pour aujourd'hui renoncer à la chasse. Du moins ai-je eu cette consolation platonique : les autres ont à peu près manqué leur journée. Carette rentre à 7 heures fourbu, exaspéré par une suite de malchances. Il a longtemps marché dans la

jungle parallèlement au remous d'herbe d'une bête dont il apercevait les oreilles et qu'il tenait pour le chien de l'homme ingénieux qui m'a guidé au travers du marais. Soudain ce chien bondit. Ce n'est pas un chien, c'est un léopard. Notre ami n'a pas le temps d'abaisser sa carabine, déjà la bête a disparu. On jette en vain des pierres dans des touffes de mimosas.

Je n'écoute cette histoire que d'une oreille. La chasse pour le moment me répugne. Je suis bien plus affecté d'apprendre que les muletiers ont recommencé leur plaisanterie de la veille, qu'ils sont tranquillement demeurés à l'étape de Boroma pour rechercher une bête qu'ils ont perdue et refaire les autres. On installe nos trois lits côte à côte dans le petit bonnet de police de Carette. Nous sommes si serrés qu'il faut laisser une des façades ouverte ; la tente ne joint plus.

Tchféa-Inani, 31 janvier 1901.

Les muletiers nous ont dépassés pendant la nuit, — ils préfèrent la fraîche pour voyager, — ils sont allés camper à une quinzaine de kilomètres d'ici, à Tchéfa-Inani. Nous courons après eux.

Le camp est planté à deux pas d'une rivière dans de hautes herbes si pleines de mouches que l'on n'a pas une seconde de repos. Nous recevons fort à propos une visite qui nous distrait de ces petites misères.

C'est un joyeux personnage d'une quarantaine d'années enveloppé dans une chamma immaculée avec des bandes de pourpre du bon faiseur. Celui-ci est un colonel en retraite — un chef de mille. — Il a reçu, au cours de la guerre italienne, une balle au front. Elle lui est sortie derrière la tête.

Cet homme est l'image même de l'optimiste. Il nous dit dès la quatrième parole :

— Quel dommage qu'il faille un jour mourir !

D'ailleurs il nous apprend qu'il possède ici, là « quatre maisons qui se tiennent comme les doigts de la main » et « plus de cent vaches ». « Le ras le sait ». Cette formule revient à la fin de chacune de ses déclarations comme le refrain d'un couplet.

Il s'agit du ras Makonnen. Notre colonel ayant appris que le ras venait de se remarier à Addis-Ababâ, s'est mis en route pour grossir son cortège de retour. Il voyage en bon équipage avec quatre gardes du corps armés de fusils Gras, un merveilleux cheval recouvert d'une housse de pourpre, que l'on conduit en main, une mule pour la route, une jolie tente en aboudjidide pour dormir, et — comme il faut avoir toutes ses commodités sous la main — une femme de chambre charmante qui n'a pas l'âge canonique.

Cette gracieuse personne est invitée par notre nouvel ami à nous verser de l'hydromel. Elle l'apporte sur son épaule. La petite fièvre que j'ai prise dans le marais me porte à trouver ce rafraîchissement délicieux, et tandis que nous buvons, « afin de nous protéger du mauvais œil, » les quatre soldats du chef de mille nous entourent de leurs manteaux déployés.

Une bonne nouvelle avant de nous endormir. Les guides que nous avons envoyés aux nouvelles nous apprennent qu'il y a dans le voisinage du rhinocéros et de l'éléphant. Mais c'est chasse réservée et il faut solliciter la permission de l'empereur. Nous la demanderons demain par le téléphone.

Camp de Laga-Hardin, 1er février 1901.

Laga-Hardin est une belle terrasse au-dessus d'un formidable torrent. Une montagne se lève derrière.

Il y a eu cette nuit une débandade de toutes nos bêtes. L'hyène hurlait à 10 mètres de la tente. Je me suis levé vers 2 heures

du matin et j'en ai fait le tour du camp dans l'espérance de l'apercevoir et de tirer un coup de fusil. Le ciel était sur fond de lune claire, tout moutonné de nuages blancs. J'ai aperçu à 200 mètres du camp des rôdeurs louches. Ils passaient, en ombres chinoises, dans les éclaircies d'arbres. Mais nous sommes environnés de tentes de « nagadi ». Ils se serrent, eux et leurs bêtes, à cause de l'abondance des animaux féroces. On ne peut lancer ainsi dans les demi-ténèbres une balle, qui, jusqu'à 3,000 mètres, va porter la mort.

La journée se passe en préparatifs pour l'excursion de chasse que nous projetons dans la brousse.

Notre nouvel ami, « le chef de mille », vient dîner sous la tente. Dîner épique où il est question des femmes, de l'excellence de la religion et de la politique abyssines. L'homme a la langue bien pendue et de la philosophie ; il me renseigne volontiers sur l'organisation de l'armée abyssine.

Elle se divise, comme chez nous, en deux grandes forces distinctes : l'armée permanente et l'armée de réserve.

Chaque « Ras » a, sous ses ordres, un corps de troupe proportionné à la richesse de la province qu'il administre. La réunion de ces différents corps de troupes constitue l'armée permanente ; il faut ajouter la Garde Impériale, groupée autour du Négus, à Addis-Bada.

D'autre part, chaque terre privée doit, en cas de guerre, fournir un certain nombre de soldats, non pas *armés* mais *équipés*, un mulet, un âne, et un mois de vivres. Cette contribution est proportionnée à la superficie légale et aux ressources de chaque terre. Elle constitue l'armée de seconde ligne. Cette armée de réserve est généralement composée d'anciens soldats. Le service n'étant pas obligatoire en Abyssinie, ces soldats servent de remplaçants volontaires et salariés aux propriétaires qui n'ont pas d'éducation ou de vocation militaire.

Les chiffres que me donne notre chef de mille reproduisent exactement les estimations du gratzmatch Banti. L'armée permanente est forte d'environ 200,000 soldats professionnels, recrutés par l'engagement volontaire. Les troupes de seconde ligne sont évaluées à un chiffre peut-être supérieur, mais qui, dans tous les cas, n'est pas inférieur à 200,000 hommes.

Paysans gallas.

Pour armer cette foule de soldats, le gouvernement abyssin dispose à l'heure actuelle de plus de 600,000 fusils. Toutes les troupes d'armée permanente sont pourvues de fusils à tir rapide : le fusil Gras ou le Berdan russe. Les troupes de seconde ligne sont également armées par l'empereur.

Pour ses munitions de guerre, Ménélik est encore tributaire de l'Europe, mais la construction d'une cartoucherie, à Addis-Ababâ, est à l'étude.

En temps de paix, ces corps d'armée sont entretenus sur les revenus des provinces auxquelles ils sont affectés. Des dépôts de vivres et de munitions sont dispersés sur la surface du pays. Ils assurent, en cas de guerre, la rapidité de la mobilisation et du déplacement des troupes. C'est cette organisation dont on n'avait pas d'idée, qui, en 1895, a permis à l'empereur Ménélik de faire face à l'invasion italienne avec une facilité qui, en Europe, a étonné les milieux militaires.

Je touche à chaque instant à des rouages d'administration, qui fonctionnent avec une précision presque méticuleuse. On ne trouve pas seulement à Laga Hardin du lion et du rhinocéros : on y découvre, avec quelque surprise, un poste de douane et un bureau téléphonique. Le fonctionnaire des douanes se fait montrer le laisser-passer que l'on m'a donné à Harar. Il compte nos fusils, veut connaître le nombre de nos caisses de cartouches.

Le directeur du bureau téléphonique me rappelle que l'éléphant, étant chasse réservée, je ferai bien, pour m'éviter tout ennui, de demander à Addis-Ababà la permission de faire une battue. Je me hâte de suivre un si bon conseil. Je fais seulement un peu la sourde oreille, à l'avis affectueux de ne pas trop m'attarder sur les pas des oryx, que M. Ilg m'envoie avec l'autorisation sollicitée. Nous sommes au seuil d'un pays vierge, où les plus grandes bêtes de la création pullulent. Qui sait si, à l'heure du retour, j'aurai le loisir de les poursuivre ?

Camp de Teditcha-Malka, 11 février 1901.

Aujourd'hui 11 février, après huit jours de chasse, nous avons rejoint nos hommes laissés à Laga Hardin le 3 février dernier. C'est le cas de dire que nous rentrons tout couverts de gloire, de poussière et de sang.

Le 3, battue au lion et au rhinocéros dans le torrent de Laga Hardin[1]. Le 4, poursuite de l'antilope oryx et de l'au-

Ferme et bœufs zébus.

truche autour du camp d'Ardéga. Le 6, campement au Pont de l'Aouache et marche de nuit pour atteindre le pays des Carayou.

1. Le récit de ces chasses sera publié ultérieurement.

Le 7, au pied du mont Fautalé, nous débouchons dans un véritable Paradis terrestre. L'antilope de Sœmmering est par troupeaux de centaines. Le 8, nous sommes à l'affût au bord du fleuve. Alors a commencé un extraordinaire massacre de caïmans, d'hippopotames, de pélicans, de marabouts, d'antilopes bubal, de pintades et de francolins. Ceci est proprement la terre de chasse où saint Jean l'Hospitalier perdit le respect de la vie et compromit le salut de son âme. Je renvoie à d'autres heures le récit de ces surprenantes tueries ; mais comment ne pas dire un mot de la terre que je viens de fouler, du pâturage vierge qui nourrit, fait pulluler toutes ces bêtes? Comment ne pas saluer au moins d'un signe de tête ces guerriers aroussi qui sont venus voir, en reconnaissance, quels hommes blancs osaient s'installer le long de l'Aouache à leurs places d'affût.

Je songe surtout à un petit parti de ces guerriers chasseurs rencontrés à 3 heures du matin, sur la fin d'une marche nocturne. Imaginez pour le costume et toute l'allure des Peaux-Rouges du temps de Cooper. Ceux-ci étaient presque nus. Un seul s'enveloppait dans la peau d'un léopard qu'il avait tué à la lance. Ces gens n'ont ni poudre ni fusils. Sur leurs excellents chevaux, presque aussi nus qu'eux-mêmes, les orteils appuyés sur un petit étrier qui ne soutient que l'orteil, ils razzient au galop les grandes plaines du pays carayou. Ils forcent le gibier et quand, à bout de poumons, il s'arrête à leur distance, ils le tuent avec le javelot. Dans ces conditions un de nos sauvages avait gagné le droit de porter à son index la bague en peau d'hippopotame. Son voisin portait au bras des bracelets alternés de cuivre et d'argent, une « semaine » de 24 cercles. 24 hommes tués. Je demandai :

— A la guerre?

Et nos gens de répondre :

— Ou derrière les broussailles.

Puis ç'a été le 9 février, par 1,030 mètres d'altitude, la reconnaissance du lac Métahara.

Impossible d'imaginer un paysage plus effroyable. Les anciens auraient placé ici les sources du Styx. D'affreuses odeurs de chlore se dégagent on ne sait d'où et vous prennent à la gorge. Une lagune qu'on dirait abandonnée par la mer baissante entoure le lac et sa ceinture de joncs. Nous avons marché dans les traces

Huttes au pays carayou.

fraîches que laissent ici les antilopes afin de ne pas recommencer avec nos mulets mon aventure du lac Tchercher. Nous avons contourné cette masse d'eau grise, vaguée par le vent, pour trouver la terre ferme qui était derrière. Le mont Fautalé avec sa crête de pierres implacables et nues, découpées en dents de scie, se reflétait dans ce miroir de vif-argent. Des verdures, à demi grasses, tapissaient, comme d'une mousse de vert-de-gris, les élévations de terrain qui nous entouraient. Des cactus anémiques essayaient de pousser entre les roches couleur de houille. Le sol était jonché de cailloux noirs, de fragments de laves calci-

nées qui avaient la forme d'escarbilles et donnaient à toute cette région l'aspect d'un immense dépotoir.

Je n'avais pas encore vu de terre aussi giboyeuse que les solitudes qui sont derrière ce lac. Au moment du souper il y avait quatre antilopes par terre. On les a dépecées dans les ténèbres. A la lueur du feu, autour de ma tente, c'était un véritable charnier. Si habitué que je sois maintenant à ces étripages, l'odeur du sang me suffoquait presque. Je me suis rappelé l'appétit qui nous montait aux dents, au collège, quand nous traduisions dans Homère les belles histoires d'immolations, de rôtissages de bœufs entiers au plein air des camps. Quand toute cette chair, encore palpitante, roussit au feu, quand les graisses pétillent, quand les cornes fondent, il faut avoir gagné un robuste appétit sur le chemin pour que les morceaux de venaison qu'on avale, ainsi, sans assaisonnement, sans verdure et sans pain, ne vous restent pas, comme du bouchon, dans le gosier.

Cette orgie de meurtres a fini comme elle avait commencé :

Nous rapportons une antilope oryx avec son masque tragique d'arlequin blanc et noir, ses cornes parallèles plus longues que des épées, avec lesquelles elle se rend redoutable au lion; trois antilopes bubals plus grosses que des vaches, plus hautes que des chevaux, batailleuses comme des dix cors. Je ne compte plus les gazelles, les singes, les chacals, la menue monnaie de bêtes que l'on descend sur les chemins, sans les ramasser, pour essayer la portée des armes. Les mouches, attirées par quatre jours de campement et les viandes répandues autour de nos marmites, sont si effroyablement nombreuses, qu'on renonce à les chasser des verres où elles se noient, des assiettes où elles mangent avec nous, de la carcasse de la pintade dont elles s'envolent en essaim.

Camp de Menabella, 13 février 1901.

J'abrège le détail de ces dernières étapes.

Mardi 12, à 4 heures, nous avons quitté le camp de Teditcha-Malka et atteint vers 8 heures du soir, après une longue montée dans les ténèbres, le campement de Tchoba. Une seconde, à la chute du jour, nous avons aperçu une dernière fois à vol d'oiseau le pays des Carayou et la silhouette désolée du lac Metahara. C'est une des surprises des paysages de montagne que ces tournants de chemin qui, soudain, dans une coupure, vous font revoir une dernière fois les paysages des précédentes étapes, le passé d'hier, raccourci dans la perspective et déjà coloré des tons du souvenir. On se croyait bien plus loin : on a fait tant de pas ! L'effort dont on s'exagérait le prix reprend sa vraie valeur, on se sent de petites fourmis en voyage sur la planète immense.

Mercredi, 13, au réveil, je me suis aperçu que nous avions campé sur les ruines d'un cimetière musulman. Tombé aux mains des ennemis de l'Islam, ce champ de repos n'a pourtant pas été profané. Chacun des petits enclos de pierres sèches, qui servent de dernier berceau à ces inconnus, est devenu une plate-bande et des arbres y poussent. Les pierres, tournées vers la Mecque, qui marquent la place des fronts, sont bousculées par les racines. J'ai pour ces croyants et leur façon de prier une affection secrète. Je me suis assis au milieu d'eux, jusqu'à la minute du départ, comme si cette ombre d'un ami sur leur sommeil pouvait leur être douce.

La montée est maintenant perpétuelle. Quand elle s'arrête pour supporter quelque grand plateau, on marche au milieu des cultures abyssines, bien plus voisines des nôtres par les soins donnés à la terre, les préoccupations d'alignement et d'ordre

que les ensemencements des Gallas. Ici des laboureurs poussent des charrues attelées de bœufs, des champs de coton jettent leur floconnante richesse, éblouissante comme une neige. Ils ne sont cultivés que pour suffire aux exigences des métiers indigènes, à la fabrication de ces pièces d'étoffe dont chacun de nos hommes s'enveloppe pour dormir ou pour se parer et qui ont autant de chaleur que de souplesse.

Nos tentes étaient dressées au camp de Manabella vers une heure.

Dans la journée j'ai reçu un imposant « Dourgo », c'est-à-dire ce tribut de chèvres, œufs, bière, galette de pain fermenté, orge pour nos bêtes, que l'on nous apporte de la part de l'empereur.

La cérémonie a toujours le même caractère avec plus ou moins de largesse dans les présents : hommes et femmes arrivent à la queue leu leu, en longue file, chargés sur la tête ou sur les épaules, les uns de sacs, d'autres de hauts vases de terre. Le fonctionnaire important ou minuscule qui a dirigé la réquisition me la présente avec un geste emphatique. Je prononce gravement, en hochant la tête, le mot :

— *Malcam... Malcam!...*

Qui signifie :

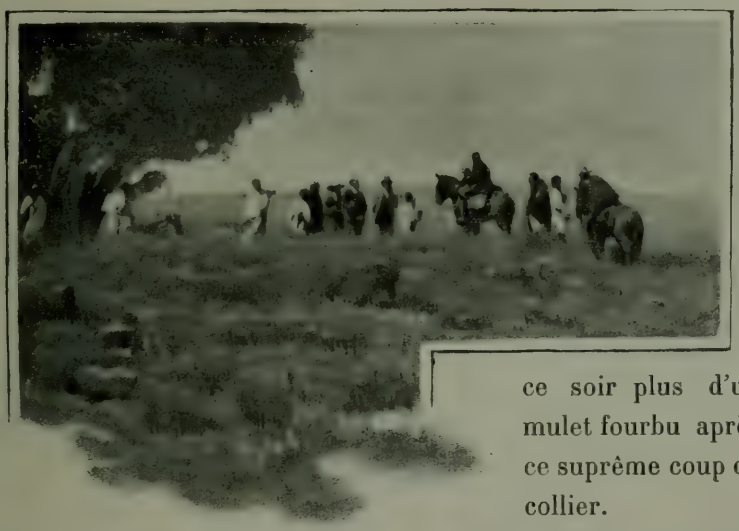
— C'est bien.

Puis les pauvres corvéables saluent profondément et rentrent dans l'ombre. Seul le fonctionnaire reste un instant à causer. Il donne des renseignements sur la chasse. Il boit volontiers une bouteille de vin. Celui d'aujourd'hui s'éternisait. Il a fini par dire ingénument le secret de sa ténacité. Il désirait un cadeau, quelques thalers.

— Vous connaissez les femmes, a-t-il dit avec une bonhomie qui m'a bien fait rire. Quand je vais rentrer, la mienne me demandera : « Tu ne rapportes rien? »

15 février 1901.

Nous avons campé contre un torrent. La nuit a été humide et ce matin il faut escalader le dernier raidillon qui nous sépare de notre but. Je comprends au milieu de la grimpette de Tchoba pourquoi Carette a laissé ses chameaux en arrière. Nous aurons



M. Ilg vient à ma rencontre.

ce soir plus d'un mulet fourbu après ce suprême coup de collier.

Enfin, on est en haut. C'est un monde nouveau qui commence. Jusqu'à l'extrême horizon, la plaine est rase, sans un arbre pour arrêter la violence du vent. Malgré l'éclat du soleil je garde mon long manteau militaire. L'étape est d'une trentaine de kilomètres. La nuit est glaciale. Je couche non seulement tout habillé, mais toujours enveloppé de mon manteau. Et c'est à peine, dans ces conditions, si l'on arrive à fermer tout à fait les yeux pendant deux ou trois heures.

17 février 1901.

Même lever frissonnant. Même plaine nue. Même soleil qui

brûle sans réchauffer. A l'horizon, à droite, le volcan éteint des Zékoukalla. Un lac est aujourd'hui installé dans le cratère. Un monastère est bâti tout auprès. On déjeune encore une fois sur le chemin. On atteint la place du gîte avant la chute du jour. Vite les tentes debout. Demain dimanche, nous entrerons à Addis-Ababâ.

Tous les rasoirs, toutes les savonnettes, toutes les éponges sont à l'air. Tubs et cuvettes de caoutchouc sont déployés. Malheureusement nous n'avons pour faire nos ablutions que l'eau d'une mare vaseuse. J'ai ouvert ma trousse de couturière, on coud des boutons, on nettoie des taches, enfin on prépare un endimanchement triomphal.

La nuit ne vaut pas mieux que la précédente. C'est la sensation d'un coucher sur le pont d'un bateau un jour de brise fraîche, sous le claquement des voiles qui se gonflent.

Dimanche, 17 février 1901.

C'est le terme de ce long voyage. Nous arrivons, sans une seule aventure de route fâcheuse, avec l'éclat de la santé sur nos figures, des poumons dilatés, un entraînement de cavaliers en guerre. Pas un de nos colis ne s'est perdu en route. Pas une querelle n'a attristé nos rapports de compagnons affectueux. Il faut dire merci dans son cœur.

Chose étrange, après avoir tant désiré la fin de la route, au moment de toucher le but, j'ai un serrement de cœur. Il y a tant d'inconnu derrière le plus étroit horizon.

Un cavalier qui arrive au galop du côté d'Addis-Ababâ m'apporte un affectueux billet de M. Ilg.

Le ministre veut que, ce soir, je dîne chez lui avec mes compagnons. Il annnce qu'il se porte à ma rencontre. Il indique le ieu où nous nous aborderons.

A 2 heures de l'après-midi, heure marquée, nous descendons de nos mulets devant un gros arbre. Son Excellence M. Ilg est dessous avec quelques négociants européens qui ont voulu venir me souhaiter la bienvenue. Le ministre me salue d'abord au nom de l'empereur et de l'impératrice, puis au nom de sa femme et au sien. Nous nous présentons mutuellement nos escortes et on remonte en selle. Tout cela avec une cordialité où il y a de la vraie bonne grâce.

Cette arrivée à Addis-Ababâ est extrêmement riante. Les photographies n'en donnent nulle idée. Cette série de demeures entourées de palissades, de tentes en aboudjidide, posées sur les gazons de pelouse, sont d'un effet imprévu et par où l'œil est séduit. Évidemment tout ce décor doit être mélancolique quand les pluies changent cette campagne en marais. Je parle de ce que j'ai vu : d'une beauté qui règne, à peu près fixe, pendant sept ou huit mois par an.

Nous montons tout droit chez M^me^ Ilg. Je conterai quelque jour quelles sont, dans cette maison hospitalière, les nuances de l'accueil. D'autre part, il faut avoir pendant tnat de semaines mangé au milieu des mouches et des venaisons égorgées, bu dans des tasses d'étain émaillé, essuyé ses moustaches avec des serviettes couleur de boue, pour se douter du plaisir qu'on éprouve à s'asseoir devant une nappe damassée et à toucher de ses lèvres un verre de cristal.

Fresque d'église.

TROISIÈME PARTIE

Je suis l'Hôte du Négus

Addis-Ababâ, 18 février 1901.

Je suis l'hôte de Sa Majesté. C'est-à-dire qu'au revers de la palissade qui entoure les constructions de son *guébi*[1], le Négus m'a donné l'enclos de gazon où coule la source thermale, un peu sulfureuse, qui alimente son bain. Deux grandes tentes, une pour nous, une pour nos serviteurs, ont été dressées dans ce carré vert. Ainsi palissadé, il semble un carré de tennis ou un gazon de polo, entretenu par des Anglais, pour des sports.

1. L'enceinte impériale.

Hier, dimanche, dernier jour des fêtes, quelque peu pantagruéliques, qui correspondent à nos jours gras, l'empereur traîtait à sa table environ deux mille de ses sujets : autant dire tous les officiers et fonctionnaires gradés, qui habitent la ville. De ce fait, on s'était excusé de ne pouvoir me recevoir sur l'heure et l'on a remis à aujourd'hui 4 heures la cérémonie.

La matinée se passe en astiquages divers. Nous avons décidé, d'autre part, que, pour aujourd'hui, tout se passerait en compliments et en remerciements.

A 4 heures moins le quart, nos mules sont sellées, nos serviteurs ont revêtu les belles toges blanches à bandes écarlates qui leur donnent un air de Romains. Ils ont sur l'épaule leur fusil Gras, ce qui ajoute aux plis consulaires une modernité très abyssine. Ainsi armés et vêtus, ils nous précèdent, nous entourent, font écarter les petites gens, reculer les bourricots et virer de bord aux mulets.

Bien entendu, chacune des portes de la palissade du *guébi* est assiégée d'une clientèle bourdonnante de serviteurs, d'oisifs, de fonctionnaires qui entrent, qui sortent, chacun avec leur escorte de fusils, de toges et de mulets. Invariablement le chapeau gris à large rebord, le chapeau Morès que nous portons nous-mêmes à la place des casques, coiffe ces seigneurs d'importance. Les femmes, elle-mêmes, — les dames de bonne maison, — sont entichées de cette coiffure. Les deux sexes la complètent indistinctement par une sorte de longue pèlerine, mante de satin noir, doublée, au moins sur les bords et aux parties qui se retournent, de quelques soieries claires, roses ou écarlates. Ce domino noir couvre les hommes jusqu'à leurs pieds nus, les femmes jusqu'aux chaussettes bigarrées qu'elles enfoncent, comme leurs maris, dans de microscopiques étriers — (tout ce monde chemine et voyage à califourchon), — où l'on peut seulement enfoncer les orteils.

Nous traversons une première cour, une deuxième, une troisième. Pied à terre pour entrer dans la quatrième cour. Deux constructions se regardent, flanquées à droite et à gauche de murailles qui forment l'enclos. La première, qui semble quelque chapelle, n'est qu'un pavillon où le fonctionnaire dit « la Bouche du Roi » s'installe, aux yeux des plaideurs entassés de l'autre côté du mur. Dans une vaste cour, à nos yeux invisibles, il rend une justice foraine.

A gauche, se trouve, au sommet d'un escalier, un pavillon de bois, mi-suisse, mi-norvégien, mi-hindou, mi-abyssin. Il y a des tapis par terre ; au milieu, une sorte de divan; à droite, un alignement de chaises en canne. C'est une antichambre et un salon. Les pages y sont nombreux. Des vieux compagnons de guerre du roi y passent une partie de la journée. Ils jouent aux dames ou à d'autres combinaisons de pions en marche sur des échiquiers.

Antichambre des audiences.

Nous attendons cinq minutes à peine. M. Ilg, en personne, vient me chercher et m'avertir que Sa Majesté nous attend.

Nous passons devant le divan vide. Nous sortons du pavillon par une porte qui fait face à nos chaises, nous entrons par une nouvelle petite cour qui a une pelouse et une apparence de jardin. Nous contournons une nouvelle maison qui fait face à la dite pelouse.

La porte de cette demeure est encombrée de personnages vêtus de la chamma immaculée. On nous arrête : L'empe-

reur est assis dans cette porte sur les marches du pavillon.

Je vois d'abord son bandeau blanc, ses yeux et l'éclat merveilleux de ses dents superbement rangées. Puis je distingue les deux coussins de soie rouge sur lesquels il est accoudé, à droite et à gauche. La belle chamma de satin noir dont il est enveloppé, les petites manches de la veste ou de la tunique de dessous en soie blanche qu'une façon arabe serre aux poignets avec une légère broderie d'or, et ces boutonnières, ces boutons de passementerie dorée qui pendent autour des boléros. Tout cela est d'un éclat extrêmement discret et distingué. Il y a un affinement, inconnu en pays musulman, dans l'élégance de cette toilette.

L'empereur est assis exactement au sommet des trois marches que drape un tapis de soie persan, bien au milieu de la porte. Derrière lui, au fond de la chambre, on aperçoit un lit à baldaquin. A droite et à gauche de ce lit, deux armoires vitrées tiennent au mur.

A peine sommes-nous alignés, debout, devant la chaise réservée à chacun de nous, que, à droite et à gauche, comme dans les tableaux de l'école byzantine où les anges, en nombre égal, font équilibre aux figures centrales des icônes, l'aile gauche et l'aile droite des pages se reforme. Et nous nous trouvons strictement encadrés avec l'empereur devant nous. Derrière la pelouse des bananiers et un paysage de la ville.

Je monte les trois marches et je viens serrer la main que le Négus me tend. Carette puis Soucy me suivent. Quand nous avons pris nos places sur les chaises, il y a une seconde de silence. Nous attendons d'être interrogés. Toute cette causerie, dont je ne puis reproduire que le dessin général et le mouvement, est une préface de politesse et de généralités obligatoires. M. Ilg peut bien traduire les demandes et les réponses.

Le Négus. — Avez-vous fait bon voyage? Êtes-vous content de votre route? J'avais donné des ordres pour que l'on vous

assistât et que rien ne vous manquât? Mais ce que l'on a désiré n'est pas toujours compris ni exécuté comme on le souhaite...

Je réponds tout en gros que j'ai eu l'impression d'avoir traversé un merveilleux jardin. M. Chefneux m'avait dit tant de bien de l'Abyssinie, que j'avais peur d'être un peu déçu. Je me disais : « Peut-être qu'il en parle comme d'une femme qu'on aime. Il la voit avec des yeux d'amitié. Maintenant, je pense comme lui. »

Le Négus sourit et son visage est éclairé d'une grâce qui rompt la glace et va donner à tout le reste de l'entretien beaucoup d'aimable rondeur.

Le Négus. — Nous avons été inquiets de vous. Vous étiez descendus dans un pays où il y a beaucoup de bêtes dangereuses.

— Les lions d'Abyssinie sont très obéissants, on leur avait ordonné de s'éloigner du chemin des hôtes de l'empereur.

Le Négus. — Cela vaut mieux. Les lions de Laga Hardin sont des bêtes terribles, et maintenant que de ce côté-là tout le monde s'est mis à chasser les éléphants, ils savent que l'homme est leur ennemi. Ce sont eux qui attaquent. Quelles bêtes avez-vous tuées?

Je raconte nos chasses, les oryx, les bubals, les antilopes, les hippopotames, et aussi les autruches, elles, vainement poursuivies.

L'empereur, qui a été un grand chasseur, déclare :

— Il n'y a pas encore un seul Européen qui ait atteint nos autruches.

Et il conclut :

— Je suis heureux que vous ayez été contents. (Une pause.) Quelles nouvelles apportez-vous de France? Je sais que l'Exposition a été une grande réussite pour vous. J'espérais aller la voir, les affaires de mon pays m'ont retenu.

Je réponds, bien entendu, par un couplet sur l'Exposition. Et après quelques questions générales, l'empereur vient aux détails dont s'enquiert sa bienveillance d'hôte.

Le Négus. — Êtes-vous satisfaits de votre campement? Je vous ai fait installer auprès des sources chaudes pour que vous n'ayez pas froid. Avez-vous en France des sources comme celles-là?

Je donne quelques explications sur nos eaux thermales, sur la vie de plaisir dont elles sont le prétexte. J'ajoute : « J'écrirai à ma femme et à mes enfants que je suis à Addis-Ababâ l'hôte du Négus, ils l'apprendront avec gratitude. »

Là-dessus, on me pose des questions gracieuses sur les miens

Le Négus aura cinquante-sept ans le 17 août prochain. Cet âge, qui, pour tant d'Arabes, est le commencement de la décrépitude, le surprend en pleine possession de sa force et de sa pensée.

Certes, il s'en faut qu'il appartienne à la lignée classique des types abyssins. Les figures d'une régularité admirable sont ici autrement nombreuses que chez nous. Une pinte de sang galla lui est venue par le croisement maternel et il arrive que ces deux types, individuellement parfaits, luttent dans le métissage. La petite vérole qui l'a visité lui a grossi les traits, sans le cribler ni le défigurer. Le petit bandeau blanc dont toute la partie supérieure de son crâne, ses tempes et le sommet de son front chauve sont ceints, aggrave, plus qu'il ne l'atténue, le sombre de son visage. Le haut de son visage au repos a un rapport qui frappe avec le masque du lion.

Cela tient à l'éclat et à la vie des yeux, pleins de jeunesse et d'ardeur de pensée. Lorsque la main, longue, fine, très soignée, qui, d'ordinaire, caresse la barbe, assez grêle et grisonnante, démasque les dents pour le sourire, la jeunesse de cette bouche qui ne dit pas la sensualité, mais la force et les habitudes du commandement, a une séduction de grâce bienveillante tout à

fait imprévue. Ce ne sont point les sensations, mais la pensée, qui gouvernent cet homme réfléchi, vigoureux, dont l'expression finale est un mélange de scepticisme sans ironie, d'intelligence sérieuse et de force bonne[1].

Un pavillon dans le « Guébi ».

Notre entrevue s'est achevée par une ou deux questions bienveillantes à mon camarade de Soucy sur son service militaire qui vient de finir, et à Carette — une vieille connaissance — sur des souvenirs communs. Nous n'avions pas oublié d'envoyer saluer l'impératrice dont on nous a tout de suite rapporté les compliments. J'ai demandé, comme l'étiquette le commande, l'autorisation de me retirer et la permission de revenir.

Addis-Ababâ, 19 février 1901.

Matinée laborieuse d'inventaire, on ouvre toutes les cantines, toutes les caisses, les modestes cadeaux que je destine au souverain sont arrivés en parfait état, les cristaux de la cave à parfums pour l'impératrice, les livres aux armes de l'empereur. Il ne faut pas se plaindre. Il y a deux ans, M. et M^me^ Ilg ont perdu en route toute leur lingerie, toutes les étoffes qu'ils apportaient

1. Le portrait que M. Buffet a peint d'après nature à Addis-Ababâ et que reproduit l'aquarelle placée en tête de ce volume a heureusement fixé ce sourire d'accueil.

pour organiser le décor de leur maison. Bien entendu, on a quelques difficultés avec les domestiques à propos des avances et des cartouches de fusil Gras qu'il faut leur faire rendre afin que nous ne soyons pas démunis de munitions à notre retour. Ces différentes formalités nous retiennent jusque vers 3 heures [1].

Addis-Ababâ, 20 février 1901.

Aujourd'hui 20 février, à trois heures, je suis allé prendre à sa maison M. Ilg qui veut bien me conduire chez le ras Makonnen.

Le ras est venu à Addis-Ababâ pour épouser une nièce de la reine, presque une enfant. On dit ici que ce mariage est une concession gracieuse aux désirs de l'impératrice.

Toutefois le ras n'a pas souhaité contracter avec une si jeune femme le seul mariage abyssin qui soit indissoluble : le mariage dit « à la communion ». Dans cette forme, les deux époux communient en effet à l'église, à côté l'un de l'autre. Après cela, si l'un des conjoints vient à mourir, l'autre ne peut plus entrer dans aucun autre mariage. Le ras n'a pas voulu s'engager si avant. Il n'a contracté avec la nièce de l'impératrice que le mariage qu'on pourrait appeler « civil ». Il est ici beaucoup plus répandu que l'autre, le divorce en est facile.

L'enclos du ras est un guébi en miniature ; même suite de cours palissadées, ouvrant les unes dans les autres, servant à classer les qualités de visiteurs.

La salle où nous sommes introduits n'a rien du confortable européen dont le palais d'Harar porte tant de traces. A Addis-Ababâ, le ras tient à garder sa figure de fonctionnaire loyalement attaché au souverain et aux traditions abyssines.

---

1. Je vais aujourd'hui, comme c'est mon devoir, porter mes respects à la légation de France.

Un signe extérieur de cette préoccupation apparaît peut-être dès l'abord dans la coiffure du ras. L'étroit petit bandeau dont l'empereur entoure son front et recouvre le dessus de sa tête prend, chez le ras, — comme chez un Aboun, — l'ampleur d'un bonnet de coton blanc, descendu sur la nuque, un jour de rhume. Adossé à l'étrange baldaquin qui se dresse derrière lui dans la forme d'un lit d'alcôve à grands rideaux, avec sa jolie figure tourmentée et un peu souffrante, il a l'air d'un homme du monde qui, sur un fond de décor improvisé, joue la comédie de société une charade de château, un fragment du *Malade Imaginaire*.

Il est difficile de se figurer un visage plus charmant. Devant ce profil si fin, ces grands yeux presque trop expressifs et où l'extase religieuse apparaît comme à volonté, remplaçant l'ironie sémite, on songe aux petits christs byzantins, tout en expression, tout en âme, cachant dans les plis d'un étroit manteau un corps ascétique. M. Ilg et M. Ciccodicola, ministre d'Italie, qui est venu au cours de la réception s'asseoir avec nous devant l'alcôve de parade, m'ont dit ensuite :

— Vous n'avez pas vu aujourd'hui le vrai ras Makonnen. Sans doute Son Altesse était un peu souffrante... particulièrement *insaisissable*...

C'est le mot propre. Je sais que, au cours de la guerre italienne, le ras a chargé à la tête d'un corps d'armée dans des conditions de témérité héroïque. Il attaquait à la hache des fortifications du haut desquelles on faisait pleuvoir la mitraille sur ses soldats.

Cette valeur de race semble une armure trop lourde pour l'homme affiné qui est là devant moi. Au lieu de la crânerie faite de confiance en soi, qui est le port naturel du premier Abyssin venu, le ras a les allures, les yeux baissés, les détournements de tête d'un jeune homme élevé par des prêtres dans la pénombre d'un séminaire.

Je n'ai pu m'empêcher de demander au ministre d'Italie :

— Le ras aurait-il pris ces façons à Rome, dans le temps où, dans les magnifiques jardins du Palais-Royal, il marchait à côté de la gracieuse reine Marguerite?

Ceci est sûr : l'empereur Ménélik n'a pas vu la civilisation occidentale. S'il se méfie d'elle, il a dans tous les cas gardé, dans sa propre force, une confiance pleine de santé et de bonne humeur.

Le ras Makonnen a été impressionné jusqu'à la souffrance du spectacle qu'il a eu à Rome. Il ne se fait pas d'illusion sur les forces de l'Europe. Il est partagé tout ensemble entre le désir d'écarter cette dangereuse amitié des Occidentaux et la certitude que l'Abyssinie ne peut plus se passer d'eux.

Cette hésitation apparaît curieusement dans la forme même que le ras donne à ses protestations d'amitié. Comme je lui dis que j'ai été touché de trouver les couleurs de mon pays dans son palais, il répond :

— Mes vrais sentiments, Monsieur Ilg les connaît.

Et il se tourne vers le ministre pour invoquer son témoignage, le prendre à la mode du pays comme « garant ».

A ce moment précis, M. Ciccodicola est entré. Le ras l'a reçu avec une cordialité particulière, mais tout de suite son sourire d'accueil a tourné en ironie et il a prononcé avec une nuance de raillerie évidente :

— L'Écriture dit que les Apôtres ne furent réunis qu'une fois au complet. Aujourd'hui c'est la seconde rencontre.

— Hum ! hum ! répond M. Ilg. Je ne sais pas trop comment nous devons prendre ce compliment-là. Il me semble que Son Altesse se gausse un peu de nous.

Son Altesse a les yeux au ciel et caresse sa barbiche grêle avec la plus fine main que j'aie encore vue dans ce pays

où la plupart des hommes de guerre ont des extrémités de princesse.

Addis-Ababâ. — Vue de la colline du « Guébi ».

... L'entretien s'est terminé sur une question que la bienséance nous obligeait de poser :

— Votre Altesse est-elle près de son départ ?

— Qui sait!... la femme dit : « Demain, j'irai à l'église »; son mari répond : « Si je veux ».

En effet, une femme abyssine ne peut se présenter à l'église si, depuis la veille, au coucher du soleil, le mari n'a pas suspendu l'exercice de ses droits.

On rit donc et cela fait une sortie tout en belle humeur et en sourires.

Le lendemain, en nous levant, nous avons appris que le ras avait quitté Addis-Ababâ, à la pointe du jour, pour regagner avec la nouvelle épousée son commandement de Harar.

Addis-Ababâ, 22 février 1901.

Je suis invité à me présenter ce matin au *Guébi* pour offrir mes cadeaux.

Comme on est en temps de jeûne et que Sa Majesté ne pourra prendre aucune nourriture avant 3 heures, elle a décidé, au dernier moment, de rendre elle-même la justice à quelques plaidants et malfaiteurs qui, d'ordinaire, relèvent seulement du personnage déjà nommé et que j'ai appelé la Bouche du Roi. C'est un homme illettré. Le roi l'a choisi pour son bon sens. Il l'a pris tout à fait en bas et l'a élevé à cette fonction haute. Cela ne veut point dire que la Bouche du Roi n'ait nul appétit de cadeaux ; nous sommes en Orient et ici, il n'y a pas plus de procès sans cadeaux que chez nous de litige sans paperasses timbrées. Une plaie vaut l'autre. Seulement, à cette heure, la Bouche du Roi est édentée par l'âge, rassasiée par les dons. Elle reçoit maintenant sans plaisir et, à l'occasion, repousse les cadeaux qui pèseraient trop fort sur les décisions. On est presque paralysé par l'âge. En tout cas, on n'avance qu'avec de grands efforts, appuyé aux épaules de jeunes gens attentifs. On sourit

aux plaideurs qui font de petits cadeaux amusants, ingénieux, dont la curiosité est piquée une seconde, et qui influencent heureusement la bienveillance sans peser dessus. Autant dire que la Bouche du Roi est devenue, dans le cadre d'une barbe grisonnante, la bouche de Justice idéale.

Donc, ce matin, pour occuper les loisirs du jeûne, l'Empereur prend le siège de son magistrat favori. Cela recule toutes les audiences, mais me vaut dans le petit pavillon d'attente, où M. Ilg a eu la bonté de venir me tenir compagnie, une anecdote qui a son prix.

Sous la présidence de M. Jules Grévy, la France décida d'envoyer à l'empereur Ménélik un chargé de mission et quelques cadeaux. Ils se composaient notoirement d'un canon qui se chargeait par la gueule, d'un petit fusil Lefaucheux rehaussé d'argent, et d'une boîte à musique. On avait choisi, pour porter ces magnificences en haut de la montagne abyssine, un excellent homme, officier retraité, qui se nommait, je crois, le capitaine Lomboy.

Le jour de sa présentation, le capitaine se produisit devant l'empereur en redingote noire, strictement boutonnée, avec un grand sabre au côté.

Le capitaine Lomboy fit d'abord apporter le fusil de chasse. Il entreprit avec une mimique appropriée la démonstration de cette nouveauté : une arme qui se charge par la culasse. Il prit la peine de tourner lui-même la manivelle de la boîte à musique ; il s'obstina à moudre jusqu'au bout les six airs qui la chargeaient. Enfin, — il convient de graduer les effets si l'on veut soutenir l'attention en éveil, — il fit avancer le canon. Il montra comment cette pièce se chargeait par la gueule, comment on la faisait partir. Et alors...

— On entend « Poum ! » Pas un petit « poum ! » de fusil, un grand « poum ! ».

Le pauvre capitaine enflait ses joues, il essayait de faire « poum! » aussi fort que la pièce. Les basques de sa redingote volaient, son sabre avait des sursauts, la sueur lui dégouttait du front.

L'empereur écouta toute cette démonstration avec bienveillance, avec cette exquise politesse qui, chez lui, est un mouvement de grâce naturelle. Tout de même, la production de la boîte à musique l'avait un peu agacé. Il lui déplaisait d'être traité par la République française comme un Bafoulabé. Il fit donc, avec son plus charmant sourire :

— Je reçois avec plaisir les belles armes que vous m'apportez de la part de votre gouvernement. Pour la boîte à musique, je la donnerai à quelque enfant et je suis sûr qu'il s'en amusera.

Le capitaine Lomboy n'était rien moins qu'un sot. Il demeura la bouche ouverte, et comme il sortait de l'audience, il dit à M. Ilg, conseiller de l'empereur, qui avait bien voulu lui servir d'interprète :

— Votre Excellence excusera cette rondeur militaire, mais je ne trouve qu'un mot pour exprimer ma pensée : je crois que le Négus s'est fichu de moi!

M. Ilg répondit avec courtoisie :

— Vous vous trompez; l'empereur est enchanté de vos cadeaux. Je ne puis vous donner une meilleure preuve de ses bonnes dispositions: il vous invite à venir lui faire demain, au *Guébi*, une visite non plus cérémoniale, mais affectueuse.

M. Lomboy fut, bien entendu, exact au rendez-vous.

— Vous avez deviné, dit l'empereur, que j'aimais les armes. Je veux vous montrer les miennes.

Et là-dessus il conduisit le capitaine dans son magasin privé :

— Vous voyez, j'ai donné la place d'honneur au beau fusil de chasse que m'envoie M. le Président de la République française.

Certes le « Lefaucheux » était exposé bien en évidence, mais il arrivait sept ou huitième modèle de son type. L'infortuné chef de mission eut la vision d'une vitrine d'exposition où un collectionneur aurait groupé les plus belles armes modernes, les plus perfectionnées, les plus coûteuses. Et l'empereur mettait de la malice à descendre ces fusils de leur râtelier, à faire jouer les mécanismes, à indiquer, en amateur, les mérites respectifs de chaque type.

Parade militaire.

L'excellent capitaine Lomboy aurait voulu se cacher dans l'étui d'une formidable carabine à éléphant, qu'on lui montrait avec complaisance.

Ce n'était cependant que la première étape d'un calvaire d'humiliation. L'empereur conduisit le chargé de mission dans son parc d'artillerie. Là, il ne lui fit pas grâce d'une station devant les outils modernes, très perfectionnés, merveilleusement appropriés à la guerre de montagne, dont il entendait soutenir la marche en avant de son armée le jour où des Européens, moins bien disposés pour le Négus que la République française, essayeraient de forcer le chemin des nouvelles Thermopyles.

Le capitaine Lomboy se rappelait sa démonstration de la veille, ses « poum ! poum ! », toute la pantomime grotesque que son gouvernement lui avait fait jouer, et il enrageait qu'il lui fallût déguster seul le plat d'ironie que lui servait l'empereur :

... Je ne voulais point, toutes proportions gardées, m'exposer à une pareille aventure ; aussi, avant de quitter Paris, j'avais demandé à un ami particulier du Négus :

— Quel cadeau en rapport avec ma modestie dois-je apporter à Addis-Ababâ?

On m'avait répondu :

— Faites un choix parmi les livres que vous avez écrits. Donnez la préférence aux voyages, aux études sociales, et votre hommage sera le bienvenu.

J'ai apporté ce matin à l'audience de l'empereur vingt volumes triés dans cet esprit de sélection. Enveloppés dans une couverture de laine rouge prise à mon lit de camp, ils chargeaient honorablement un mulet. Selon l'usage oriental, on les présente en pompe, devant le donateur. On coupe les ficelles. Les volumes apparaissent, reliés de maroquin rouge, aux armes impériales, dorés à miracle, et comme pour figurer sur une table de distribution de prix. Cette toilette plaît à l'entourage du Négus. Le succès est pour mon relieur plus que pour moi.

L'empereur fait hors de son manteau de satin noir un mouvement de curiosité vraie, presque ingénue. Il ouvre plusieurs volumes, les feuillette.

— Est-ce possible, dit-il, qu'un homme qui n'a pas de cheveux gris ait déjà écrit tant de livres! Je veux me faire traduire des pages de ces livres-là. Par lequel me conseillez-vous de commencer?...

Je sais le goût de l'empereur pour les merveilles de la nature et je lui indique un livre sur la Norvège. Je me doute que le Nord, sa neige, ses rennes, ses ours, ses baleines, ses Esquimaux intéresseront le Négus plus que le reste. Je conte les hivers d'Hammerfest, l'été de lumière perpétuelle, les nuits bleues, le soleil de minuit, l'hiver qui n'est qu'une tache de ténèbres. C'est bien là le conte des *Mille et une Nuits*, qui peut plaire.

L'empereur écoute avec une attention tendue qui ne se lasse pas de poser des questions :

— Mais ces gens-là, comment vivent-ils? Pourquoi continuent-ils d'habiter un tel pays? Les rennes sont-ils très différents de nos antilopes?

Il faut que M. Ilg explique le phénomène du soleil de minuit. Le Négus est si charmé de cette nouveauté qu'il s'empresse de

La musique européenne (pour les aubades à donner aux légations).

la répéter à ses pages, à tous ceux qui l'entourent. Il me pose cette question qui, dans sa bouche de brave des braves, a un singulier intérêt psychologique :

— Comment avez-vous osé vous aventurer dans ce pays-là? Vous n'avez pas eu peur de mourir de la nuit et du froid?

Ainsi (je l'ai touché mille fois) le courage n'est que le mépris des périls connus — pour redoutables qu'ils soient. L'inquiétude rentre dans les âmes les mieux trempées avec le risson de « l'on ne sait quoi ».

— Parlez-moi encore du Nord...

Je dis l'influence que, dans cette rigueur du climat, le feu du foyer et la maison bien chaude ont eue sur les mœurs ; — le rôle que la femme joue dans un pays où l'homme souffre au dehors et ne trouve le bien-être que dans sa maison. Ainsi — ma parole d'honneur — nous arrivons à causer avec le Négus Ménélik, sur le seuil de sa chambre à coucher, du guébi d'Addis-Ababâ, des excès du féminisme et de la *Maison de Poupées*. A cette seconde, je vois passer sur l'écran de mon souvenir la silhouette d'Henrik Ibsen. Il me semble que j'entends la voix du prophète norvégien, que j'aperçois ses yeux perçants tels que je les ai vus briller, dans nos causeries de Christiana, à travers les lunettes d'or... Mais ce n'est pas à « monsieur le docteur... », c'est bien au Négus Ménélik que présentement je parle. Et une joie subite me gonfle le cœur à la pensée que j'aurai vu tant de terre, cherché à démêler le secret de tant d'hommes avant de fermer les yeux.

Ménélik conclut de lui-même :

— On comprend aisément que cette vie du Nord ait eu ces résultats. A nous, Dieu nous a distribué également chaque jour la lumière et l'ombre. Nous sommes bénis.

Et sa pensée se reportant encore une fois vers ces ténèbres oppressantes de l'hiver hyperboréen, il ajoute :

— Ces choses sont surprenantes. Si elles n'étaient point dites par des gens en qui l'on a foi, qui les ont vues de leurs yeux, qui les ont contées dans des livres, on ne les croirait point.

Au moment où je me retirais, j'ai demandé à l'empereur la permission de faire présenter à l'impératrice le cadeau que j'ai apporté pour elle.

L'empereur veut voir et, vraiment, ce cristal, cet argent doré, ces parfums multicolores enfermés dans des bouteilles

transparentes rient joliment au soleil. Le Négus semble agréablement surpris. Il me fait dire, avec une charmante bonne grâce :

— Je n'enverrai pas ce cadeau à l'impératrice. Je me réserve le plaisir de le lui présenter moi-même.

Mon enclos.

Une anecdote pour finir. Elle établit que tous les sujets du Négus n'ont pas pour la cosmographie le respect quasi religieux de leur souverain.

On m'a présenté ces temps derniers un vieux prêtre très malin, un brin canaille, auquel il a fallu retirer la pratique des sacrements à cause de la façon peu édifiante dont il vivait. On a fait de lui un administrateur de biens ecclésiastiques, et dans sa nouvelle charge il ne passe pas pour un parangon de scrupule.

Ce bon vivant dit un jour à notre ami M. Mondon :

— Monsieur Mondon !... Vous dites que la terre tourne?... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse !... Vous tenez absolument à ce que je la voie tourner?... Eh bien ! donnez-moi du cognac !...

J'examinais après déjeuner les chevaux que je viens d'acheter au marché d'Addis-Ababâ, pour remonter un peu notre cavalerie.

Ces chevaux abyssins ont une vivacité d'âme que doivent leur envier plus d'une bête algérienne. Peut-être ils sont demeurés plus près de cette bonne source de sang arabe, qui, de l'autre côté de la mer Rouge, jaillit en sursauts de vigueur, en écume de crinières.

Je m'étais affublé d'une « chamma » indigène, blanche, à bande écarlate, pour approcher mes bêtes. En effet, en bons patriotes qu'ils sont, les chevaux abyssins refusent tout d'abord le montoir à un Européen, vêtu et coiffé comme je suis.

Après de patients efforts, je venais d'arriver à mes fins et de mettre un de ces indisciplinés entre mes genoux, quand de Soucy s'est présenté, si pâle, que j'ai sauté à bas et couru à lui.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Si vous saviez ce que je viens de voir !... Une chose atroce... A la porte du camp, dans la rivière d'eau chaude qui longe la palissade, on a, par l'ordre du Négus, apporté deux hommes... des voleurs... Ils viennent d'avoir, l'un la main, l'autre le pied coupés sur le marché... Et maintenant, pour arrêter l'hémorragie, on les oblige à plonger leurs moignons dans la rivière...

Je n'ai que quatre pas à faire pour vérifier l'exactitude de ce propos. L'enclos de mes tentes est propriété impériale. Une souree d'eau chaude, un peu sulfureuse, lave un côté de la palissade. Là, on se baigne jour et nuit, les hommes au soleil

les femmes au clair de lune. C'est une perpétuelle partie de plaisir, un rendez-vous de galanterie, d'éclats de rire et de chansons.

A cette heure de midi, les bords de la rivière chaude sont presque déserts. Mais je n'ai pas besoin qu'on me guide pour trouver la place où les deux hommes souffrent. Je la découvre, facilement, en suivant la trace des caillots de sang sur l'herbe et sur la terre.

Deux Ouallamos avec la peau soulevée en lanières.

L'homme dont la main a été tranchée vient de sortir de l'eau. Il s'est couché sur la rive du ruisseau sulfureux, à l'ombre du mètre de terre coupée qui l'encaisse à pic. Il a couvert sa tête avec son manteau ; peut-être dort-il d'épuisement ; je ne le dérangerai certes pas.

Un peu plus loin, il y a un groupe d'une douzaine de personnes, cinq à six passants, une femme, des enfants, qui ont amené des bêtes à l'eau. Je m'approche ; les gens s'écartent.

Le mutilé du pied est sur le bord limoneux du ruisseau. Près de ce corps gisant, un homme, qui a l'air d'un soldat, est à

genoux. Il assiste le supplicié et, au moignon sanglant que l'on vient de congestionner dans l'eau bouillante, il noue quelques lanières d'aboudjidide.

Le pauvre pied exsangue, tranché juste au-dessus de la cheville, est là, à côté du mutilé. On dirait, sur la terre, une chaussure qui traîne.

Cet homme a volé pour la seconde fois. Après son premier larcin, il avait, selon la loi, passé par le fouet. Son dos raccommodé, il ne s'est plus souvenu de la correction. Il s'est oublié jusqu'à voler dans le palais même. Il a dérobé une lame de sabre dans les appartements de l'impératrice.

Cette circonstance n'a pourtant pas influencé le Négus. Il s'est fait lire le texte qui dit en propres termes :

« La hache frappera la main qui a servi à voler, le pied qui a couru pour porter au loin l'objet du larcin. »

Il a regardé l'homme. Il a dit :

— C'est la seconde fois...

Puis, se tournant vers ceux qui enregistrent la sentence, il a ordonné :

— Qu'il en soit fait selon la loi.

Une heure plus tard, le pied était coupé sur le marché, en exemple public afin qu'en ce pays où les maisons n'ont pas de serrure, où le voyageur chemine seul à travers les forêts sans écho, les gorges profondes des montagnes, tous sachent que le vol s'expie dans le sang.

Je me penche vers le supplicié.

C'est un Galla, métissé de nègre. Ses orbites ne sont même point creusées. Sa figure, à peine contractée, n'est pas d'expression plus basse que tant de visages de férocité et de grossièreté anthropoïdesque, qui refluent des profondeurs du Soudan et des pays nègres. Seulement, le front est bas et plus déprimé que d'autres.

Lui-même, le mutilé soulève sa jambe estropiée pour la tendre au soldat qui la panse. Il me regarde avec des yeux vigilants et bougeurs de rat traqué. Le pli qui est en travers de son front ne dit ni la honte ni la souffrance, mais seulement un immense ennui.

Je lui tends une pièce d'argent et, vivement, il sort son bras pour la saisir. La femme qui est là, sans doute une parente, lève les mains et les yeux au ciel. Elle me promet une rosée de bénédictions.

Cependant, le pansement du moignon est terminé. Il faut que le supplicié passe la journée et la nuit au bord de l'eau chaude, afin de renouveler, à plusieurs reprises, la cérémonie de l'ébouillantement. A cette heure, le soldat et la femme l'aident à s'étendre sur le côté. Ils lui couvrent la tête avec son manteau. Le soldat ramasse le pied mutilé ; il le place à côté de l'homme, tout près de son flanc, il le borde dans les plis de la « chamma ».

Pour la première fois, le supplicié desserre les dents.

Plus qu'il ne dit, il gémit :

— Enlève-moi ce pied... Je ne veux plus le sentir...

Sans colère, mais avec la décision d'un homme qui sait comment sa consigne doit être remplie, le soldat répond :

— Il faut que tu gardes ton pied auprès de toi et que tu le sentes... C'est le châtiment.

... J'ai vu, par des matins gris, sur la place de la Roquette, la tête des suppliciés se détacher de leurs épaules avec un jet de sang ; j'ai vu, au bout du nœud coulant, l'homme vivant devenir une chose inerte. Et les fusillés tomber sous les balles, et les blessures de la guerre entre primitifs, et les affreux accidents des machines qui mutilent, et l'horreur des corps carbonisés que l'on tire des décombres après l'incendie. Est-ce que l'impression de ces frissons s'est affaiblie avec le temps? Il me semble, à cette

heure, que ni la tête qui roule, ni le pendu qui s'allonge, ni le fusillé qui s'écroule, n'ont soulevé chez moi tant d'horreur que la vue de ce pied exsangue, bordé par le soldat du Négus contre le flanc d'un jeune homme mutilé, avec cette affirmation d'une conscience tranquille, d'une honorable approbation d'un acte de bonne justice :

— Il faut que tu gardes ton pied coupé auprès de toi et que tu le sentes...

Je dînais ce soir chez M. Ilg. Je lui ai confié mon impression, mon étonnement que le Ménélik que j'ai vu, ce matin, si libre d'esprit, si souriant, si affable, sortît d'une audience de justice où il venait d'ordonner ces cruautés.

Le ministre de l'empereur m'a répondu :

— Bien des fois j'ai prié le Négus de modifier ces pratiques. Je me suis toujours heurté à cette réponse : « Tu parles comme un Européen, comme si j'avais à gouverner des gens élevés dans les idées de ton pays. Je n'ai pas de prisons ; je ne veux pas faire nourrir les voleurs par les gens qui travaillent. D'ailleurs, on ne les verrait pas, cachés derrière des murs. On les oublierait : tandis qu'ainsi mutilés, errants, abandonnés, ils promènent jusqu'à la fin de leur vie l'exemple du châtiment. »

Et M. Ilg a ajouté :

— Je me souviens d'avoir, il y a quelques années, accompagné l'empereur dans une campagne. Toutes les fois que venait à s'échapper un mulet qui, sur son dos, portait la nourriture, les couvertures, les effets de campement d'un soldat, on ne retrouvait la bête que dépouillée de sa charge. Ces vols étaient incessants. Les coups de fouet tombaient sur les voleurs (ordinairement les compagnons mêmes du soldat), sans arrêter ce brigandage. Enfin, un matin, on prit un larron sur le fait. L'empereur lui fit couper les oreilles et il ordonna qu'avec le sang ruisselant des deux côtés sur sa chamma, ses oreilles élevées

au bout de ses bras, il parcourût le camp jusqu'à la nuit, en criant de toutes ses forces :

« — Voilà comme le Négus punit ceux qui volent les charges de mulet. »

« Le pillage cessa comme par enchantement. On n'eut pas un larcin à relever dans le camp jusqu'à la fin de la campagne.

Nos cuisines.

Les Abyssins sont coquets : ils savent que la peau de leur dos se raccommode après un contact — voire douloureux — avec le fouet en peau d'hippopotame, mais que les oreilles ne repoussent pas après le froid du sabre.

Addis-Ababâ, février 1901.

A dater d'aujourd'hui, il me faut renoncer à cette commode notation quotidienne, qui, avec son cortège de plaisirs ou d'aventures, photographie les étapes de la route. Maintenant les pieux de ma tente sont solidement fichés dans le gazon d'Addis-Ababâ. Voilà les fusils aux faisceaux, les bêtes dessel-

lées; chaque matin, à travers la ville, ma troupe s'éparpille, et j'ai bien de la peine, parfois, à m'improviser l'escorte que l'étiquette impose, quand un message de l'empereur m'appelle au Guébi, ou quand un personnage officiel, ministre étranger, fonctionnaire du Palais vient me rendre à mes tentes une gracieuse visite. Si près d'un maître absolu, l'intrigue fleurit plus drue que l'herbe. La confiance d'un chacun est donc un peu longue à conquérir. Elle ne se produit qu'avec mystère; et d'autre part l'on comprend de reste qu'elle veuille rester enveloppée de voiles. Je me contenterai donc de résumer dans ces pages ce qui peut être publiquement divulgué touchant les acteurs principaux, le fond même du drame historique qui se déroule à cette heure entre la mer Rouge et le Nil.

Le personnage principal de la pièce c'est le Négus Ménélik. Si, en les contrôlant l'un par l'autre, je cherche à grouper les renseignements que je recueille au cours d'intéressantes causeries, il semble qu'en Europe et ailleurs on ne se forme pas une juste idée de l'empereur, de ce qu'il y a en lui de qualités exceptionnelles, d'emprunts faits au fond « national ».

D'ordinaire on met Ménélik plus haut que, dans sa haine sincère de la flatterie, il ne le souhaite, ou plus bas que, conscient comme il est de sa dignité et de sa force, il n'est disposé à le permettre. L'empereur sourirait si l'on venait lui dire :

— Beaucoup de bonnes âmes aperçoivent en vous une résurrection de ce Roi Mage, qui, avec une figure basanée, vint apporter l'encens et la myrrhe au berceau de l'Enfant nazaréen.

Aussi bien la principale qualité de Ménélik, celle qui certainement chez lui domine tout, voire l'ampleur de l'intelligence, ce n'est pas l'élan spontané d'un primitif, mais la finesse d'un homme de race très ancienne. De cette habileté, l'empereur a donné et donne des preuves admirables, quotidiennes, dans la conduite de ses affaires intérieures. Elle lui a permis d'achever

Le roi du Kaffa.

(D'après le tableau de Paul Baffet.)

l'unification du pays, commencée par ses prédécesseurs. Elle inspire toutes ses résolutions. Elle est intimement associée chez lui à l'énergie et à la bonté. Finesse, fermeté, bonté, voilà, au dire de tous, les assises de cette nature vraiment supérieure. Pas d'acte un peu important de la vie de l'empereur qui n'apparaisse marqué de ce triple caractère.

Un exemple entre bien d'autres ?

Le peintre Paul Buffet m'a conté cette anecdote : Pendant le long séjour qu'en novembre 1897 il fit à Addis-Ababâ, il eut l'occasion de voir amener à l'empereur le roi de Kaffa, ce vassal, qui, après une longue rébellion, venait d'être vaincu et fait prisonnier. Le personnage était si fier, qu'il allait, d'ordinaire, vêtu d'un manteau sans manches, ses bras cachés, et qu'il se faisait nourrir par un de ses écuyers : le roi de Kaffa prétendait ne se servir de ses mains que pour se battre. Mais le jour où M. Buffet le vit amener à Addis-Ababâ dans une pompe de victoire qui sentait son triomphe romain, les orgueilleuses mains du guerrier étaient rivées par une chaîne d'argent.

Arrivé à la porte de la première cour du Guébi, le vaincu descendit de sa mule. Puis il inclina jusqu'à terre l'extraordinaire casque hiératique qui lui donne l'air d'un Ramsès détaché d'une fresque. Dans cette posture d'humiliation, il attendit que le héraut envoyé à l'empereur vînt l'avertir qu'il pouvait se relever. Au seuil de la seconde enceinte, même cérémonie de soumission, suivie de l'envoi et du retour d'un second héraut. Même épreuve au seuil de la troisième cour; mais, chaque fois, avec l'approche plus voisine du souverain, l'autorisation, sollicitée la face dans la poussière, se faisait plus lente à venir. Enfin, la cour où l'empereur a fait dresser son lit de justice apparaît. Le roi rebelle s'avance jusqu'au pied de son maître, et là il se prosterne. Il a une lourde pierre sur la nuque; il attend, pour connaître son sort, une parole qui ne vient point.

Ceux qui ont assisté à cette scène disent qu'à la vue du captif si longtemps obstiné dans la rébellion, l'empereur sentit se soulever sa colère. Il attendait d'être redevenu tout à fait maître de soi pour prononcer la sentence avec cette dignité dont il ne se départ jamais. Mais l'entourage se méprenait sur le vrai motif de ce silence, et comme, en tout pays du monde, les courtisans ont la même âme, l'assemblée crut plaire à l'empereur en accablant le vaincu. Un murmure, d'abord timide, s'éleva; puis la rumeur prit corps. On jeta des mots perfides, des lambeaux d'accusation :

— Il n'a pas seulement fait cela... Mais cela!... Et cela!...

L'insinuation s'enflait, devenait huée.

Soudain, Ménélik fit le geste qui impose le silence. Ses yeux jetaient des éclairs. C'était bien le Lion de Juda, le Lion couronné, que le sceau impérial range sous la bannière du Christ :

— Allons, prononça-t-il en abaissant du côté du vaincu sa main miséricordieuse, jette cette pierre et lève-toi, car tu es moins coupable que ces gens qui veulent te faire juger par un homme en colère.

En même temps, il donna l'ordre que, au retour, comme il l'avait commandé pour l'aller, la populace (et ses insultes) fût maintenue par les soldats à une distance où il lui était impossible d'apercevoir le prisonnier.

— Je pensais, me dit M. Buffet, que le Négus voulait épargner au détrôné un surcroît de souffrance, et, tout haut, je louai cette mansuétude chrétienne. Alors un ami de l'empereur qui était à mes côtés répondit : « Certes, l'empereur en use ainsi parce qu'il est bon. Mais sa discrétion dans le triomphe est de plus un acte politique. Il ne sait pas encore s'il ne lui sera pas commode de replacer comme fonctionnaire dans le pays où il a été souverain ce roi de Kaffa. Alors Ménélik ne

veut pas diminuer le vaincu aux yeux des gens auxquels il commandera peut-être. »

Les Européens qui, il y a quelques années, montaient en Abyssinie ont connu cette bonté dans toute la liberté de son épanouissement. Ils étaient, à la lettre, les hôtes de l'empereur; ils l'approchaient avec une facilité patriarcale, et le dimanche ils s'asseyaient à sa table « comme des fils ». La colonie étrangère s'est considérablement accrue. Dans son contact, l'empereur a appris je ne dis pas la pratique d'une défiance, mais d'une prudence utile. Il aime à ne point refuser quand on lui demande. Ce goût de faire plaisir n'avait pas d'inconvénient lorsqu'on vivait pour ainsi dire entre soi.

Une cour du « Guébi ».

Entre un « Ichi » (Soit !), toujours facile à obtenir de la bienveillance de l'empereur, et le définitif : « Ihoun ! » (Que cela soit !), les Abyssins le savaient, il y a la même différence qu'entre un iradé et un firman. Mais les négociants et les diplomates européens n'ont pas voulu entrer dans ces finesses d'une langue dont le fond est sémitique. Leur mauvais vouloir a donc obligé l'empereur à s'entourer, lui aussi, de précautions diplomatiques. Elles le mettent à l'abri des surprises.

Celle-ci est, entre toutes, intéressante; on aime à la citer comme une preuve de la grande loyauté qui est le fond de l'âme du Négus. Après chaque audience qu'il accorde à un diplomate, il désire qu'un procès-verbal de l'entretien soit rédigé

et présenté dès le lendemain à son ministre. M. Ilg fait passer ce document sous les yeux du souverain. Alors on est bien sûr qu'une phrase d'un côté trop gracieuse, de l'autre trop habile, ne prête pas à équivoque. Ces documents, soigneusement classés, forment un fond d'archives; on s'y reporte quand une question qui était fermée vient à se rouvrir. Les ministres d'Angleterre, d'Italie et de Russie ont adopté cette méthode excellente.

Il faut avoir vécu à Addis-Ababâ entre les légations et la cour pour se rendre compte de l'intensité, on pourrait presque dire de la fièvre de la vie politique qui fermente autour du Guébi. Rectifications de frontière, demandes de concessions, concurrence excitée par la découverte des mines d'or du Oual-laga, des gisements de lignite, des espérances de charbon, appétits de fournitures et de monopoles, tout est matière à de quotidiennes négociations politiques ou commerciales. Presque plus de journée dont l'empereur soit tout à fait maître : il lui faut abréger ces longues promenades à travers les magasins du Guébi qui étaient autrefois la distraction de ses matinées. Les affaires, les affaires ! A chaque détour de muraille il y a un négociant embusqué avec une demande à la main, un plaidant avec un placet, un secrétaire qui apporte de telle ou telle légation une lettre toujours urgente. Et des scribes sortent de dessous terre, prêts à recueillir la moindre parole, un mot de bienveillance jeté dans la brise du matin, au moment où l'on enfourchait sa mule :

— Ichi...

L'empereur employait pour fuir ces fâcheux des ruses d'Apache. Il y avait dans le Guébi des murs qui s'ouvraient, des trappes qui s'entre-bâillaient pour le faire disparaître. Qu'y gagnait-il? De nouveaux solliciteurs, de nouveaux interprètes le guettaient de l'autre côté du mur. Il semble qu'il eût été

facile de mieux garder l'entrée des cours et qu'un autocrate aurait à certaines heures le droit de faire dire à sa porte : « Je ne suis pas chez moi. » La bonhomie de l'empereur répugnait à une solution si radicale. Il a usé jusqu'à la fin de tous les petits moyens que mettaient à sa disposition l'ingéniosité, la stratégie, une ironie charmante. Il est allé jusqu'à faire traverser aux solliciteurs des cours où circulaient librement des lions apprivoisés. Mais quand il a été convaincu que même la crainte d'être dévoré par des fauves n'arrête pas longtemps un homme qui a un placet à remettre, Ménélik s'est dit :

— Soit ! C'est moi qui céderai à ces gens-là. Je vais inventer une cachette qu'ils ne connaissent pas, me bâtir, à quarante kilomètres d'ici, un refuge où j'irai quelquefois prendre une vacance, où je verrai moins de mémoires en rouleaux, mais plus d'arbres, plus de fleurs.

Telle a été l'origine de la construction d'un « Versailles abyssin », à une journée de distance de la capitale, au cœur des bois, près d'eaux riantes, le parc d'Addis-Alam.

Si l'empereur estime parfois que la concurrence des diplomates et des marchands empoisonne la vie d'un souverain, par contre il n'est jamais las de recevoir les savants, les gens simplement instruits, qui demandent à visiter ses États. Cet empressement d'accueil est d'ailleurs une tradition de la politique abyssine. On se rappelle par quelle aventure ce pays est entré dans l'orbite du monde chrétien.

Le Père Lobo rapporte la chose en ces termes :

« Les Abyssins content que deux jeunes gens qui voyageaient pour leurs affaires, Frumentius et Edésius, ayant fait naufrage sur les côtes de la mer Rouge, les habitants, peu accoutumés à voir des étrangers, s'emparèrent d'eux; qu'ils les présentèrent au roi; que le roi les reçut très bien, les attacha à sa personne et les avança l'un et l'autre; que le roi donna à Frumentius le

gouvernement de ses finances et fit d'Edésius son échanson; que tous deux s'acquittèrent si bien de leur emploi que, le roi étant mort à quelque temps de là, la reine ne voulut jamais accorder à Frumentius ni à Edésius la permission qu'ils demandaient de se retirer dans leur pays. Au contraire, elle abandonna entièrement le gouvernement de l'État à Frumentius; le ministre se servit utilement de son crédit pour faire connaître à ses peuples Jésus-Christ. Il accoutuma les Abyssins à nos cérémonies, leur fit naître l'envie de s'instruire dans nos mystères, enfin il les prépara si bien à recevoir les lumières de l'Évangile, qu'il ne manquait que des ouvriers pour achever ce qu'il avait si heureusement commencé. »

Seule entre tous les pays extra-européens, l'Abyssinie n'a pas eu peur de la civilisation occidentale. Au contraire, chaque fois qu'elle a été en péril [1], elle a cherché son appui auprès de ses frères chrétiens de l'Ouest. Ils étaient tenus, croyait-elle, de l'aider à défendre contre la conquête islamique une terre de culture chrétienne.

Dans ces sentiments, l'aventure de Frumentius et d'Edésius est, à seize cents ans de distance, à peu près celle de MM. Ilg et Chefneux. Ce n'est plus cette fois le christianisme qu'ils apportent, mais les ressources de la science moderne appliquée à l'industrie, la connaissance des traditions politiques et diplomatiques, qui permettent à un État, pendant des siècles isolé, de rentrer dans le cercle de la civilisation. Ménélik les distingue immédiatement. Il leur fait à ses côtés, dans son amitié, dans sa confiance, une place dont ils ne sortiront plus.

Ce fut vers 1877 que Ménélik, solidement établi sur son trône de Choâ, jugea que la connaissance des métiers européens serait

---

1. Cf. Vicomte Caix de Saint-Aymour : *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne.*

fort utile à son peuple. Ils lui assureraient les supériorités dont son ambition allait avoir besoin. Dans ce dessein, il s'adressa à un négociant d'Aden avec lequel il était en relations d'affaires. Il le pria de lui envoyer quelques jeunes gens instruits dans des techniques spéciales. Ils allaient servir de moniteurs aux ouvriers abyssins et d'ingénieurs au gouvernement. Ce négociant était Suisse. Tout naturellement il fit part à des compatriotes des bienveillantes dispositions du roi de Choâ. Il n'eut pas de peine à recruter cette phalange d'élite. Et c'est ainsi que, en 1878, montèrent sur le plateau abyssin un spécialiste des ouvrages du fer, M. Appenzeller; un spécialiste des industries du bois, M. Zimmermann, et un jeune ingénieur, tout fraîchement sorti de cette École polytechnique de Zurich qui a fourni à la science et à la pratique tant d'hommes distingués, M. Ilg.

S. E. M. Alfred Ilg.

M. Ilg évoque volontiers les souvenirs de ces premières années, les incertitudes d'un effort dont on n'apercevait pas clairement le but, les velléités de retour en Europe, l'intervention tous les jours plus bienveillante du roi qui s'opposait affectueusement à ce départ et découvrait à mesure ses véritables desseins.

Un jour Ménélik avait demandé à celui qui, plus tard, devait être son ministre de fabriquer, sous ses yeux, une paire de souliers:

— Mais, s'était écrié l'ingénieur, je n'entends rien à la cordonnerie!

Il fallut obéir. M. Ilg décousit patiemment une paire de bottes. Il étudia comment le cuir était taillé, façonné; puis, sous les yeux de son royal élève, il se mit à l'œuvre. Ménélik fut enchanté du résultat et ses exigences grandirent avec le succès.

Il n'était alors armé que de vieux fusils à capsules et à mèches, et, lorsqu'il avait désiré qu'on lui formât des ouvriers capables de travailler le bois et les métaux, il songeait surtout au perfectionnement, à l'entretien de son armement. Il en vint à rêver de fabriquer lui-même ses armes de toutes pièces. Il demanda donc à M. Ilg :

— Construis-moi un fusil.

— A quoi bon? répondit l'ingénieur. Ce fusil-là coûtera à Votre Majesté beaucoup plus cher que l'arme la plus perfectionnée qu'elle ferait venir d'Europe. Et ce sera toujours un outil un peu grossier.

— N'importe, dit le roi. Je veux voir si, avec les ressources dont nous disposons, on peut construire un fusil chez moi, dans le Choâ.

Il convient de dire ici que, dans la simplicité de sa culture, le peuple abyssin ne croit pas que la supériorité de notre industrie soit assise sur la connaissance des lois mathématiques, physiques et chimiques. Il s'imagine que les Européens ont hérité par tradition d'un certain nombre de recettes ou « trucs » — cela s'appelle en amharique des « billat » — qui permettent de fabriquer toutes les merveilles que l'on voit sortir de nos mains. Nombre d'Abyssins sont venus en Europe pour tâcher de surprendre quelques-uns de ces « billat », qui, dans leur pensée, devaient les enrichir. Le fait qu'ils sont rentrés en Abyssinie les mains vides et un peu décontenancés n'a pas modifié l'opinion de leurs compatriotes. Inutile de dire, n'est-ce pas, que M. Ilg et ses compagnons avaient trouvé le roi de Choâ plus éclairé? Tout de même la construction de ce fusil — je l'ai vu dans le

trésor admirable des armes de l'empereur, où il occupe une place honorable — fut pour Ménélik l'occasion de recevoir et de méditer une foule de « leçon de choses ». Comme Pierre le Grand, avec lequel il a sur ce chapitre de la curiosité scientifique de l'esprit plus d'un rapport, il s'élevait des résultats pratiques au désir de connaître les lois. Insensiblement il apprenait la géographie, la cosmographie, les mathématiques, pour lesquelles il a, d'instinct, une facilité toute sémite. Et, bien entendu, sa confiance grandissait avec son affection, pour l'homme qui, dans ce chemin du savoir, ne lui faisait toucher que des résultats certains.

Cependant, au cours de ces années 1878-1880, le Choâ et son roi avaient été le but de plusieurs tentatives commerciales importantes. On s'attend à trouver ici les noms de nos compatriotes MM. Brémond, Pino, Tramier, Arnous, Soleillet et Léon Chefneux. L'influence commerciale de la France s'appuyait d'autre part sur des missionnaires capucins, Messeigneurs Thaurin et Lasserre, auxquels Ménélik avait fait bon accueil.

La monographie de M. Léon Chefneux vient ici tout naturellement comme un enseignement et un encouragement pour les jeunes Français que travaille le désir du voyage, le goût de l'aventure, la certitude qu'ils sont poussés vers les horizons nouveaux par le désir d'ouvrir à leur intelligence, surtout à leur volonté, un champ d'action plus large.

Donc, vers 1877, un jeune Français qui s'appelait M. Léon Chefneux faisait des bulletins des sociétés de géographie sa lecture ordinaire. Il vit dans l'un de ces recueils qu'à la suite d'une fourniture de fusils, un négociant français, M. Arnous, avait obtenu du roi de Choâ Ménélik le droit de mettre en culture la vallée du fleuve Aouache. Il s'agissait de former une société d'exploitation. M. Arnous demandait qu'on lui confiât des jeunes gens aventureux, pour tenter l'entreprise. Chacun

d'eux devait faire à la société un apport de cinq mille francs.

M. Chefneux décida d'accompagner Arnous. Il abandonna généreusement à son frère, qui songeait à se marier, ses droits sur la terre patriarcale, il versa entre les mains de M. Arnous la cotisation exigée. M. Chefneux m'a dit depuis que le capital le plus intéressant qu'il emportait, d'autre part, était un petit vocabulaire, il serait plus exact de dire une liste de mots amhariques. Ce manuscrit, dans l'occasion si précieux, lui avait été donné par un jeune philologue dont nous retrouverons le nom mêlé par la suite aux affaires d'Abyssinie, M. Mondon[1].

M. C. Mondon.

Les jeunes gens qui accompagnaient M. Arnous n'étaient pour la plupart rien moins que des pionniers volontaires de l'influence française en Abyssinie. Ils appartenaient presque tous à cette lamentable catégorie des « fils à papa » dont les familles se débarrassent après quelques aventures fâcheuses. Arnous n'espérait rien faire de tels auxiliaires. Il s'arrêta sur la côte d'Obok où il n'y avait alors pas une cabane, pas un abri. Il tarda très longtemps à édifier une maison. Il traîna si bien les choses de longueur que la plupart de ses compagnons le quittèrent. Ils traversèrent la mer Rouge sur des boutres, et se firent rapatrier par le consul de France à Aden. Pendant ce temps, la société Arnous était mise en liquidation avant d'avoir fonctionné.

Cependant le bruit s'était répandu en France que le roi du

1. M. C. Mondon-Vidailhet, que l'Empereur a fait conseiller d'État, est à cette heure chargé du cours d'abyssin à l'École des langues orientales vivantes. On lui doit une *Grammaire de la langue abyssine* (*Amharique*) éditée en 1898 par l'Imprimerie Nationale. (Chez Ernest Leroux.)

Choà était disposé à faire des achats d'armes. Malgré l'échec d'Arnous, un homme de cœur et d'énergie, M. Paul Soleillet, s'était mis en route avec un navire et tout un chargement d'armes. Il toucha la côte au moment même où Chefneux se disposait à monter en Abyssinie, délesté des fonds qu'il abandonnait dans le naufrage d'Arnous. Soleillet proposa à ce jeune homme hardi de lui confier quelques fusils qui étaient les types de sa fourniture. Ces carabines servirent à armer quatre Abyssins. Avec cette médiocre escorte, un mulet et un âne, Léon Chefneux osa se mettre en route par Zéila (1880).

Tout le jour on se cachait, on ne marchait que la nuit; un heureux hasard voulut que l'explorateur atteignît le but de son voyage sans accident mortel.

M. Léon Chefneux.

Ménélik rentrait tout justement victorieux dans ses États; il venait à Goudrou, près d'Entotto, de battre le roi de Godjam, que l'empereur Jean avait sourdement excité contre lui. Ce succès augmentait encore le prestige d'un vassal qu'on voulait abaisser. L'empereur Jean avait jugé prudent de donner tort au roi de Godjam, Ménélik rentrait dans sa capitale doublement victorieux. Il ne songeait pas à s'endormir sur ses lauriers, mais à augmenter encore son armement. Il examina avec intérêt les fusils que lui présentait le jeune voyageur. Il déclara qu'il achetait le chargement de Soleillet. Il fit descendre à la côte une caravane d'ivoire pour payer sa dette.

Selon l'usage, Léon Chefneux demeurait près du roi jusqu'à la liquidation de l'affaire.

Or il arriva un contretemps qui aurait jeté dans un grand trouble des hommes moins décidés : la caravane de l'empereur s'était à peine mise en route pour la côte, que Léon Chefneux reçut de Soleillet une lettre désolée. L'explorateur s'était brouillé avec sa compagnie. Les commanditaires avaient mis l'embargo sur les fusils. Du moins Soleillet annonçait qu'il venait prendre à Addis-Ababâ la place de son camarade. A peine eut-il été présenté au roi, que Chefneux partit pour Paris : il allait chercher les fusils dont Ménélik avait besoin, et à partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une suite de voyages entre la France et le Choâ, dont le souverain commencait à pressentir sa destinée glorieuse.

Entre temps l'ingénieur Ilg était, lui aussi, retourné en Europe pour perfectionner son outillage. Il s'était lié d'une étroite amitié avec Léon Chefneux. Les deux jeunes gens jugeaient de la même manière le caractère de Ménélik. Ils s'accordaient pour lui conseiller une politique qui allait s'appuyer sur la France. Ils lui faisaient observer que de ce côté nulle conquête territoriale n'était à craindre.

L'évidente communauté des intérêts, dans le présent comme dans l'avenir, était une garantie de la solidité des rapports politiques.

Dès cette époque, les conseillers de Ménélik avaient cru distinguer le péril qu'un jour ou l'autre la politique italienne ferait courir à l'indépendance de l'Abyssinie. Ils n'avaient pas vu sans appréhension les Italiens monter sur le plateau, attirés par un capucin qui était un homme supérieur de toutes les façons, Mgr Massaja.

On ne parlait alors que d'installer dans cette partie de l'Afrique orientale des postes de relèvement et de secours pour les explorateurs qui viendraient visiter le pays. La Société de géographie italienne prenait cette organisation sous son patro-

nage. Et, en effet, le premier occupant de cette station (l'unique), que l'on créa dans le Choâ, fut un savant entomologiste, un homme distingué et charmant, le marquis Antinori. Il a doté les musées de son pays de collections magnifiques. Il est mort sur le plateau abyssin, entouré de l'affection de tous. Une mission de médecins italiens lui succéda, puis le comte Antonelli.

Il semble que le comte Antonelli ait le premier rêvé de mettre l'Abyssinie sous le protectorat italien. Il disposait de beaucoup d'argent, le sien et celui de son gouvernement. Il eut l'habileté de conquérir la confiance de Ménélik. Il réussit à écarter non de son amitié, mais de sa confidence politique, les partisans d'une politique française, les conseillers de la première heure Ilg et Chefneux. Ses cadeaux étaient bien faits pour séduire le roi. Pendant l'année 1885, il lui fit tenir force fusils. Il lui donnait à entendre qu'à la minute opportune, l'Italie le soutiendrait. Elle l'aiderait à replacer sur sa tête cette couronne impériale que la tradition abyssine attribuait au roi de Choâ et qui, au moment de la conquête musulmane, avait été usurpée par le roi de Tigré.

Le jardin de M. Ilg.

MM. Ilg et Chefneux ne doutaient pas que l'oreille politique de Ménélik leur serait rendue le jour où le roi s'aviserait qu'on l'avait engagé au delà de sa volonté. En attendant, pour donner une base à son action et pour demeurer en sentinelle, M. Chef-

neux demanda à Ménélik la concession des salines du lac Assal. Il était occupé de ce côté-là, lorsque, en 1887, le roi s'empara du Harar.

Il resta éloigné de la cour jusqu'à la mort de l'empereur Jean, qui survint, comme l'on sait, en 1889.

L'empereur Jean avait vu d'un mauvais œil les Italiens prendre place à Massoua. Les relations politiques qu'il avait avec eux depuis cette époque s'étaient tendues au point que l'on pouvait appréhender de voir la guerre éclater d'une heure à l'autre. Les derviches étaient au courant de cette situation. Ils crurent que la minute était favorable pour prendre l'Abyssinie à revers. Dans ce péril, l'empereur Jean appela le roi de Choâ à son secours. Ménélik était donc tout proche quand l'empereur Jean tomba sous les balles des derviches. Il n'eut qu'à se baisser pour reprendre cette couronne impériale qui avait appartenu à ses aïeux. Ce geste, qui le sacrait Roi des Rois d'Abyssinie, ne correspondait pas seulement à la vérité de l'heure, il remettait sur ses pieds la tradition religieuse et politique du peuple abyssin.

Conformément au traité que le nouvel empereur d'Abyssinie avait passé avec le comte Antonelli, l'Italie devait lui servir d'intermédiaire pour notifier aux puissances européennes la nouvelle de son avènement. Les réponses reviendraient naturellement par le même canal. Ménélik fut surpris de leur froideur, voire de la réserve défiante qui perçait au travers. Alors seulement il commença de s'inquiéter. A la hâte il rappela ses amis fidèles. Il plaça sous leurs yeux le texte du traité qu'il avait signé. MM. Chefneux et Ilg lui expliquèrent qu'il s'était placé sous le protectorat de l'Italie. On réunit à la hâte une conférence de lettrés qui examina le texte litigieux. Ils confirmèrent l'empereur dans la certitude que son indépendance était aliénée.

Les événements qui suivirent sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. On se souvient de la protestation

que Ménélik adressa aux puissances européennes et à l'Italie, de la rentrée en Abyssinie du comte Antonelli, de l'éclat de son départ. Je veux seulement reproduire ici un document pittoresque dont le texte est conservé dans les archives d'Addis-Ababâ. C'est le manifeste que Ménélik adressa à ses vassaux et au peuple abyssin en novembre 1895, quand il vit clairement que le sort de son empire allait être décidé par les armes :

« Jusqu'à présent, » dit l'empereur dans cette proclamation émouvante, « Dieu nous a fait la grâce de sauvegarder notre « patrie. Il nous a permis de vaincre nos ennemis et de recons- « tituer notre Éthiopie. Par la grâce de Dieu, j'ai régné jusqu'à « présent, et si ma mort doit être proche, je ne m'en inquiète « pas, car la mort est notre destinée à tous. Mais jusqu'à ce jour « Dieu ne m'a jamais humilié. Il me soutiendra de même dans « l'avenir. Un ennemi a traversé les mers. Il a violé nos fron- « tières pour détruire notre patrie et notre foi. J'ai souffert « qu'il s'emparât de ce qui est à moi, et j'ai négocié longtemps « dans l'espoir d'obtenir justice sans que le sang fût versé. Mais « l'ennemi ne veut rien entendre. Il avance toujours, minant « nos terres et nos peuples comme font les taupes. C'est assez! « Avec l'aide de Dieu, je défendrai l'héritage de mes aïeux et je « repousserai l'envahisseur par les armes. Que celui qui en a « la force m'accompagne! Que celui qui ne l'a pas prie pour « nous! »

Je demande la permission de souligner ce mot de « patrie » qui reparaît deux fois dans cet appel à la résistance. Ménélik n'a emprunté ni l'idée ni le mot à ses conseillers européens. On peut dire que de tous les peuples qui habitent l'Afrique, les Abyssins sont seuls à communier entre eux dans l'idée de patrie. Partout ailleurs l'idée de race est le seul lien qui unisse des hommes. Au contraire l'attachement de ce peuple montagnard pour un sol excellent et d'autre part la culture chré-

tienne ont abouti en Abyssinie à une éducation supérieure et passionnée de l'idée de patrie. Il n'y a pas de doute que l'amour de ce peuple pour son sol ne soit au moins égal à la tendresse des Boërs pour leurs fermes, leurs pâturages et leurs montagnes. J'ai touché du doigt mille faits qui fortifient en moi cette certitude. En voici un, typique entre tous; il m'a été conté, ces jours-ci, par un officier supérieur qui était de service auprès du Négus.

Quand l'empereur appela ses peuples à la résistance par la proclamation que l'on vient de lire, il les avertit d'autre part qu'il s'était endetté à Rome de plusieurs millions. Il voulait s'acquitter avant d'entrer en campagne. Sur son désir, des corbeilles furent déposées dans les différentes provinces de l'empire, à la porte des résidences de ses gouverneurs. Chacun était invité à y déposer *anonymement* son don.

Les trois millions que l'empereur demandait furent versés en quelques semaines.

Six années se sont écoulées depuis ces jours tragiques et lorsqu'on songe aux progrès que l'Abyssinie a faits depuis cette époque, à la pacification intérieure, au prestige qui entoure la couronne de Ménélik, on ne peut s'empêcher d'admirer la façon supérieure dont a été conduite la politique du Négus. Je faisais ces réflexions, tous ces temps-ci, en m'asseyant à la table hospitalière de M. Ilg. Là, j'ai rencontré, successivement, le major Ciccodicola, représentant de Sa Majesté le roi d'Italie à Addis-Ababâ; le colonel Harrington, représentant de Sa Majesté Britannique, et ses deux compagnons, M. le major Gwynn et M. le capitaine Duff; M. Orloff, représentant de Sa Majesté l'empereur Nicolas II, et MM. les docteurs de la mission russe. La vie que l'on mène ici, entre le Guébi de l'empereur, les légations et la maison de M. Ilg, me rappelle d'une façon divertissante des séjours que je fis autrefois à Copenhague à une minute

de grande effervescence d'intrigues et de politesses diplomatiques, quand le roi Christian et la reine Louise célébrèrent leurs noces d'or.

Vers quatre heures, à la minute du thé, le « grand hall » à plafond de lattes artistement reliées, où Mme Ilg reçoit les ministres étrangers, donne la sensation d'un salon diplomatique de quelque capitale très européenne et très civilisée. Il faut mettre le nez à la fenêtre, et apercevoir, dans le jardin de bananiers, le lion adulte qui se promène librement, et que les serviteurs en chammas blanches surveillent du coin de l'œil, pour se souvenir que l'on est en cœur d'Afrique, à tant de milliers de mètres en l'air, tant de centaines de lieues de la côte.

Mme A. Ilg.

Là aussi, les portraits des chers enfants sont disposés sur des guéridons. Ils disent le regret de l'absence, la vaillance d'âme d'une mère qui, ayant à choisir entre les joies maternelles et l'assistance que doit à son mari la femme vraiment compagne, a fait l'effort héroïque. Je me suis fait souvent conter l'histoire du plus jeune de ces enfants dont l'empereur a été le parrain. Il s'appelle Ménélik. Il a été fait prince le jour de sa naissance à Addis-Ababâ. Il a fallu le descendre à la côte, en litière, à travers les défilés de montagnes et les brûlures du désert Issa. On conçoit qu'une tendresse maternelle hésite à renouveler souvent pour des enfants très aimés de telles épreuves. Mais quelles angoisses quand les postes lointaines n'arrivent pas, quand les nouvelles manquent tout à fait! En de telles

inquiétudes, la grâce qui sourit aux hôtes et laisse ignorer ses pensées secrètes est plus qu'un effort mondain, une vertu.

Bien entendu, j'ai porté mes compliments dans toutes les légations et d'abord, comme c'était mon devoir, dans la maison de France. J'ai reçu à mes tentes les gracieuses visites de MM. Ciccodicola, Harrington, Gwynn, Duff et Orloff. Celle aussi des principaux négociants français installés à Addis-Ababâ, entre autres le principal d'entre eux, leur doyen, M. Savouré, conseiller du commerce extérieur, qui, bien des fois, a fait la route de la côte et que j'ai rencontré au Harar dans le chemin de la remontée, avec sa femme, une Française vaillante, et deux gracieuses fillettes.

Je suis aussi visité par d'importants fonctionnaires qui m'ont rencontré chez l'empereur. Entre autres, ces jours-ci, j'ai reçu un personnage qui est trop mêlé aux négociations franco-abyssines pour que je ne crayonne pas ici son profil : Ato Joseph.

Richelieu avait son Éminence Grise, celui-ci est l'Éminence Noire de l'Abyssinie. Son titre officiel est celui d'interprète diplomatique, délégué par l'empereur à Djibouti, avec des fonctions quasi-consulaires. Il a accompli, en Europe, en France, de nombreuses missions. Il parle d'ailleurs le français comme vous et moi, et a par-dessus des clartés de notre histoire, puisqu'il taquinait le prince Henri d'Orléans sur le chapitre de sa participation à une fête du 14-Juillet, dans la brousse. Ato Joseph a accompagné le dedjaz Léontieff en Russie. Les mauvaises langues affirment qu'au cours de tant de voyages, il a eu des succès féminins auprès de dames européennes, blanches comme du lait. Cet homme a pu plaire. Il porte, en effet, du mystère sur soi et d'abord le don d'ubiquité.

On croit que Ato Joseph est à Djibouti. Il apparaît à Daouanlé. On le suppose occupé à régler le long du chemin de fer les intérêts de l'empereur; il surgit au seuil de votre tente à Addis-

Ababâ. Il vous annonce qu'il part d'urgence pour Addis-Alam et le lendemain vous le rencontrez sur le marché :

— J'ai été retenu par une *petite affaire sans importance.*

« Petite affaire » prend... on ne sait comment, dans la bouche d'Ato Joseph, le sens de « grande affaire », et l'on pense que ces choses « sans importance » pourraient bien être considérables.

J'ai d'excellents rapports avec ce figurant qui est de toutes les pièces. Je lui ai de la reconnaissance pour un conseil qu'il m'a glissé d'un air négligent et qui, peut-être, ne vaut pas seulement en Abyssinie :

— Ici, il faut tout dire en riant.

La maison de M. Ilg.

Les difficultés où l'on se heurte, si loin de la côte, pour dresser une table un peu attrayante donne à l'hospitalité un prix exceptionnel. C'est une concurrence vraiment galante entre tous ces diplomates et on ne se lasse pas d'admirer les soins que chacun prend pour donner à l'intérieur de sa maison, dont les façades sont plus ou moins abyssines, la couleur et le caractère de la patrie absente.

Les délicatesses des pâtes, les raffinements savants, l'ordonnance artiste du logis sont une occasion de triomphe incontesté pour le major Ciccodicola. A la maison d'Angleterre il y a des papiers Liberty, des dressoirs de Maple, le long des murailles, des Keepsakes encadrés, un grand luxe d'argenterie sur les nappes éblouissantes, un service de maîtres d'hôtel hin-

dous d'une irréprochable correction. Les menus de M. Orloff m'ont rappelé la cuisine de « l'Ermitage », les grands restaurants de Moscou. La table des hors-d'œuvre, avec son kaviar frais et ses cuisses d'oies confites, est une autre merveille.

Il en est des goûts comme de la cuisine, chacun y affirme son instinct atavique. Le major Ciccodicola est un grand architecte. On dit qu'il fait des merveilles à Addis-Alam. Sa Majesté, qui apprécie singulièrement ces inventions, a prié le ministre d'Italie de lui dessiner un plan des collines boisées sur lesquelles Elle veut élever un nouveau Guébi. M. Orloff, qui est un élève distingué des écoles russes de langues orientales, met la dernière main à un dictionnaire de langue amharique. Sa conversation de philologue, éclairée par la connaissance de nombreux idiomes asiatiques, est d'un intérêt bien vif. A la maison d'Angleterre on a organisé un jeu de polo, on entretient une écurie magnifique, on dresse des zèbres, on a formé un équipage de sloughis pour chasser le lièvre, à cheval, à flanc de collines, dans la brousse. C'est une joie que ces messieurs m'ont donnée l'autre matin. J'étais venu coucher chez eux pour monter à cheval à la petite pointe du jour. L'air était d'une pureté paradisiaque, les églantiers en fleurs, les jasmins vibrants, les chiens enragés, les chevaux vifs et très bien mis. Je n'oublierai de longtemps ce radieux matin de la terre.

Entre temps on parle politique, abyssine et européenne. C'est un mélange très divertissant de discrétion et de passion, de sincérité et de traquenards, quelque chose comme la chasse au lièvre, au galop à travers les pelouses et les ravins, avec ses délices de course au clocher et ses risques de casse-cou. Chacun sent que la partie, engagée de toutes parts, se précise. Les attentions sont tendues, les négociations depuis longtemps entamées imposent les actes décisifs. On ne voit sur la route du Guébi que les manteaux de l'escorte italienne, les turbans des soldats hindous

encadrant des cavaliers en kaki, les casquettes plates de Russie...

On se souvient que la première intervention de l'Angleterre en Abyssinie a été, en 1867, l'expédition de sir Robert Napier. Cependant il résulte de l'historique de cette expédition, et de la disparition de sir Napier, immédiatement après sa victoire sur le négus Théodoros, que, à ce moment, les Anglais ne songeaient pas à inaugurer une politique spécialement abyssine. Ce coup de force était surtout une éclatante démonstration de la puissance de l'Angleterre, et de la vigueur avec laquelle elle entendait soutenir ses nationaux. Mais, depuis que les Anglais occupent l'Égypte, les ambitions anglaises en Abyssinie ont changé de forme et de figure.

L'étude des voisins immédiats de l'Égypte leur a révélé que l'Abyssinie n'était pas l'aride rocher que sir Napier avait vu en 1867, mais, d'une part, un grenier d'abondance, et de l'autre un fort qui domine les vallées des Deux Nils et, par sa position militaire, est un obstacle à la constitution et à la sécurité du vaste empire, que, du Cap au Caire, les Anglais ont rêvé de créer dans l'Afrique orientale.

En ce qui concerne immédiatement l'Égypte et la mise en valeur actuelle de son domaine, l'étude scientifique du bassin du Nil a démontré la nécessité d'atteindre les sources du Nil Bleu, afin de se rendre maître des rythmes de la crue.

De toute antiquité les souverains d'Abyssinie ont su qu'il était en leur pouvoir de retenir ou de lâcher les eaux du Nil Bleu, de façon à affamer l'Égypte ou de la féconder. Ce qui était peut-être alors un projet utopique est devenu une œuvre scientifiquement réalisable. Les Anglais, depuis leur entrée en Égypte, ont naturellement tourné vers la résolution de ce problème tout l'effort de leurs études et de leur politique.

On dit ici que lord Cromer vient d'adresser au Foreign Office un important rapport où il transmet et commente les études

d'une commission technique. Il s'agit d'obtenir de Ménélik l'établissement d'un barrage au lac Tana. On a reconnu la nécessité de régler en Abyssinie même la question de l'irrigation de l'Égypte. Reste à savoir si le Négus sera suffisamment rassuré sur les affirmations pacifiques de lord Cromer et s'il accordera l'autorisation sollicitée.

Économiquement, l'Abyssinie est indispensable à l'Angleterre. Politiquement et militairement, elle est pour elle un objet d'inquiétude et de convoitise. L'impossibilité où l'Angleterre se trouve d'entretenir une armée suffisante pour la défense et la police du colossal empire qu'elle veut constituer la met dans la nécessité de chercher sur place des ressources militaires. Si elle venait à dominer à Addis-Ababâ, la « Question d'Égypte » serait définitivement fermée. Une armée de 200,000 hommes serait mise à la disposition de l'Angleterre pour appuyer sa politique de domination africaine et ses ambitions dans la Méditerranée.

Dans l'impossibilité où est l'Angleterre d'entreprendre à elle seule et momentanément la conquête d'un tel empire, elle a jeté l'Italie sur la falaise éthiopienne. Un de ses premiers actes, après son installation en Égypte, a été la cession à l'Italie d'une des bonnes routes d'accès de la mer Rouge au plateau. On a pu dire qu'elle avait subventionné en leur temps les ambitions italiennes. Depuis, l'Angleterre a fait faillite à ses engagements. Elle avait promis de prendre Massoua pour tête de ligne du premier chemin de fer qu'elle créerait du Nil à la mer Rouge. Or, il est avéré à cette heure que Souakim sera l'embouchure maritime de cette voie ferrée. Les Italiens sont certainement lésés par ce manque de parole. Aussi n'est-ce pas sur l'Italie que semble s'appuyer, à cette heure, la politique anglaise à Addis-Ababâ.

Les véritables projets de l'Angleterre en Abyssinie sont vivement éclairés par le contraste très vif que l'on remarque

entre son attitude et sa politique véritable. Le mot d'ordre est de dénigrer l'Abyssinie, au moins d'affirmer qu'elle n'intéresse

Publication d'un édit.

pas et qu'on abandonnerait bien volontiers la place à qui voudra s'y mettre en bonne posture. Mais dans le même temps on travaille à faire échouer à Addis-Ababâ les tentatives des autres

puissances, télégraphes italiens, hôpitaux russes, chemin de fer français de Djibouti. On se fait donner dans l'ouest d'importantes concessions de mines d'or. On entretient habilement ouverte la question de la rectification des frontières. On passe pour faire acheter en sous-main des actions du chemin de fer français de Djibouti.

Le passé de la politique italienne en Abyssinie appartient déjà à l'histoire. Mais ce que l'on ignore trop en France, c'est que, avec une constance admirable, dès le lendemain du traité de paix, l'Italie a commencé de travailler au relèvement de son influence à Addis-Ababâ. Il semble à l'heure présente qu'elle y soit auprès du Négus dans une position de faveur particulière. Ce miracle est pour une très grande part l'œuvre d'un diplomate de premier ordre, le major Ciccodicola. Mais les sentiments du peuple abyssin à l'entroit de l'Italie ne sont pas tels qu'on se les figure. Il y a des rapports très certains entre la culture, les goûts, les façons d'exister de la population montagnarde et rurale qui vit entre Rome et Naples et le paysan abyssin. Les prisonniers d'Adoua étaient vus sans haine par ces campagnards africains. On a appris d'eux mille petites industries et quelques bons métiers. En maint endroit, on a regretté leur départ. Bien des fois dans la route j'ai été salué d'un : « *Buona salute, signor...* » par des gens qui avaient remarqué mes vêtements européens, ma figure blanche. Le « Chef-de-mille » que j'ai rencontré dans un carrefour, près de Laga Hardin (il a été blessé à Adoua), m'a donné ses sentiments en ces termes précis :

— Les Italiens, on ne leur en veut pas... Nous nous sommes battus et Dieu a décidé... S'ils avaient été vainqueurs, ils n'auraient pas eu le fruit, car ce sont d'autres qui les ont poussés...

La même modération est dans tous les discours de l'empereur. Il m'a dit naguère :

— Je sais que le prince de Naples était opposé à la guerre que l'on nous a faite...

Enfin ce dernier trait bien caractéristique. On conte qu'en apprenant la grossesse de la jeune reine d'Italie, Ménélik a déclaré :

— J'enverrai à Rome quatre défenses d'éléphant pour faire les pieds du berceau de l'enfant qui va naître.

La politique russe est en Abyssinie toute récente; sa première manifestation fut l'envoi d'une mission militaire de la Croix-Rouge ultérieurement suivie de la montée d'un ministre plénipotentiaire.

Le major Ciccodicola.

On remarque à Addis-Ababâ que le représentant de la Russie reçoit à sa table le haut clergé abyssin, qu'il fréquente les églises, qu'il y accomplit ses dévotions avec quelque éclat. On en conclut que la Russie tient à rendre visible le lien religieux qui l'unit à la chrétienneté abyssine. On a noté, d'autre part, qu'à différentes reprises le dedjaz Léontieff avait rapporté de Russie des fusils qui sont considérés comme des cadeaux de l'empereur Nicolas au négus Ménélik. On conclut de ce fait que la Russie souhaite le maintien de l'intégrité territoriale de l'empire abyssin et l'on ne peut s'empêcher de se réjouir que les intentions d'une nation amie soient si ouvertement conformes aux nôtres.

Ce que la politique française aurait pu être à Addis-Ababâ, ce que MM. Chefneux, Ilg et Mondon auraient souhaité qu'elle

fût pour le bien des deux pays, ce qu'elle peut être encore, grâce à l'exacte connaissance que l'empereur a de ses véritables intérêts et aussi à son admirable patience, j'attends, pour préciser mes impressions sur ce point délicat, la fin même de mon séjour en Abyssinie. On ne s'étonnera pas de me voir reculer à la dernière ligne de ces pages des conclusions qui ne pourront jamais être assez éclairées ni étudiées.

Je tiens seulement à fixer dès aujourd'hui les renseignements que M. Ilg m'a donnés sur les investigations minières d'un ingénieur français de grand mérite, M. Comboul, qui, sur la demande du Négus, est venu commencer l'étude géologique de ce pays[1]. En dehors de toutes préoccupations politiques, les découvertes minières de M. Comboul suffiraient à fixer sur l'Abyssinie l'attention d'hommes d'État soucieux de ne point laisser écarter la France des espérances que réserve le marché africain.

Il n'y a en Abyssinie aucune autre espèce de combustible en usage que le bois. Le pays est extraordinairement riche au point de vue minier, on le sait dès longtemps. Mais comment tirer parti de cette richesse en l'absence de combustible ?

L'empereur, préoccupé de cette question, faisait chercher partout le charbon. Il avait donné l'ordre de lui apporter toutes les pierres noires que l'on pouvait trouver. C'était toujours de l'obsidienne, un silicate sans valeur qu'on lui présentait. Au cours de ses investigations, M. Comboul avait noté une vallée énorme qui, de Fallhe, en passant par Sallalé et Debralibanous, va à Ankober. Elle avait été pour lui une révélation de la constitution géologique de l'Abyssinie. Cette pseudo-vallée — en abyssin « qualla » — est un immense effondrement. Les parois se dres-

1. A la date où parait ce livre, novembre 1901. M. Comboul vient de repartir pour l'Abyssinie.

sent absolument verticales et les diverses strates horizontales en sont si nettement visibles qu'en réalité on a devant ses yeux une coupe géologique du pays. La régularité et l'horizontalité des couches démontra à M. Comboul que cet affaissement s'était produit sans grosse perturbation. Il n'y avait eu aucune dislocation. C'était comme le plancher d'un ascenseur qui soudain descendrait d'un étage en laissant le vide à la place qu'il occupait. Les deux parois de la vallée qui, dans cette comparaison, formeraient les glissières du dit ascenseur, sont demeurées l'une en face de l'autre, sans avaries, même sans écorchures, chacune des lignes de strates, interrompue par la coupe de gauche, correspondant exactement à sa congénère de droite. En suivant cette vallée d'un bout à l'autre, M. Comboul s'avisa qu'il avait devant soi, comme sur une carte murale, la coupe géologique de l'Abyssinie. . .

On lui avait rapporté de ces régions des échantillons que cette fois il avait pu baptiser lignite. Il était fatal qu'en suivant la « qualla » l'ingénieur finît par retrouver la veine. A partir de Sallalé, M. Comboul commença à relever les terrains ternaires et quaternaires dans lesquels la lignite se rencontre. En arrivant à Debralibanous, il se heurta à une paroi, elle aussi verticale, dans laquelle il aperçut des lignes noires.

Ces couches parfaitement horizontales de 30 à 35 centimètres d'épaisseur étaient séparées par de légères couches de calcaire grossier.

A la pioche il les fit nettoyer ; le sable tombé, il se trouva en face du gisement : une montagne de lignite.

Tout le monde sait que la lignite est le produit de la combustion incomplète de troncs d'arbres et de branchages qui se sont carbonisés à l'état de charbon de bois. Les morceaux affectent encore la forme ligneuse de la branche, d'où son nom. La seule différence qu'il y ait entre la lignite et la houille pro-

prement dite, au point de vue combustible, c'est que la lignite est moins riche en carbone que la houille, et que, de ce fait, sa combustion donne moins de chaleur et plus de cendres. Mais quand sa puissance calorifique est sérieuse, c'est, à défaut de houille, un magnifique combustible. Or les essais de fragments pris à la surface de ce gisement — et par conséquent éventés — ont fait ressortir une puissance calorifique de 600,000 calories alors que les bonnes houilles n'en donnent guère plus de 800,000. Telle quelle, cette lignite suffit à tous les travaux métallurgiques, l'expérience en a été tentée, elle est par conséquent propre à alimenter toute chaufferie de chemin de fer ou de bateaux.

M. Comboul poussa sa recherche aux alentours. Il put constater que la montagne entière sur laquelle est bâti Debralibanous est un gisement indéfini de lignite. Ce gisement est distant d'Addis-Ababà d'environ 75 kilomètres. La seule difficulté, et elle est médiocre, est de s'élever d'Addis-Ababà à Entoto. Après cet effort, jusqu'au gisement, on roule en plaine. A côté du gisement se trouvent des minerais de fer très importants, de la chaux, de l'argile à poteries et à briques, des pierres calcaires de construction, tout ce qui a manqué jusqu'ici à l'empereur pour bâtir des villes de briques et de pierre.

2 mars 1901.

Quand l'Italie jugea que, après le destin d'Adoua et la conclusion d'une paix honorable, il était de son intérêt de renouer des relations diplomatiques avec le Négus, le roi Humbert insista pour qu'un officier fût envoyé auprès de l'empereur Ménélik.

Le capitaine Ciccodicola prit donc le chemin d'Addis-Ababà. Les hasards d'une route difficile, où l'on n'est libre ni de hâter ni de retarder sa marche, amenèrent le chargé d'affaires d'Italie

en vue de la capitale du Négus le 1er mars, veille des anniversaires du glorieux saint Georges, patron favori des Abyssins, et de la victoire d'Adoua. Les gens du Négus ont réuni ces deux fêtes en une seule.

Avec cette dignité qui plus tard, dans des circonstances certes délicates, devait lui gagner l'amitié particulière de l'empereur, le capitaine Ciccodicola décida qu'il ferait quand même son entrée dans la ville en joie. Tout de suite il eut la récompense de son énergie. Ménélik envoya à sa rencontre un message qui disait :

« C'est aujourd'hui une date mémorable. J'irai remercier à l'église Dieu et saint Georges qui m'ont assisté. Mais il n'y aura ni revue ni parade militaire. Le Négus fête seulement l'anniversaire religieux du patron de ses peuples. »

Depuis lors, la célébration de la fête de saint Georges a gardé ce caractère de discrétion diplomatique. Cette année, elle tombe en plein carême et la solennité ne suspend point la rigueur du jeûne.

C'est un regret pour moi. Ces repas qui assoient sous les vastes halls du Guébi, jusqu'à vingt-quatre mille soldats, les prodigieuses « beuveries » de « talla » et d'hydromel qui mettent le peuple en liesse, m'auraient découvert un aspect nouveau du caractère de ce peuple abyssin, à l'ordinaire masqué de politesse ecclésiastique et de cérémonies aux complications byzantines.

Après la petite saison de pluie qui depuis tantôt deux semaines nous noie dans l'eau et la boue, c'est une surprise charmante que ce lever de soleil de la Saint-Georges sur les gazons reverdis.

A 2,750 mètres d'altitude, nous jouissons ce matin d'une atmosphère si pure que les montagnes d'alentour, où la nuit les lions rugissent, s'enlèvent sur un ciel d'aquarelle avec la netteté

de ces fonds de tableau, bleus et paradisiaques, que l'école italienne, aux heures primitives, aimait à encadrer dans de pieuses architectures, à développer derrière la tête auréolée des saints.

Nous avons gravi de bonne heure la colline du marché, qui, à distance d'une portée de fusil, groupe les bâtiments de la douane et l'église vénérée de Saint-Georges. La colline qui porte le Guébi, isolée du reste de la ville dans sa palissade d'épieux, nous fait face. Elle est séparée du marché par une profonde ravine où coulent des eaux torrentielles.

Vers huit heures, l'antique sonnerie de ces trompes horizontales que, vous autres, vous n'avez entendues que dans le défilé d'*Aïda*, et aussi à la corrida espagnole quand la porte du toril s'ouvre pour livrer passage à l'ennemi, annonce l'apparition du cortège. Son ampleur sans ordre, mais sans confusion, qui en une seconde couvre la pente des deux collines, emplit le fond du ravin d'hommes à figures basanées, enveloppés de la chamma blanche ourlée de bandes écarlates, donne le frisson d'une marée écumante. Au cœur du flot un remous plus violent. Ici, les chammas sont plus denses ; les canons de fusil se hérissent, serrés comme les épis d'une moisson.

C'est l'empereur et sa garde qui avancent. Nous ne distinguons que son chapeau de feutre noir à larges bords, le petit bandeau blanc qui serre son front et retombe en deux pans, noué sur la nuque, sa pèlerine de satin noir au petit capuchon doublé de soie grenat. L'empereur m'aperçoit, et au passage il me salue d'un sourire. Cette faveur n'est pas perdue. Tout à l'heure elle fera fendre les foules, elle m'ouvrira l'accès de l'église.

A ses côtés l'empereur a un « sosie » : c'est ce liquamaquas Nado en face duquel je me suis assis, voici tantôt un an, à la table du quai d'Orsay. Le jour de la bataille, pour égarer l'ennemi, le liquamaquas se tient sous le parasol impérial. Il est vêtu

Le liquamaquas Nado.

des ornements distinctifs du Roi des Rois. Ainsi le Négus anonyme est libre de courir du centre aux ailes de son armée, là où le péril rend sa présence nécessaire, là où la vue de l'empereur surexcite les vaillances jusqu'au délire.

Détail typique et qui cadre bien avec les instincts sémites de ce peuple, avec son goût et son respect de la richesse : avant d'aller remplir à l'église son devoir mystique, l'empereur rend à la maison de la douane une visite pompeuse. L'homme vit sans doute de la parole de Dieu, mais il faut aussi à son corps de la nourriture pour subsister. C'est d'ailleurs une formalité de pure politesse. Le chapeau de feutre, le bandeau blanc, le camail noir, masqués par le hérissement des fusils, reparaissent presque aussitôt dans le cadre de la porte étroite : l'empereur est en marche vers la basilique de Saint-Georges.

Comme toutes les églises abyssines, celle-ci est ronde, coiffée d'un toit pointu et, dans le type du temple païen de Tibur, entourée d'une colonnade. Des lés d'aboudjidide (cotonnade) blanche habillent aujourd'hui les murs de torchis. C'est ainsi qu'aux jours de procession du Saint-Sacrement nous tendons, nous autres, des draps le long des murailles.

Des gens se battent à la porte de la première enceinte; sans éclats de voix, en silence, respectueux du lieu saint jusque dans leur concurrence de brutalité. On trie à cette place ceux qui ont le droit et les audacieux qui usurpent. Nous autres, l'empereur nous a souri, et les larges épaules démasquent la porte, s'effacent de biais, pour nous faire un passage entre les crosses des fusils.

Dans l'enceinte, que le gazon et une ceinture d'arbres font verdoyante, on ne s'écrase plus. Nous pouvons librement gravir les degrés de la colonnade et, par-dessus les épaules, apercevoir l'orchestre extérieur des prêtres.

Ils scandent leurs psalmodies de rythmes assourdis, de tambourins et du cliquetis d'une bizarre crécelle d'acier (tsena-

sen) qui, dans leurs mains, semble un mors de cheval pourvu de sa gourmette. Elle souligne d'un choc de métal chacun des balancements rituels.

Mais c'est dans le chœur de l'église même que j'ai envie de pénétrer. Les généraux, les pages, les maîtres de cérémonies, qui m'ont rencontré aux audiences de l'empereur, me livrent la porte avec des saluts muets.

Comme dans les églises russes, l'autel est invisible. Au centre de cette vaste tour ronde s'élève un baldaquin qui l'emplit aux trois quarts. Les panneaux de cette Arche d'Alliance sont ornés de peintures hiératiques d'un style étrange. Cela rappelle, dans les rencontres heureuses, les formules des Persans, plus souvent le dessin caricatural des paravents d'Indo-Chine où la convention des Fils du Ciel s'est abâtardie. La coloration est violente et sans modelé. Le rouge, le vert, le jaune et le bleu dominent, comme dans les images d'Epinal ou dans les toiles extérieures des baraques foraines.

Je demande grâce pour ce mot de « forain »; il n'est qu'une impression superficielle, tout de suite noyée dans une inquiétude superstitieuse.

Dans l'ombre de l'autel s'ébauche une étrange apparition de lévite casqué et comme figé en une immobilité hiératique. Derrière cette statue vivante il y a sans doute d'autres figurants du drame sacré, mais l'obscurité du lieu saint empêche que je les distingue. Je sens seulement que dans les ténèbres ils remuent, eux aussi, d'autres ornements d'argent, d'or et d'airain; redoutables personnalités, mi-religieuses mi-soldatesques, sorties de ces fonds de la Bible où les archanges ont des lances et des cuirasses pour servir les colères du Dieu Vengeur, où les lévites portent au côté des glaives pour restaurer dans la pourpre du sang l'orthodoxie sacerdotale du jeune Joas.

Entre l'Arche et la place, à mes yeux caché par les colonnes

où l'empereur est à genoux, l'« Aboun pontifie ». C'est lui le personnage mystérieux que l'Église d'Alexandrie envoie, depuis le IVe siècle, souffler sur la flamme chrétienne dont ces peuples sont à demi éclairés. Mais c'est dans l'Ancien Testament que celui-ci a pris sa figure et sa robe, sa barrette de rabbin, sa canne surmontée, en guise de crosse pastorale, d'un petit marteau d'argent. Et c'est bien la voluptueuse Asie qui lui a fait cette bouche détendue, ce teint olivâtre, ces yeux si fixes, si las sous les paupières que sa figure, brusquement inondée de clarté, m'apparaît soudain, comme la tête de Baptiste tranchée par le fer d'Hérodiade.

C'est la procession que l'on prépare. Selon le rite, l'empereur doit faire trois fois par le dehors le tour de la basilique. Il va s'arrêter, comme dans le Chemin de la Croix, devant de pieuses images exposées à l'extérieur. Ce sont, entre les colonnes, d'étranges écussons fixés à la tenture d'abjoudjidide. Les quatre bêtes symboliques, particulièrement le lion en qui l'Abyssinie personnifie son âme guerrière, écartèlent ici les figurations du saint patronymique. L'empereur est sorti de l'église. Il descend les degrés. Un page lui apporte le chapeau de feutre noir dont il se couvre contre le soleil, et, avec ce perpétuel souvenir du prochain, des humbles, qu'il garde même dans les éclairs de ses fantaisies, il dit que tous se couvrent. Il sent qu'il n'a pas besoin de se faire un masque rigide pour inspirer à son peuple la certitude qu'il veut être obéi. Son énergie et sa décision sont connues. Il désire donc montrer à ses compagnons d'armes, aux femmes, aux enfants, au peuple accouru pour le saluer, seulement sa face de bonté. Il sourit, et dans cette figure basanée le sourire, éclos sans effort, réfléchi par les yeux, a une grâce qui attire comme un jet de clarté.

Il a replacé sur ses épaules son camail de satin noir, à capuchon de soie grenat, directement soutaché d'or au bord de

la pèlerine. Les broderies de style byzantin qui ornent la tunique d'étoffe transparente dont il est vêtu presque jusqu'aux chevilles ont une splendeur d'étole. Ses pieds chaussent coquettement de fins escarpins vernis. Les chaussettes de soie, d'un vert délicat, japonais, transparaissent à travers la tunique de gaze.

Derrière l'empereur, un page porte sa chaise d'église. Le chef de ses muletiers l'abrite avec respect sous un parasol de velours cramoisi, tout brodé d'arabesques d'or. Et pour montrer à son peuple qu'il reste le premier des soldats, il marche, sous le dais, avec sa carabine favorite, une winchester, en balance sur l'épaule.

Cependant le premier tour d'enceinte est révolu et le cortège s'arrête. Que se passe-t-il?

Ce sont les prêtres à figure de cire, une bande de fanatiques aux yeux torves, aux visages émaciés par les austérités de la prière ou gâtés par les excès, qui dansent devant leur empereur en l'honneur de saint Georges. Ainsi le roi David dansa d'allégresse devant l'Arche. Les tambourins, les « tsenasen » rythment leurs contorsions avec des bruits clairs de triangles d'acier, d'argent, de cuivre. Cela commence par des balancements sur place, des houles de saluts; mais voici que des sujets isolés se détachent du groupe. De ma place, j'aperçois un stupéfiant « cavalier seul » dansé avec des reculs de reins qui sentent leur café maure par un prêtre coiffé d'un bizarre chapeau de paille à calotte plate, à larges bords. On dirait un emprunt de carnaval fait à un enfant par un homme en ébriété. Le fou rire monterait aux lèvres, si, de cette épilepsie sacrée, ne se dégageait on ne sait quel caractère de fanatisme suranné et redoutable, qui pèse sur ces peuples comme une chaîne, qui les ralentit dans la voie de progrès intellectuel et social où leur souverain les fait marcher.

Lentement, tandis que les prêtres essuient la sueur qui découle de leur visage, tandis que la houle des femmes, pressée dans les portes, salue l'auguste passage de ses « yous-yous », clairs comme des cris d'oiseaux ; tandis que les canons tonnent vers le marché ; tandis que les belles supplications du

Le Négus entouré de sa garde.

plain-chant se mêlent à une grêle sonnerie de petites cloches, le Négus a repris sa marche méditative.

Devant lui, des valets empressés ouvrent le passage en frappant avec de longues gaules la haie humaine trop lente à s'ouvrir. A deux pas derrière le parasol, une toute petite fille aveugle, à cheval sur les épaules de son père, invoque la charité d'une voix plaintive ; une folle sort librement du rang des spectateurs pour déclamer les louanges du Négus sur un ton d'invectives.

Lui s'est arrêté devant l'image vénérée de saint Georges. Il la contemple avec ses yeux de lion pensif et sûr de sa force. Il

songe aux Puissances, cachées derrière les hourras des foules, les chants des prêtres, les tonnerres des canons.

Pourquoi celui-ci est-il un aveugle, celui-ci un fou, celui-là un Négus victorieux? Pourquoi ces gens d'Eglise résistent-ils à leur empereur qui veut conduire son peuple dans une route plus sûre? Pourquoi une voix que, quotidiennement, l'empereur entend à son côté répète-t-elle d'un ton de prophétie :

— Prends garde à ces « franghi »! Tu les aimes trop!

L'empereur est toujours debout devant la sainte image. D'un geste habituel, il a ramené sur sa bouche les plis blancs de sa chamma de soie. A travers l'étoffe légère on voit ses lèvres qui remuent.

Ménélik prie.

Addis-Ababâ, 4 mars 1901.

Hier soir, comme je dînais à la légation d'Angleterre, M. Harrington, ministre de S. M. Britannique auprès du Négus, m'a parlé du voyage que le major C. W. Gwynn se propose d'entreprendre dans l'Ouest. Il s'agit de pousser jusqu'au Ouallaga, de traverser le « placer » de Nedjo et de rentrer dans le Soudan égyptien par Fazoglé et Khartoum. Déjà, au courant dès l'automne 1899, le major Gwynn, accompagné du lieutenant Jackson, a entrepris une exploration dans l'Ouest pour relever la région qui s'étend de Roseïres, sur le Nil Bleu, jusqu'à la rivière Baro [1]. Le nouvel itinéraire comporte peut-être l'exploration de ces régions vierges, comprises entre la rivière Angueur, la Didessa et la partie méridionale de l'Abay (Nil Bleu), qui intéressent si particulièrement le gouvernement anglais, et qui sont considérées par lui comme la clef de la fécondité égyptienne [2].

1. Cf. *La Géographie* (IV, 1, 15 juillet 1901, p. 60), chez Masson.

2. Voir le *Rapport sur l'irrigation du Haut-Nil*, présenté au Parlement

L'affreuse tempête qui a sévi hier soir m'ayant rendu le retour à mes tentes impossible, on m'a, une fois de plus, gracieusement invité à coucher. Nous étions donc de loisir. Le major Gwynn a bien voulu déployer sous mes yeux l'itinéraire du voyage que M. Herbert Weld Blundell accomplit en Abyssinie, en 1898-1899. Cette carte sommaire a fait du bruit en Angleterre au moment de sa publication, à cause d'une indication intéressante et hardie que M. Herbert Blundell n'a pas hésité à produire. Au-dessus du mont Tchoki, à quelques minutes au sud du 10e degré de latitude, il a, en un lieu nommé par lui Mont Bida Korso, indiqué la rencontre de l'Abbay (Nil Bleu) avec la Didessa. Ce renseignement n'a que la valeur d'une hypothèse (M. Herbert Blundell n'est pas allé au confluent de la Didessa et du Nil, il a reproduit une indication de ses guides), mais il mérite vérification. Il corrige l'ancien erreur qui fait rencontrer l'Abbay et la Didessa à peu près à la hauteur du 10e degré et demi de latitude nord.

Dirai-je que devant ces blancs de la carte j'ai été pris d'un vertige que connaissent bien les « gens de la route ». J'ai passé la nuit tout éveillé à rêver de cette aventure extraordinaire et certes imprévue, la correction du cours du Nil par le touriste que je suis. Au matin, ma résolution était prise. Au lieu de retourner à ma tente, j'ai piqué droit sur la maison de M. Ilg afin de lui soumettre mon projet et de le prier, s'il l'agrée, de le présenter à l'empereur.

Le major traversera pour rejoindre les postes anglo-égyptiens du Nil Blanc une partie du Ouallaga. C'est le pays de l'or et de l'ivoire. On y voit des milliers d'hommes occupés depuis des

---

en juillet 1901, et, particulièrement, les observations de lord Cromer, sur la nécessité de construire un réservoir au lac Tsana. (*Report as to irrigation propects on the upper Nile*, presented to both houses of Parliament. July 1901 (Egypt., no 2, 1901).

siècles à laver des sables aurifères et des chasseurs qui passent leur vie à poursuivre l'éléphant.

Lorsqu'il y a quelques années à peine M. Ilg fit le voyage de l'ouest, les gens lui disaient :

— Prenez garde, vous n'en reviendrez pas!

Certes le Ouallaga est toujours une des dernières parcelles de la *terra incognita*, mais aujourd'hui le bras du Négus s'étend jusqu'au delà des fleuves, et j'ai des raisons de croire que ma requête sera accueillie avec plaisir.

Tout de suite M. Ilg s'est pour sa part montré favorable à mon voyage :

— Ce sera, m'a-t-il dit, une expérience intéressante pour vous de constater par vos yeux comment ces peuples belliqueux ont été transformés en si peu de temps par l'administration abyssine. Il ne vous faudra pas aller bien avant dans le Ouallaga pour mettre le pied sur des territoires que jamais n'a foulés le pied d'un blanc. Et certes, on ne vous laissera pas vous aventurer sans guides, sans escorte, sans lettres pour les autorités du pays. Mais enfin, il peut toujours se produire quelque bagarre sur la route, à une minute où vous vous trouverez seul? Essayez donc, à ce moment-là, de la vertu de ce mot que vous avez si souvent entendu jeter au milieu des querelles : « Ba Ménilik! » Au nom de Ménélik! Vous verrez s'il ne change pas les batailleurs en statues de sel, s'il n'est pas le vrai « sésame » qui ouvre au voyageur ce pays fermé depuis tant de siècles.

Cet après-midi, quand je suis monté au Guébi pour saluer Sa Majesté et me mettre à ses ordres, j'avais déjà reçu un billet de M. Ilg pour m'avertir que le Ouallaga m'était ouvert.

J'ai trouvé l'empereur dans un des nombreux magasins qui font du Guébi une suite de cours.

Il m'a dit qu'il partait décidément avec M. Ilg pour sa nouvelle capitale Addis-Alam ; que je devais l'y rejoindre le plus tôt

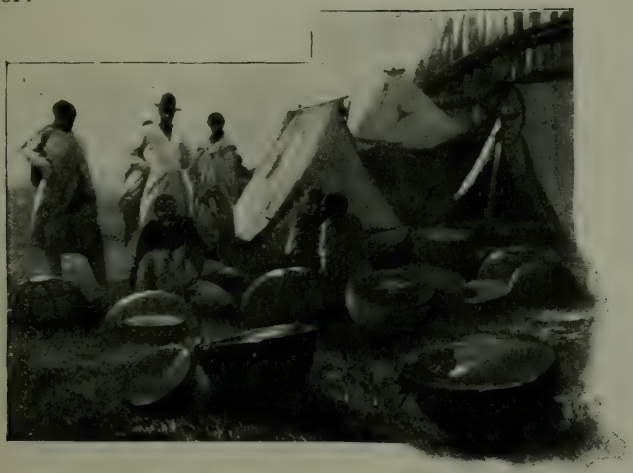
possible pour me faire délivrer les lettres qui me serviront de passe-port.

— Ne perdez point de temps, a-t-il ajouté, car la saison des pluies se rapproche, vous n'avez point de bateaux et je ne voudrais pas à ce moment-là vous savoir derrière la Didessa.

Là-dessus on a amené une mule empanachée, l'empereur est remonté en selle, pour continuer son inspection dans quelque autre quartier du Guébi.

5 mars 1901, Addis-Ababâ.

Je m'attendais à une sortie du Guébi en pompe, tambours et drapeau en tête, comme le jour de la Saint-Georges. Ménélik est parti ce matin pour Addis-Alam à peu près incognito. M. Ilg l'accompagnait seul. On dit que l'empereur avait au moment du départ la joie d'un écolier au seuil de ses vacances. Il a accordé toutes les faveurs qu'on lui demandait. Les gens se sont empressés. Pour moi je suis allé porter mes adieux aux différents ministres, et avertir le major Gwynn que j'aurais le plaisir de lui faire un bout de conduite. Lui aussi doit aller chercher ses lettres à Addis-Alam, mais il me déclare qu'il est prêt, qu'il va se mettre en route demain. Il faudra enfiler des bottes de sept lieues pour le rattraper.



Mon avant-garde.

QUATRIÈME PARTIE

Vers le Nil Bleu

Samedi, 9 mars 1901.

Jours de travail et d'attente. On n'imagine point la difficulté à laquelle on se heurte pour relever une caravane en station depuis trois semaines. Tous les gens sont amollis et fiévreux. Beaucoup d'animaux sont fourbus. Les provisions n'arrivent point. Les femmes n'en finissent pas de moudre le grain. Et les courses sont longues, dans ce camp énorme que la pluie ravine. Nous avons fait au marché de nouvelles emplettes de mulets et

de chevaux. Tout cela a des blessures plus ou moins cachées. Entre le pansement sec et le pansement humide, le talc appliqué trop tôt qui enferme du pus sous la croûte, les pansements déplacés qui exposent les plaies à l'ordure, on a des matinées d'infirmiers-vétérinaires. Je sens maintenant le lysol à dix pas avec un léger panachage d'iodoforme. Si seulement cette odeur d'hôpital décourageait la vermine, mais rien ne la rebute. Elle semble ignorer tout à fait que nous sommes ici les hôtes de l'empereur, arrosés de son hydromel, nourris de sa cuisine. Elle nous traite comme des étrangers qui essaieraient une fois de plus d'envahir le pays. J'ai pris le parti de dormir habillé dans un vieux petit dolman. C'est tout juste si j'ose ôter mes guêtres de cuir. On me pique au travers d'une culotte de cheval.

C'est l'inconvénient des camps d'herbe où l'on reste trop longtemps à la même place. Dans notre cas, la situation s'est aggravée du voisinage des eaux chaudes et sulfureuses. Tous les pouilleux du pays accrochent leurs loques à notre palissade. La vermine passe au travers; la pluie la rabat dans les tentes et comme la chair blanche est plus agréable à sucer que la noire, nous avons tous les honneurs de leurs préférences.

10 mars, Addis-Ababâ.

J'ai achevé hier au soir un volumineux courrier. Le travail d'encrier est pénible à cette altitude.

M^me^ Ilg qui, sans son mari ni ses enfants, doit bien être un peu en peine dans sa maison trop large, a eu la bonté de m'inviter à déjeuner pour mon dimanche en compagnie d'un jeune Suisse, M. M***, qui dirige ici les services du téléphone et de la poste abyssine. A table on a conté de l'empereur diverses anecdotes caractéristiques.

La première machine à vapeur que l'on installa au Guébi

fut pour Ménélik une occasion d'indicible intérêt. Pendant quinze jours il travailla au graissage, à la conduite de la machine comme un mécanicien. Il faisait venir tous les grands personnages du pays pour leur montrer cet engin miraculeux.

— Vois donc, Mikaël...

L'excellent ras Mikaël avait regardé la machine, il l'avait admirée, tout en gros, pour faire plaisir à son Négus. Mais quand, pour la cinq ou sixième fois, l'Empereur dit en tournant un robinet de cuivre :

— Regarde, Mikaël...

Personne ne répondit. Mikaël avait pris la poudre d'escampette. L'Empereur comprit que l'objet merveilleux n'intéressait décidément que lui-même. Il fit avec un soupir :

— Voilà mes serviteurs...

Tous ceux qui ont approché le Négus répètent la même note :

M. M... conte qu'un jour l'empereur le pria de lui amener un Européen pour tailler les vignes du Guébi. Il voulut assister à l'opération. Il se fit expliquer pourquoi on coupait ici plutôt que là. Le lendemain il manda derechef les deux tailleurs de sarments. Il les conduisit dans le clos privé de l'Impératrice. Il leur montra des vignes dont la moitié était taillée :

— Comment, demanda-t-il, trouvez-vous cette coupe? Il me semble que j'ai taillé un peu long. J'ai eu peur de mal faire... Je me suis arrêté.

L'Empereur a dans sa poche un petit mètre en ivoire. Il aime à mesurer des surfaces, à aligner des chiffres, à toucher un renseignement exact. A rapprocher de l'éducation d'ouvrier charpentier de Pierre le Grand. On dirait que ces cerveaux qu'une clarté géniale illumine soudain, sont soumis à des lois identiques. Celui-ci, en tout cas, a voulu faire construire sous ses yeux et par ses amis, le pont qui lui a servi à passer de la culture archaïque des siens à la civilisation occidentale.

Mon cher ami Carette ne nous accompagnera pas. Les charges de sa fonction le rappellent à la côte. C'est pour moi un regret et une perte sensible. Livrés à nous-mêmes, nous avons réduit, mon secrétaire et ami M. de Soucy et moi, notre « suite » à deux de mes cantines; encore l'une est-elle remplie aux trois quarts par la pharmacie et cartes.

On continue au camp d'enrôler des gens qui se désengagent le lendemain. On court après des bâts de mulets. On cloue les caisses de conserves. On moud la farine pour les hommes. On fait fabriquer par les femmes d'Addis-Ababâ des filets qui doivent nous rapporter des pêches miraculeuses dans les grands fleuves de l'ouest. On cherche un pré pour les mulets que nous laissons au vert, un homme pour les garder, un garant pour certifier que ce gardien ne sera pas le voleur, etc.

Voici à titre de curiosité ce que nos hommes et nous avons mangé de quinine depuis Daouanlé, soit le 25 décembre dernier : 750 grammes. Ces Abyssins, gens de montagnes, habitués à l'air pur de leurs plateaux, ne peuvent supporter les miasmes des basses terres. Ils résistent moins que nous à la contagion. Je m'attends à leur voir supporter la malaria du Nil aussi mal que les exhalaisons du désert. Il y a tous les soirs une distribution au moment de s'asseoir devant le potage. La bouteille de quinine est entre le pot à moutarde et la Worcestershire sauce. Nous faisons de petites cartouches avec du papier à cigarettes et il y a toujours cinq ou six fiévreux qui viennent se faire fusiller.

Je n'aurais garde de déléguer au chef domestique le privilège de ces soins. Je ne suis pas un officier ayant mes hommes en main par contrainte de la loi, hiérarchie acceptée de grade. Je n'ai pas de service d'intendance pour assurer la subsistance en route. Je n'ai pas de vétérinaire pour décréter que les animaux blessés seront mis à la réforme et que les remontes vont en fournir d'autres, immédiatement, pour les remplacer.

Je n'ai pas de médecin, ni d'infirmier pour panser les plaies, distinguer les simulateurs des malades. C'est dire que ce métier de conducteur d'hommes en pays mal connu est une école de patience, de volonté et de bonté. On ne peut aspirer à tenir son monde qu'en étant vraiment paternel, en écoutant les longues et confuses histoires. Ces garçons supportent avec vous les grandes fatigues pour l'égard que vous avez témoigné à leurs petites misères.

Voici le code de route auquel nous avons décidé de soumettre nos hommes et nous-mêmes. Je le transcris ici car les nécessités du chemin sont immobiles et peut-être il pourra dans l'occasion servir à quelques autres touristes qui auraient eux aussi le goût de visiter ce pays.

CODE DE ROUTE

Se lever au petit jour. — Prendre debout le café préparé la veille et réchauffé au moment du départ. La cafetière du cuisinier et les koubaias (tasses en étain) sont les seuls ustensiles de ménage qui doivent être conservés par le cuisinier hors de ses caisses fermées la veille au soir.

Si l'on a de l'orge de reste, en donner une ration aux animaux dès l'aube, afin qu'ils ne fassent pas l'étape à jeun.

Tandis que les maîtres boivent le café, les « boys » plient les lits, la table ; ils enferment les couvertures, les vêtements dans les sacs de toile fermés à cadenas. Ils remettent aux hommes chargés de seller les bêtes, les selles, brides, tapis de selles qui ont passé la nuit dans la tente à la tête du lit, avec les fusils et les cartouchières.

Un seul homme doit tenir trois bêtes en main pendant que l'on selle, afin d'éviter le carottage des malins qui pour ne pas aider disent : « Mais je tiens le cheval... »

Les hommes ne changent sous aucun prétexte la composition des charges qui leur ont été assignées. Ils n'échangent pas entre eux les bâts et les mulets. Ils demeurent individuellement responsables de leur bête, de leur charge et du harnachement qui leur ont été confiés.

Le chef domestique quitte le camp le dernier. Il le visite pour voir si aucun objet n'a été oublié. Alors il va se placer à gauche de la colonne en marche.

En marche, aucun homme ne doit s'absenter et quitter le convoi de sa propre autorité.

Le campement auquel on doit s'arrêter est désigné à tous les hommes, avant le départ, par le chef domestique.

Dès l'arrivée au camp, faire commander deux hommes : l'un pour la corvée de bois, l'autre pour la corvée d'eau. Le cuisinier prépare son foyer en attendant leur retour. Pousser les hommes à préparer leur nourriture et à manger avant de prendre leur repos, ce qui est nécessaire à leur santé. Ils préfèrent généralement se reposer et il faut intervenir.

Les muletiers et les ordonnances (les hommes montés à cheval qui portent en route nos fusils de rechange et nos provisions de cartouches) remettront, en présence du chef domestique, leurs quatre chevaux entravés au descendant de la garde de la nuit précédente. C'est lui qui a la responsabilité de la garde des animaux au pâturage. A l'heure de l'abreuvoir, il se fera aider.

Les ordonnances doivent passer chaque jour l'inspection minutieuse des tapis de selle et les laver s'ils ont quelques souillures.

Après le repas des hommes, les serviteurs dont c'est le tour se rendent à la corvée d'herbe pour la nourriture des animaux pendant la nuit. La provision doit être aussi abondante que possible. Les faucilles sont données et reprises chaque jour en consigne par le chef domestique.

Dès l'arrivée au camp, tout le monde dresse la tente. Les boys reçoivent des chargeurs les effets de campement (lits, tables, sacs, contenant les couvertures, etc.) et, à partir de cette minute, ils en sont responsables. L'un des boys dresse les lits, l'autre prépare le couvert et dispose dans la tente la provision d'eau pour la toilette.

Les ordres sont donnés directement au chef domestique qui les transmet.

Déjeuner et dîner de bonne heure. Exiger que les boys desservent, rangent et lavent très rapidement le couvert qui doit être paqueté et prêt à charger avant le souper.

Le pied d'un arbre.

Faire appeler le chef domestique à la fin du repas du soir, s'informer quotidiennement de la provision de : beurre indigène, grain, sel, berberi, pour la nourriture des hommes, d'orge pour les animaux; envoyer tous les deux jours un homme de confiance, monté à mulet en avant de la caravane pour préparer le ravitaillement.

Exiger que le chef domestique rende compte des malades et des blessés afin de les visiter et de les soigner à temps.

La garde de nuit se prend au coucher du soleil. En sont exempts seul le cuisinier et les enfants au-dessous de quinze ans.

Gardes de nuit : De 8 à 9 heures, de 9 à 11 heures, de 11 à 1 heure, de 1 à 3 heures, de 3 à 5 heures. La garde est montée

avec un fusil Gras armé. En pays issa à cause des hommes, en pays abyssin par crainte des voleurs, surtout de l'hyène, et des approches de fauve, qui font débander les mulets entravés sur une seule ligne.

Si un animal se sauve ou se perd, en faire informer par écrit le « choum » (espèce de maire indigène de la région). S'assurer, en achetant un nouvel animal, que les droits de vente ont été payés au gouvernement. Ne faire aucun achat de bête sans exiger un garant afin de ne point devenir le recéleur d'un animal volé.

Quand un homme tombe assez gravement malade pour qu'il lui soit impossible de continuer sa route, lui donner des vivres jusqu'au retour, l'installer dans un endroit habité. De même pour les animaux blessés.

Si un homme se conduit mal, avertir confidentiellement le chef domestique pour qu'il lui trouve un remplaçant. Quand le remplaçant a été présenté, agréé, quand il a fourni son garant, faire appeler l'insubordonné, le payer pour la partie du chemin parcourue et le licencier sans autre observation que : « Tu ne me conviens pas », après lui avoir donné des vivres de route jusqu'au lieu habité le plus prochain.

S'assurer quotidiennement que nul domestique ne se décharge de son service sur un camarade, un peu plus faible ou un inconnu. Aucun domestique n'est autorisé à emmener un mulet et un boy personnel pour son service particulier.

Quand nous sommes sortis du Harar, les « boys » de nos « boys » avaient des « boys ».

Ceci est la liste des hommes (noms et appréciation sommaires (!) des caractères ou indications des fonctions) qui doivent faire avec nous la route du Ouallaga.

Abdi : chef domestique, bon chasseur, excellent tireur, sérieux au danger, estimé par tous pour sa bravoure.

Dinessa : bon chasseur, courageux mais indépendant et bizarre. Il a déjà fait la route.

Kalkhélé : vigoureux, peu discipliné, bon chargeur de mulets.

Tchernet : bon chargeur de mulets, sérieux, toujours de mauvaise humeur, très probe, sera envoyé en reconnaissance au ravitaillement.

Déseta, intelligent, bon chargeur, brave. Servira d'ordonnance à cheval derrière moi. Il porte mon winchester.

Déseta junior (pas parent du précédent) : faible, connaît bien la route. Je le monte derrière moi avec mon calibre 12. Il nous remettra dans le bon chemin quand je me serai écarté à droite ou à gauche pour chasser.

Orata.

Oualdé-Samat : brave, honnête, bon chargeur, médiocre tireur.

Orata : excellent serviteur, parfaitement stupide, docile, soigne bien les animaux.

Balainé : boy interprète. Un honnête homme.

Taher : boy de de Soucy, bon laveur, mou et enfant gâté. C'est le seul issa que nous ayons conservé.

Taclé : mon boy, élevé par les capucins. Il lit et parle un peu le français.

Zooldi : soigneux, empressé. Nous l'appelons : « Auguste » en souvenir du clown en habit noir, bon chargeur d'animaux.

Ararou, Haélimascal : inconnus.

Sorké : mon petit boy Ouallamo qui aura bien de la peine à faire la route à pied sur ses jambes de douze ans.

Addis-Ababâ, 13 mars 1901.

Au moment du départ, vers 2 heures de l'après-midi, la grêle commence à tomber comme de la mitraille. Les hommes se débandent, les mulets jettent leurs charges à bas. Tout ce qu'il y a dans Addis-Ababâ de subordonnés, s'imaginant nous avoir rendu service, s'abat pour razzier des thalers. Nous n'avons que trois portiers à salarier : deux royaux, que nous n'avons jamais vus, un de notre choix qui mettait à la porte les gens que nous avions invités et qui laissait circuler tous les peigne-culs. Il y a encore les maris dont les femmes nous ont fait du pain, puis le lépreux qui garde les eaux chaudes... Les thalers accumulés sur la table s'écroulent, fondent plus vite que la grêle.

Un certain nombre de chargeurs ont attendu cette minute pour me faire savoir que, du moment qu'on refuse de les monter à mulets, ils me plantent là. Ils étaient, bien entendu, avertis depuis huit jours, mais il n'y a pas de sanction à ce léger chantage. J'embauche donc sous la grêle les gens qui se présentent tandis qu'on arrête un voleur qui vient de se glisser dans les tentes, que nous faisons lier et rouer de coups pour éviter qu'on lui coupe le poignet.

Six heures du soir, la nuit vient gluante, atrocement humide, sans lune, mais je tiens bon, je veux partir. Il faut que de Soucy demeure en arrière pour assister au chargement des mulets qui n'ont pas encore de bâts... Tout cela m'est égal. Je pars. Je sens que si j'attends à demain, les hommes vont encore se débander pendant la nuit ; d'autres vampires rappliqueront à la curée de l'argent. En route !

Mélancolique, cette sortie de la ville, à 7 heures du soir, en pleine nuit, les bêtes et les gens inconnus les uns aux autres. Pas de lanternes : elles sont dans les caisses qui restent en arrière. Il faut batailler avec les mulets qui, dans les ténèbres, ne veulent pas traverser le torrent grossi par la pluie. On en sort tout de même. Je monte sur la colline, à deux kilomètres de mon campement impérial. Nous sommes hors de l'enceinte. C'est assez. Nous travaillons tous à dresser, tant bien que mal, dans l'obscurité complète, la tente que le vent bat. On ne sait où sont les piquets ; un mulet s'échappe ; il faut lancer des hommes à sa poursuite, ils le chercheront toute la nuit et ne le retrouveront qu'à l'aurore. Des hommes se battent au lieu de travailler. Je mets la paix entre eux.

Vers 9 heures, j'entends le hennissement du cheval de Soucy. Il arrive avec les trois mulets d'arrière-garde qui se sont trouvés prêts par miracle au moment où il montait à cheval. Il apporte des « fanons ». On se met à table.

C'est un mot pompeux. Nous sortons d'un sac un poulet froid qui est tombé dans le torrent, ce qui l'a attendri, et une bouteille de tedj.

On n'a pas pu allumer du feu. Les fagots apportés par le cuisinier étaient trop humides. Notre repas n'est point riche, mais nos pauvres hommes sont moins heureux encore. Ils vont se coucher sans souper.

Mont-Managacha, 14 mars 1901.

Ils se mettent en route de bonne heure, le ventre vide, comme moi-même. Les bêtes sont dans le même cas. Nous ne déjeunerons que vers 1 heure de l'après-midi au pied du mont Managacha, à 20 kilomètres d'ici. Mais le beau soleil est revenu, et cela suffit à ces insouciants. Cela me réconforte moi-même plus

que n'aurait fait la tasse de café que le cuisinier continue à ne pas pouvoir préparer.

Je renvoie de Soucy à la ville pour chercher de l'argent chez un marchand de thalers. Les quémandeurs de la dernière minute m'ont appauvri d'une façon inquiétante. Il est entendu que mon camarade me rejoindra ce soir au pied du Managacha. Je mets les hommes en route et je ne lâche pas le flanc de ma colonne.

Ces débuts un peu sévères ne m'étonnent point : c'est la règle de toute mise en route. Après, — comme dit l'autre, — cela « se tasse ». L'affaire est de demeurer de bonne humeur et d'avoir patience. Je veux aller au Ouallaga, aller et retour en trente-cinq jours à peu près. J'irai si je suis persévérant.

J'ai décidé de relever mon itinéraire à la boussole. Je le porterai tous les jours, sur une carte rudimentaire qui n'aura d'autre prétention que d'indiquer les distances parcourues. Pour obtenir plus de précision dans ces calculs, je diviserai ma petite troupe en deux groupes : les chevaux marcheront devant, à une vitesse moyenne de six kilomètres à l'heure ; les mulets viendront derrière. L'expérience m'a permis de fixer leur marche moyenne à quatre kilomètres à l'heure. Je dirigerai les chevaux ; de Soucy accompagnera la colonne. Le soir, à l'étape, nous comparerons nos observations. Si nous suivons strictement, pour revenir du Ouallaga à Addis-Ababâ, la piste qui nous aura conduits à l'aller, chacune des distances portées sur la carte sera vérifiée *quatre fois*. Ce procédé tout expérimental est le seul qui soit à notre portée.

J'ai emprunté au colonel Marchand l'observation suivante :

Latitude d'Addis-Ababâ prise au Guébi de l'empereur. Lat. N. : 9° 1′ 14″ ; Long. Est de Paris : 36° 22′ 30″. Ces observations précises ont été difficiles à obtenir. En effet, les masses considérables de fer que contiennent ces montagnes troublent

la boussole, et l'empereur Ménélik, assisté de son ministre et ami M. Ilg, connaît, dans les déboires que lui donnent ses chronomètres, tous les chagrins qui contristèrent avant lui l'empereur Charles-Quint.

La piste que nous suivons ce matin est sillonnée de hordes vraiment pittoresques. L'empereur bâtit son Versailles à Addis-Alam. De même que Addis-Ababâ signifie « Nouvelle fleur », Addis-Alam signifie « Nouveau Bonheur ». Les deux noms ont été choisis par l'impératrice. Pour arriver à ses fins de construction, l'empereur en use comme feu les frères Chéops et Chéfren quand ils élevaient leur pyramide. Il convoque son armée — et ses soldats paysans arrivent pour faire leur besogne de terrassiers, suivis de leurs femmes et de leurs casseroles.

Du haut quartier d'Addis-Ababâ où j'ai campé cette nuit, à environ 2 kilomètres à vol d'oiseau du Guébi, le mont Managacha, terme de ma promenade de ce matin, se montre sous la forme d'un ballon. Il est isolé au-dessus de la ligne montagneuse dont la cuvette d'Addis-Ababâ est entourée du côté du nord-ouest. Sur le parcours de 20 kilomètres qui me séparent de cette montagne j'ai à traverser deux torrents qui s'augmentent l'un de l'autre et qui sont tributaires de la rive gauche du grand fleuve Aouache. Ces deux affluents sont le Petit Akaki (Tenich Akaki) et l'Akaki. En descendant dans les ravins qui drainent les eaux de ces deux fleuves, on perd de vue le mont Managacha. Il ne reparaît que lorsqu'on est sorti du ravin de l'Akaki. Jusqu'à cette seconde vision de la montagne, que l'on monte, que l'on descend, que l'on marche à plat, c'est, jusqu'à l'horizon des montagnes, à droite et à gauche, cette nudité qu'Addis-Ababâ a imposée pour vivre à toute la région qui l'entourait. On a bâti, on s'est chauffé avec les arbres qui étaient l'ornement de cette terre. Certes des cultures bien conduites d'orge, de sorgho, de blé, sont visibles ici, là, dans cette Beauce éthiopienne. La couleur splendide de

la terre végétale qui forme la piste indique que ce pays, bien arrosé, est merveilleusement propre à la culture. Mais on ne se console pas de cette dévastation, surtout lorsqu'aux approches du mont Managacha, on voit ce qu'a été cette région.

La forêt est détruite. Les arbres, thuyas géants, mimosas en ce moment en fleurs, y sont dispersés comme dans un parc sur une pelouse. Jusqu'au tiers de sa hauteur, le Managacha est en culture. Mais ce n'est pas seulement la foudre qui a déchiqueté les arbres qui poussent jusque sur son sommet, au-dessus d'une muraille de roches à pic où le léopard est abondant. Ce déboisement progressif, la difficulté de se procurer à cette heure du bois pour la construction des maisons et pour le chauffage, — la moitié des Abyssins ne brûlent que du crottin sec, — a suggéré à l'empereur l'essai d'une capitale de quelques mois installée à Addis-Alam.

Ce n'est qu'un recul du mal. L'évanouissement des nouvelles forêts que l'on va livrer à une prompte destruction changera tôt ou tard le parc d'Addis-Alam en une vallée chauve.

Addis-Alam, 15 mars 1901.

Mais à cette heure Addis-Alam est un parc merveilleux. Nous y arrivons au galop vers 11 heures du matin. Nons n'avons trouvé que du gazon et même du marais sous les sabots de nos chevaux. Et à présent que nous sommes au cœur de cette forêt qui a séduit l'empereur, nous avons la sensation d'un Bois de Boulogne vallonné enfermant de belles clairières...

Sur la colline qui domine cette mer d'arbres, l'empereur élève son nouveau *Guébi*. Il n'est point question de bâtir avec de la pierre comme dans les quartiers nouveaux d'Addis-Ababà, ni d'élever des portes monumentales dans le style de celles que j'ai admirées à Harar. La ville d'été sera une ville de bois

dans l'antique formule abyssine. Seule la forme et le plan des constructions seront modifiés par l'esprit nouveau. Pour arriver promptement à ses fins, Ménélik a fait venir du Ouallamo vingt mille nègres qui travaillent à creuser les fossés, à élever les palissades de la nouvelle enceinte. Devant cette tranchée couronnée de chair humaine, nue et noire, on a la sensation des

Le Guébi d'Addis-Alam.

jours évanouis où la volonté d'un maître changeait un peuple de place pour satisfaire un caprice.

Bien entendu, ces noirs du Ouallamo sont nourris aux frais de l'empereur. Deux fois le jour nous voyons passer en longues théories les filles de service qui leur apportent le repas. Chargées sur la tête, les bras levés, les plis de leurs draperies tombant droits, elles évoquent sur la muraille le souvenir radieux des canéphores.

Les bons nègres du Ouallamo ont par contre des mouvements moins poétiques. Ils sont faits à des habitudes de plein air qui les portent à aligner sans façon le long de la tranchée, ce que Molière nomme honnêtement « le superflu de la nourriture et de la boisson ». Répétez cette expérience pendant plusieurs mois. Faites passer dessus les alternances de la pluie et du soleil et vous ne vous demanderez plus pourquoi les « gens bien », que l'on rencontre ici, se promènent, selon une coutume abyssine, qui est liée à la bonne éducation, avec deux petites feuilles odoriférantes roulées et introduites en cornets dans chacune des narines ; pourquoi tous les Européens qui sont venus à Addis-Alam ont eu (hum !) l'*influenza;* pourquoi, enfin, nous avons dès le matin chargé nos œsophages d'une cartouche, gros calibre, de quinine.

Le ministre de l'empereur, M. Ilg, que je viens retrouver ici, a momentanément associé sa destinée de campement à celle de M. le major Ciccodicola, ministre d'Italie.

Cet homme ingénieux et charmant est le seul diplomate qui se soit jusqu'ici conformé au désir de l'empereur et qui soit venu bâtir dans le parc d'Addis-Alam.

— Pour faire sa cour ! disent les mécontents et les jaloux.

Est-ce si maladroit quand on est accrédité auprès d'un autocrate ? M. Ciccodicola a considéré qu'après Adoua il était de son devoir de montrer à l'Abyssinie que l'Italie n'était pas épuisée par sa mauvaise fortune. Il vient de dépenser à Addis-Alam de l'argent bien placé.

Nous avons visité sa tente en route. Chacune des chambres qui la composent (il y a une antichambre, un salon avec divan et tapis de cuir par terre, une chambre à coucher derrière, au fond un cabinet de toilette) est doublée dans un ton différent d'une étoffe que j'avais prise pour du velours gris, blanc ou bleu, et qui n'est que de la fustanelle, l'étoffe chère aux paysans italiens. L'effet est charmant.

Des cases rondes, qui, tout à l'entour d'une « bastide » en pierres taillées, serviront d'habitation et de pavillons pour les services, le ministre italien se fait une autre merveille. L'empereur vient souvent voir où en sont ces constructions. Il prend des idées en levant le nez.

La visite de ces travaux nous a occupés après un déjeuner cordial, le dernier repas d'homme civilisé que je ferai d'ici longtemps.

A trois heures, j'avais rendez-vous avec l'empereur.

Il est dans la joie que lui donnent ses bâtisses nouvelles. Vingt fois par jour, il se promène sur les chantiers pour voir où en est l'ouvrage. Il me reçoit dans sa tente, assis à l'abyssine sur un divan, soutenu de droite et de gauche par des coussins rouges, son chasse-mouches à la main. Seulement deux gentilshommes de service et Son Excellence M. Ilg. Cela est tout à fait intime.

Quand les questions politiques sont réglées, l'empereur me dit, avec sa séduisante bonne grâce :

— Je veux, de toutes les façons, aider votre voyage. Je vous donnerai un homme qui vous accompagnera jusqu'à Nedjo pour que l'on sache que vous êtes mon ami. J'enverrai avertir demain matin le Dedjazmatch Damassié dont vous allez traverser le pays, pour qu'il vous donne un guide. Vous voyagerez en même temps que le major Gwynn qui va dans l'ouest pour la délimitation des frontières. J'ai donné des ordres afin qu'il fût assisté sur la route ; tant que vous marcherez ensemble, ils serviront pour vous et pour lui.

J'ai remercié comme il convenait, et j'ai fait sortir de terre une oie mécanique que j'ai apportée de Paris. L'empereur, qui adore les enfants, aime à les surprendre par la vue de ces objets miraculeux. Il ne conçoit pas que nous puissions dépenser tant de temps à construire des mécanismes si perfectionnés, pour des fins

de divertissement puéril. Il fallait une table lisse : il en a fait apporter une pareille à celles qui sont montées sur un X et qui servent chez nous à offrir le thé.

Ménélik a dit avec une nuance de contentement :

— C'est un de mes hommes qui a fabriqué cette table. Il a vu une table française, il l'a imitée.

Alors, tout en déballant mon oie, je conte que ce matin, sur la route d'Addis-Alam j'ai vu une petite chose qui m'a diverti. Comme les anciens Wikings de Norvège, les Abyssins transportent volontiers leur bière, le « talla », dans des cornes de bœuf soigneusement bouchées. Ce récipient primitif a un avantage : il est facile à porter, à suspendre à l'arçon des selles. Il offre d'autre part mille inconvénients. Il se fendille de telle façon à la sécheresse qu'il faut le conserver plein d'eau quand il n'est pas chargé de talla et l'envelopper de peau pour empêcher que la corne crève au soleil.

Un Grec, homme ingénieux et qui connaît le goût de l'Abyssinie pour ses traditions ataviques, a eu l'idée de commander à Paris des récipients de fer-blanc, peints en bleu criard, tels certains brocs de cabinet de toilette. Ils ont, d'autre part, exactement la forme d'une corne de bœuf et ferment avec un couvercle à charnière.

Cette invention a fait merveille. Tous les gens de distinction ont voulu posséder des cornes bleues. J'en avais vu porter un certain nombre sur la route que l'impératrice envoyait du Guébi d'Addis-Ababâ aux tentes d'Addis-Alam, toutes pleines d'un tedj exquis. Cette petite innovation m'avait paru caractéristique.

J'ai dit à l'empereur :

— Il me semble que ce marchand a donné un bon exemple. Il ne faut pas changer tout d'un coup les habitudes des Abyssins, mais leur enseigner petit à petit les nôtres.

— C'est la vérité, a répondu Ménélik. Il faut que chacun fasse la moitié du chemin.

Là-dessus, j'ai placé sur la table mon oie toute remontée, et elle a commencé à marcher niaisement en balançant la tête. Aussitôt l'empereur a fait appeler une petite fille de six ou sept ans qu'il a emmenée dans son déplacement; il a remonté le jouet, il l'a fait marcher devant l'enfant; il souriait à son étonnement un peu peureux. Il m'a demandé :

— Qui fabrique ces jouets chez vous?

J'ai dit que les prisonniers qui ont du temps de reste et ne savent quoi faire, construisent dans leurs cellules beaucoup d'objets du même genre; cela permet de les vendre bon marché et de les donner en présent aux enfants.

Paysage d'Addis-Alam.

L'empereur a réfléchi une seconde, puis il a dit :

— C'est une idée charitable. Ainsi, le temps semble moins long à ceux qui sont enfermés.

J'ai conté ailleurs que le Négus faisait, selon la loi, couper le pied et la main aux voleurs. Il estime qu'il faut rester inexorable sur le chapitre de la probité ; mais sur la question du meurtre (relativement rare en ce pays), il est d'une mansuétude dont seraient ravis Lombroso et les gens de son école. J'entends le meurtre passionnel, accidentel, car le voleur armé est

réclamé par lui, et pendu haut et court. Pour les autres assassins, de volonté ou d'accident, la loi abyssine exigeait qu'on les abondonnât, après jugement, aux parents de la victime. Ceux-ci ont le droit d'infliger au meurtrier le supplice du talion, et c'était l'occasion de scènes féroces.

L'empereur qui hait ces boucheries appelle toujours les parties en conciliation. Il fait ce qu'il peut pour déterminer les parents à renoncer à leur droit de vengeance et à accepter le « prix du sang ». Il lui est arrivé, surtout en cas d'accident, de faire au meurtrier l'avance de la somme du rachat. Il ne manque jamais de déclarer après cette formalité indispensable :

— J'ajoute deux conseils à mon prêt : Ne recommence pas et quitte le pays au plus vite. Les parents de ta victime pourraient se raviser.

La fillette avait disparu emportant le jouet. J'ai glissé la requête que j'avais sur la langue depuis mon arrivée à Addis-Ababâ :

— Évidemment, je ne suis pas un tueur professionnel d'éléphants ; je ne suis pas venu dans ce pays pour chasser l'ivoire ; mais, enfin, si je rencontrais sur les routes du Ouallaga une de ces formidables bêtes, si elle me donnait des coups de trompe sur la tête, est-ce que j'aurais le droit de me défendre ?

L'empereur est très jaloux de cette chasse. Il protège les éléphants contre les massacreurs, parce que l'ivoire est l'une des sources de son revenu, mais surtout parce qu'il veut défendre contre l'extinction cette race antédiluvienne. Il a souri à mon artifice :

— Vous aurez, m'a-t-il dit, une lettre qui vous autorisera à chasser l'éléphant. Allez dans l'ouest. Faites ce que je vous ai dit et revenez bien portant.

Il restait à accomplir une importante cérémonie : réunir mes hommes, leur annoncer quels gages j'ai l'intention de

leur accorder pour la route et prier M. Ilg de les haranguer pour leur donner la sensation que je suis un objet considéré par le Négus comme tout à fait précieux. La cérémonie s'est passée avec la solennité désirable. Mon bienveillant ami M. Ilg a été éloquent et ferme. Personne n'a refusé mes conditions. Avec de la bonté et de la justice j'espère faire la conquête de ces gens aux faces sombres. Le secret de les conduire, c'est de peiner avec eux.

Addis-Alam, 16 mars 1901.

Ce matin, dès le petit jour, un personnage, qui se chargerait par son allure de me faire connaître son importance dans le cas où j'aurais le mauvais goût de l'ignorer, se présente devant ma tente : Ce délégué du maître vient me chercher pour me conduire à une lieue de là, au camp du Dedjazmatch Damassié. J'aurai à traverser pour atteindre le Ouallaga les territoires de ce chef considérable. Il faut que le Dedjazmatch, qui a la surveillance de la frontière du côté du Soudan égyptien et anglais, sache que je suis une brebis marquée du sceau de l'empereur. La mission de Bonchamps n'avait pas dans sa lame cette officielle estampille, de là ses malheurs.

Quand je suis arrivé à Addis-Ababâ, j'ai aperçu toutes les montagnes du côté de l'ouest couvertes d'une si prodigieuse quantité de tentes qu'on aurait dit un banc d'oiseaux d'une éclatante blancheur, abattu sur la plaine. J'avais demandé si c'était là l'armée de l'empereur et on m'avait répondu :

— C'est le Dedjazmatch Damassié qui est venu faire sa cour. Il était près du cœur de l'empereur, car il est le fils d'un personnage en qui l'empereur a toute confiance, cet Afanegous, cette Bouche-du-Négus, ce chef suprême de la justice que vous avez vu, chancelant, appuyé aux épaules de deux jeunes scribes, qui le soutiennent. Mais, au fond de sa province de l'ouest, le Dedjaz

Damassié s'est senti trop indépendant. Quand on lui a envoyé le ras Makonnen pour prendre le commandement des forces qui, après Fachoda, ont marché du côté de la frontière anglaise, le Dedjaz Damassié a fait la mauvaise tête, il n'a pas voulu s'arrêter à la hiérarchie officielle qui plaçait le chef du Harar au-dessus de lui. Il a dit à Makonnen : « Vas-t'en donc commander dans ton pays ; ici, c'est à moi que l'on obéit. » Et il a fallu que la main de l'empereur se fît sentir pour que ce chef puissant se soumît aux ordres que Makonnen avait apportés. Depuis lors, il y avait un nuage entre le guébi et le chef de l'ouest. Au fond le Dedjaz Damassié est venu faire acte de soumission, mais comme il a l'âme fière, il a voulu, par le développement de son escorte, montrer à tous ce qu'il est. De là ce cortège qui est une armée ; ce camp, non pas du Drap d'or, mais d'« Aboudgidide » qui vous a étonnés dès votre arrivée. On dit, et il est très vraisemblable, que cette manifestation éclatante a dû éprouver sensiblement la bourse du Dedjaz. On ne fait pas vivre une armée à bon marché aux portes d'Addis-Ababâ, pendant plusieurs semaines ; mais l'empereur a été flatté de l'éclat que le fils de son ministre de la justice avait donné a une démarche respectueuse, et si le Dedjaz s'en retourne allégé d'argent, il est sûr que sa faveur est plus que jamais reluisante.

J'avais de la curiosité de voir de près ce chef, aperçu à deux ou trois reprises, derrière la haie de fusils qui se serraient autour de sa mule, comme des faisceaux à une hache.

Les approches du camp ne fleuraient rien moins que le jasmin ou le mimosa en fleur. Mon important compagnon, qui, en sa qualité de fonctionnaire de cour, ne doit pas porter dans son cœur les militaires remuants, ne manque pas de signaler que je ferais bien, à son exemple, de me boucher le nez avec mon mouchoir. Il tient en effet le sien dans ses narines avec une affectation de dégoût qui sent son homme du monde et creuse un abîme

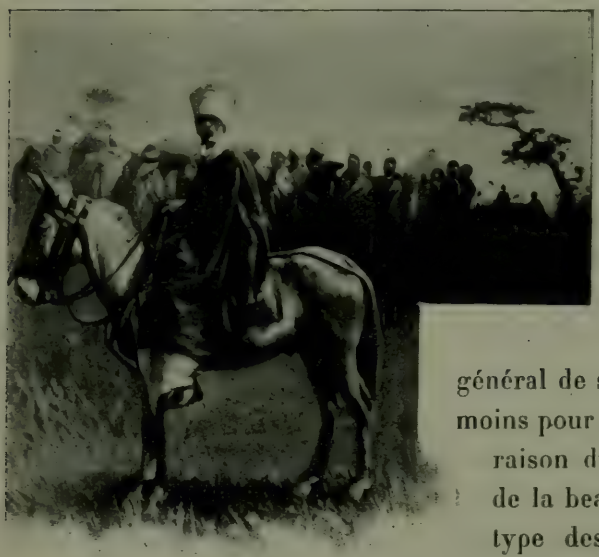
infranchissable entre un intendant du Négus et les soldats d'un Dedjaz de l'ouest.

Le Dedjaz Damassié m'a reçu dans une maison à l'abyssine, élevée à la hâte, avec des branches entrelacées, du pisé, et un toit de chaume. Toutefois, la forme n'en était pas ronde, mais longue comme une grange, et aussi vaste. L'obscurité de cette halle, seulement éclairée par l'ouverture de la porte, était encore accrue par la fumée d'un brasier où quelques tisons de bois se mouraient. En face de ce feu matinal, le Dedjaz Damassié était assis en tailleur, sur un tapis, le dos et — les coudes soutenus, comme l'empereur, par des coussins éclatants.

Imaginez la tête énorme et large, les cheveux et la barbe finement frisés, l'encolure de taureau, la poitrine formidable du géant des récits moyennageux. Le pourpoint de peau de buffle et la cotte de mailles iraient à celui-ci beaucoup mieux que la pèlerine sombre, à doublure de soie, dont l'étiquette veut qu'il s'enveloppe. Ses traits sont réguliers, son nez droit, ses joues larges, son front bombé, ses yeux illuminés par la conscience de sa force. Il ne rit pas, il écoute tout sérieusement, même ce qui le divertit ou le flatte. Sa bouche ne s'ouvre que pour commander ou affirmer avec une sourde violence. Il évoque l'impression du merveilleux guerrier, Goliath ou Gaulois Torquatus que la légende militaire de tous les peuples fait sortir du rang, quand les armées sont en présence, pour des défis et pour des duels qui décident du sort de deux nations.

A la gauche du maître, dans un nuage d'étoffes transparentes, une forme blanche et immobile. C'est la femme du Dedjaz; elle va assister à tout l'entretien muette, et comme absente; elle ne s'inclinera même pas quand je la saluerai au moment du départ. Telle est l'étiquette de l'Ouest. Ce n'est pas dédain de la part de cette personne mystérieuse, pâle comme un cierge, ardente par la brûlure sombre de ses yeux, voilés jusqu'à la moitié du front

dans le style des vierges que les Byzantins nous montrent dans leurs tableaux de sainteté. Plusieurs fois, elle a souri au cours de l'entretien. J'ai surpris qu'à la dérobée elle s'intéressait aux détails de mon costume. Elle suivait les paroles, elle ne voulait point s'apercevoir de la présence de celui qui les prononçait. Qu'y avait-il de commun entre elle et ce voyageur « faranghi » qui venait de franchir le seuil de la porte et qui, dans un instant, allait se retirer? Il m'a paru que cette personne silencieuse avait plus de race que de beauté. La pâleur de son teint, le dessin général de son visage, évoquent moins pour moi dans la comparaison du souvenir le canon de la beauté abyssine, que le type des femmes arabes de grandes tentes que j'ai entrevues, ici, là, dans le Sud Algérien. Ses traits fins la marquaient des apparences d'une quarantaine, un peu lasse, qui semblait en avance sur la vigueur junévilement épanouie du Dedjaz.



Le confesseur du Dedjaz.

En cercle, autour du brasier, ce seigneur avait du côté de sa main droite son chapelain ordinaire. L'étrange pièce de lingerie blanche, haute sur la tête comme le plus élevé des bonnets de coton normands, dont se coiffent les prêtres abyssins, leur donne perpétuellement pour moi l'aspect comique d'un homme de couleur qui s'essaierait dans l'emploi d'Argan. J'ai eu

toutefois l'impression que le Dedjazmatch Damassié s'était choisi un chapelain dans la couleur de sa religion, le soldat que je n'imagine pas très enguirlandé de mômeries. Cet aumônier d'allures militaires est le seul ecclésiastique abyssin qui jusqu'ici m'ait fixé bien en face. On reçoit d'ordinaire des regards de côté, qui vous atteignent au flanc, comme si vous étiez sorti de la lignée du Basilique.

Trois ou quatre officiers supérieurs fermaient le cercle autour du brasier. Un, entre autres, m'a séduit par sa figure expressive et franche, ses questions intelligentes, sa liberté d'allures en face du maître, auquel il donnait la riposte, non pas en courtisan, mais en compagnon d'armes.

La porte par laquelle je venais d'entrer était maintenant barrée par une haie de personnages de moindre importance. Debout sur plusieurs lignes, ils meublaient le fond de la salle.

J'ai commencé, en bon trouvère, par un compliment dans le style du pays :

— Quand je suis arrivé à Addis-Ababâ et que, du côté de l'ouest, j'ai aperçu la colline toute blanche, j'ai demandé : « Est-ce qu'il a neigé sur la montagne? » On m'a répondu : « Ce sont les tentes du Dedjazmatch Damassié. »

Nous étions partis du bon pied, et la confiance naissant, à mesure, avec des paroles plus précises, l'entretien a été d'un intérêt très vif.

— Nous savons, m'a répondu le Dedjazmatch, que vous venez comme un ami. L'empereur vous regarde : alors, jusqu'au fond du pays abyssin, tout le monde vous regardera ; mais, pour ceux dont il a détourné les yeux, nous ne voulons pas les voir.

Et alors, se tournant vers les hommes qui sont debout au fond de la salle, le Dedjaz dit avec rudesse :

— Un tel... un tel... sortez.

On obéit avec une précipitation très surprenante en ce pays

oriental où tout le monde prête l'oreille et fait son profit des causeries. Quand il ne reste plus dans la halle que les familiers qui ont la confiance du Dedjaz, il commence avec une voix forte :

— Écoutez, car les paroles que je vais vous dire ne sont pas de vains propos, mais des vérités graves. Et le ministre de France les connaît et votre gouvernement ne doit pas les ignorer...

La porte était close. Le Dedjaz Damassié m'a conté ce chapitre d'histoire contemporaine qui s'appelle l'« Aventure de Fachoda ». Il parlait avec la passion grondante d'un témoin et d'un acteur. Je n'entre-bâillerai pas sur sa confidence la porte qu'il avait fermée ; mais ce qu'il m'a dit reste à jamais écrit dans mon souvenir et dans mon cœur reconnaissant...

Après le départ du capitaine Mangin que le Dedjazmatch Damassié avait un instant arrêté sur la frontière, ne sachant d'où venait ce blanc, et s'imaginant qu'il avait affaire à un officier de l'armée anglo-égyptienne, le Dedjazmatch reçut l'ordre de se porter en avant.

— Je suis descendu, me dit-il, du côté du pays « arabe » (la frontière du Soudan égyptien), pour planter notre drapeau. Mais je m'étais à peine éloigné, que les Arabes, commandés par les Anglais, sont venus. Et ils ont arraché notre drapeau et ils l'ont enfermé dans des caisses, et ils ont hissé à la place celui de leur Reine. Mais moi, j'ai couru derrière eux. Je me suis emporté, je les ai obligés à me rendre ce qu'ils avaient pris... C'est le temps passé. Aujourd'hui ils vont dans mon pays avec des lettres de l'empereur. Dieu veuille que ce soit pour le bien !

Sur ces paroles, le Dedjaz me pose de nombreuses questions sur l'organisation de l'armée anglaise et sur la nôtre. Il ne comprend pas leur système de mercenaires. Quand il apprend que chez nous les prêtres eux-mêmes remplissent leur devoir de soldat, il déclare :

— Cela est excellent. Quand ils ont vécu dans le camp de la

vie de tous les hommes, ils sont bien sûrs, s'ils retournent à Dieu, que Dieu les a appelés.

Je jette à la dérobée un coup d'œil au chapelain coiffé du casque à mèche; le saint homme est en train de cacher son opinion dans les cendres du brasero.

Il me faut ensuite donner des détails sur notre action commune avec les Russes et les Anglais en Chine. On veut aussi savoir dans quelles conditions les Boërs ont pu résister si longtemps au Transvaal.

Partout je retrouve ici cette sympathie pour les soldats paysans qui préfèrent la liberté à la vie. Les Abyssins ont connu de telles angoisses et, dans leurs cœurs, l'inquiétude persiste après la victoire.

Dans ces réflexions mélancoliques, le Dedjaz, qui aime à entendre dire : « Si le père est la bouche du Négus, le fils est le bras du Négus », doute de sa force et dit à demi-voix :

— Jusqu'ici Dieu nous a protégés.

Je réponds :

— Il vous protégera jusqu'à la fin, car tandis qu'autour de vous les nègres et les musulmans marchaient contre la croix du Christ, la foi de l'Abyssinie a brillé comme un feu en haut de vos montagnes. C'est une étoile de plus dans le ciel. Les chrétiens l'ont aperçue de loin. Dieu, qui a permis que ce feu brûlât, ne voudra pas qu'il s'éteigne.

Un murmure court dans l'assistance et l'officier qui fait face au Dedjaz dit :

— Comment cet homme peut-il savoir toutes ces choses? Il n'y a pas très longtemps qu'il vit.

Damassié répond :

— Vous ne connaissez pas les Français; vous n'avez jamais affaire qu'aux « Nagadi » (marchands) qui viennent chez vous pour échanger leurs marchandises contre votre argent. Les

nagadi de tous les pays se ressemblent. Celui-ci est un homme instruit qui voyage pour connaître la vérité.

Et, avec un élan de belle humeur qui est de bon augure, le Dedjaz fait appeler son secrétaire.

Je vois paraître une sorte de nain aux mouvements gauches et courts, dont le corps d'enfant grêle est surchargé d'une tête énorme. L'expression des yeux dit cette fatigue particulière des sémites, usés par l'ancienneté de la race et des siècles de culture sans effort de muscle. Le nain s'assoit en tailleur et sous la dictée que le Dedjaz fait à voix haute, il écrit, avec son roseau taillé, deux lettres qui me serviront de viatique. Il y en a une pour le Fitéorari Kédané-Marian qui est resté à Billo pour administrer les affaires des dedjaz en son absence. Il y en a une pour le Dedjaz Ghébregzyêr qui commande au delà du territoire de Damassié.

Voici la traduction de la lettre que j'emporte pour l'intendant Kedané-Marian.

« Envoi du Dedjazmatch Damassié au Kafiteorari Kédané-Marian.

« Mon fils, comment vas-tu? Moi, par la grâce de Dieu, je vais bien.

« De la part du gouvernement français et par la volonté de « l'empereur Ménélik est venu celui qui s'appelle M. Hugues « Le Roux. Il va venir chez toi. S'il veut tuer l'éléphant, que cela « soit. S'il veut voir le pays, ne le défends pas. Ainsi l'empereur « en a ordonné. Tout le long du chemin, il lui a accordé le « dourgo (droit de réquisition). Il faut qu'il soit très honoré. Toi, « tu le lui donneras. Que cela soit. Il veut aller jusqu'au pays du « Dedjazmatch Ghébregzyêr. Quand il reviendra vers l'est, le « Dedjazmatch Ghébregzyêr lui donnera, jusqu'à Billo, un guide « pour l'accompagner. Après Billo, toi, tu lui donneras un bon « guide qui ait de l'autorité. Que cela soit, je te le demande. »

« Le 7 Menggabit (le 16 mars), ceci a été écrit. »

Au bas de la lettre est apposé, en noir, un sceau circulaire de la taille d'un écu de cinq francs. Il y a une croix au centre. Elle est entourée de deux cercles. Dans le plus petit, en caractères arabes, dans le plus grand en caractères abyssins, sont écrits ces mots : « Ce sceau est au Dedjazmatch Damassié. »

Cette conversation, dont une multitude de détails que je ne peux confier à ces pages demeurent dans mon souvenir, n'avait pas duré moins de deux heures. Après de si franches paroles, nos adieux ont été empreints de la plus amicale cordialité. Le Dedjazmatch a déclaré que sans doute je le rencontrerais, lui et son armée, sur le chemin de mon retour.

Au moment où je remontais en selle, il m'a fait dire par son officier d'ordonnance :

— Je ne sais si je dois me féliciter de vous avoir connu puisqu'il faut nous quitter si vite.

J'ai déjà mon cheval dans les genoux. On me rappelle encore. C'est l'intendant général, le Nagadéras Iguezou, qui a un mot à me dire de la part de son maître. On me propose de laisser à Billo les caisses et les bagages que nos animaux, épuisés par la rude traversée de la montagne, traîneraient vainement jusqu'à la Didessa. Je trouverai, en revenant, dans les magasins du Dedjazmatch, ces conserves et ces munitions qui assureront mon retour. Le Nagadéras m'avertit qu'il envoie à Billo des ordres en conséquence. Il ajoute :

— Dressez vous-même la liste de ce que vous laissez et gardez-la avec vous afin qu'il n'y ait point d'erreur, au retour.

J'ai 3 heures de retard sur ma caravane, 24 sur celle du major Gwynn, qu'il me faut rejoindre si je veux profiter de ses guides et du droit de dourgo qui nous a été accordé en commun. Je mets donc au galop les chevaux de mon escorte.

Cela fait 40 kilomètres que nous courons à franc étrier.

Impossible de coucher à la belle étoile sur cette terre d'alluvion fendillée comme un cloisonné d'où des rats jaillissent, innombrables, à chaque foulée, sous les sabots de mon cheval. Je veux dormir ce soir aux sources de l'Aouache.

Camp de la rivière Oullouka, dimanche 17 mars 1901.

Les sources de l'Aouache : cela ne vous dit pas grand'chose, à vous autres. Sur vos cartes exiguës, vous voyez l'imperceptible tracé d'un petit cheveu qui boucle au-dessus d'Addis-Ababâ et va se perdre du côté de la mer Rouge. Pour nous qui, depuis tantôt deux mois, suivons cette grande route africaine, la source de l'Aouache est une place mystérieuse. Ce nom nous rappelle une traversée torrentueuse à l'entrée du pays carayou, nos chasses à l'hippopotame dans la boucle du mont Fantalé, toutes ces espérances de fécondité égales aux miracles du Nil que l'on pourra réaliser ici avec quelques barrages, quand ces eaux, scientifiquement distribuées, s'étaleront à travers le pays carayou et le pays dankali, au lieu d'aller se perdre, inutiles et vaporisées par le soleil, aux environs du lac Assal.

J'ai soigneusement relevé hier soir la position de notre camp et je l'ai transportée sur la carte. Ce matin, nous sommes en selle dès 7 heures. Je voudrais rattraper le major à marches forcées, franchir en une étape les 32 kilomètres de montagne qui me séparent de lui.

On a pour se distraire une route bien intéressante. Depuis Addis-Alam, nous marchons dans une large vallée, flanquée à droite et à gauche de montagnes à peu près parallèles, qui, vers le nord, montent à 3,280 mètres, et vers le sud (chaîne du Dendi) à 3,000. Cela ne fait guère qu'un millier de mètres au-dessus du niveau de notre plate-forme, mais l'élan en est tout de même superbe, et la continuité de leur altitude impressionne.

La vallée, elle-même, est vide. Pas une silhouette de case ronde, pas un repère d'arbre, pas une ligne mouvante de troupeau. Le feu a récemment passé sur la jungle. Elle est rase avec des noircissures de charbon au bout de ses chalumeaux. Dans cette monotonie, nous gravissons une insensible petite montée que le souriceau de la fable songerait tout seul à baptiser du nom de butte. Cependant, ceci est un point géographique d'importance. Du faîte de cette médiocre côte, on découvre un paysage tout différent. C'est ici la ligne de partage des eaux entre le bassin oriental de l'Aouache et le bassin septentrional du Nil Bleu (Abbaÿ). Nous allons camper vers deux heures sur les bords de la rivière Oullouka, cet affluent impétueux de la Gouder qui, née sur le 9e degré, monte vers le Nord presque en ligne droite pour se jeter vers le 10e degré de latitude dans la faille du Nil Bleu.

De ce côté de notre taupinière, la végétation a brusquement changé. Dans la vallée rétrécie, les mimosas se groupent. Des bouquets de palmiers se montrent, ici là, à 2,400 mètres d'élévation, comme pour indiquer que commence une zone plus tiède. Des troupeaux avancent sous les arbres. Les maisons ne sont pas loin.

Comme je venais de donner l'ordre d'asseoir le camp au bord de l'Oullouka, j'ai aperçu dans ma jumelle, sur une élévation voisine, la silhouette de notre ami le major. Le casque et les épaules du voyageur étaient inclinés sur le petit trépied qui porte sa planche et sa boussole de topographe. Nous nous sommes cordialement abordés ; mais il a été convenu que l'on se réunirait seulement mardi près du village de Tchelléah afin de donner un peu de repos à nos bêtes exténuées.

A vingt mètres de ma tente, d'une hauteur de 50 mètres, l'Oullouka tombe dans un inextricable fouillis de rocs et d'arbres. L'eau de cette cascade est d'une fraîcheur exquise. Et j'entends

appeler des pintades, qui, tout à l'heure, à la broche, feront bonne figure.

Camp de Birbirsakilé, 18 mars 1901.

Vingt-huit kilomètres en sept heures d'étapes, quatre traversées de rivières : la Laga Rarasa, le Bodgi, la pittoresque Gouder et son affluent de Birbirsakilé où je desselle. Nous avons franchi trois montagnes et autant de vallées. Presque toutes les bêtes sont blessées au garot. Le lysol coule à flots, l'air en est embaumé.

En aurions-nous fini avec les plaines dénudées? Toute cette région montagneuse qui commence au mont Toulou Dimtou a repris cet aspect de parc anglais [1]. J'ai, ma foi, envie d'écrire, quand les palmiers se mettent au jeu, de jardins publics dont mes yeux sont divertis. Les mimosas plafonnent. Les tuyas ont repris leur élan d'écrans sombres, placés au premier plan des paysages pour faire reculer indéfiniment les perspectives bleues des gorges. Les figuiers sycomores reparaissent avec leurs allures de basiliques rondes, élevées sur des sommets pour abriter la halte.

---

1. Cette impression de jardin s'est imposée à tous ceux qui ont visité l'Abyssinie. On pourrait multiplier les citations à l'infini. Le sire de Joinville qui en parle par ouï-dire la qualifie de « Paradis Terrestre ». (*Histoire de Saint Louis*, chez Didot, p. 112.) Le R. P. Lobo, jésuite portugais, qui visita l'Abyssinie à la fin du XVIe siècle, s'exprime en ces termes : « C'est peut-être un des meilleurs, des plus beaux et des plus agréables pays du monde. L'air y est très sain et très tempéré. Les montagnes y sont toutes couvertes de cèdres. On y sème, on y fait la récolte dans toutes les saisons, la terre ne se lasse point de produire et n'est jamais sans fruits. Il semble que toute la province ne soit *qu'un parterre fait pour réjouir la vue*, tant la variété y est grande. *Je doute que les peintres se soient encore formés des idées de paysages aussi beaux que ceux que j'ai vus.* Les forêts n'y ont rien d'affreux. *On dirait qu'on ne les a plantées que pour donner de l'ombre et du frais.* » (R. P. Lobo, *Relatconkistarique d'Abyssinie*, 1738.)

J'ai eu, chemin faisant, un spectacle d'une beauté terrible : quelque nagadi, ayant laissé le matin un feu allumé derrière son départ, le vent a soufflé sur les arbres. Brusquement, une prairie de deux cents mètres carrés a pris feu. Midi est dans son plein et nous voyons, dans le soleil, les flammes lugubrement rouges, des-

Dans la simbalette.

cendre comme un mascaret le flanc d'une montagne voisine. Un instant, elles s'affaissent dans la gorge, puis, rejaillissant, s'élancent à l'assaut de la pente que nous descendons. L'orientation du vent nous rassure. L'incendie passera sur notre gauche, à une vingtaine de mètres. Mais c'est une angoisse saisissante de voir les arbres se tordre, d'entendre leurs craquements au passage du rideau de feu, d'entrevoir, entre les trouées de la clarté rouge, les tourbillons de cendres qui se soulèvent, les vies carbonisées qui

s'affaissent. Et voici que, sur ma droite, un pré de simbalette mûre prend feu d'un seul coup. Une antilope en jaillit. Elle bondit, les quatre pieds joints, à la crête des herbes. La meute de flammes est derrière elle. Poussée par le vent, elle gagne de vitesse la bête affolée. Notre caravane lui barre le chemin par où elle aurait pu trouver le salut. Il était facile d'arrêter cette victime d'un coup de carabine et ainsi de mettre fin à son supplice. L'idée m'en est venue trop tard. L'antilope a disparu, aux abois, avec le feu et la fumée derrière ses fins sabots qui ne l'enlevaient plus de terre.

Vers six heures, comme j'étais occupé à me laver dans ma tente, le major Gwynn s'y est présenté à l'improviste. Je lui ai tendu une main toute gluante de savon, il s'est assis au pied de mon lit. C'est décidément demain que nos deux petites rivières d'hommes et de mulets feront un seul fleuve. Je lui offre, pour son souper, une pintade tuée du matin. En faisant de la triangulation au sommet de la montagne, il a attrapé un horrifique coup de soleil. On dirait un reflet de l'incendie de ce matin.

Camp de Tchelléah, 18 mars 1901.

Nous pensions hier que nous avions vu « de la montagne » : la vraie surprise était pour ce matin.

La Suisse elle-même ne donne pas l'idée d'un plus extraordinaire tumulte de sommets. Tous les plus extraordinaires qui s'accumulent ici et se chevauchent atteignent 3,280, 3,456, 3,293, 3,267, 3,050, 3,100 mètres. Ils rejettent à gauche, vers l'ouest, le bassin de l'Aouache. Au sud, le bassin de l'Omo, toutes les eaux qui coulent vers le lac Rodolphe. Au nord, la vallée de la Gouder, la pente tributaire du Nil Bleu[1].

1. Le souvenir du massif helvétique qui jette le Rhin au nord, le Danube à l'est, le Rhône au sud, s'impose ici.

Lorsqu'on débouche soudain sur le terre-plein qui couronne ces hauteurs formidables, la sensation est de toute façon surhumaine. Il est sept heures du matin. Tout un côté du paysage, la face du levant, est encore dans l'ombre. Le soleil qui monte derrière ces écrans prodigieux illumine l'autre face d'une lumière mystérieuse et qui tombe en averse. Des profondeurs d'horizon inconnues en sont illuminées. L'atmosphère est si transparente que, de l'autre côté des vallées sans fond, on distingue des oiseaux dans les arbres.

Chaque mimosa, chaque brin d'herbe répand à ses pieds une ombre légère, blonde, si transparente que la vie semble réfléchie sur le sol dans les flaques de lumière comme dans un bassin d'eau pure.

Est-ce le plateau dessiné à la gauche de la Gouder comme une table gigantesque qu'un itinéraire, esquissé, l'an dernier, par M. Herbert Blundell nomme le Liban? Les indigènes secouent la tête. Jamais ils n'ont entendu personne prononcer ici ces deux syllabes bibliques. N'importe. Celui qui, en face de ce chaos des anciens jours, où le sceau de la force première demeurera visible jusqu'à l'écroulement de notre univers, a évoqué le souvenir d'une pieuse tradition a bien fait. Le néant de son effort et de ses œuvres, dont l'homme se sent ici écrasé, rejette vers le divin. De la boue des villes où vous glissez à cette heure, ces exaltations peuvent vous faire sourire : elles sont ici une fleur naturelle de la lumière, une sensation inoubliable d'empyrée, une fierté de vivre à mi-chemin du ciel, que l'on n'analyse point, mais qui circule dans les veines aussi douce que l'aurore elle-même. Après les fatigues de l'ascension elle allège de tout effort. On dirait que la vie va finir, et qu'elle est sur le point de s'accomplir cette transformation de la promesse, qui, de nos pesanteurs attirées vers la terre, fera, par un matin des temps, des corps glorieux.

Quelques heures plus tard, nous descendions de ces sommets abandonnés aux arbres, aux oiseaux, aux jeux de l'ombre et de la lumière, dans le cirque de Tchelléah. Est-ce un palier adouci avant la reprise de la montée? Est-ce la fin de notre étape des sommets? Nous le saurons après-demain, car les bêtes sont à bout, les muletiers surmenés. Il est convenu que nous leur donnerons demain un jour de repos.

Ce soir même, à sept heures, le major Gwynn vient dîner avec nous. Ses tentes sont maintenant installées à côté des nôtres et, jusqu'au Ouallaga, nous voyagerons de concert. Il me faut fermer mon journal. L'unique table sur laquelle on se lave, on mange et l'on écrit est réclamée par mon majordome Balainé. On parle de mettre les petits plats dans les grands pour fêter cet accord anglo-français par le 35e degré de long. E. et le 9e de lat. N. Je vous fais grâce des minutes que le major a exactement calculées.

Tchelléah, mercredi 20 mars 1901.

Cette journée de repos était impérieusement réclamée par nos pauvres mulets. Pendant les terribles montées et les non moins redoutables descentes de ces deux derniers jours, ils ont eu presque constamment leur charge alternativement dégringolée sur le garrot ou sur le rein. Le résultat est bien entendu une suite de plaies affreuses qui gonflent, qui suppurent. Ils sont donc une douzaine sur le dos, avec le tornis aux narines et les jambes entravées. On passe le fer chaud dans leur viande blessée, de ce champ opératoire il se dégage une odeur de poil roussi et de grillade qui écœure.

J'ai passé la journée à mettre ma carte au point. Le dîner avec le major a été la distraction de cette halte.

Le capitaine-major Gwynn a trente-un ans. Comme son nom

le révèle, il est Celte d'origine; il sait qu'il y a cent vingt ans ses aïeux ont passé de notre Bretagne dans le pays de Galles. Vers 1848, son grand-père fut le dernier sujet de Sa Gracieuse Majesté qui ait été condamné au supplice de la roue pour insurrection politique. La peine fut commuée et le petit-fils est devenu, en Afrique, un serviteur actif de l'influence anglaise.

On met le feu aux mulets.

Si vous le questionnez sur la mélancolie des perpétuelles absences, le major répond :

— Nous sommes dix enfants. Cela éparpille un peu la tendresse sur beaucoup de têtes.

Il semble qu'il ait pris, dans ce pays où il a passé tout près de dix années, une teinture prononcée de fatalisme.

A la table du colonel Harrington, j'avais été charmé, dès notre première rencontre, de sa modération et de ses vues pratiques sur la politique africaine.

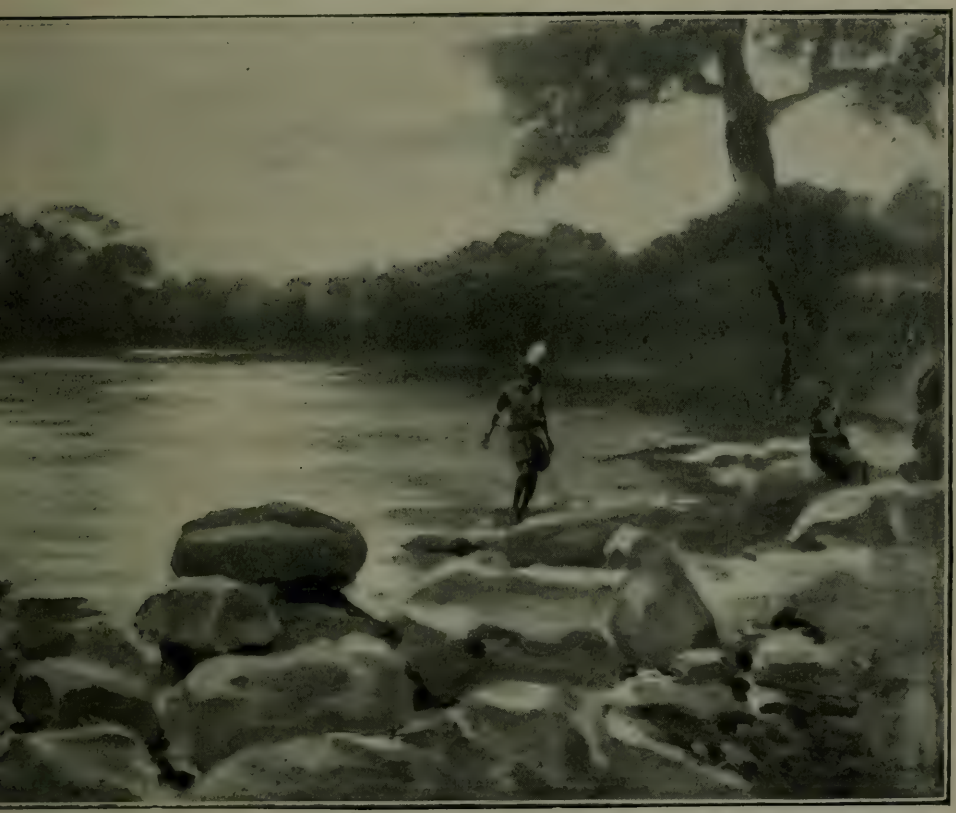
En 1893, aux frontières alors indécises du Soudan français et de la Sierra Leone, il a ramassé le cadavre de l'officier français qui, dans un malheureux engagement de nuit avec les

Le

troupes anglaises, avait été tué par erreur. Depuis il a visité les régions du Kordofan et du Darfour, fourni des indications topographiques pour la délimitation de la frontière anglaise. L'an dernier il est descendu par le chemin de Zeila et d'Addis-Ababà vers le Nil Blanc. Il est remonté, par Khartoum, le Nil et l'Egypte.

Le major est un charmant compagnon dont il y a beau-

coup à apprendre. Tous les soirs, il se réunit à nous pour dîner. Chacun apporte ses plats, sa cuisine, ses domestiques, puis, quand les assiettes sont ôtées, on déploie sur la table une grande



ouache.

carte d'Afrique. Et nous causons, le doigt sur les rivières, jusqu'à ce que nos « fanous » meurent.

Camp de Kersa, 21 mars 1901.

En quittant ce beau cirque de Tchelléah, on descend tout d'abord un raidillon qui assoit sur leurs jarrets nos pauvres

bêtes garrottées, mais il nous fait déboucher dans une belle plaine de 800 mètres d'altitude inférieure à nos campements de ces derniers jours. Des montagnes, qui nous semblent maintenant de molles collines, cernent au loin l'horizon. L'air est délicieusement tiède. Les Gallas qui poussent ici des charrues sont nus comme des bronzes antiques. Les jeunes filles qui travaillent aux champs n'ont, autour de leurs hanches souples, qu'un petit jupon qui s'arrête au-dessus des genoux. Leurs épaules et leurs gorges seraient pour des Parisiennes un juste sujet d'envie. Elles ont, naturellement et sans afféterie, la souple démarche des ballerines d'opéra. Ce matin, à la petite pointe d'aurore, tandis que nous levions le camp, j'ai photographié une de ces belles créatures, en bataille avec une branche qu'elle feignait de vouloir casser. Au fond, comme elle était sûre d'elle-même, elle venait se montrer. Ses camarades, moins audacieuses, parce que moins jolies, se tenaient à une vingtaine de pas, à demi plongées dans la jungle.

Camp de Boché, 22 mars 1901.

Nous franchissons ce matin la rivière Guibbé dont les eaux, tributaires de l'Omo, s'en vont au lac Rodolphe. Avant la guerre abyssino-italienne, on a tué ici 300 éléphants, en une seule battue. Le lion avait obligé les Gallas à renoncer aux cultures. Les fusils que la France a fournis aux soldats du Négus, ceux qu'ils ont recueillis après Adoua, ceux que l'empereur de Russie a donnés ont fait une telle guerre à l'ivoire que l'éléphant a reculé vers l'ouest et vers le sud.

Cette rivière de Guibbé marque l'extrême limite du fief de la reine. Nous entrons aujourd'hui même sur les terres du Dedjazmatch Damassié. Son gratzmach qui me sert de guide ainsi qu'au major Gwynn m'a affirmé qu'à partir d'aujourd'hui les

« dourgos » allaient prendre une importance digne du Dedjaz, de ses hôtes et de son gratzmach.

En attendant, le riche cultivateur dont nous avons emprunté les terres pour planter nos tentes a vu venir avec effroi, du haut de sa butte, notre parti de mulets, de chevaux, de soldats, de gratzmach et de « faranghi », tous gens bien endentés. Il est rentré dans sa maison à la hâte. Il s'est établi sur une fraîche litière de cimbalette et il s'est mis à pousser de petits cris, comme s'il était en couches.

Les gens qu'il a dépêchés à notre rencontre ont feint de ne pas comprendre à quels importants personnages ils avaient affaire. Je les ai laissés en conférence avec notre excellent guide, car ces cérémonies m'attristent toujours. Il me semble voir l'ancien vilain de France, taillable et corvéable à merci. Il est dans son gémissement tout ensemble pitoyable et comique. On doit songer, pour se faire une raison raisonnable au sujet de sa plainte, que si, au lieu de réquisitionner chez lui, on achetait, l'écorché vif deviendrait un impitoyable écorcheur. Il faut des siècles de culture pour créer un parti d'honnêtes gens, entre ces deux compagnons inséparables de la civilisation enfantine : le fouet et le derrière.

Camp de Billo, 23 mars 1901.

On trouve ce point de Billo avec des orthographes différentes, sur les cartes d'Abyssinie qui ne sont pas trop anciennes. On descend seulement trois petites heures depuis Boche pour l'atteindre vers dix heures du matin.

Billo est invisible dans les verdures à un kilomètre à vol d'oiseau. Les maisons rondes ont la couleur du sol. Leur toiture est au ton des simbalettes, de la jungle folle, en ce moment toute dorée, qui a l'air d'une moisson oubliée sur le pied.

Pourtant ce petit point à flanc de montagne a cette importance considérable, il est, pour l'empereur, la douane de l'Ouest.

Tout le monde a vu fonctionner la contrebande sur nos frontières françaises. On est donc porté à en conclure : « Il doit en aller de même, ou pis, dans cette Abyssinie de l'Ouest, dans ces monts où le tumulte des pierres est indicible. Je ne pousserai point le paradoxe jusqu'à prétendre qu'on ne fraude point en Abyssinie. Mais ce sont précisément ces formidables montagnes qui font la police pour l'empereur. On ne passe pas où l'on veut, ni à la crête des chaînes, ni au travers des rivières ou des fleuves. Or, derrière Billo et ses maisons bâties à mi-montagne au-dessus d'un médiocre affluent de la Guibbé, il y a une espèce de souricière où nous passerons demain. Les gens du pays appellent cela « la porte de Soddo ».

Tout l'ivoire, tout l'or, qui arrivent du Dabous, du Ouallaga sont ici contrôlés par le nagaderas (prévôt des « nagadi » marchands) Iguézou; puis il est remis dans les mains du Dedjaz Damassié qui se charge de le faire tenir à l'empereur. La douane est plus primitive que celle de Harar; c'est, comme à Berbera, un simple carré palissadé. Les caravanes entrent par la porte de l'ouest, elles sortent par la porte de l'est.

J'avais été contraint de me fâcher gravement hier soir sur l'insuffisance du « dourgo ». L'homme riche qui tient Boché avait envoyé quelques fioles d'un tala (bière) dont nos mulets n'auraient pas voulu; point d'orge pour les chevaux, pas de moutons pour nous, de la cire au lieu de miel. Comme il était, ainsi qu'il a été dit, tombé en gésine à la simple nouvelle de notre approche, j'ai fait comparaître son frère qu'il avait délégué pour la présentation de ces riches présents. Cet homme a entendu un discours qu'il retiendra. Je plaidais, comme hôte du roi, pour le ventre de mes hommes, c'est-à-dire que l'auditoire était sympathique. Deux ou trois fois, le Galla a essayé de barrer le torrent :

— Écoute-moi... il est écrit dans le Coran...

— Le Coran t'ordonne, musulman de mensonge, de traiter comme ton père l'hôte qui passe, et voilà que tu es allé dépouiller des pauvretés qui leur restent les gens les plus malheureux de ton district pour en régaler les hôtes du roi.

J'étais surpris de trouver le gratzmatch, que l'empereur nous a donné pour guide, si mou à me soutenir. J'ai eu plus tard le secret de l'énigme. Certes, le « dourgo » ne correspondait pas à la volonté royale, mais, tout médiocre que je le voyais, il avait été écrémé. Le cher gratzmatch y avait mis ses belles dents toujours souriantes. Les pots de tedj étaient chez lui et je soupçonne même le mouton de sacrifice d'avoir pris la tente de cette excellent soldat pour un lieu d'asile. Quelle désillusion dut être la sienne ! Il est vrai qu'il n'aurait pas trouvé chez nous de meilleurs invalides.

Ma prédication à la brune avec des fanous élevés derrière mon dos, le frère de l'homme en couches debout devant moi dans l'attitude d'un suppliant, avait eu du moins cet effet que les pots de tedj étaient sortis de la tente du gratzmach pour entrer dans la mienne par une porte dérobée, que nos chevaux ne s'étaient point endormies sans avoir croqué du maïs et qu'un mouton, de convenable apparence, avait pris, comme de soi-même, la suite de ma caravane au moment où je quittais Boché.

Cette petite scène, l'énergie de mes déclarations ont si favorablement impressionné mon guide personnel, le Bacha Dampté, qu'il a pris, dès le petit jour, le chemin de Billo, pour préparer ma réception. Elle se présente avec une ampleur inaccoutumée. On a eu la précaution de me dresser une tente sur la place du marché pour me mettre à l'abri du soleil en attendant l'arrivée de notre monde. Ce pavillon m'est exclusivement réservé. Nous y sommes tout de suite une quarantaine et

voilà que les compliments, les salutations, les politesses sur la route d'hier, la félicité d'aujourd'hui et le chemin de demain se scandent d'invraisemblables éternuements. Il y a des solos, des duos, des trios et des ensembles. Un numéro de féerie pour faire tordre de rire le public du jeudi. Nous autres, nous avons aussi les larmes aux yeux, mais pour le vrai motif, le sternutatoire. Je m'informe aussi délicatement que possible d'une circonstance si surprenante. Je demande si c'est une agréable particularité du climat de Billo? On me répond que l'on a dressé par erreur ma tente sur la place du marché au berberi (poivre rouge) et que sans doute tous les gens qui sont là à me faire honneur remuent cette poussière avec leurs pieds. Aussi bien on ne me propose pas de déplacer la tente, et je commettrais en sortant une inconvenance grave. On apporte d'ailleurs une grande abondance de petites carafes pleines de tedj et de talla. Le choum de l'endroit qui a organisé la réception applique ses lèvres à l'orifice de la carafe pour s'assurer que le goût du liquide est bon. Le délégué du nagaderas Iguezou procède à l'orifice du même récipient à un contrôle de seconde bouche. Le flacon m'arrive enfin. Je le vide à la régalade : cela fait un instant descendre le berberi et la poussière pédestre dont j'avais le gosier, dirons-nous, velouté?

La journée s'est passée dans le contrôle des caisses que nous projetons de laisser à Billo et de prendre au retour : vin, corne-beaf. Trois de nos mulets sont hors de service, un est mourant. Cet allégement de charge arrive bien à propos.

M. Ilg m'ayant prié de lui envoyer de nos nouvelles lorsque nous aurions franchi le bassin de la Gouder, je m'informe si quelque nagadi ne pourrait point se charger de mon pli. Aussi bien, à l'heure du coucher du soleil, des milliers de bêtes, chevaux et mulets, rentrent du torrent et du pâturage. Mais on m'explique que tout le monde est au repos à cause du retour, dans leurs foyers de l'ouest, des soldats que j'ai vu loger sous les tentes

du Dedjaz Damassié. Les routes ne sont rien moins que sûres et les marchands ne se risquent point. J'enverrai un courrier spécial au ministre de l'empereur.

Camp de l'Ouama, 24 mars 1901.

Je vous ai nommé tout à l'heure « la porte de Soddo ». C'est un col d'allure vraiment grandiose d'où le rideau se lève sur le troisième acte du spectacle magnifique que nous donnent ici les eaux, la lumière et la montagne.

Jeune fille de Billo.

Debout sur cette porte large de trois mètres à peine (je parle du sentier qui franchit le col), j'aperçois derrière moi le bassin de la Gouder qui porte ses eaux verticalement vers le nord au Nil Bleu. Plus près, c'est la Guibbé, affluent de l'Omo, qui va se perdre verticalement vers le sud dans le lac Rodolphe. Devant moi, du côté de l'Ouest, la Rivière Ouama va vers la Didessa invisible. Il semble que la plaine boisée et comme divisée en clairières, que je découvre à mes pieds, ondule à peine. En réalité, c'est ainsi que l'on dit dans le Sahara, une vaste « sebkra », un « filet » de ruisseaux dont toutes les mailles, boisées sur les deux rives, déversent leurs eaux, tantôt torrentielles, tantôt stagnantes, vers le grand lit qui roule là-bas.

L'imposant massif des monts Kontchi qui dépassent les 3,400 mètres forment, vers le sud, à ma gauche, un demi-cercle. Il empêche tout d'abord l'Ouama de suivre sa destinée. L'inex-

tricable maquis de grands et de petits arbres qui ombragent le fleuve dessinent son contour, en arc de cercle, au pied de la muraille énorme. Je franchirai tout à l'heure ces eaux tropicales à un gué que l'on m'indique, vers le nord-est, dans la direction de Lékamti.

Quatre heures de montées et de descentes avec du trot rapide partout où la piste n'est pas un lit de torrent. J'arrive à l'Ouama vers midi et demi, ruisselant de soleil et de sueur. A la place du gué, le fleuve ne monte guère qu'aux genoux des chevaux. Les branches abaissent ici leur voûte sur les eaux jusqu'à les effleurer. L'Ouama coule sous un tunnel de verdure.

Comme ma tasse de chocolat est depuis longtemps descendue dans mes talons et que je ne prévois pas exactement l'heure où rejoindront nos mulets, je commence à me déshabiller pour prendre mon bain dans cette belle eau d'argent qui va s'en aller reflétant le soleil de l'équateur, jusqu'à l'étrange mer intérieure qui bat de vraies falaises avec des vagues salées... Des Gallas qui sont campés au bord de l'Ouama se mettent à pousser des cris d'avertissement charitable :

— On ne se baigne pas dans ces eaux-là.

— Pourquoi?

— A cause des crocodiles...

Il y a cependant un moyen efficace de purifier le bain : on fait tirer des coups de feu dans la cuvette où l'on a décidé de s'ébattre.

Trois balles de fusil Gras mettent donc mon bain à point et je me plonge délicieusement dans cette eau, tiède sur le sable, au milieu des claquements de mains et des « houhou » de mes soldats qui accompagnent cette partie natatoire avec des rythmes de danse tunisienne.

Camp de Goutey, 25 mars 1901.

Il faut ménager les mulets qui nous restent. On a donc décidé en conseil qu'après l'épreuve d'hier, l'ascension du Soddo, la descente effroyable qui est derrière, il fallait prendre en pitié leurs garrots. Ils n'ont marché ce matin que de 7 à 11 heures et nous campons en un lieu dit Goutey, à trois heures de Lékamti.

Je reçois ici la visite de l'intendant du Dedjazmatch Damassié, ce Fitéorari (commandant d'avant-garde) pour lequel j'avais emporté une lettre dont je vous ai précédemment donné la traduction.

Nous allons sortir de la province que le Dedjazmatch administre directement pour le compte de l'empereur. Elle s'étend encore fort loin du côté de l'ouest ; et la résidence de Damassié dont le Fitéorari vient d'arriver en diligence est éloignée de trois jours du point où nous campons. Mais, nous autres, c'est vers le nord que nous marchons désormais, jusqu'au bout de notre voyage, et nous allons entrer demain, à Lékamti, dans la capitale du Dedjaz Ghebregzyêr.

Le Fitéorari a voulu s'informer par ordre de son maître de la façon dont s'était effectué mon voyage.

C'est un bel homme plein d'intelligence, de bonne grâce et capable de nuances qui ne courent pas les chemins. Je l'ai longuement regardé avec les gens de sa suite. Plus je vois le pays, plus j'ai la sensation que les Abyssins ne sont pas seulement un peuple, mais une « *caste* » dominante. Seuls ils ont les caractères du sémite dans le profil, dans le dessin des yeux. Les Gallas, qui, plus prolifiques, les entourent et finiront peut-être à les noyer, ressemblent aux Romains des catacombes. Ils ont sans doute des ancêtres communs avec les Somalis de la côte

et par conséquent avec les nôtres ; ce sont des petits-fils de l'Inde.

Quand donc quelque jeune philologue érudit viendra-t-il s'installer dans ces pays neufs avec sa science et son écritoire ? Ils sont tous là à s'étouffer dans les antichambres des académies autour des chaises, sous le gaz qui siffle. C'est sur le champ de la vie qu'ils devraient venir récolter. A celui qui fera cet effort le premier, je promets, en pays galla, une belle moisson.

Quoi qu'il en soit, ce peuple abyssin, guerrier et administrateur, a défendu, à travers les siècles, contre les envahisseurs, sa position montagnarde. Son renom de chrétien lui a toujours valu à propos l'appui des nations qui prient le même Dieu que lui. Quand les musulmans faillirent l'asservir, au temps des Mohamed Gragne, les Portugais lui fournirent à temps des ressources de fusils et de poudre. Elles lui servirent à résister, puis à vaincre. Ce sont les fusils et la supériorité de l'armement européens qui ont permis aux Abyssins de s'emparer des pays gallas et de résister à l'assaut des Italiens.

Je suis stupéfait de voir l'autorité que les administrateurs abyssins ont sur ces populations de Gallas hier encore si belliqueuses. Vous demandez au Fitéorari :

— Pourrez-vous me procurer deux mulets pour remplacer les bêtes que j'ai perdues?

Il répond sans une seconde d'hésitation :

— Le Dedjazmatch a emporté avec lui tous les mulets qui étaient disponibles. Mais je vous donnerai quatre Gallas pour porter vos charges.

Et la chose s'est passée comme il a dit. On a réquisitionné quatre hommes de mauvaise volonté qui ont été invités à emboîter le pas à nos mulets avec une caisse chacun sur le dos. Le major Gwynn en avait usé de même; seulement, pour leur

bonheur, les Gallas commandés pour sa corvée avaient des femmes robustes. Ils se sont immédiatement déchargés sur elles de la besogne qui leur déplaisait. C'est ainsi qu'hier soir, j'ai vu arriver au camp une belle fille galla qui avait en travers du dos

L'église Sainte-Marie-de-Lékamti.

l'embarcation dont le major compte se servir pour traverser les affluents du Nil au moment de la crue. Les avirons et les cordages étaient dans la barque. Le frère ou le mari de la jeune personne marchait derrière elle, comme sur les talons d'un mulet que l'on active. Et pourtant la pauvre enfant avait trouvé moyen de sauver, en cet équipage, sa coquetterie féminine. Elle avait réservé un de ses bras pour abriter sa figure et son teint avec une ombrelle de paille.

Lékamti, 26 mars 1901.

Lékamti, où nous arrivons sur les dix heures du matin, est une ville dans le style d'Addis-Ababâ, d'une importance égale, mais beaucoup plus riante. Cela tient aux arbres qui ont été conservés, aux verdures nombreuses qui entourent les habitations et leur donnent une apparence de coquetterie.

Ce sentiment d'amour pour la terre, pour les arbres, de sécurité pour le sort des cultures est répandu dans toute la campagne qui entoure la ville. Nulle part je n'ai vu la population rurale si dense; les villages succèdent aux villages, les collines en sont couronnées.

Celui qui aujourd'hui s'appelle le Dedjaz Ghebregzyêr [1], c'est-à-dire « l'Esclave de Dieu », est né, il y a quelques années, d'un prince musulman. Il gouvernait souverainement ce pays. Ménélik, alors roi du Choa, avait entrepris contre les Gallas du Sud une campagne victorieuse. Il parut avec une armée imposante sur les frontières du roi galla de l'Ouest. La résistance était inutile. Ménélik, roi très chrétien, imposa le baptême au vaincu. Il déclara qu'il serait son parrain, puis il lui permit de gouverner ses peuples avec le titre de Dedjaz.

Le Dedjaz Ghebregzyêr paie son tribut annuel à l'empereur, en or et en ivoire. Présentement il est allé chasser l'éléphant du côté de la région qui est le terme de notre voyage. Il semble que ce soit pour mes projets une chance heureuse.

En son absence je suis reçu par un fonctionnaire qui est dit Ouombera, c'est-à-dire Chaise du Dedjaz, comme le grand maître de la justice est dit, à Addis-Ababâ, « Bouche du Négus »; c'est un Galla, gros comme un bouffon de comédie, imberbe,

1. Pour Ghebra-Egzyêr.

ainsi qu'ils sont presque tous et qui avec une tête de bœuf pensif est rusé sous sa lenteur.

Je suis forcé de commencer avec lui par un compliment aigre-doux. Après avoir constaté le plaisir que j'ai de le voir se porter à ma rencontre au seuil de la ville, j'ajoute :

— J'aurais seulement désiré te voir plus tôt. Le Fitéorari du

La « Chaise du Dedjaz ».

Dedjazmatch Damassié a marché trois jours pour venir à ma rencontre... Tu aurais pu marcher trois heures.

Évidemment ce procédé étonnerait en Europe, mais nous sommes ici très loin. Maître, il me faut monter sur mes ergots si je ne veux pas qu'on me traite comme une poule.

La Chaise du Dedjaz répond qu'elle avait hier une douleur quelque part et qu'elle m'a envoyé un message d'excuse qui s'est égaré en route. Je reprends donc mon air le

plus aimable et nous voici en route pour le Guébi de Ghebregzyêr absent. Avec des proportions plus modestes il rappelle l'habitation du Négus à Addis-Ababâ. Même enceinte palissadée et défendue par des épieux; même suite de cours où s'entassent des constructions bizarres et disparates, jetées un peu au hasard, comme une partie de biribi. La halle où l'on nous fait asseoir est de construction toute récente. C'est mon guide le Bacha Dampté qui en a été l'adroit architecte. Quelques centaines de soldats peuvent ici festoyer à l'aise, assis en tailleur autour de leur dedjaz. Le plafond de cette salle oblongue est d'un travail délicat, en petites lattes soigneusement assemblées et dont les ligatures sont enveloppées d'étoffes voyantes. La grâce de ce travail fait un singulier contraste avec la nudité des murs en pisé, la quadruple rangée d'arbres équarris à la hache qui soutiennent cette toiture comme les piliers d'une cathédrale.

Là, assis sur des tapis, dans la pénombre, nous vidons de petits carafons de tedj. On échange des paroles cordiales qui sont des rites de politesse. J'examine, pendant ce temps, deux curieuses figures : celle du moine qui confesse le Dedjaz et le soutient dans la voie chrétienne, celle du prêtre qui gouverne l'église paroissiale dédiée à la Vierge que j'ai aperçue à ma droite sur la hauteur. Le premier est la plus exacte représentation de l'ascète que j'aie vu. Coiffé de son haut bonnet blanc (toute une pièce de mousseline de Bombay), sa figure en relief violent a bien juste l'épaisseur d'une lame de sabre, sa croix double en main, enveloppée par le pied dans un mouchoir de soie, son chapelet de grains noirs à dizaines d'argent égrené dans la main gauche, il assiste matériellement présent, moralement absent à la causerie. Sa pensée a pris une seule direction à laquelle il reste attaché avec la fixité d'une hypnotique.

Cet ascétisme monacal inspire la plus grande confiance aux

hommes de guerre qui espèrent être éclairés, par reflet, des mérites de leur confesseur.

Le « Curé » de la paroisse Sainte-Marie-de-Lékamti est au contraire un homme très vivant, très mêlé à la causerie, avec des lèvres sémites qui ont de la gourmandise pour tous les fruits permis ou défendus. Comme son confrère le moine, il est Abyssin, car la conquête a surpris les Gallas en état d'islamisme ou plus fréquemment encore d'ignorance d'un dieu quelconque. Les Carayou par exemple — et avec eux tous les Gallas du Tchercher des provinces méridionales — se contentent, à certains jours de l'année, de rendre un culte pieux aux grands arbres. Ils enduisent les troncs de beurre, puis ils chantent et dansent autour.

Le major Gwynn a une fois obtenu d'un vieil homme quelques éclaircissements sur ces rites bizarres : on lui a déclaré que la puissance obscure priée par les Gallas se nommait peut-être bien « Ouag » et qu'elle était l'auteur commun du bien et du mal.

Le curé de la paroisse Sainte-Marie n'est pas beaucoup plus fort en théologie, mais il connaît, sur le bout du doigt, tous les miracles de l'Ancien Testament. J'ai pu en juger quelques instants après.

Je lui ai en effet demandé l'autorisation de visiter son église et il a montré d'autant plus d'empressement à me satisfaire que cette faveur n'est jamais gratuite.

Comme tous les sanctuaires abyssins où j'ai pénétré, la basilique de Sainte-Marie est ronde. Son aspect extérieur est celui d'un grand colombier normand; trois degrés circulaires mènent à une première plate-forme qui fait le tour de l'église entre les colonnes de bois et le mur plein, en torchis. Ce mur a quatre ouvertures qui donnent accès dans l'intérieur même de l'église. Presque tout l'espace est occupé dans ce second cercle par l'arche d'alliance ou l'iconostase, comme vous voudrez nommer

le formidable baldaquin carré qui cache l'autel et la pompe du service.

La porte par où le prêtre entre dans l'iconostase pour célébrer le mystère est ordinairement close. Les quatre faces exté-

La céré

rieures du baldaquin sont peintes du haut en bas. Et ces images méritent certes une description.

Je les ai déjà un peu irrévérencieusement comparées aux images qui ornent les tréteaux des baraques foraines. Cela est vrai de la crudité des couleurs, bariolage à plat de tous les tons

avec une dominante de rouge, de vert et de jaune. Mais si les erreurs de perspective et les gaucheries de la main induisent tous les primitifs aux mêmes erreurs, il y a derrière les icônes grossières des Abyssins une tradition intéressante. C'est le style

du Dourgo.

byzantin qui impose ici ses tyrannies, sa tradition canonique à tous les sujets sacrés, et cela donne à ces médiocres peintures un caractère d'archaïsme qui les relève.

Les peintures de Sainte-Marie-de-Lékamti sont achevées depuis trois années seulement ; à ce titre, elles sont un rensei-

gnement exact sur l'état actuel de la peinture hiératique en Abyssinie.

Quand on entre, on aperçoit une figure royale qui pourrait bien être prise pour l'apparition de Jéhovah lui-même. C'est un portrait de face de l'empereur Ménélik. Deux lions opposés par la tête — les lions de Judas — soutiennent la figuration de son tronc. A la droite de l'empereur, une figure très drapée représente l'Aboun; sur la gauche, la figure principale est un personnage à cheval que tout Européen, à sa figure imberbe, à sa chevelure longue et bouclée, prendrait pour une femme.

Au moment où l'on va dire :

— Et voici sans doute l'impératrice Taïtou?...

Le prêtre nous informe que cette image représente tout justement le maître du pays, l'ancien roi galla Koumsa devenu, par la volonté de l'empereur et en conséquence de sa soumission, le Dedjaz de Ouallaga. L'icône représente le néophyte s'acheminant vers la cérémonie de son baptême.

Le côté droit du triptyque est infiniment curieux. Afin d'honorer Ménélik, le peintre a voulu représenter l'événement le plus glorieux de son règne, la victoire d'Adoua. Et il est d'un intérêt très vif de voir le style byzantin déformé par la maladresse d'un peintre éthiopien de la fin du XIX^e^ siècle, s'essayer à la représentation d'une bataille moderne, avec des canons en bas, des soldats italiens en uniforme au milieu de la composition, et l'archange saint Georges descendant du ciel pour mêler le choc de sa lance et de son épée bibliques à ce combat d'artillerie à tir rapide.

Je ne cite que pour mémoire les autres sujets rituels qui encombrent de leur bariolage multicolore le champ blanc des panneaux : ce sont d'abord les scènes principales de la vie de la Vierge, puis l'histoire des deux saints favoris de l'Abyssinie, saint Michel et saint Georges, puis toutes les histoires san-

Miniature extraite d'un manuscrit abyssin du xv^e^ siècle :
Les Miracles de S. Georges.

(Appartient à M. Hugues Le Roux.)

glantes ou miraculeuses de l'Ancien Testament, Noé, son arche, son corbeau et sa colombe, Jonas avec sa baleine, etc., etc. Dans l'histoire du christianisme naissant c'est le chapitre des supplices, des apparitions, des damnations et le combat des crosses et des lances avec les tarasques qui a, comme de juste, particulièrement excité l'imagination de l'artiste.

Le principal événement de la journée est une discussion plus qu'aigre-douce avec la « Chaise du Dedjaz » au sujet des porteurs que je réclame. Ce Galla — je l'approuve dans mon cœur — défend les siens contre la corvée. Je n'ai malheureusement pas d'autre moyen de continuer la route et je réclame mon dû avec âpreté normande. Deux bouteilles d'absinthe — quelle absinthe! — achetée dans le pays même arrosent cette controverse. On voit vert, couleur d'espérance, au travers de ces flacons. D'ailleurs, le curé de Notre-Dame-de-Lékamti, qui a été satisfait de ma largesse et qui est venu goûter à l'absinthe d'un homme si bien pensant, jette à propos dans la causerie une parole décisive. Elle revient ici comme un refrain sur toutes les lèvres :

— Qui nous a donné les fusils avec lesquels nous nous défendons? C'est vous, les Français. Nous devons vous traiter comme des amis.

Lékamti, 27 mars 1901.

Le major, qui a besoin d'acheter des bêtes, me demande de passer ici toute la journée. Nos hommes sont enchantés; les mulets remuent les oreilles. J'ai du travail par-dessus la tête, car les perpétuelles réceptions usent le pauvre petit loisir qu'on aurait entre deux étapes, et j'ai toutes les peines du monde à tenir ma carte et ce journal au courant. D'ailleurs, le major me dédommage largement de ce retard d'un jour puisqu'il me per-

met d'user aujourd'hui de la dernière poste qu'il vient de recevoir de son gouvernement.

Tout est contraste en ce monde ; au moment même où j'écris avec quelque mélancolie des lettres qui rappellent mon souvenir vers de chers absents, on me prévient qu'un musicien ambulant, qui désire chanter mes louanges à raison d'un thaler les dix minutes, est debout devant la tente. Ces trouvères indigènes se nomment *Asmari;* ils ont, paraît-il, un véritable don d'improvisation. Ils chantent des paroles cadencées en s'accompagnant d'une sorte de violon qu'ils tiennent la tête en bas, à la mode des musiciens ambulants. L'archet fait jaillir de cet instrument primitif un bruit d'eaux courantes battues par la palette d'un moulin. Les cantilènes sont dans ce goût :

Celui qui est venu du pays des Français
C'est Hugues Le Roux qu'on l'appelle.
Nous savons qu'il est notre ami...

L'homme doit mêler à sa chanson laudative quelques plaisanteries qu'on ne me traduit pas, car nos gens rient de tout leur cœur. Longtemps après que j'ai donné mon thaler et tourné le dos, la chanson continue. Un nègre chankallâ s'est mis à danser en face du musicien, qui se balance, qui, lui-même, souligne avec le ventre et les genoux la cadence de sa mesure.

Ils n'ont pas fini de « baller » qu'un autre spectacle attire la curiosité bâillante de mes hommes. C'est un Galla qui, a attrapé en forêt un petit léopard de trois mois. Il le traîne au bout d'une corde et tient absolument à me le vendre. La bête est déjà d'une férocité inquiétante. C'est un chat dans une robe de panthère. Le petit lion, lui, a toujours l'apparence d'un jeune chien et de bonnes façons lourdaudes dont on peut rire.

Je suis frappé de la couleur de peau de ces Gallas. Elle a chez les jeunes filles et chez les jeunes gens de quinze ans un

velouté d'un charme incomparable. Cela remplace l'éclat de notre teint. Ces gens n'ont rien du noir : ni le profil, ni la forme de tête, ni les cheveux plantés en touffes. Ce n'est qu'une patine qui obscurcit leurs joues. On aperçoit dessous la blancheur primitive du teint. Elle est très visible chez les femmes de bonne maison qui sont de la couleur des nôtres, avec un vernis de cire. L'homme que le métier de la guerre et la vie publique conduisent au dehors, est, naturellement, plus brun, mais il arrive que dans les chemins on rencontre une femme du peuple, un enfant, un jeune homme pâle ou déteint au ton de cuivre rouge. Il est d'ailleurs très remarquable que, dans toutes les fresques d'église — aussi bien en territoire abyssin qu'en pays galla, — les habitants du pays sont figurés avec des visages *blancs*. Blanc le négus Ménélik dans son apothéose de la basilique de Sainte-Marie-de-Lékamti. Blanc le Dedjaz Ghébregzyêr que je n'ai pas encore vu, mais qui doit tirer plutôt sur le basané. Blancs tous ces gens-là au ton du général Baratieri et des soldats italiens qui sont peinturlurés, en pendant dans la fresque.

Asmari célébrant mes louanges.

Je termine ma journée par une importante visite à la Chaise du Dedjaz. Je lui porte trois bouteilles, divers remèdes correspondant tant bien que mal aux différentes maladies dont il se plaint et qui semblent tourner autour de l'obésité gout-

teuse. Puis, à l'ébahissement de l'escorte, je prends le large avec Soucy et nous allons galoper, sans trois interprètes, deux gratzmatchs et vingt fusils à nos trousses sur les collines environnantes. C'est contre l'étiquette une faute très grave. Nous la dégustons donc, pour une fois, jusqu'au morceau de sucre, c'est-à-dire que nous rentrons seulement à la nuit pleine, ramenés par nos chevaux. Nous n'avons, par extraordinaire, pas même un revolver en ceinture, et pourtant, à ce point d'intersection du 9° de latitude et du 30° de longitude africaine dans la campagne déserte de Lékamti, en pleines ténèbres d'Éthiopie, nous savourons le sentiment d'une sécurité très supérieure à celle dont on jouit, à la même heure, sur la route nationale de Poissy à Saint-Germain-en-Laye. Nous aurions voulu pousser notre promenade jusqu'au lever de la lune; mais j'avais un blessé à panser au camp.

Nous respectons certes l'antisepsie autant que nous pouvons, mais il faut voir l'eau qu'on nous apporte et les récipients dont nous usons pour la faire bouillir. Un détail en passant, pour donner une idée de l'incurie des hommes en cette matière.

Ni les punitions, ni les amendes, ni les menaces de renvoi, ni un achat de plats en terre à la mode du pays, n'a pu empêcher mes soldats de me voler tous les soirs ma cuvette pour manger dedans. Si mon tub n'était pas en caoutchouc, on en userait pour servir le dessert.

Bagarre pour finir la journée. Un musulman égyptien au service du major s'est grisé. Il parcourt notre camp commun avec un sabre dégainé et un revolver chargé. Il a déjà frappé un Somali d'un coup de couteau, mais c'est un hercule, et l'on a toutes les peines du monde à s'emparer de lui avant qu'il n'ait fait d'autres malheurs; cela raccourcit notre soirée et notre dîner avec le major, lequel est pour nous chaque jour un plaisir très vif.

Camp de Sassiga, 28 mars 1901.

On ne pouvait espérer atteindre la Didessa en une seule étape. Nous venons de perdre encore deux mulets et l'un des chevaux est indisponible. Je décide donc d'arrêter aujourd'hui l'étape au lieu dit Sassiga, à 16 kilomètres de Lékamti, pour rentraîner un peu les gens et les bêtes. Toute journée de repos est fatale à ma troupe. En route ces pauvres gens vivent comme des marins, arrimant des cordes, hissant, dressant, montant des quarts; mais, quand on arrive dans une ville, ils en usent aussi comme des marins à terre. Tout le monde disparaît, et c'est la grande fête qui commence. Ils se découvrent toujours un ami, une parente qui ont un désir extrêmement vif de leur offrir de l'hydromel et puis le coucher. Je donne le plus de permissions que je peux afin de n'avoir pas à porter tout le monde déserteur, et, le lendemain, c'est invariablement le tour de la quinine, de l'ipéca et les grimaces.

J'ai dû, à mon regret, quitter Lékamti au moment où les gens de la région arrivaient pour le grand marché qui tous les jeudis se tient dans la capitale du Dedjaz. Du moins ai-je rencontré la procession de tous ces bons campagnards, dont les files suivaient, en sens inverse, le même sentier que mon cheval. Toute compagnie est formée non seulement de Gallas, vieux, jeunes, garçons et filles, mais d'un certain nombre de noirs — le noir bleu cette fois — qui sont des riverains de la Didessa et de la rivière Dabous. Ce sont les nègres chankallàs — certainement les plus laids des hommes. Les savants hollandais qui sont allés chercher l'anthropoïde dans les forêts de Bornéo se sont trompés de route. C'est le Chankallà qui est le « candidat humain ». On n'imagine pas qu'une parole autre qu'un grognement puisse sortir de ces groins hideux, surtout qu'une pensée puisse éclore

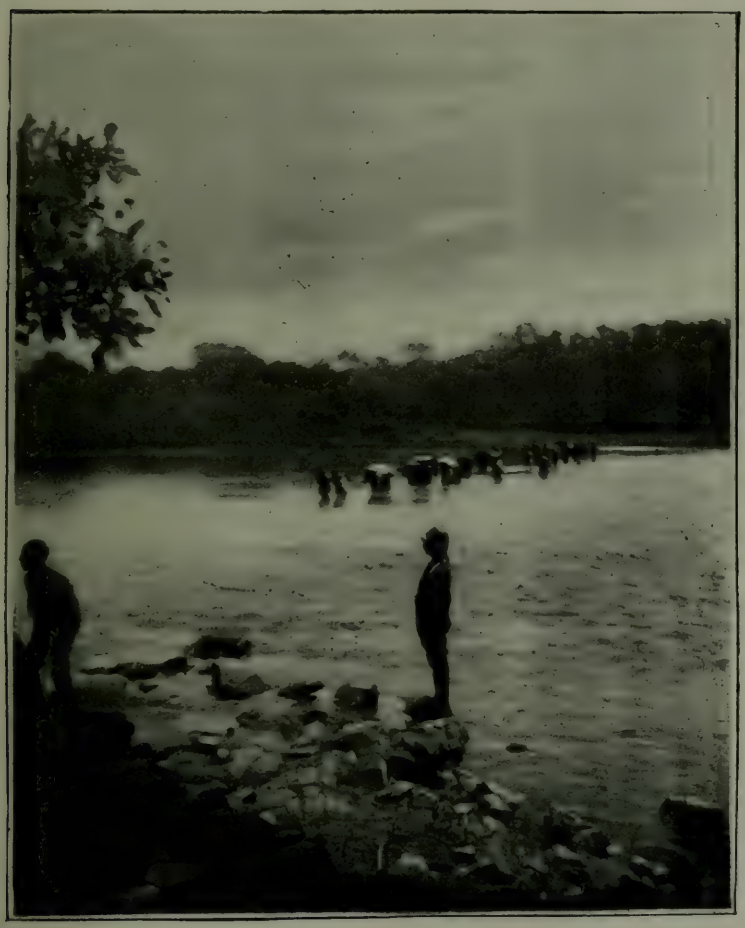
sous ces fronts déprimés comme par un parti pris caricatural. La laideur des femelles est particulièrement attristante. Comme beaucoup de ces gens sont à peu près imberbes, comme les femmes marchent, ainsi que les hommes, la tête entièrement rasée, on ne saurait jamais auquel des deux sexes on a affaire si, sur le côté des haillons, ne ballottaient pas les outres lamentables qui remplacent, chez ces disgraciées, la floraison du sein.

A l'état libre, le Chankallâ est un animal féroce. Il a eu avec ses voisins les Gallas des conflits séculaires. Tous les noirs que je rencontre ici ont été enlevés dans les razzias et emmenés comme esclaves. Mais, depuis la conquête des pays gallas par Ménélik, l'esclavage est officiellement interdit. On me dit et je crois volontiers que ces gens seraient aujourd'hui libres de repasser la rivière et de retourner chez eux. Comme les esclaves de nos Mozabites, ils ont préféré demeurer là où ils avaient une chance de nourriture et de toit.

Le marché de Sassiga est installé sur la hauteur (2,290 m.), en face d'un paysage splendide. C'est ici la séparation des eaux de la Didessa et de son principal affluent de rive droite, l'Angueur. Le point a une importance géographique de premier ordre pour asseoir la carte de ces régions. Au nord-est (dans la direction N. 30° E.), on aperçoit les cimes des hautes montagnes du Godjam. Dans la direction presque absolue du nord, les monts Ouata et Tchankora, qui forment un écran derrière lequel coule l'Angueur.

Dans le sens du sud-ouest et de l'ouest, le Toulou Dendi, puis la chaîne oblique du Gara Maretchi soutiennent toute la construction du paysage. Ils rejettent la Didessa vers le nord. Du point d'où j'écris ces lignes, le trajet de la Didessa, invisible, est signalé dans l'espace par cette ligne pâle, qui, au-dessus de la mer des arbres ou de la houle des mamelons, indique, dans les vues à vol d'oiseau, le trajet des grands courants. C'est ce

matin une coulée de lumière blonde qui barre la route de l'ouest. Elle souligne la muraille par où l'horizon est fermé et à la crête



Le passage de la Didessa.

de laquelle, avec ma jumelle, j'aperçois le petit point que nous atteindrons dans deux jours et qui est le village galla de Maretchi.

Camp de la Didessa, 29 mars 1901.

Nous l'avons jointe enfin et traversée sans encombre, cette rivière de l'ouest, que nos imaginations, excitées par la quotidienne découverte du paysage inconnu, cherchaient depuis deux semaines dans la direction où le soleil se couche. Nous ne savions si les pluies étaient commencées dans ce bassin méridional du Nil Bleu. Et notre appréhension de voyageurs sans bateaux était vive à la pensée que, peut-être, il faudrait s'arrêter longtemps au bord du fleuve soulevé, construire des radeaux pour gagner la rive occidentale. Mais la Didessa était officiellement prévenue, elle nous attendait pour faire sa crue annuelle (1,325 m.). A cette heure, nous ne pouvons former qu'un vœu que, d'ici à un mois, sa bienveillance ne s'enfle pas jusqu'à nous fermer le chemin du retour.

La région qui descend de Sassiga au fleuve a une histoire intéressante. Elle se nomme en galla le pays de Handeck, c'est-à-dire le Désert. N'entendez point par là le désert saharien, la dune de sable, la terre nue, mais le désert d'hommes. Le nom de forêt de Handeck serait certes plus exact. Pendant les 20 ou 25 premiers kilomètres de la descente en lacet, qui plonge dans les plis de ravins où les ruisseaux étouffent sous la densité des buissons et des arbres, on a la sensation de circuler dans un grand verger normand, dans une pépinière d'une fécondité inouïe chez nous et qui est fleur de terre vierge. Des arbres, dont je ne sais pas le nom, ont la forme et la taille de nos poiriers et de nos pommiers. D'autres, qui ont la silhouette de marronniers, ne sont qu'une boule de fleurs; d'autres étalent une grande fleur en étoile d'un blanc d'ivoire, qui fait penser à nos pervenches. L'œillet de poète, la primevère d'Afrique sont sous nos pieds. Des fleurs qu'on allait cueillir avec un cri d'admiration s'envo-

lent et ce sont des papillons qui ont sur les ailes les colorations des orchidées, des oiseaux-mouches, qui ne sont qu'un prétexte à faire voler une pierre précieuse d'un buisson parfumé à un buisson en fleur.

Vers le vingtième kilomètre, le verger se resserre, devient forêt. A la place des cimbalettes qui tout à l'heure faisaient monter la jungle à des cinq et six mètres d'élévation, c'est le bambou qui apparaît. On croyait qu'on allait toucher le fleuve. C'est une joie que les sursauts du terrain font attendre longtemps encore. Le chemin se relève en montagne. Il replonge au fond de la vallée où la chaleur humide devient étouffante, où les oiseaux ne descendent pas, où les bêtes ne se montrent plus, où la vie végétale triomphe, en coquetterie avec les insectes : toutes les mouches piquent. Nos corps, nos bêtes en sont couverts. On trébuche à chaque pas. On se demande si la piste hésitante qu'on suit depuis le matin ne nous a pas égarés, si les deux visions lumineuses que des trouées de vallées ont encadrées, vers la gauche, du côté où la muraille des montagnes s'écarte pour laisser passer la rivière, n'étaient pas un mirage, une tentation de ce perfide génie qui défend les pays vierges contre la profanation de l'Européen. Encore un effort et le fleuve va paraître, dans une fenêtre de lianes.

Il a l'heureuse majesté, l'ampleur que je lui supposais. Il n'y a pas de sentiers sur ses rives. La forêt finit sans berges sur les grèves de sable, sur le bouillonnement du flot, sur les amoncellements de rocs transportés des montagnes lointaines. Ceci est la charge de boulets, de pierres noires, de monstres gris que les nombreux hippopotames qui hantent ces fleuves doivent prendre pour des frères. Ils ont été charriés par la dernière crue. Le fleuve les a laissés là, pour réfléchir, pendant des mois heureux, un ciel toujours pur. Viennent les premières pluies, il va recommencer de rouler vers le Nil toute cette rocaille mon-

tagnarde, si exactement arrondie que le pied ne peut s'y poser sans provoquer, comme sur le galet de plage, un sonore écroulement. Quelques oiseaux blancs, au vol de mouettes, complètent l'impression de falaises et de plages marines qui s'impose ici malgré le décor de la verdure tropicale, malgré le bain gracieux d'un couple d'antilopes qui, hors de la portée des carabines, se baigne, là-bas, dans les joncs.

Camp de Maretchi, 30 mars 1901.

Elle avait bien l'air d'une montagne genre à pic, cette chaîne du Gara Maretchi (2,640 m.) qui domine la Didessa (1,325 m.) et sépare ces eaux torrentielles du bassin de la rivière Dabous: mais quand on est au pied du mur, c'est proprement l'Échelle de Jacob que l'on doit gravir. Un touriste qui ferait ici première connaissance avec les montagnes éthiopiennes aurait évidemment le désir de ne pas pousser les relations plus avant. Nous autres, depuis Gueldéïssa jusqu'à Maretchi, nous avons un bel entraînement d'alpinistes, et quand je dis « nous », je ne sépare pas notre destin de celui des mulets héroïques, qui, ce matin, ont eu l'honneur de nous hisser à la première plate-forme du Paradis. Les chevaux suivaient en bride.

Entre la rivière et le sommet de la montagne, il y a autant dire trois chaînes parallèles séparées par des vallées profondes. La première n'est qu'une inextricable forêt de bambous. Hier sur la rive occidentale ils se montraient clairsemés; ici c'est le paysage d'Asie. Le major déclare que le Soudan et sa végétation nouvelle commencent à cette place. Toute arrière-pensée politique mise à part, il exprime là une vérité géographique. Cette première ligne de montagnes a pour sommets deux pics, le Djelessa (Montagne des Singes, en galla) à 100° N.-E. et le Moko Didessa (la Mauvaise Didessa) à 10° N.-O. La seconde

ligne est déterminée par le Gara Sorté d'où je prends ces observations avec une boussole. Le Gara Maretchi est encore derrière nous et au-dessus de nos têtes.

Il est difficile de dépeindre l'impression que produit dans une lumière crue, sous un soleil ardent qui fait fumer les rivières, cet océan de montagnes boisées, à perte de vue, jusqu'à des profondeurs d'horizon inconnues du marin. La grande Didessa se montre maintenant, à nos pieds, comme une suite d'éclats de miroir tombés dans l'herbe. Le cadre est si vaste, la lumière si ardente que toutes les couleurs se perdent. Et le paysage apparaît, monochrome, modelé avec une substance inconnue qui unit tous les éléments dans sa pâle couleur de verre : l'eau, la terre, l'air diaphane et les traces encore brûlantes du feu.

Une surprise nous attendait au sommet de la montagne. Il y avait marché à Maretchi, à un degré de latitude au sud de la boucle du Nil Bleu, sur la crête d'une montagne de 2,640 mètres dont l'une des faces regarde l'Abyssinie, l'autre le Soudan égyptien. On n'use point ici de thalers d'argent. Elles-mêmes les barres de sel sont une rareté. C'est la poignée de coton qui sert de monnaie. On l'échange contre des pois chiches, des fèves tachetées, du millet, une sorte de courge qui ressemble à notre potiron, surtout contre ce beurre indigène qui est le fond de la nourriture et de la parure.

Je songe aux surprenantes coiffures des femmes qui étaient là, accroupies à nos pieds. Certes les sorcières abondent dans leurs rangs, mais, prises au hasard de la file, les jeunes femmes et les jeunes filles d'ici, sous leurs petites ombrelles de paille, avec leurs gorges au vent, ont une ligne classique, un éclat des yeux, une régularité des traits, une finesse des attaches, une rondeur du bras et de l'épaule, une blancheur et une élégance de dents que nulle race européenne ne repro-

duit avec une pareille abondance, — j'allais dire une telle profusion — de beauté.

Vraiment faut-il si peu de temps pour habituer les yeux à ce qui d'abord faisait rire? Mais il n'y a pas jusqu'à la complication inimaginable des chevelures qui aujourd'hui ne me charme. Ces femmes, presque nues, qui n'ont ni modistes, ni couturières, résument dans le souci de la coiffure toutes leurs préoccupations de coquetterie. C'est une noblesse de femme de race. Les négresses du Soudan, les esclaves chankallas, généralement toutes les servantes vont la tête rasée. Les dames et les jeunes filles de bonne maison réservent pour elles seules le luxe des cheveux nattés. Et avec quel art! L'opération dure — comme pour une dame du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle — une bonne semaine. Elle est, pour la martyre, une occasion de grands maux de tête. Mais le résultat efface toutes ces fâcheuses nécessités.

Il y a trois modes courantes : la coiffure dite « chourrouba », dont la pratique vient d'Abyssinie. C'est un casque de nattes qui partent du front et descendent, d'avant en arrière, vers la nuque, séparées par de larges raies vides mais merveilleusement symétriques. L'aspect de la coiffure, quand on domine la femme assise, est une série de côtes de melon. A la nuque, ces nattes finissent en petites boules merveilleusement roulées. On glace au beurre. Je m'empresse de dire que cette disposition si artificielle des cheveux a une vraie distinction de noblesse et un style archaïque qui charme.

Les femmes gallas empruntent cette mode à leurs voisines, mais leur goût ethnographique va à une disposition très différente et dont la fin n'est pas moins élégante. Cette coiffure, nommée en galla « daddo », présente deux types de complications étagées. La plus simple fait tomber tous les cheveux de la femme en branches de saule pleureur, du point « o », pris

comme une calotte de perruque, au sommet du crâne. Mais

Jeunes filles gallas du Ouallaga.

vous entendez bien que ces baguettes ne sont pas droites. Ce sont des rouleaux exactement symétriques, de la grosseur d'un

porte-plume, qui, par derrière, ne dépassent pas la nuque, s'arrêtent, sur les côtés, à la hauteur de l'oreille, et sont coupées, sur le front, à la longueur d'une « frange à la chien ».

J'ai le regret de constater que le beurre intervient encore pour donner de la souplesse à ces petits rouleaux et que l'odeur de cette parfumerie tropicale fait reculer l'admiration à une distance où la statue de bronze apparaît d'ensemble, où le beurre n'est plus un cosmétique mais une patine incomparable.

Ceci est, comme j'ai dit, le simple « daddo ». Le « daddo » dernier genre reproduit dans ces grandes lignes la coiffure précédente. Je ne note que pour mémoire qu'il surmonte le point « o », tout au sommet du crâne, d'un second étage de bouclettes. Son originalité est l'emploi d'une pâte faite de beurre et d'une feuille odoriférante dite « erooftou ». Toute la coiffure en est enduite ; il semble alors que la femme ait trempé sa tête dans une fontaine pétrifiante et qu'elle soit coiffée d'un étrange chapeau de paille dont les tuyaux (les boucles solidifiées), auraient l'aspect blondissant d'une pâte un peu poussiéreuse de macaroni. L'effet de ce diadème — qui ceint le front comme un bandeau et se rehausse à l'occiput d'une rangée de boucles formant peigne — est ravissant. Cette invention des femmes gallas respecte plus les lignes de beauté d'un visage que les échafaudages dont s'affligèrent les modèles des pastellistes d'autrefois.

Camp de Guimbi, 31 mars 1901.

Les vingt kilomètres que j'ai parcourus ce matin à flanc de coteau sur le revers occidental (revers soudanais) du mont Maretchi, m'ont paru, après les escalades d'hier, une promenade en tramway. Certes on joue sur sa selle à la montagne russe et je n'ai pas trouvé, sur ces quatre heures de route au pas, la place pour un temps de trot de dix minutes. Mais c'en est fini des belles

horreurs d'hier, de la nuit en plein jour sous la voûte des bambous, des brusques ascensions au-dessus de la mer des feuilles, qui découvraient des perspectives infinies. Nous circulons dans un pays vallonné où il y a des flaques de culture dans tous les fonds, des labourages bien conduits sur les pentes de bonne terre. Ici, là, une roche grise ou noire, couleur de baleine ou d'éléphant, crève la couche végétale et arrondit sa croupe, ronde, luisante, sous un ciel d'aquarelle. C'est une nouveauté qui donnerait à réfléchir à un géologue, car l'ingénieur qui visita cette contrée pour le compte de l'empereur, M. Comboul, a commencé ici même, au bord du chemin, une fouille dont on me montre la place. On me répond d'ailleurs, quand je demande pourquoi ces belles campagnes ne sont peuplées que de femmes, d'enfants et de vieux :

— Le Dedjaz Ghebregzyêr a envoyé les hommes laver l'or à la rivière.

Lui-même est arrêté tout près du champ de ces expériences, à Nedjo, bourgade qui fut, il y a quelques années, le centre des investigations de M. Comboul. C'est là que le Dedjaz nous attend. Nous y serons après-demain. L'état des mulets nous oblige aux courtes étapes.

Cette matinée aurait été assez plate si ma curiosité pour les montagnes que j'aperçois du côté du couchant n'avait été très accrue par une intéressante conversation que j'ai eue hier soir avec le major Gwynn. Il a bien voulu développer sous mes yeux la carte du Nil Blanc où il a noté son exploration de l'année dernière du Sobat à Fachoda. En effet ces régions sont presque inconnues, en tout cas elles n'ont pas d'existence scientifique. En quel point cette Didessa que nous avons franchie hier atteint-elle le Nil Bleu? Au-dessus ou au-dessous de l'affluent occidental, le Dabous? Et sur la rive orientale la Didessa n'a-t-elle pas d'autre affluent que l'Angueur? Autant de mystères dont la houle

de montagnes qui est là sous nos yeux garde le secret. On ne sait encore ce qui se passe entre la terre et les eaux, dans le carré que forment ce 9° de lat. N. que nous venons de suivre, le 10 et le 11e et, d'autre part, le 32°, le 33° et le 34° degrés de long. E.

On sait que, à l'est, du côté du désert dankali, l'Abyssinie apparaît comme un fort, qui se lève à pic, au-dessus d'un socle parfaitement plat. Le même phénomène se reproduit du côté de l'ouest : là sur une longueur de près de trois degrés de lat. N. (8 à 9 — 9 à 10 à 11°) la frontière de l'ouest descend sur le bassin du Nil, taillée en falaise abrupte. (Cette falaise est placée sur la carte du major presque au milieu des 34° et 35° de longitude (Greenwich) et elle leur est parallèle. L'escarpement commence dans le pays des affreux nègres Beni-Changoul (ou Chankallas) après la vallée du Dabous qui n'est qu'une mer de montagnes. Elle descend presque perpendiculairement vers le sud jusqu'à la vallée du Sobat ou Baro (vers le 8°).

La première entrée d'un ennemi qui du côté du Soudan voudrait forcer la forteresse abyssine est naturellement dans le pays des Beni-Changoull avant la naissance de l'escarpement. A Doul il y a une autre porte d'accès difficile. Même observation pour la brèche de Kirin.

Cette falaise a si nettement l'aspect d'un mur que toutes les rivières ont leur pente du côté de l'Abyssinie, vers le Dabous. Le Nil Blanc ne reçoit point de tributaire de ces montagnes. Une seule exception : vers le 10° 1/2 la rivière Yabous (ne pas confondre avec Dabous) descend vers l'ouest et ouvre une entrée sur le bas Dabous (vous entendez du reste que cette porte s'ouvre avant l'érection de la falaise). Toutes ces montagnes, jusqu'au quart du 9° (c'est le pays d'où j'écris ces lignes) sont habitées par les nègres Chankallas. A cette hauteur les bons Gallas que j'admirais hier sur le marché de Maretchi poussent une

pointe jusqu'à la falaise (gouvernement de Dedjaz Djioté). Entre le 9° et le 8° au nord du Sobat on trouve aussi un îlot de populations nilotiques, des gens de vieille race, du type des indigènes du Ouallamo. Mais ils sont noyés dans la mer des nègres qui les enserrent de toutes parts et les écrasent.

Que se passe-t-il au pied de cette falaise abyssine? La page est blanche sur les cartes. On sait, tout en gros, que ce pays est habité par les Nouërs et les Bourouns. Ces gens vont totalement nus, ignorent toute bienséance, exécutent, comme des animaux, leurs nécessités les plus nauséabondes devant les gens auxquels ils parlent. Ce sont des primitifs que nulle civilisation n'a jamais effleurés. J'ai aperçu quelques-uns d'entre eux dans la montagne de Maretchi. Ils étaient, comme les Beni Changoul, réduits à un esclavage mitigé par la douceur des Gallas.

De cette falaise de l'ouest, je suis séparé par une houle de montagnes et de vallées ; mais il ne faut point oublier que, du haut de ces crêtes, on découvre des horizons infinis. Du mont Maretchi par le 33°, 35′ de long. E., j'avais hier pour frontière de mes regards du côté de l'ouest le Toulou Touka qui est à mi-chemin des 34° et 35°. Ce matin, à l'aurore claire, j'ai pu facilement apercevoir du côté de l'ouest les crêtes des montagnes d'Amam. Mes yeux les franchissent, pour jouir, au moins en songe, du mirage de ces terres inconnues.

Camp de Dongoro, 1er avril 1901.

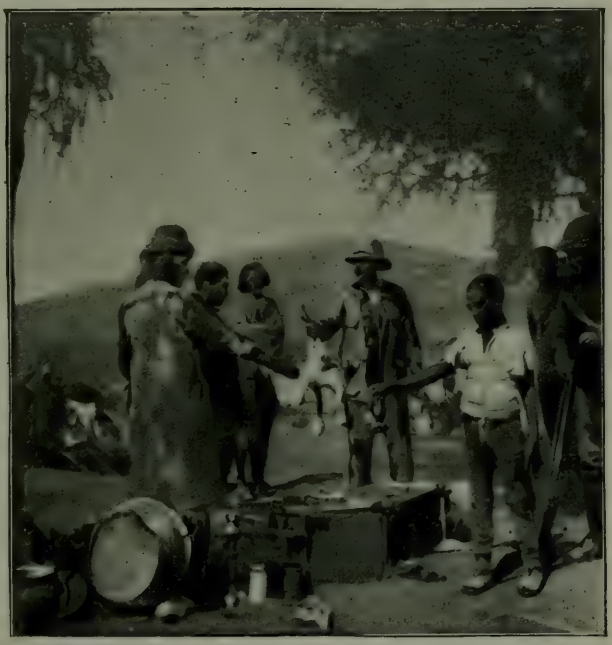
Depuis que j'ai mis le pied dans ce pays de l'or et de l'ivoire, je vis comme un joueur, dans des alternatives d'espérance et de pessimisme. Hier soir, juste à l'heure du dîner, j'ai eu la visite d'un bel homme qui est le fitéorari du Dedjaz Ghebregzyêr. Pour le compte de son patron il vient de chasser l'éléphant pendant seize jours à quelques lieues d'ici. On allait abandonner la poursuite quand on

est tombé sur un troupeau de vingt-sept bêtes, dont quelques-unes énormes. Entre les soldats du fitéorari et les éléphants, ça a été une bataille rangée. Vingt-cinq sont restés sur le champ, après deux heures de combat. La mort de chaque éléphant est estimée et récompensé par les autorités abyssines sur le pied du massacre de quarante ennemis. C'est donc une petite armée de mille hommes que le fitéorari peut se vanter d'avoir mise à bas. Il sera récompensé en conséquence. Déjà il a reçu de son chef immédiat un bouclier d'honneur. Au lieu d'être tout bonnement tanné en cuir d'hippopotame, cet objet est recouvert de velours violet, lamé et clouté d'argent.

Il y avait ce matin à sept heures, quand nous avons levé le camp, beaucoup de nuages sur nos têtes et sous nos pieds dans les vallées. J'espérais qu'ils demeureraient suspendus en cotonneux flocons. A sept heures et demie le ciel a commencé de fondre en eau, et, ainsi, sans arrêt, pendant les vingt-deux kilomètres de l'étape, jusqu'à midi et demi.

Je sais que la pluie mouille en tout pays; cependant celle que l'on reçoit vous semble toujours la pire de toutes. Je n'aurais qu'à fouiller dans mes souvenirs pour me rappeler une traversée du Télémarken norvégien, en temps d'équinoxe, qui reste au-dessus de toute comparaison diluvienne. Mais enfin, au bout de l'étape, je trouvai, ce jour-là, un lit, que deux voyageurs quittèrent pour me donner la place chaude, un poêle qui ronflait, des rideaux à la fenêtre dont nous fabriquâmes des robes de chambre tandis que le feu séchait nos habits. Ici, quand la pluie commence, on est tout d'abord averti qu'au bout de l'étape on ne déjeunera point : nulle puissance humaine ne pourrait, en ces occasions, décider à s'enflammer les branches que l'on ramasse dans les flaques d'eau, à l'état de bois flotté. On sait, par surcroît, que la place de la tente sera une petite mare, où des rats, des puces, de la vermine, en quête d'abri, se réfugieront comme des

canards en cas d'averse. On a appris d'expérience que le pliant sur lequel on pourrait s'asseoir sera transformé en bain de siège. Enfin, on s'attend à trouver les lits de camp et les couvertures qui ballottent sur les mulets, dans des sacs de toile, transformés en paquets de lessive. Je passe sous silence les glissades dans la boue, la misère des cuirs de selle qui se raidissent, des manteaux, devenus si lourds que, dessous, l'épaule est douloureuse.



Retour de chasse.

Au début de l'averse, je songeais :

— C'est extraordinaire comme la ressemblance de ce pays-ci avec la campagne normande et les vallonnements du Surrey se précise sous la pluie...

Et, mis en belle humeur par cette ressemblance des paysages, j'avais des provisions de sensibilité esthétique à dépenser devant des champs de pavots géants, à cette heure desséchés, qui se tiennent debout, raides comme des orfèvreries, de chaque côté du chemin. Je n'imagine pas quelle peut être leur splendeur quand ces boules, grosses comme la tête d'un enfant, sont des corbeilles de pétales épanouis. Dans leur livrée d'or, d'argent et

de rouille, avec leurs feuilles d'acanthe que le soleil a frisées, ils feraient, tels quels, le bonheur d'un maître ferronnier. J'ai songé à cette branche de chrysanthème que le grand maître du fer Marrou m'a forgée pour une tombe chère. Et soudain tout ce paysage de pavots, lavés par la pluie, frissonnants sous la rafale, a pris pour moi les beautés mélancoliques d'un champ du souvenir.

Comme je comprends à cette heure la tristesse navrante du beau récit de Michel : *Vers Fachoda*. Dans la vallée du Sobbat où il s'était engagé, à peu près à pareille époque, il a vécu des mois de suite sous ce rideau de pluie. Il a vu l'Abyssinie de l'ouest comme un visiteur d'aquarium aperçoit un jour de mer houleuse les bacs d'eau marine : la glace est trouble.

Sous nos capuchons parallèles qui pleurent comme des gouttières, nous faisons, mon guide le Bacha Dampté et moi, un peu d'histoire locale.

— Comment s'appelait le père du Dedjaz Ghebregzyêr? — Dedjaz Moroda. — Et son père? — Bakari. — Et son père? — Godana. — Et son père? — Hammo. — Et son père? — Faro. — Et son père? — Seneca. — Et son père? — Senecagna. — Et son père? — Colobo. — Et son père? — Doro. — Et son père? — Je ne sais plus.

Ce petit jeu vous semble monotone, il divertit agréablement sous la pluie d'équinoxe, au fond du Ouallaga : d'ailleurs, avec le neuvième aïeul du Dedjaz Ghebregzyêr on remonte au XVII^e^ siècle et beaucoup de gens de ma connaissance n'ont pas leurs papiers si bien en règle.

Vous remarquerez que Moroda, successeur de Bakari, est le premier des chefs gallas de l'ouest qui ait porté le titre de « Dedjaz ». Ses aïeux étaient rois, rois du Ouallaga, terre de l'or et de l'ivoire. Moroda était cependant placé sous la souveraineté du roi du Godjam. Quand ce puissant seigneur dut plier

devant le roi de Choa, Ménélik, conquérant du Harar, Moroda se

Nos servantes.

dit qu'il serait imprudent de se mettre en travers des succès du Lion de Juda. Aussi bien son peuple n'était-il armé que de lances

tandis que le roi de Choa, devenu, à la mort de l'empereur Jean, empereur d'Éthiopie, avait en abondance des fusils de réforme à piston et à capsule. Moroda envoya donc dire au victorieux :

— Ne te porte pas contre mes peuples. Ce sont des hommes laborieux, occupés aux travaux de la terre. Ton armée gâcherait leurs champs, leur misère ne pourrait plus te payer le tribut.

Ménélik arrêta devant cette résignation sa marche triomphale. Mais les Gallas n'approuvèrent point la soumission de leur chef.

— On voit bien, dirent-ils, que ce n'est point toi qui auras à payer le tribut ; si ces Abyssins veulent vivre de nous, ce sera par la force !

Ils firent comme ils avaient dit et Moroda se vit abandonné de presque tous les siens ; mais il tenait à garder l'ombre de sa couronne et il entreprit lui-même de soumettre les rebelles. Après la victoire il eut la récompense qu'il espérait. Ménélik lui ôta son titre de roi et lui donna celui de Dedjaz ; mais, de fait, en échange du tribut d'or et d'ivoire qu'il s'engagea à payer chaque année, il demeura, comme avant, le chef du Ouallaga.

Je n'ai pu arriver à éclaircir ce point d'histoire : Moroda, en devenant Dedjaz, renonça-t-il à l'Islam et passa-t-il par la formalité du baptême ? Cette apostasie lui aurait sans doute peu coûté, les Gallas, même sous le turban du Prophète, ne sont rien moins que fanatiques. En tout cas, le fils de Moroda, que je verrai demain, a solennellement abjuré, ainsi qu'en témoigne la fresque que j'ai photographiée, dans l'église de Sainte-Marie-de-Lékamti. Il a eu pour parrain l'empereur Ménélik lui-même. Il a pris le nom de Ghebregzyêr, c'est-à-dire esclave de Dieu. Il est vrai que dans l'intimité les Gallas le nomment Koumsa, et ce nom, moins solennel, ne lui déplaît pas.

2 avril 1901. — Camp de Nedjo.

Aujourd'hui à deux heures et demie, après sept heures d'étape, 28 kilomètres sous un ciel gris tout pareil à nos cieux de France, nous l'avons atteint, ce petit mont de Nedjo, qui, lorsque le doigt de M. Ilg s'est, un jour, posé sur la carte pour m'indiquer ce but lointain et qu'on aurait dit chimérique, m'a hypnotisé d'un attrait assez fort pour me faire retarder, après tant de mois, la joie du retour. Je me suis, en réalité, mis en route le 14 avril au matin; nous arrivons au cœur du Ouallaga au milieu de la journée du 2 avril, soit après vingt jours de route. Les calculs des degrés au compas sur mon itinéraire indique à vol d'oiseau 407 kilomètres; mais qui dira les innombrables détours, les circuits en montagne, les zigzags au fond des vallées, les pas perdus pour éviter un marais, trouver le gué d'un torrent, poursuivre la pintade et la gazelle! Je n'hésite point à porter en compte les 93 kilomètres qui manquent, c'est-à-dire que Nedjo est à 500 kilomètres d'Addis-Ababà. Divisez par 20 et vous trouverez 25 kilomètres par jour. C'est une belle marche, si l'on songe que sur ces 500 kilomètres, nous n'en avons pas trotté 60 en terrain plat. L'iodoforme, le quinine et le talc nous ont permis de ne laisser personne en route. Nous serions donc des ingrats de nous attrister outre mesure sur la perte des quatre mulets qui ont marqué les plus rudes journées d'étapes du misérable écroulement de leurs chairs saignantes.

Dès hier au soir, j'avais expédié au Dedjaz Ghebregzyêr la lettre que l'empereur m'a donnée pour lui. Ces messages se portent, comme le Saint Sacrement, attachés, par une ficelle, sur une baguette en croix. Les gens saluent le long de la route et lorsque la lettre est lue, à l'arrivée, pour entendre la parole du Négus, tout le monde se lève.

Bien que cette lettre ait servi dans ses lignes principales de modèle au billet que le Dedjaz Damassié a déjà envoyé à Ghebregzyêr, je la recopie ici, à titre de document. Seul entre tous ses sujets, l'empereur ne place point son sceau en bas, mais en haut de la lettre. Je suppose que cette étiquette a été empruntée aux grands chefs arabes qui en usent de même avec leurs inférieurs.

Le sceau de l'empereur, rond et sensiblement plus large qu'un écu de cinq francs, reproduit à peu près l'effigie qui est au revers des thalers nouveau style, ceux qui ont été frappés en France et qui remplacent le profil de Marie-Thérèse par le profil couronné de Ménélik. On voit au centre un lion héraldique portant sur son épaule une oriflamme surmontée de la croix. Autour, cette légende que répète la première ligne de la lettre.

« Le lion de Juda, Ménélik, deuxième roi du nom, Roi des Rois, Empereur d'Éthiopie. »

« Moi, Ménélick, etc., au Dedjaz Ghebregzyêr, Salut.

« Comment te portes-tu? Moi, grâce à Dieu, je vais bien. M. Hugues le Roux et M. de Soucy, deux Français, — c'est ainsi qu'ils s'appellent, — vont jusqu'au Ouallaga. *Tout ce que M. Hugues Le Roux veut voir, qu'il le voie.* Après qu'il aura vu, il retournera à Addis-Ababâ. *Je lui ai donné la permission d'aller et de revenir.* Il faut lui servir largement le dourgo et lui donner des guides. Ihoun (Que cela soit)! De plus, je lui ai donné l'autorisation de tuer un éléphant. Ne l'en empêche pas.

« Ceci est écrit le 6 Magabit, dans la ville d'Addis-Alam. »

Un léger commentaire de ce billet n'est point inutile à l'édification des étourneaux qui partent pour l'Abyssinie en se disant : « Ce bon Négus sera trop heureux de me voir », qui se heurtent à des portes fermées et qui reviennent en déclarant que l'Abyssinie n'est pas un pays civilisé.

L'Abyssinie tout entière est, comme la Russie, la propriété morale d'un souverain qui s'appelle le Négus. Il en ferme les portes avec des clefs qui sont à la ceinture de ses intendants et lorsque ceux-ci rencontrent, dans les escaliers ou dans les couloirs, un intrus étranger au service, ils lui demandent avec quelque vivacité : « Qu'est-ce que tu fais là? » Si l'on n'a rien à répondre de catégorique, on s'expose à de sérieux ennuis. Tout change si le maître a prononcé le mot de passe qui, d'un étage à l'autre, vous ouvre la porte. Alors, les arrogances deviennent des révérences, et, au lieu des rebuffades, c'est le dourgo que l'on vous apporte. Je trouve excessif de conclure de là, comme l'ont fait d'aucuns, que l'Abyssinie vit dans une décomposition anarchique. Il serait plus juste de dire que la police y a — comme en Russie — une sévérité militaire, et que la consigne fait régner sur les frontières une discipline d'état de siège.

Dirai-je que les ordres de rigueur sont parfois exécutés contre l'étranger avec plus d'entrain que les indications de largesse? Il est très vrai que à mesure qu'on s'éloigne d'Addis-Ababà, l'encre de la plus chaude lettre se décolore un peu. Celui qui arrive arrogant, s'imaginant qu'il porte une lettre de change dont il va toucher le montant à simple présentation, aura des mécomptes. Certes ces vassaux obéissent à leur suzerain, mais ils n'aiment pas que l'étranger leur arrive avec des allures trop impératives de réquisition.

Il faut donc feindre d'ignorer, au moins au début des relations, les termes pressants de la lettre dont on est porteur. On arrive avec le sourire de la joie, la certitude que l'on débarque chez un ami ancien. On ne doute pas qu'il soit aussi heureux de faire votre connaissance que l'on est, soi-même, enchanté de le voir. Cette lune de miel dure sans nuages jusqu'à l'entrée dans la maison et jusqu'à l'absorption des premières rasades de tedj.

Elles précèdent rituellement toute parole sérieuse. A ce moment-là il faut déclarer sans ambages ce que l'on désire et n'y point mettre de discrétion; elle viendra toujours suffisamment de la part du personnage important qui est assis de l'autre côté du tapis. Si vous demandez des porteurs, il vous dira que tous ses hommes sont retournés dans leurs foyers; des soldats, vous apprendrez qu'ils rentrent de chasse et qu'ils ont besoin de repos; des éléphants, on aura le chagrin de vous annoncer qu'ils viennent de fuir à mille kilomètres de là. L'art est de rendre, par quelques paroles magiques, fermes sans irritation, des jambes aux porteurs, de l'entrain aux soldats et le goût du pays natal aux éléphants. J'ai fait, avec l'expérience, quelques progrès dans cette cuisine. Je fabrique une petite drogue, composée de deux parties de miel et d'une partie de vinaigre. Au début de la causerie, c'est le miel qui coule; puis le vinaigre passe, et, de nouveau, le miel revient, sur la fin de la réception, pour refaire la bouche du patient et le laisser satisfait de son apothicaire. On peut agiter le flacon avant de s'en servir et verser le mélange sans précaution. Il y a des gosiers qui le digèrent mieux dans cette forme, mais je recommanderai toujours le premier procédé, celui de la superposition savante des liquides quand on a affaire à des palais un peu délicats.

Celui du Dedjaz Ghebregzyêr est de cette qualité distinguée. Je l'ai donc traité selon la formule et je me couche avec l'espérance que ma potion opérera comme il faut.

A environ mille mètres de l'enceinte palissadée dont le Dedjaz a fait son quartier général pendant la durée des chasses, un premier parti de porte-fusils vient à nous. Ils ne font point le salut militaire, mais, avec leur arme au côté, ils baisent à peu près la terre, les reins demeurant dressés selon le rite d'une politesse qui date des catacombes.

Cinq cents mètres plus loin, un vieux monsieur à cheveux

gris, dont toutes les dents sont noires, dont la lèvre est trop détendue et qui jouerait avec succès dans une féerie l'emploi d'un tabellion gâteux, se porte à la rencontre. Il vient s'informer de ma santé de la part de son maître. Au fond, il est uniquement préoccupé du sort de ses babouches qu'un jeune Elyacin porte derrière sa mule.

Le Dedjaz lui-même s'est avancé hors de sa halle jusqu'au seuil de la palissade. C'est un homme d'une trentaine d'années, infiniment supérieur à tous ceux, fonctionnaires ou peuple, qui l'entourent. Sa tête, sa figure de Galla, pur dans sa race, nous fait de lui un cousin. Nulle trace de sémitisme judaïque ou arabique en lui. Son aisance est celui d'un homme du meilleur monde qui a l'intelligence de beaucoup de nuances, qui devine celles qu'il ignore. Dans la seule façon dont il m'a demandé au moment où je m'asseyais en face de lui : « Aimez-vous le tedj? » il y avait l'indication de sa nature et de sa volonté. Il y a mille façons de demander à un Européen que l'on rencontre sur une montagne du Ouallaga dans un village perdu : « Aimez-vous le tedj ? » Une seule veut dire : « Je n'ai pas autre chose à vous offrir, je ne m'en excuse pas et j'espère que vous l'aimerez. »

Ce juste ton-là était dans la voix du Dedjaz et son sourire était d'accord avec ses paroles.

J'avais été frappé de voir que Lékamti, sa capitale, avait groupé autour d'un Guébi un si grand nombre de maisons. Addis-Ababà a fait le vide autour de soi. Au contraire, la capitale du chef galla couvre de son ombre de vastes campagnes où la population est dense. J'en ai conclu que les Gallas s'y sentaient à l'abri et je me suis fait un plaisir de dire à leur chef que j'avais été heureusement frappé par ces apparences de paix laborieuse.

En homme qui sait son métier de fonctionnaire, le Dedjaz

Ghebregzyêr a d'abord rapporté à l'empereur cette douceur de vie qui permet aux semences de mûrir jusqu'aux fruits. Puis il a dit :

— Quand les soldats rentrent de la guerre et qu'ils sont victorieux, ils demandent à l'empereur de leur donner un pays; alors ils vivent aux dépens de l'homme qui cultive! La bonté de l'empereur a jusqu'ici épargné cette charge à mes administrés.

A travers les siècles, l'histoire se répète. Rappelez-vous, je vous prie, la première églogue de Virgile, celle où l'infortuné Mœlibée, chassé du champ paternel par un soldat victorieux, envie le bonheur de Tityre que la clémence de l'empereur a protégé contre la rapacité des vétérans.

... Deus nobis hœc otia fecit.

La pensée de Virgile, presque la forme de son remerciement, étaient dans la bouche du Dedjaz Ghebregzyêr, quand il a rendu hommage à la bienveillance exceptionnelle du Négus pour ses sujets de l'Ouest.

Il m'était impossible de ne point remarquer que la densité de la population du Ouallaga par rapport à la fécondité merveilleuse du sol est une surprise pour le passant. J'avais ouï dire en chemin que, lors de la terrible peste qui ravagea l'Éthiopie, l'Ouallaga avait été un des premiers foyers et un des plus meurtriers du mortel fléau. Pour mesurer l'épreuve à laquelle furent alors soumis les habitants du plateau abyssin, il faut se souvenir de cette « peste noire » dont notre Froissart dit : « Bien une tierce partie du monde en périt. » Les Gallas du Ouallaga ne sont point remis de cette secousse formidable. Elle leur a laissé le sentiment du néant de l'effort. Elle les a détachés de cette terre qu'ils aimaient d'un amour héréditaire; elle a fait d'eux des joueurs :

— Ils savent bien, me dit le Dedjaz, que l'homme qui cultive

un champ ne se contente pas de subsister. Au lendemain de sa récolte il achète des moutons, une vache. Pourtant, eux, ils aiment mieux entrer jusqu'aux genoux dans la rivière et passer leur temps à secouer le sable pour y recueillir quelques parcelles d'or.

L'occasion était trop belle pour négliger de placer, une fois de plus, l'histoire du laboureur et de ses enfants. Je sais des pays d'Europe où l'on eût attendu la fin de la fable pour en saisir la morale. Avec la promptitude qui est chez ces peuples un signe de l'ancienneté et de l'affinement de la race, le Dedjaz avait deviné la conclusion de l'apologue et commencé de sourire au moment même où les fils du défunt vous mettent la main à la pioche.

— Je sais, dit-il, que l'or peut se cacher un temps à ceux qui le cherchent, que l'ivoire peut faire défaut demain. Mais notre terre ne nous manquera pas. J'ai planté 40,000 pieds de café. J'encourage ceux qui m'entourent à en faire autant.

Je lui adresse quelques critiques sur le mode de plantation des Abyssins qui serrent trop les arbres les uns contre les autres. Je lui conseille de faire venir d'Arabie quelques ouvriers habiles. L'idée le séduit tout de suite. Il s'informe de quelle province arabique il conviendrait de les faire appeler. Il comprend, sans que j'aie besoin d'y insister, que le chemin de fer de l'Est et les caravanes anglaises de la vallée du Nil l'aideront à échanger les produits de sa récolte contre les richesses de la civilisation.

Cette causerie modifie ses intentions premières qui étaient plutôt hostiles à mes projets cynégétiques. Il avait tenté de me décourager en m'affirmant que les éléphants s'étaient tous sauvés dans le nord, vers la boucle de la Didessa et du Nil Bleu. Il avait allégué qu'il n'avait pas de soldats sous la main. Il m'avait dit imprudemment :

— Si vos mulets sont las de la route, comment vous suivront-ils à la chasse?

J'ai riposté du tac au tac :

— Je les laisserai ici se reposer et je vous demanderai des porteurs. Nous accueillons trop bien en France ceux qui viennent de la part du Négus pour qu'un Français adressé au Dedjaz Ghebregzyêr par l'empereur Ménélik ne puisse pas demander ici tout ce qu'il lui faut.

Il y a eu dans l'auditoire un de ces silences précurseurs des importantes décisions où l'on me permettra de dire que dans les rangs des comparses on entend les puces sauter. Puis le Dedjaz a prononcé :

— Je vous donnerai tout ce qu'il vous faudra.

Je me suis gardé de témoigner la satisfaction que me causaient ces paroles; il allait de ma dignité et de mon intérêt de ne pas m'en étonner.

Je vous ai dit que je m'étais endormi avec la certitude que nous allions, le Dedjaz et moi, vivre en lune de miel. En effet, on m'a envoyé le soir même, en dehors d'un défilé de dourgo dont l'ampleur était babylonienne, un superbe bœuf blanc de la part du Dedjaz et un vase de lait de la part de sa femme.

Nos hommes étaient trop las pour tuer la bête. Ils voulaient renvoyer la cérémonie au lendemain. Les bouviers ont immédiatement offert de remettre l'animal au troupeau et de le rapporter à la pointe du jour.

J'ai répondu :

— Soit! A une condition: c'est que le bœuf que je vois, ce soir, grand, gras et blanc ne deviendra pas pendant la nuit petit, maigre et noir.

On a naturellement rapporté le propos au Dedjaz. Il a ri et il a dit :

— Décidément, cet homme connaît les usages du pays.

Camp de Nedjo, 3 avril 1901.

L'exécution de la première partie de mon plan de voyage comportait une visite aux fosses d'où ont été extraits les échantillons d'or qui ont tourné vers le Ouallaga l'attention des spéculateurs. Je me suis rendu ce matin vers huit heures au Guébi du Dedjaz pour lui dire mes intentions et lui demander des guides. J'étais assuré de son approbation : les ordres du roi sont formels : « S'il veut voir le pays, ne l'en empêche pas. » Je m'étais creusé la tête une partie de la nuit pour découvrir quels présents m'empêcheraient de me rendre à cette audience les mains tout à fait vides. Nous sommes partis d'Addis-Ababâ, à l'improviste et ma pauvreté est grande. J'imagine d'offrir à la belle dame invisible qui m'a envoyé du lait une paire de gants de peau toute neuve. J'y joins pour la parfumer un sachet qui était la seule élégance de ma rude lingerie de route. Je me suis excusé comme il convenait sur l'insignifiance de ces présents. J'ai remarqué que cette délicatesse inconnue des gants attirait les regards, particulièrement la curiosité des femmes ; plus d'une fois, elles se sont approchées pour palper avec des petits cris d'étonnement cette main artificielle qui pouvait se détacher de l'autre.

Paysanne galla du Ouallaga.

Des gens qui vont à peu près nus sont bien excusables de rire quand ils en voient d'autres qui habillent jusqu'aux doigts de leurs mains.

Le Dedjaz attendait d'une heure à l'autre l'arrivée du major Gwynn que nous avons laissé en arrière dans la pluie de mardi. Il s'est excusé de ne me point accompagner au gisement d'or. Il m'a donné avec bonne grâce le guide dont j'avais besoin.

La promenade a duré cinq heures, sous un soleil ardent, dont je me suis réjoui, car il m'a permis de photographier, avec quelques certitudes de succès, une des mailles du ruisseau où les gens du pays cherchent la paillette d'or, depuis le temps où les Pharaons fouillaient le bassin du Nil pour enrichir leur trésor.

Le paysage n'est qu'un tissu de collines rondes très pareilles aux ondulations qui séparent Étretat de Bruneval. En tous les points où deux « valeuses » se coupent, il y a un petit ruisseau qui cherche sa pente vers les fonds. Ces filets d'eau sont invisibles. L'ardente végétation arborescente qui y plonge ses pieds et souligne d'un fourré obscur toutes les intersections des valeuses indique seule leur présence. Le flanc même de ces ondulations est assez déboisé. Les Gallas y ont installé de bonnes cultures qu'ils ont la précaution — nouvelle pour nos yeux — d'enclore avec des parcs de roseaux. La roche qui, ici, là, crève le tapis de verdure n'apprend rien à mon ignorance. J'aurais traversé en tous sens ce pays — si pareil au « Bocage » normand, — sans me douter qu'il suffisait de relever ce tapis de gazon pour trouver dessous l'étincelante petite paillette qui semble aux hommes du soleil et du bonheur solidifiés. M. Comboul, homme vénéré dans le souvenir de tous, a vécu à cette place deux ans et demi. Au dire des indigènes, il n'était plus jeune quand, de la part du roi, il vint pour reconnaître la place de ce « placer », qui, depuis tant de siècles, faisait couler de l'or mêlé au sable des ruisseaux. Il

lui fallut une singulière énergie pour parcourir cette route où tant de monde peine, quels que soient l'entraînement de la jeunesse et la souplesse des muscles. Et quels tâtonnements, une fois au port, avant que de dire :

— C'est ici que je tenterai le destin.

L'emplacement choisi permettait d'amener par une canalisation facile un ruisseau que l'on avait la liberté de jeter dans les fosses pour attendrir la terre, ou de laisser couler en pente naturelle vers le plus prochain torrent. M. Comboul éleva donc tout d'abord la maison de pierre, de terre et de paille mêlées qui allait l'abriter pendant de longs mois. On voit encore le carré qui fut sa chambre, celui qui fut sa chambre de travail, la grande pièce où, sur le sol, persistent les traces d'un foyer éteint. Là, il venait se chauffer.

En descendant un peu la pente, on trouve l'espèce de grange où les outils de travail se rouillent dans l'oisiveté. Le laboratoire était installé dans une maisonnette spéciale dont la clef ne quitte jamais la ceinture de l'indigène qui servit le savant, qui l'attend toujours.

— On nous a dit que nous ne le verrions plus!

Et sur le visage de ce Galla robuste, coulent les premières larmes que j'ai vu verser par un homme depuis que je suis dans ce pays.

J'affirme que M. Comboul est très bien portant, alors ce gardien du souvenir se jette à mes pieds et il les baise avec un élan de joie qui me touche.

La porte du laboratoire se défend, le volet de bois résiste. Un nuage de poussière et de terre nous aveugle, quand le bois gonflé cède enfin et fait place au torrent de lumière.

Dans une poussière de cave, de grandes jarres paraissent alignées. Des étiquettes qui se décolorent disent le nom des mystérieux auxiliaires dont le chercheur s'aidait dans son travail :

azote de potasse, nitre, salpêtre, poudre de charbon mêlée de borax... Puis c'est la série des flacons, des boîtes qui contiennent les échantillons précieux :

« *Fosse Katta, Fosse Tadig, Fosse Guèbre, Banc de droite, Roche jaune droite. Grand filon vert, Roche verte droite, Roche du remplissage, Roche détachée, Roche jaune riche.* »

Voici le petit foyer où, tout comme le Faust de la légende, ce solitaire a passé des jours et des nuits dans cette alternance de découragement et d'espoir que connaissent tous les chercheurs, ceux qui de la gangue obscure veulent dégager le filon éblouissant de la pensée comme ceux qui s'obstinent à la découverte du microscome d'or. En vérité, je ne suis pas un enfant superstitieux que les mystères du feu et l'ombre de l'alchimiste évanouie sur la muraille inquiètent, et pourtant une indéfinissable angoisse pèse sur moi entre ces quatre murailles de terre derrière lesquelles s'étendent les solitudes que j'ai traversées. La place obscure où un homme a vécu solitaire avec un rêve garde quelque chose de la mélancolie des prisons et du mystère des églises.

J'ai été heureux de me retrouver à la grande lumière du jour et de suivre mon guide aux places de plein air où la colline est éventrée. L'aveuglante clarté du midi était sur ma tête, quand je suis descendu avec un pic dans la fosse de Katta pour attaquer la veine.

Ce nom de « Katta » est bien choisi. C'est un synonyme galla, qui a tout autant de décision mais un peu plus de politesse que l'énergique « Voguit ! » des Abyssins. Un homme bien élevé peut le traduire par cet à-peu-près : « Éloignez-vous. » L'Empereur et le Dedjaz ne voulaient pas de curiosité badaude ou d'investigations déguisées autour du placer de Nedjo. Ils avaient logé là des gardes qui en défendaient les abords. Ils sont demeurés sur les brèches avec une consigne formelle. L'impérieux : « Katta ! », dont, encore aujourd'hui, ils accueillent

les indiscrets, est devenu un sobriquet populaire qui désigne la fosse.

Je ne pioche pas longtemps pour faire débouler des pierres ponctuées de mystérieuses étincelles. Il n'y a pas besoin de les

Les laveurs d'or.

exposer au soleil pour qu'elles s'illuminent comme des facettes de mica. Dans l'ombre de la roche où je travaille elles brillent, comme d'imperceptibles constellations, d'une lumière propre. Voici un morceau de roche qui a l'aspect d'un tuyau de fer rouillé. En petites lignes parallèles, les points d'or illustrent sa

vulgarité rousse. C'est comme un semis, infiniment léger, écrasé entre deux tranches de roche qui se seraient collées. Au contraire voici un fragment de cette veine que M. Comboul appelait la « Roche jaune riche ». Ici les points d'or ont la grosseur d'une tête d'épingle. Ils se serrent, les uns contre les autres, s'agglomèrent, en petit tas, dans les cavités de la pierre couleur d'ivoire. On dirait, ma parole, une dent d'éléphant aurifiée à grands frais, sur l'ordre de Barnum, par un dentiste américain.

Quand M. Comboul avait recueilli en suffisante abondance ces roches constellées, il les faisait tout d'abord écraser sur une sorte de bouclier de fer. Puis, cette pâte de terre, arrosée de potasse, était disposée sur des grilles de fer percées de nombreux trous. Ces grilles, chargées de la précieuse poussière, étaient elles-mêmes introduites dans de longues manches de bois, sortes de caisses étroites et longues, ouvertes par les deux bouts et sans couvercle qui épousent exactement les formes de la grille. Il ne restait plus qu'à placer le tout dans le ruisseau que le géologue avait amené à portée de son camp. Le fil de l'eau entrait dans la manche de bois et la traversait comme un tuyau de plomb; mais, à son passage dans cette caisse, il noyait les grilles, la terre, la précieuse boue accumulée. Bien entendu, des laveurs agenouillés des deux côtés du ruisseau et les mains plongées dans la manche de bois aidaient à cette dissociation de la vaine poussière et du métal; l'une s'en allait se perdre à flanc de coteau, l'autre se déposait sur les grilles. C'est ainsi qu'ont été recueillis les échantillons de minerai que M. Comboul a rapportés en Europe.

Le Dedjaz Ghebregzyêr m'avait dit :

— Faites-vous conduire à quelque ruisseau, vous y trouverez des gens qui ont l'air de pêcher du poisson. C'est la pépite d'or qu'ils cherchent.

J'ai donc demandé, en sortant de la fosse de Katta, qu'on me

conduisit à la plus prochaine rivière. Il s'est trouvé que c'était, dans un fond voisin, le ruisseau torrentiel de Karsa. A la première place de gué, je me suis trouvé en face d'un Beni Changoul, si occupé de sa recherche, que j'ai pu, à son insu, le photographier dans les mouvements de son travail. La besogne est simple : le laveur entre dans l'eau avec une sorte de bouclier de bois, en galla : « Guabatié », dont l'un des bords est taillé comme une pelle à fumier. Il s'accroupit, enfonce ce bouclier dans le sable de la rivière, puis il fait tournoyer l'eau et le sable dont la partie creuse du bouclier est chargée. Dans ce mouvement giratoire le sable se désagrège. Si quelque parcelle d'or y était attachée, elle se dépose, et le pêcheur d'or la recueille avec joie. S'il n'a rien ramené du fond dans son coup de filet, il rejette, derrière soi, le sable inutile. Et il continue à descendre le cours du ruisseau, se baissant, tous les trois ou quatre pas, pour recharger son « guabatié » et pour recommencer le lavage.

Si je me trouve encore à Nedjo dimanche prochain, jour de marché, je verrai vendre cet or recueilli au cours des ruisseaux.

J'offre ce soir un dîner d'adieu au major Gwynn qui nous a rejoints dans la journée. Il ne fait que traverser Nedjo, pressé, par des instructions qu'il a reçues, d'aller rejoindre Khartoum avant les pluies. Je crois qu'un instant il avait songé à explorer les régions où la Didessa rencontre le Nil Bleu (Abbay), à fixer la place de son confluent avec la rivière Angueur. Évidemment le major aurait été heureux de compléter par cette découverte sa belle exploration de l'an passé. Il me propose, si je veux essayer de me faire une route jusqu'à l'Angueur, de me laisser son bateau.

Cette dernière soirée à rêver ensemble devant les blanches tentations de nos cartes, nous a liés définitivement. Il sert son pays de tout son cœur. Je voudrais passionné-

ment être utile au mien. De même que la Didessa et l'Angueur finissent par se rencontrer, pour renforcer, après tant de furies torrentielles, les eaux fécondes du Nil Bleu, lui et moi, nous apercevions ce soir un lointain où nos efforts cessaient d'être contradictoires et prenaient le même nom.

Camp de Nedjo, 4 avril 1901.

La nuit a été atroce. Depuis quelques jours au moment où les ténèbres s'installent, vers sept heures du soir, l'horizon tout entier commençait à s'embraser d'éclairs. Ici, là, au bord du cercle de l'horizon, la foudre tombait tout autour de nous. Nous avons reçu des grains et des coups de vent dont on ne parlait point; mais, cette nuit, c'est sur nos têtes mêmes que l'orage a crevé. Et le ruissellement a duré, comme il arrive en Afrique quand le réservoir des pluies commence à s'ouvrir, sept ou huit heures de suite. Le vent était de la partie, et quelles trombes ! Vers une heure du matin il a brusquement arraché, du côté du nord, tous les piquets de la tente. La toile a commencé de s'enfler comme un ballon ; les paquets d'eau, accumulés pendant l'orage, ont crevé sur nos lits. Nous avons appelé au secours, mais tous les hommes de garde s'étaient réfugiés dans leurs tentes et les grondements du tonnerre couvraient nos voix. Je suis resté à soutenir sur ma tête les ruines de notre abri, tandis que de Soucy allait chercher du secours. La cérémonie de renfonçage des piquets et la lutte contre le vent ont duré une bonne heure et il n'a pas été question de dormir le reste de la nuit. Ces trempettes ne réussissent pas à tout le monde; ce matin, le pauvre Soucy, qui avait petite mine depuis la douche de Dongoro, grelottait la fièvre. On lui a immédiatement administré l'ipéca, la quinine et l'eau chaude. Il a consumé dans ces passe-temps une matinée et une journée bien agréables.

Pour moi, vers dix heures du matin, je me suis rendu chez le Dedjazmatch avec mes cartes. La séance a duré une heure et demie, assis, tous les deux, sur son tapis, avec mon interprète debout, aux quatre pas de rigueur. Je me suis efforcé de lui expliquer la politique africaine des grandes puissances pendant ces dernières années et les rapports qu'elle a avec la question abyssine. Nous avons repris l'historique de la Mission Marchand, celui d'un chemin de fer qui courrait du Cap au Caire. Vraiment j'aurais pu oublier que j'avais devant moi un Galla musulman, converti d'hier, et devenu, entre le 10e et le 11e degré de latitude, un lieutenant de Ménélik. C'était bien à un égal que je parlais, prompt à saisir toutes les nuances, aussi ferré sur sa leçon de gardien des frontières de l'ouest que je pouvais l'être sur la mienne.

Toute cette géographie n'était qu'une façade de mon projet. Je voudrais obtenir du Dedjaz Ghebregzyêr qu'il me laisse reconnaître cette mystérieuse région que la politique abyssine a jusqu'à cette heure fermé à tous les étrangers. Si je pouvais, moi, la faire, ma boussole en main, la route défendue !

Le Dedjazmatch hésite. Certes, la lettre que le Dedjzamatch Damassié lui a écrite à mon sujet contient cette phrase : « S'il veut voir le pays, ne l'en empêche pas. » Mais, d'autre part, la lettre de l'empereur a dit : « Il va jusqu'à Nedjo » et il n'est pas question de monter au delà. Je m'en tire avec la promesse qui m'a été accordée de chasser l'éléphant. Elle me conduirait au moins jusqu'au fond de Dabous puisqu'à cette heure les grosses bêtes, traquées par la battue officielle, sont en fuite vers l'ouest. Il n'y a donc plus qu'à écarter les obstacles que l'on m'oppose du fait de la méchanceté des nègres chankallas, des fièvres que rapportent tous les soldats qui sont allés chasser dans ces régions, et de l'impossibilité de découvrir un chemin dans ce tumultueux désert où l'eau et la montagne se font la guerre. Je

réponds que nous avons des cartouches, de la quinine et que le Dedjaz nous découvrira des guides s'il veut en chercher.

— Que cela soit donc! dit-il, puisque vous le désirez absolument. Mais, auparavant, je veux vous envoyer sur une montagne où je suis monté moi-même et dont personne n'approche. De là-haut vous apercevrez le pays, dans toutes les directions, vous verrez quel désert est à vos pieds et j'espère que ce coup d'œil vous suffira.

— Comment s'appelle cette montagne?

— Le mont Tchoki; vous pourrez l'atteindre en un jour de marche si vous n'emmenez pas de bagages.

— Puis-je partir demain matin?

— Donnez-moi un jour pour vous trouver un guide.

Je suis redescendu à la tente où j'ai sommairement déjeuné à côté de ce brave Soucy qui continuait à faire tout le contraire. La journée s'est écoulée comme de l'eau entre mes doigts. Inspection des armes et des munitions, des chevaux et mulets; une heure de tir à la cible pour voir si les hausses ne sont pas dérangées, la rédaction de ces notes jusqu'à l'heure où le fanous s'allume. En voilà plus qu'il n'en faut pour remplir un après-midi au Ouallaga.

Camp de Nedjo, 5 avril 1901.

J'avais mis un homme de garde à côté de la tente pour surveiller les piquets. Nous devons à cette précaution de n'avoir pas joué cette nuit, la seconde représentation d'un enlèvement de ballon contrarié par des gens en tenue de lit, qui s'accrochent au *guide-roap* : mais la tempête s'est levée à la même heure qu'hier soir, elle a sévi avec la même rage, la pluie n'a été ni moins serrée, ni moins bruyante.

Je vais passer ma journée tout entière le compas, la règle

et le rapporteur en main, à fabriquer, avec les éléments plus que primitifs dont je dispose, une nouvelle carte. La mienne n'a pas prévu les grandes échappées vers le nord et vers la falaise de l'ouest que l'on me promet quand j'aurai gravi le mont Tchoki. Il faut coller des bouts de papier ensemble. Nous fabriquons avec de la farine de dourah, parfaitement noire, une colle qui donne les plus lamentables résultats. Il me faut recommencer patiemment un travail de quatre heures et la journée fuit! J'ai encore mon compas en l'air, quand le Dedjaz me fait demander sur les 6 heures. Il m'a trouvé un guide et il désire que je lui explique à lui-même la pratique topographique de la boussole. C'est encore plus compliqué que de coller du papier blanc avec de la farine noire. Il est vrai, j'étais sûr, qu'on serait, dans tous les cas, satisfait de mon explication, ce qui ne m'est pas toujours arrivé autrefois, quand je passais des examens de cosmographie.

Soucy, qui a la mine intéressante d'une jeune personne en relevailles, a beaucoup travaillé de son côté. Il a décidé quels hommes, quels mulets, quelles conserves, quelle quantité de beurre indigène, de farine, etc., seraient commandés pour l'expédition du Tchoki. Je n'ai qu'à approuver ses préparatifs sur toute la ligne. Si nous sortons seulement du côté du Sénégal, mon aimable secrétaire sera devenu, à lui seul, toute une intendance militairement conduite.

Camp de Tchoki, 6 avril 1901.

Une nuit de pluie sans trêve a fait les chemins si glissants que nos pauvres mulets ne marchent pas : ils patinent. Nous emmenons trois bêtes de charge et deux chevaux, des vivres pour trente-six heures. Toutes les cantines restent au camp avec les gros bagages et la « troupe ». Nous n'avons que sept hommes sur nos talons. A quelque chose malheur est bon. Ces pluies

nocturnes nous ménagent pendant une partie de la journée un ciel d'aquarelle.

J'ai traversé ce matin, pour arriver jusqu'à l'avant-dernier étage du Tchoki, la plus heureuse et la plus riante région que j'aie encore admirée. Comme c'est tout le pays qui est à une altitude oscillant entre 1,500 et 2,000 mètres, les crêtes qui montent s'élancent, d'un dernier sursaut vers le ciel, aux grandes altitudes, n'ont, à une certaine distance, qu'une importance de montagnettes. La verdure variée de gazon et d'arbres qui les habille d'ordinaire jusqu'à leur sommet achève de leur donner une apparence de collines. Les grands fleuves sont dans les fonds. Ici on n'a affaire qu'à de charmants ruisseaux qui coulent à l'entre-croisement des vallonnements, et les entourent, comme un pré anglais, de haies vives. Tous les fonds ont des tapis de maïs, qui lèvent, verts et riants au soleil. Des hommes, paisibles comme nos paysans, des jeunes filles nues jusqu'à la ceinture, et qui, lorsque leur visage est dessiné en lignes frustes, ont, au moins, dans leur corps, une grâce merveilleuse, travaillent à ces champs. De loin en loin une antilope, haute comme un daim, bondit à la crête des prés de simbalette, et fuit, pour s'y cacher, vers le lit de la plus proche rivière. Les gens que l'on rencontre sur le chemin du marché de Nedjo sont cossus. Les femmes sont drapées dans ces cotonnades, voyantes et pourtant harmonieuses, que les Gallas fabriquent eux-mêmes dans le bassin du Nil. Elles ont au cou des colliers d'ivoire d'un seul morceau taillés à la base de quelque défense colossale. Tout ce peuple salue gracieusement au passage comme les paysans des campagnes de chez nous qui ont gardé la bonne tradition de politesse.

Ils font un contraste instructif avec la théorie lamentable des chercheurs d'or, que nous croisons, deux ou trois fois, dans le chemin. Ceux-ci sont en haillons, couverts de la boue des rivières où ils se sont accroupis. Leurs lances — l'homme qui va à la recherche

de l'or craint de trouver un voleur sur son chemin — leurs palettes de bois accrochées au flanc comme des boucliers, leur donnent l'air, à dix pas de distance, d'une de ces bandes faméliques que la danse macabre a déroulées sur les portails de nos cathédrales.

On s'était mis en route vers 7 heures du matin. A 11 heures on fait halte une seconde, dans la belle métairie de

Les chercheurs d'or.

l'homme important du pays qui, par ordre du Dedjaz, doit m'accompagner jusqu'au mont Tchoki. Il se nomme le Bâlambârras Desasa [1].

C'est un heureux garçon d'une trentaine d'années qui a la probité et la bonté écrites sur sa figure. Il a la passion des chevaux et son pays nourrit les plus belles montures de la région. Sa femme qui a bonne mine lui a donné trois filles. Il attend le fils. Ses traits sont grands, sa figure maigre et imberbe, ses yeux riants. Il a le parler un peu chantant des gens de la cam-

1. Bâlambârras signifie : « le chef-des-maitres de l' « ambâ », c'est-à-dire « de la montagne fortifiée. » C'est le cas du mont Tchoki, fortifié contre l'escalade d'un ennemi qui viendrait du côté du Nil Bleu.

pagne et, en sa qualité de fonctionnaire abyssin, il s'est fait bâtir une maison carrée.

Nous reprenons la route avec lui après avoir pris bien juste le temps de goûter à son tedj. Il est désolé de nous avoir amenés dans une maison de campagne mal installée. Mais le Dedjaz lui a pris sa maison de Nedjo pour y loger pendant la durée des chasses, et là, au milieu de la prairie, on fait comme on peut.

Cette belle prairie cesse tout de suite derrière la maison du Bâlambârras et la montée commence, rude. Les eaux, de toutes parts ruisselantes, entretiennent une surprenante fécondité des végétations. Nous semblons marcher dans une pépinière d'arbres qui ont la taille et la forme de nos magnolias. Comme eux, ils portent des corolles blanches qui s'épanouissent dans la forme et l'ampleur des fleurs de nénuphar. On traverse des clairières où le sol se refait, horizontal, et qui, tout de suite, sont soigneusement cultivées. Nous trouvons, dans un de ces jardins de montagne, deux jeunes filles à la besogne. Nos soldats prétendent que l'on n'a pas encore vu d'aussi belles gorges sur le chemin et ils se mettent à la chasse pour les empêcher de fuir devant ce spectacle, certes nouveau pour elles : un homme blanc coiffé d'un casque, qui les met en joue avec un appareil — quelque fusil — de forme également inconnue. Je crois que j'ai saisi un épisode de cette petite scène et qu'à défaut de l'odeur de ces fleurs blanches et d'une herbe parfumée qui pousse ici au bord des chemins, je pourrai vous montrer les fleurs animées qui embellissent pour le voyageur les pentes du mont Tchoki.

Le voici enfin. Il est tout près de deux heures, et il faut se hâter d'atteindre le sommet de la dernière assise avant que le soleil soit trop bas sur l'horizon. On avale à la hâte quelques tranches d'une bosse de zébu emportées dans les fontes des selles et qui, froides comme elles sont, ont le goût agréable d'un pot-au-feu entrelardé. Et à présent, à l'escalade.

Un des phénomènes les plus imprévus de cette montagne africaine, c'est, à sa crête même, la présence d'une double source. Sur chaque flanc de la roche vive, elle répand une eau torrentielle. Dès le premier palier, ces eaux opposées se font rivières; l'une, dite Tchoki comme la montagne même, porte son cristal à la Didessa, l'autre, le Koudjour, va au Dabous. La ligne de partage des eaux est, en arrière du Toulou-Tchoki, une petite butte herbeuse et chevelue d'arbres où j'entends les pintades appeler.

Le Bâlambârras et Dampté s'emparent des deux jeunes filles.

La présence de ces eaux vives sur le sommet du Tchoki le parsème de flaques de verdure qui sont des prairies et des bois. On grimpe, comme on peut, en s'accrochant à ces troncs d'arbres, en évitant ces suintements d'eau qui rendent terriblement glissante la pente des dalles du granit. Mais l'émotion qui nous attend là-haut paie toutes les peines.

Je songe que les adjectifs qui louent, les exclamations qui masquent l'impuissance de l'homme à décrire ce qui n'a pas les

formes esthétiques de la beauté ou les mouvements logiques de la vie, je les ai épuisés en chemin. Et peut-être ai-je reçu à Maretchi, au moment où j'émergeais de la forêt de bambous, une sensation plus forte de beauté. Devant le spectacle à cette heure offert à mes regards, je n'ai même plus le désir de fixer par des mots l'impression qui reste vague. J'ai le sentiment bien net que c'est ici un effort d'intelligence qui est nécessaire, si je veux comprendre et faire comprendre. Pas de pinceaux, mais un compas, une boussole, une règle. Je fais dresser devant moi ma petite table pliante. Je déploie ma carte blanche où seuls les degrés sont tracés, j'oriente ma boussole, je veux être calme comme un architecte qui recopie un lavis. Et pourtant, tout bas, une voix que j'entends en moi-même et qui tremble d'émotion me dit :

— Tu sais, cette boucle de fleuve, que tu vois à tes pieds, sur ta gauche, c'est le Nil Bleu. Cherche bien dans le dédale de ces montagnes et tu vas lire son cours, tracé par l'usure des siècles, sur cette carte vivante qui est étendue à tes pieds. Tu le dessineras ensuite sur ta page blanche. Et, sur la terre, il y aura un petit point, que toi, qui, comme ces eaux, vas passer pour ne plus revenir, tu auras marqué du bout de ton crayon, à jamais.

Ma table à dessiner est calée avec des pierres à deux mètres de l'abîme. C'est la chute à pic du Toulou Tchoki sur une vallée sans fond dont le Toulou Badattino soutient l'autre flanc. Étalé comme un long remblai, ce Badattino me masque la Didessa. Je l'aperçois, dans la direction du sud, qui forme des flaques bordées de verdure. Les grandes lignes du paysage sont dessinées au nord par les montagnes du pays de Ouombera, à peu près parallèles au 10° de lat. N. Elles ont nettement la forme d'une table. Les montagnes de Limmou, inclinées de 60° puis de 100° à l'est, ferment la vaste tente nuptiale où doit se célébrer l'union de la Didessa et du Nil Bleu.

Elle, je l'ai vue passer au pied du Maretchi. J'avais aperçu du haut de Sassiga la place où elle reçoit le tribut de sa vassale l'Angueur, avant de se présenter au maître. Lui, je vois nettement la porte par où il entre dans le cercle immense de mon horizon. Là-bas, vers le 30° de long. E., il y a une trouée : le mont Dora Djellab est un des montants de cette porte. Une longue montagne qui se détache de la chaîne de Ouombera dans la forme allongée du Lion de Belfort semble garder cette brèche (Toulou-Dangab). Le Nil Bleu passe à son pied. Il décrit un cercle dont le centre est, là-haut, quelque part marqué sur la table de Ouombera. Mais à quelle place précise s'unit-il avec la grande rivière qui lui vient du sud? Le mariage se consomme derrière un écran et mes gens ont beau me dire :

— C'est ici... là... là... à cette place lumineuse...

Je ne suis pas satisfait. Trop de mirages ont flotté autour de leur cortège, trop de légendes ont couru sur leur lune de miel. Je veux voir de mes yeux, je veux boire leurs eaux mêlées.

C'est assez pour que ma gratitude soit acquise au mont Tchoki que, de son sommet, j'aie aperçu pour la première fois la terre promise : du 33°15' de long. E. environ où je suis, j'aperçois vers le sud-est, les montagnes de Billo qui touchent au 35° Est. Du côté de l'ouest je découvre à 125 kilomètres, soit cinq jours de marche, le Toulou Arba. Vers le sud, je distingue des montagnes qui s'élèvent au delà du 9° de long. E. Vers le nord je relève le pays de Ouombera qui touche le 11°. Le Dedjaz ne m'a pas trompé, celui qui est monté sur le mont Tchoki a la révélation du secret.

Je voulais voir le jour mourir sur ces étendues et c'est presque dans l'obscurité que nous sommes descendus à la plateforme du camp. Là, on a tenu conseil.

J'étais assis sur mon lit, Soucy sur le sien, et comme nous n'avons point emporté le tapis aux palabres, le Bacha Dampté

et le Bâlambârras Desasa occupaient les deux pliants. Un unique fanous éclairait faiblement nos résolutions.

— Bâlambârras, combien faut-il de jours pour descendre cette montagne et atteindre le confluent de la Didessa et du Nil...

— Les chemins sont affreux...

— Je ne te demande pas cela.

— Vous prendrez les fièvres...

— Réponds donc à la question qu'on te pose. Combien de jours?

— Deux jours en marchant comme tu as fait aujourd'hui...

(De 7 heures du matin à 7 heures du soir mon mulet est resté sellé.)

— Cela, c'est une réponse. Le Bacha ou toi, voulez-vous m'accompagner?

— Il faut que nous allions demander la permission au Dedjazmatch...

— C'est deux jours de perdus; si vous ne voulez pas me suivre, j'irai seul.

Ici un grand conciliabule s'élève entre les deux compères.

Le pauvre Bâlambârras dit des choses, qui sont justes au fond :

— Vous n'aurez pas de vivres, moi non plus, et comment voulez-vous que, d'ici à demain, j'en découvrre sur cette montagne? Réfléchissez d'ailleurs que la saison de pluie avance tous les jours. Si vous perdez cinq jours à descendre vers le fleuve et à retourner à Nedjo, il sera trop tard pour vous engager dans le marais du Dabous. Vous voyez que tous nos gens en reviennent avec la fièvre. Moi, je ferai ce que vous voudrez, mais je vous assure qu'il vous faut choisir, de votre chasse à l'éléphant ou de votre descente au fleuve.

Ainsi posé, le problème devient cruel. J'ai la nuit pour trouver la solution.

Camp du Tchoki, 7 avril 1901.

Je la tiens, la solution, et c'est bien du ciel qu'elle me vient : il a plu sans désemparer depuis deux heures du matin. Présentement il en est dix et il a fallu exécuter des travaux d'art pour empêcher un ruisseau, né de la nuit, de s'inviter dans notre tente, à l'heure du premier café.

Tandis que ces petites gouttes de l'averse tombaient au-dessus de ma tête, et, pendant tant d'heures d'insomnie faisaient résonner la toile tendue de la tente comme la peau d'un tambour, il me semblait que mon crâne était un récipient vide où l'eau montait, éclaboussait, finissait par déborder dans cette certitude :

— Me voici tout justement parvenu au carrefour où Hercule hésita entre la Vertu et la Volupté. Évidemment le chemin du plaisir c'est une prompte rentrée à Nedjo et le départ pour le Dabous à la recherche de l'éléphant. C'est une distraction rare.

Je me la promets depuis des mois. Je vois déjà le bel effet que feront, au-dessus de la porte de ma salle à manger, au milieu de la collection de cornes que je rapporte, deux belles défenses dressées en ogive. Maintenant la chasse peut durer une vingtaine de jours. La moitié de mes gens prendront la fièvre. Mes bêtes achèveront de s'épuiser. Et quand je me trouverai au pied de la montagne de Maretchi, devant la Didessa grossie et grondante, comment ferai-je pour la passer avec ma troupe? Je n'ai pas de bateaux. Tous les ans, des hommes se noient dans cette traversée périlleuse. Ai-je le droit d'exposer pour mon plaisir la vie des braves gens qui m'ont suivi ? Supposons, d'autre part, que je descende au confluent du Nil et de la Didessa, on me dit que je n'aurai pas d'agrément en route? C'est très vraisemblable. Qu'il faut se rationner pour la farine, le sel, le vin et la viande? Je me doutais que dans ces régions, l'eau et le caillou étaient

seuls en abondance. Et puis, c'est en toutes choses qu'il faut considérer la fin — et la joie que j'ai rêvée, hier au soir, en haut de la montagne, de marquer un petit point noir sur une page blanche, cette joie morale, cette joie durable deviendra une vivante réalité.

Quand l'insomnie est si éloquente, le réveil n'a qu'à se résigner. Je fais part de ma décision à mon cher de Soucy pour ses œufs de Pâques. Contre mon attente, il l'accueille avec joie. Il aime mieux voir le mariage du Nil Bleu que la mort d'un éléphant; même il me confesse que la traversée de la Didessa, vers la fin d'avril, lui donnait des inquiétudes. Il ne voyait pas mes cantines émergeant sur la rive de Handeck. Il avait rêvé deux fois qu'elles allaient au fond avec nos collections et nos papiers.

J'aurais voulu pour ce dimanche de Pâques au moins un radieux soleil sur la vallée du Nil. Le mont Tchoki et la tente sont restés enveloppés dans une housse de brouillard. Mon unique distraction a donc été de m'asseoir dans une hutte des environs où deux jeunes femmes, mi-gallas, mi-négresses, broyaient, sur des pierres, la farine noire que nous emporterons demain. Il grouillait autour d'elles une grande abondance de petits enfants parfaitement noirs, parfaitement nus et assez mal mouchés. Cela m'a tout de même fait plaisir de les embrasser, tels qu'ils étaient, si loin des enfants que j'aime, pour mon jour de Pâques.

Camp de Chanallas, 8 avril 1901.

Quelque bon génie qui veut me récompenser de mon sacrifice a envoyé, cette nuit, la pluie tomber ailleurs. Le jour se lève ensoleillé et c'est quelque chose de voir où l'on va poser le pied, quand, pour descendre de la montagne à la plaine, on se dispose à suivre le chemin des aigles.

Dampté retourne à Nedjo. Le Bâlambârras n'a jamais

poussé jusqu'au Nil ; il ne nous prêtera donc ici qu'une assistance morale. Elle ne sera pas inutile, car un pays nouveau

Gallas battant du grain.

commence au pied de la montagne. Par la trouée du Dabous, les nègres que les Arabes nomment Beni-Changoul ont débordé. Ce sont des gens étrangement farouches. Entre toutes ces

races nilotiques qui se tassent entre le Fleuve Bleu et la mer, ils se sont glissés par toutes les fissures. Du côté du Dabous ils vont, hommes et femmes, totalement nus, et tout en vous parlant, ils cèdent aux nécessités qui les pressent, quelque face qu'ils vous présentent. Ils ont soutenu contre les Gallas de rudes guerres. Encore aujourd'hui tout ce mont Tchoki est fortifié contre leurs attaques. Un fossé, profond de 2 mètres, large de 3, et naturellement appuyé à un remblai de même hauteur, court sur le flanc occidental de la montagne, là où l'abîme ne se charge pas de décourager une escalade de singes. Ce travail d'art couvre tous les pays gallas dont le mont Tchoki est la clef. Il indique une persistance d'inquiétude qui se justifie : l'énorme étendue de pays qui est comprise entre les montagnes de Ouombera au nord, le Gara-Limmou à l'est, les hautes montagnes de Guidda et d'Harro au sud, les Toulou Djello, Toulou Kossarou, Toulou Badattino, Toulou Tchoki, Toulou Denghi, Toulou Sirba, Toulou Fagocho, Toulou Fagueddo à l'est, a été envahi par ces hommes-gorilles. Ils sont tous seuls capables de vivre sur le plateau ondulé, boisé, marécageux, coupé de torrents perdus dans les boues, que j'ai aperçu du haut du mont Tchoki et où je vais descendre.

Ce que l'on appelle ici le « chemin » est une échelle sans barreaux, dont le tracé, fort incertain, a été reconnu le seul praticable par les chasseurs d'éléphants et les chercheurs d'or. Nous avons, pour nous conduire, un homme d'environ quarante-cinq ans dont le père et le grand-père sont nés sur cette montagne. Il se nomme Gaulé Bokoré. Il a dit quand le Bâlambârras lui a ordonné de prendre sa lance et de nous montrer le chemin :

— Il y en a des jeunes, mais ce sont toujours les vieux qui marchent!

— Quel âge as-tu donc?

Gaulé Bokoré a éclaté de rire comme si on lui posait la

question du monde la plus saugrenue. Et il a répondu en montrant toutes ses dents blanches qui donnent un éclat de jeunesse à sa maigreur déjà sénile :

— Comment pourrais-je le savoir?

Du Toulou Tchoki à la halte du déjeuner, nous avons marché (j'ai envie de dire, nous avons « glissé ») pendant cinq heures et demie, de sept heures à midi et demi. Le sentier est d'abord entre deux abîmes, sur une croupe qui va se rétrécissant jusqu'à laisser subsister, sur son fil de rasoir, un trottoir si étroit, que deux mulets ne pourraient s'y croiser avec leur charge. Alors commence une forêt de bambous, dont les cannes sont serrées comme les mailles d'un caillebotis. Les roseaux que la vieillesse, les eaux, un coup de vent, un orage, ont couché en travers du chemin, forment d'étranges barricades. Ils roulent sous le talon, ils prennent le soulier au piège. Il faut perpétuellement mettre à nu les « gouradi », ces sabres, recourbés comme des serpes, qui, indifféremment, servent ici à ouvrir un chemin à travers la forêt vierge ou au travers des poitrines humaines.

Le marais du Nil.

Vers neuf heures et demie, nous atteignons une première rivière, la Karbessa. Elle porte à la Didessa les eaux fraîches qui, à défaut de neige, font au sommet du Tchoki une couronne de cristal. L'or roule dans le sable fin qu'elle emmène, broie, tout en roulant sur les rochers de la pente. Nos gens voudraient s'arrêter pour recueillir ces pépites, Soucy et

moi pour goûter les délices d'une douche à la place ombragée où le torrent sursaute. Ce sont là des joies qu'il faut réserver pour le retour. Du moins, à partir de cette seconde, les difficultés du chemin s'atténuent. Nous commençons à nous aventurer sur le marais formé par la chute de toutes les terres qui ont glissé sur le flanc des montagnes occidentales. Nous jouissions ce matin, sur la hauteur, d'une fraîcheur alpestre ; la triple couverture de laine n'était pas pesante pendant la nuit. Nous voici, à cette heure, plongés dans une serre chaude où les insectes sont aussi nombreux que les feuilles. Entre les cannes des bambous, ce n'est plus qu'une plate-bande de fleurs. L'orchidée domine, celle qui semble aligner sur une branche une compagnie de papillons aux ailes de dentelle blanche et violette. Une autre, qui m'était inconnue, sort de terre sans tige ; elle a l'apparence d'une énorme gloccinia. Elle est mauve au soleil, violette à l'ombre, du violet des camails. Elle fourmille dans l'herbe comme la pâquerette de chez nous. Son éclat est tel que, malgré la splendeur de la lumière, ces feuilles brillent en plein jour comme des globes électriques, disséminés dans les parterres d'un parc. Il y a encore une étoile blanche, de la taille d'un lys, qui s'épanouit plus discrète, là où la voracité des orchidées n'a pas réclamé pour son appétit tout le suc du marais. Il y a enfin une belle inconnue qui semble dessinée par quelque Walter Crane pour un concours de fleurs-femmes et de fleurs-pages. Celle-ci est héraldique dans son feuillage et dans son épanouissement en coupe ovoïde. La chair est blanche et grasse jusqu'à tenter les lèvres ; et chacun de ses pétales, achevé en fer de lance, voit sa neige traversée d'une nervure de sang. Elle la soutient comme un corselet ; elle fait penser à un crevé de velours pourpre, transparaissant sous la blancheur du satin.

Il faut payer ces joies des yeux. La terre pourrie du marais exhale ici une odeur affreuse. On se retourne avec l'horreur,

fréquente en ces pays, d'apercevoir quelque énorme charogne qui finirait de fondre au soleil. Il n'y a pas de cadavre à l'horizon, rien que le tapis des fleurs éblouissantes, l'illumination mauve des orchidées dans la verte lumière qui ricoche entre les feuilles des bambous.

Les oiseaux eux-mêmes ont été chassés par cette chaleur pestilentielle. Les seuls êtres animés que nous ayons aperçus depuis ce matin sont quelques chamois, un instant descendus des hauteurs, pour brouter l'herbe grasse. Un coup de feu du Bâlambârras les renvoie à leurs cimes dans une suite de bonds effarés qui semblent des coups d'ailes.

Nous déjeunons pour la forme en attendant les mulets de charge. Ils doivent compter dans leurs aïeux quelque croisement de chamois, car tous les cinq débouchent soudain de l'océan de verdure. Ils ont bien leurs vingt pattes sous le ventre et les garrots ne sont pas trop cruellement ensanglantés. C'est tant mieux, car d'étranges mouches, toutes armés de dards et dont il semble que les pattes elles-mêmes vous piquent, sont ici bien acharnées autour des plaies.

A une heure un quart on remonte en selle. A présent le guide s'oriente vers l'est à 40 degrés de déclinaison. On marche jusque vers trois heures. Et de nouveau on profite d'une clairière pour faire souffler les bêtes et tenir conseil.

Gaulé Bokoré affirme que nous sommes plus qu'à moitié route, qu'on ne rencontrera plus d'eau potable avant le carrefour des deux fleuves, et que si nous voulons nous lever avec le jour, nous l'atteindrons demain au milieu de la matinée. D'autre part le Bâlambârras me demande d'asseoir ici notre camp. Chaque pas en avant inquiète nos hommes qui sentent le marais devenir plus empoisonné sous leurs pieds. Et la fièvre épouvante bizarrement ces gens de montagne qui, fusil en main, vont si bravement au danger.

Je me rends à ces raisons qui sont bonnes. La tente se dresse sous le dôme des verdures. Il paraît qu'il y a dans les environs un village chankalla. Le Bâlambârras envoie cinq ou six soldats, qui l'ont accompagné recruter des nègres de bonne ou de mauvaise volonté pour les corvées nécessaires. Ils reviennent, encadrant de coups de crosse une demi-douzaine de gaillards, hauts de six pieds, aussi complètement nus qu'on peut l'être sans choquer la pudeur des misses qui visitent un musée. Ces gens ont apporté une cognée. On leur fait abattre des arbres, couper des branches. Nos hommes, d'ordinaire si peu soucieux de leur bien-être, les imitent. Il s'agit d'élever sur quatre troncs d'arbre, dressés en épieux à environ un mètre de terre, un plancher que l'on jonchera de feuilles pour ne pas dormir dans le contact de ce sol pernicieux. Le plancher du Bâlambârras est vivement recouvert de bambous et de longues herbes sèches qui en font une hutte très confortable. Après avoir assisté à la rapide construction d'une de ces cases de Robinson, je comprends mieux que les chasseurs d'éléphants et les chercheurs d'or aient pris la peine d'établir, le long du chemin que nous avons parcouru aujourd'hui, des abris anonymes. Le voyageur, surpris par la nuit, peut y dormir au-dessus de la buée fiévreuse qui, à la chute du jour, fait fumer toute cette décomposition de vies végétales.

La température est si étouffante dans la tente que je prends mon tub en plein air. Je n'ai pas peur de choquer par ces ablutions la pudeur des Chankallas et de leurs femmes qui font cercle. Ils ne se scandalisent point en effet, mais ils sont émerveillés. Jamais un blanc n'a traversé leur pays. Ils se concertent. Ils finissent par demander aux soldats du Bâlambârras s'ils ont vu d'autres hommes de cette couleur sur leur montagne et si c'est « une maladie ».

D'ailleurs leur bonne volonté s'arrête à la construction de la hutte qu'ils viennent de dresser. Ils refusent énergiquement

d'apporter au Bâlambârras l'ombre d'un dourgo pour ses hommes et pour lui-même. L'explication est des plus orageuses. J'entends les crosses qui tapent de nouveau dans les côtes de quelque Chankalla. Je n'interviens pas, car le Bâlambârras est en train de faire acte d'administrateur. Ces Chankallas doivent le dourgo et la corvée quand ils sont requis, comme vous devez, vous autres, vos contributions à l'échéance des termes. Si vous faites les récalcitrants, un huissier vous jette dans la rue et vend vos meubles devant votre porte. Ici, le porteur de contrainte est un soldat, et le papier aux sommations est remplacé par le bois d'un mousquet. Les deux procédés ont évidemment un caractère vexatoire ; il faut se consoler par la pensée qu'ils sont apparemment nécessaires.

Le Chankalla était infiniment persuadé de ses torts, car peu d'heure plus tard, il est revenu à quatre pattes, avec une poignée d'herbes dans la bouche, en poussant de lamentables gémissements. Dans cette posture, il a rampé jusqu'aux pieds du Bâlambârras. Mon interprète m'a expliqué le sens de sa mimique et de ses grognements qui n'étaient que trop clairs. Ils signifiaient :

— Je suis comme une bête devant vous.

Camp des Chankallas, 9 avril 1901.

La nuit de Soucy et la mienne ont été troublées par des cauchemars qui sentent bien la visite de la fièvre. C'est un soulagement de voir se lever le jour : décidément les pluies et les brumes sont restées sur la montagne. Le marais est rutilant de soleil, dès six heures du matin, quand nous quittons la tente. Nous n'emmenons avec nous que quatre hommes et un mulet pour porter ma table à dessiner, mon pliant, et mes instruments.

Ce brave de Soucy tient en équilibre, sur le pommeau de sa

selle, le carton vert... — quelle étrange mine il faisait en ce lieu !... — qui enferme mon papier calque et mes cartes. J'ai gardé les mains libres, car je ne veux plus perdre de vue ma boussole et l'on marche sous cette voûte verte sans points de repère, comme dans la nuit.

Vers neuf heures du matin une trouée subite dans la muraille d'arbres. Gaulé Bokoré qui nous précède de quelques pas s'est arrêté, appuyé sur sa lance. Son bras s'étend :

— Abbay.

C'est le Nil.

Je crains toujours une erreur. Certes le fleuve que j'aperçois de cette colline a plus d'ampleur que la Didessa. Sa course qu'à distance de deux ou trois kilomètres je sens plus lente, plus profondément enfoncée dans son lit, n'a plus rien de torrentiel. Mais il se peut que la grande rivière ait reçu, chemin faisant, quelque tributaire qui l'aurait accrue — par exemple l'Angueur — depuis que je l'ai traversée au gué de Handeck, au pied du mont Maretchi. Et, malgré moi, je doute.

— Qui me prouve que ce n'est pas la Didessa que tu me montres?

Gaulé Bokoré secoue la tête :

— Tout à l'heure, dit-il.

De nouveau nous replongeons sous la voûte verte. Mais maintenant la descente est rapide. Le dessin des montagnes voisines entrevues ici, là, dans une crevasse que la foudre a faite à la forêt, ne me montre que des lignes courbes. Toutes dévalent vers un carrefour d'eau que, maintenant, je pressens derrière le rideau de feuilles.

Il y a une dernière défense de la nature à surmonter avant d'en arriver là; les épines déchirent les vêtements, les figures et les mains, les lianes garrottent les pieds, les branches éborgnent. On ne sent plus tous ces coups ni toutes ces

meurtrissures. C'est la fièvre des bons chevaux qui ont franchi toutes les banquettes, qui n'en aperçoivent plus qu'une entre leur effort et le but, et qui, tendus vers leur victoire, ne sentent plus l'éperon. Jusqu'à la dernière seconde, le mystère continue. Il n'y faut qu'une butte et que les ramures d'un formidable

La boucle du Nil Bleu et les monts Hugues-le-Roux.

figuier sycomore. Mais Gaulé Bokoré sait où il va. Il appelle.

C'est là.

La Didessa paraît la première. Sur cette fin de sa course (N. 40° O.) elle se présente rétrécie par les hauteurs qui l'encaissent depuis que, sur sa rive orientale, elle s'est heurtée aux derniers sursauts du soulèvement de Limmou. Si près de son embouchure, elle n'a plus que la largeur d'une portée de fusil de chasse (80 mètres à peine). Il est vrai que son estuaire enferme entre deux bras une île (150 mètres de long) qui n'est pas un apport d'alluvion. C'est une barrière que les eaux ont heurtée quand la pente montagnarde les obligea à chercher leur destin du côté du

nord. Sur cette fin de la saison sèche, le bras occidental, le premier qui se présente, est presque tari. J'entends que nous pouvons le franchir sans mettre nos montures à la nage. Le courant est vers le bras oriental.

La première inspection de ce carrefour indique qu'à des epoques dont personne n'oserait préciser la date, il y eut ici un combat définitif entre l'eau, la terre et le feu. Le feu a été le vainqueur. Sur la droite de la Didessa il a fait surgir cet éperon qui règne victorieusement sur l'orientation de ces eaux. L'île occidentale enfermée entre les deux bras de la Didessa dut être une autre création de feu ; mais les eaux qui la minaient de toutes parts ont, avec les siècles, causé son écroulement ; elle n'est plus qu'une haute butte boisée, entourée d'une plage de galets et de dunes avec des promontoires de roc vif qui ont gardé le reflet du feu. Infernalement noirs, ils semblent quelque géant chargement de houille (basalte) débarqué au pied de ces arbres, par un steamer monstrueux.

Le Nil arrive du Godjam par 25° Est. Le Gara Dibi [1] l'empêche tout d'abord de suivre sa route vers le sud-ouest. Elle le rejette au N. 100° O. où il rencontre des montagnes [2] en forme de table qui l'orientent définitivement dans la direction du N. 40° O.

Et maintenant une note pittoresque sur l'aspect général des eaux :

La Didessa se présente tourmentée, avec les inquiétudes torrentielles, les barrages de pierres noires, les frissons de l'être complémentaire (oserais-je dire féminin), qui, après avoir cru à sa royauté personnelle, rencontre un maître et se donne. Le Nil, malgré les détours auxquels l'ont condamné les montagnes mêmes

1. A cette heure, Toulou Taïtou.
2. A cette heure, les monts Hugues-Le-Roux, Chefneux.

qui le créent, est déjà sûr de son destin. Ce n'est pas encore un roi ; c'est un héritier de la couronne. Il se présente calme et fort. Il tourne majestueux entre les deux Toulous qui l'encaissent. Il semble dire à cette rivière si tourmentée : « Tu es la maîtresse de ma jeunesse ; mais c'est au-dessus de toi que le Fleuve Bleu célébrera son vrai mariage, qu'il rencontrera le Fleuve Blanc. » D'ailleurs Lui, comme Elle, arrivent parés à ce rendez-vous. La saison sèche a laissé dénudés les flancs de toutes ces collines, de toutes ces montagnes. Des pentes qui, dans quelques mois, ne seront qu'un pavillon de verdure, montrent aujourd'hui les squelettes, blancs et noirs, grêles comme des traits de fusain, des arbres qui les escaladent, qui dentellent leurs crêtes. Mais le lit des deux fleuves ne connaît pas de saison ; au bord même de leurs rives, c'est le perpétuel printemps, l'hommage des troncs qui se penchent, des branches qui rampent pour baiser l'écume, la tendresse des frondaisons toujours neuves qui escortent cette eau verte jusqu'à cette eau bleue. Comme elles doivent être étonnées, à la minute où elles se touchent, d'avoir fait tant de chemin sans s'apercevoir ! Une petite butte de terre limoneuse taillée par les deux courants en éperon de navire les sépare jusqu'à la fin. Et, sur ce socle de terre, témoin des anciens jours, un ibis est debout. Le blanc éblouissement de son plumage, l'attitude héraldique de sa pose, attirent le regard et le fixent. Debout sur un seul pied, il guette les jeux de la lumière et les sursauts du poisson, dans ce carrefour antédiluvien où deux majestés s'écoulent.

En face de lui, je passe de longues heures à dresser la carte modeste qui fera foi jusqu'au jour où quelque autre, plus savant, viendra recouvrir nos pas et assigner sa position mathématique à ce point de l'espace qui, il y a un instant encore, était une des dernières parcelles de la *terra incognita*. (Long. E., 33° 30' ; lat. N., 10°.)

La main me tremble pendant que vingt fois de suite je recom-

mence mes visées de boussole, afin d'appuyer sur l'immobile étoile le rêve que je veux construire. Ce n'est pas l'émotion, c'est la fièvre. Elle a presque tari ma voix. Je la connais trop bien, cette faiblesse de pâmoison qui vous mine entre les poumons et les entrailles, et vous donne le vertige horrible d'un écroulement de vous-même, en dedans. Ce n'est qu'un accès qui n'aura pas de suite.

Celui qui a pris une fois dans les marais d'Afrique la fièvre paludéenne porte en soi un serpent endormi comme ceux que l'on vous montre derrière une glace épaisse, dans les musées zoologiques. C'est un engourdissement pareil à la mort. Mais relevez seulement de quelques degrés votre chaleur tempérée ; volatilisez dans l'air tiède le brouillard de l'eau, et la bête se ranime, elle se dresse, elle a envie de marcher, de distiller son venin.

Je sais que demain je serai remonté sur les hauteurs du Tchoki et que l'air pur de la montagne replongera le monstre dans son engourdissement. Et cela me console, à présent que ma besogne est achevée, d'avoir aperçu une dernière fois le Nil, dans un éblouissement qui mêlait à mes yeux la terre et le ciel, qui emplissait mes oreilles d'un bourdonnement de marée et dans la sensation d'une douche glaciale collait mes vêtements à mon corps amaigri.

Au moment où l'on amenait ma mule au bord du fleuve, un de nos soldats m'a dit :

— Est-ce que tu ne vas pas boire de l'eau du Nil avant de partir ? Tu ne sais donc pas que c'est une eau bénie ?

Et, pillard comme il est, plus prêt à tuer son prochain qu'à le secourir, plus ami des verseurs de tedj que des diseurs d'oraisons, il est entré dans le fleuve : il a fait son signe de croix, à la mode abyssine, sur le front, sur la bouche et sur les joues.

Je le regardais et j'entendais mourir en moi l'écho de cette

parole qu'il avait dite avec une foi profonde : « Vous ne savez pas que c'est une eau bénie. »

Oui, bénie vraiment, mon brave homme, bénie pour moi comme pour toi, puisqu'elle finit ici cette longue course que j'ai courue à travers les déserts, les fleuves et les montagnes, si loin de ceux dont les yeux me cherchent et que mes yeux voudraient revoir. Le premier pas que je ferai tout à l'heure sur la terre ne m'éloignera plus d'eux. Il me rapprochera. Et, à cette seconde, je sens descendre sur moi cette douceur qui doit rasséréner au soir de la vie lorsque l'on songe : A travers les défaillances qui sont de condition humaine, tandis que je passais sur la terre, j'ai été un homme de bonne volonté.

Camp du Tchoki, 10 avril 1901.

Il ne faut jamais dire : l'épreuve est finie ; nous nous sommes heurtés ce matin au seul péril grave qui ait barré une route jusqu'ici perpétuellement heureuse.

Il n'était pas seulement question de dourgo dans la querelle que le Bâlambârras a faite hier soir aux Chankallas du marais. Il s'était heurté à un refus net d'obéissance. Dimanche il avait envoyé un message aux chefs de la région. Il leur annonçait notre passage. Il donnait des ordres pour qu'on nous fît la route facile ; et comme il craignait quelque écroulement de mulet dans la descente du Tchoki, il avait commandé qu'on envoyât à notre rencontre une escouade de noirs, afin de nous venir en aide, en cas d'accident. Personne ne s'est porté à notre rencontre, et, pour la remontée, l'on nous refuse une assistance que l'on ne nous a pas prêtée à la descente. Le Bâlambârras estime que ce mépris de l'autorité peut cacher de mauvais desseins pour le présent et pour l'avenir. Je pense avec lui qu'il faut faire acte d'autorité et ne pas laisser sur nos derrières des gens qui se sont montrés

nettement hostiles. On décide donc qu'au lieu de passer par la forêt on prendra, pour revenir, la route des villages.

Je suis enchanté de l'occasion qui va s'offrir de photographier quelques dames chankallas sur le fond de leurs huttes. Comme elles avaient apparemment quelque curiosité de voir des gens tout blancs, elles ont accompagné, hier soir, leurs maris, à notre tente, et assisté avec un intérêt non dissimulé à la cérémonie des tubs en plein air. Nous ne les regardions pas avec moins de plaisir et nous étions, ma foi, sous la mousse de savon beaucoup plus habillés qu'elles. La petite feuille de vigne en peau de chèvre qui est une concession des Adams chankallas à une convention moins pure que l'innocence paradisiaque, est de la part de ces Ève noires, l'objet d'un dédain très visible. Elles portent, pour tout costume, un bracelet de cuir entre l'épaule gauche et le coude. Cet ornement sert à plaquer contre le bras la lame d'un couteau dont le manche surmonte le bracelet. Les demoiselles à marier s'en tiennent à cette parure. Les personnes plus mûres, généralement toutes les beautés pourvues d'un époux, ajoutent une petite superfluité à ce complet sommaire. C'est une bande d'étoffe blanche, de la largeur d'un lacet de jupon, qui, par derrière, descend exactement au milieu de leur volumineuse callipigie, et de l'autre côté remonte en rayant le ventre noir, d'une ligne blanche tirée comme à la craie. Ce blanc met dans un effet du meilleur goût la rotondité de ces dames. L'aspect est d'un harnais de cirque, passé au blanc d'Espagne, et appliqué sur l'arrière-main d'une jument noire. Il y a une croupière et un faux poitrail. Ainsi sanglées, les beautés chankallas marchent en se dandinant, avec la fierté évidente de ce qu'elles colportent derrière elles, exactement dans l'allure des autruches que j'ai chassées, il y a quelques mois, au pays des Carayou.

Le premier village où nous pénétrons ce matin en compagnie

du Bâlambârras ressemble moins à une agglomération quelconque d'habitations qu'à un camp. Nous sommes les exécuteurs d'un ordre désobligeant. Le Dedjazmatch Ghebregzyêr, qui bâtit à cette heure une église pour les gens de Nedjo, a ordonné au Bâlambârras de lui rapporter du pays chankalla un tambour de village. En effet, en l'absence de cloches,

Habitation galla.

c'est au son du tambour que le clergé abyssin convoque les fidèles à ses cérémonies.

Les nègres ont excellé de tous temps dans la fabrication de ces instruments de musique. Celui sur lequel le Bâlambârras vient de fixer son choix a exactement la forme et l'ampleur d'une petite barrique dite « bordelaise ». C'est le farouche « atambor » du Sahara soudanais, celui que l'on battait dans les villages pour avertir les femmes et les enfants de l'approche des razzieurs d'esclaves. Il paraît que les Chankallas ont l'art d'en tirer,

aux jours de fêtes, des sons agréables et qui encouragent les danses ; mais, à l'ordinaire, ici comme ailleurs, l'« atambor » reste fidèle à sa destinée de tocsin. On le bat pour annoncer la guerre, pour appeler les villages voisins aux armes, pour enterrer les morts. C'est dire que cet objet, si grossier qu'il soit, sans un ornement, sans un essai de sculpture sur sa caisse, est, pour le village, une amulette sacrée.

Le Bâlambârras se saisit du tambour au milieu des vociférations des hommes, des cris aigus des femmes. Il prononce pourtant des paroles raisonnables et qui sont bien d'accord avec sa bonhomie naturelle :

— Pourquoi vous fâchez-vous? Vous êtes pays de l'empereur et vous devez un tribut. Le Dedjazmatch vous demande ce tambour pour son église. Donnez-le-moi de bonne volonté ou je l'emporterai de force.

Beaucoup d'hommes sont allés laver de l'or. Le village ne se sent pas en état de résister. On cède, on regarde, en grondant, le Bâlambârras faire charger la caisse sur les épaules d'un robuste garçon qui devra la porter jusque chez le Dedjaz. Puis nous partons, sans dire merci, heureux du succès de notre voyage au Nil, heureux de ce matin rayonnant et fleuri, sans songer que des messagers ont pu tourner notre caravane et aller avertir de l'enlèvement les villages qu'il faudra traverser tout à l'heure.

Il était à peu près dix heures du matin quand nous sommes arrivés à l'agglomération assez considérable de huttes qui entoure les cases, toutes pareilles aux autres, des deux chefs les plus importants de la région. Nous avions été surpris en abordant les premières masures de les trouver vides. On avait fui devant nous comme devant une troupe en razzia. Tous les hommes s'étaient groupés au centre du village sous une sorte de halle en roseaux avec leurs lances fichées devant eux, en terre.

On ne peut pas dire, pour être rigoureusement exact, que la figure d'un Abyssin ou d'un Galla se rembrunit. Ce mécontentement muet, qui, si l'on doit en croire des fabricants de comparaisons, accumule des nuages sur un visage serein, s'exprime en pays éthiopien par un procédé artificiel. On abaisse sur son front les bords de son chapeau de feutre et l'on relève sur sa bouche la mousseline blanche qui déborde toujours de la chamma, sous le menton, comme un jabot. Je constate que le Bâlambârras a remonté sa mousseline jusque sous ses yeux et j'en conjecture que les choses vont tout à fait de travers.

Elles ne pouvaient guère aller à pis. Le premier choc de l'administrateur et des chefs noirs est une déclaration de guerre.

— Levez-vous ! Savez-vous qui je suis? Comment osez-vous rester assis devant moi quand vous devriez vous porter à ma rencontre pour vous excuser de votre conduite ?

Et là-dessus un flux de paroles des deux parts que personne n'a entendues mais qui n'étaient rien moins que des aménités diplomatiques. Voici quelle a été la conclusion du dialogue. Un des deux chefs a sauté brusquement sur ses pieds, il a brandi sa lance, une seconde, dans sa main et l'a jetée en travers du Bâlambârras comme une javeline.

Je ne sais si notre compagnon a paré le coup avec le long bambou dont il était armé ou en lançant sa monture de côté à la minute propice. Je m'étais avisé que l'affaire tournait mal.

J'avais piqué vers nos muletiers pour les rallier avant la bagarre et pour chercher mon fusil. J'achevais à peine de boucler ma ceinture à cartouches quand j'entends dans mon dos de Soucy qui m'appelle.

— Vite, vite, ils entourent le Bâlambârras, ils vont le tuer.

Le pauvre garçon, toujours empêtré de mon carton à cartes, n'a qu'un couteau pour se défendre. Je lui fais donner mon fusil

de chasse avec une ceinture de chevrotines et nous revenons au galop sur le lieu du combat.

Nous disposons en tout de cinq fusils Gras, de ma carabine Lee-Metford, du calibre de 12, que j'ai prêté à de Soucy. Ils sont au moins trois cents, vociférant, appelant à l'aide les nègres des villages voisins et toutes les mains brandissent une lance tandis qu'une pluie de pierres, lancées par les enfants et les femmes, commencent à tomber sur nous.

Je ne conterai pas le détail de la bataille qui a suivi, attendu qu'elle a plutôt été livrée en « désordre dispersé » et que, dans la poussière soulevée, chacun a vu seulement ce qui se passait devant soi Je me souviens que pour ma part je me suis porté au secours du Bâlambârras qui en était à sa seconde lance évitée et qui, avec les moulinets de son bambou, vous étendait galamment sur la terre les gens qu'il avait visés à la nuque. La douleur de voir le danger où nous étions exposés dominait encore l'humiliation qu'il éprouvait, comme chef du pays, à nous avoir inconsciemment conduits dans un pareil piège. Il voulait à tout prix s'élancer à l'assaut d'une colline, maintenant couverte d'une horde d'hommes qui gesticulaient en balançant leurs lances :

— Qu'importe, disait-il, que je meure aujourd'hui ou un autre jour. Je ne puis pas rester sur cet affront !

Je le saisis par le bras et je lui explique que nous ne pouvons songer à tenir tête à cette armée, qu'il nous faut seulement encadrer notre convoi et tâcher d'atteindre le pied du Tchoki avant qu'on ne nous eût coupé la route. Que s'il refuse, nous allons ouvrir le feu, mais que les conséquences sont trop aisées à prévoir.

Étant parti sans dessein de chasse, je n'ai emporté sur moi qu'une trentaine de cartouches Lee-Metford. Les autres fusils, comme il a été dit, ne sont pas mieux pourvus. Nous n'avons

pas cent cinquante coups à tirer en tout et la foule des Chankallas grossit toujours.

De Soucy a eu la même inspiration que moi. Il a arraché des mains d'un de nos chasseurs d'éléphants le fusil Gras que cet amateur de poudre s'obstinait à mettre en joue, et il l'a contraint à ne jouer que de la crosse. Il est sûr de son côté que si un seul coup de fusil part de notre troupe nous ne sortirions pas vivants de cette cuvette. Nos armes ne valent dans l'occasion que par la crainte morale qu'elles causent aux assaillants. Il faut donc s'en tenir là et ne point leur laisser soupçonner notre impuissance.

Cependant, à cette minute, tous nos gens sont ralliés. Ceux que l'embuscade a surpris sans armes ont maintenant des lances, arrachées à leurs agresseurs. Ils viennent, par une manœuvre savante, de séparer les deux chefs du gros de leur troupe. Ils nous appellent à l'aide.

Je puis dire que ç'a été une magnifique mêlée, à l'antique, avec des hommes écrasés sous les pieds, une pluie terrible de coups, chacun ayant devant soi son adversaire et poursuivant son duel dans la batterie générale. Les noirs couronnaient toutes les collines d'alentour, attendant la décharge de nos fusils et l'épuisement de nos munitions pour redescendre en nuée. Ils ont poussé un cri terrible en voyant leurs deux chefs à bas et étroitement garrottés. Cette explosion de colère a été suivie d'un grand silence. Puis, dans un seul élan, des centaines de voix du haut des collines ont interpellé les deux hommes qui venaient de tomber dans nos mains.

— Voulez-vous la guerre?

Ces deux chefs sont des vieillards, robustes comme des buffles. Ils ont lutté jusqu'à la fin contre les coups de crosse dont on les martelait; mais, à cette minute, ils sentent que la résistance est vaine. Au premier effort que leurs hommes

feraient pour les délivrer, je suis décidé à leur brûler la cervelle. Le plus vieux crie d'une voix forte :

— Laissez... Aujourd'hui, c'est leur jour [1]...

Il fallait profiter de la minute de désarroi où cette parole de résignation jetait les batailleurs sans chefs. En quelques secondes notre colonne est reformée, le convoi encadré avec les prisonniers au milieu. Ils sont cinq, soigneusement ficelés, sans compter l'homme qui porte « l'atambor » sur ses épaules.

Il n'y a pas de victoire sans un petit pillage. Je remarque que notre troupe s'est grossie d'un troupeau de chèvres et de moutons, que les soldats sont entrés dans les cases où ils se sont appropriés des objets à leur convenance. Je me suis, pour ma part, emparé d'une lance dont la hampe est recouverte avec de la peau de serpent et aussi d'un petit tabouret façonné à la hache dans un tronc d'arbre. Ces deux objets ne pèsent pas plus lourd sur ma conscience que sur l'échine du mulet où on les charge par la suite. Ils me paraissent un petit enjeu perdu par les Chankallas contre ma peau de blanc qu'ils avaient cru gagner.

Comme la forêt ne semble pas sûre, nous nous jetons sur la droite dans un espace que l'on croit plus découvert et qui, par malheur, se trouve couvert par la jungle. Je ne peux

---

1. Voici les termes pittoresques dans lesquels le Bâlambârras Desasa résumait cette aventure, et, quelques jours plus tard, m'apportait son remerciement :

« Au nom du Dedjazmatch Ghebregzyêr, je suis allé jusqu'où se rencontrent le Nil Abbay et la Didessa, avec celui qui se nomme M. Hugues Le Roux. Les gens du pays n'avaient encore vu aucun « faranghi » (blanc). Dieu sait bien comme ces Chankallas sont féroces. Tout d'un coup ils se sont jetés sur nous. Si vous n'aviez pas été à côté de moi, ils m'auraient tué. C'est sûr. Mais après nous avons pris leurs chefs. Nous leur avons lié les coudes en arrière et nous les avons amenés jusqu'à Nedjo, et le Dedjazmatch les a punis. »

m'empêcher de penser au sort du pauvre Potter de la mission Bonchamps qui fut tué d'un coup de lance dans le dos par ces mêmes Chankallas, tandis que, pacifiquement, au pas de caravane il traversait de hautes herbes comme celles-ci. Et ma foi, je poussai un gros soupir quand, deux heures plus tard, notre tête de colonne déboucha hors de cette simbalette sur les bords de l'exquise Korbessa.

Mon bain dans la Korbessa.

Il fallait de toute nécessité faire reposer nos bêtes avant de les lancer à l'escalade du Tchoki. On a vivement installé un cordon de sentinelles entre le pays chankalla et la rivière, et l'on a mis les charges des mulets à bas. Pour moi, je ne voulais pas renoncer aux délices du bain que je m'étais promis à la descente. Pour tout l'or que la Korbessa a roulé, depuis qu'elle bondit sur ces roches, je n'aurais pas vendu le plaisir de me laver dans cette cascade des souillures du marais et de la poussière des Chankallas. Il faut avoir respiré cette odeur fade et nourrissante des marais africains pour imaginer quelle béatitude est un bain de torrent, en plein midi, sous un dôme de verdure. Je m'assois dans un excellent petit siège de rochers où j'enfonce presque jusque sous les bras dans le bouillonnement de l'écume, tandis qu'une marche de la cascade me

verse sur les côtes et dans le creux des épaules, à la place des horions reçus le matin, un jet violent et tiède qui masse la chair mortifiée. Je savoure longuement le bien-être du bain après ces brûlures de la fièvre qui m'ont tourmenté toute la nuit. Et, je ne sais pourquoi, les petits vers *Sur la fièvre qui tient la Princesse Uranie* remontent dans ma mémoire d'écolier qui fut un enfant appliqué :

Si vous la conduisez aux bains,
Noyez-la de vos propres mains...

Je songe que si les vers sont mauvais, le conseil est bon, quand deux ombres inquiétantes viennent se profiler sur la clarté du bassin où je me divertis.

— Qui va là?

Je me lève bien vite de mon siège aquatique. On a une mine plaisante quand on sort de l'eau tout ruisselant sans autre accoutrement qu'un casque et qu'on se trouve nez à nez avec deux hommes rébarbatifs, armés de fusils Gras, qui vous considèrent avec des visages de mécontentement.

Ces deux trouble-fête natatoire ne sont pas deux nègres mal intentionnés, mais, bien au contraire, deux de mes gardes du corps les plus fidèles, Orata et Dinessa. Ils m'apprennent que j'ai dépassé la ligne des sentinelles, que l'on aperçoit des Chankallas rampant dans la simbalette et que mon bain, à cette place, a tous les caractères d'une imprudence grave.

Une attaque qui se produit sur nos derrières au moment où l'on reprend la marche vers Tchoki semble leur donner raison. Mais, sur le moment, je ne les crois pas. Je juge qu'il est de ma dignité de prolonger mon plaisir et ma douche sous la cascade. Je n'en sors qu'après m'être bien convaincu qu'il me sera impossible de reconstituer ce jour-là les premiers vers de la pièce en l'honneur de la princesse Uranie, de son bain et de sa fièvre.

Camp de Tchoki, 11 avril 1901.

Ce serait abuser de la patience du lecteur le plus bénévole que de lui conter comment on a remonté une montagne que l'on avait eu beaucoup de peine à descendre. La première fois les difficultés étaient pour nous. Au retour ce sont les pauvres mulets qui ont souffert. Deux sur cinq sont certainement hors de combat. Et les orchidées se cachaient à cause du soleil, et toutes les belles fleurs épanouies le matin étaient devenues des vases clos.

Je n'ai pu me défendre d'admirer dans la montée d'hier le calme de mes prisonniers. Le plus intelligent des deux chefs, un vieux, à tête de Socrate, dont tout le crâne est rasé comme les joues, a dit au Bâlambârras Desasa :

— Tu répètes que nous avons voulu te tuer? Tu as raison. Si ce blanc ne t'avait pas tiré de nos mains nous aurions coupé ton corps en morceaux...

D'ailleurs aucune indication d'une inquiétude quelconque sur le sort qui les attend. Les soldats, qui mettent toujours beaucoup de zèle à ces besognes, les ont liés cruellement, au-dessus des coudes, rapprochés derrière le dos dans cette posture que l'on impose une seconde aux fillettes en croissance pour leur effacer les omoplates. J'ai exigé que pour la montée du Tchoki on desserrât un peu ces liens. Les noirs ne s'étaient pas plaints d'être torturés, ils n'ont marqué aucune satisfaction d'être soulagés. Le seul geste que je leur ai vu faire, en deux jours, pour traduire un sentiment quelconque, a été un léger hochement de tête en signe de remerciement, quand notre guide, qui les connaît depuis des années, leur a tendu sa formidable pipe pour leur faire aspirer une ou deux bouffées. On les a internés pour la nuit dans une cabane galla, et les soldats, qui ne voulaient pas

se fatiguer à veiller sur eux, les ont laissés jusqu'au matin avec leurs mains attachées derrière le dos.

J'ai décidé, à la stupéfaction du Bâlambârras, qui n'a qu'une vague idée des exigences de la géographie, que je remonterais sur le Tchoki, dès le petit jour, pour contrôler mes observations de l'autre jour et assigner au Nil, dont maintenant je connais le parcours, sa place exacte dans le paysage. Les cartes que j'ai apportées d'Europe et qui le représentent en pointillé à partir du Toulou Djellab l'avaient confondu avec un de ses affluents occidentaux, cette Dourra qui, au dire de mes guides, coule parallèlement aux montagnes de Ouombera.

Je veux escalader ce sommet de la montagne qui domine tout le pays du côté de l'ouest (20° O.). Gaulé Bokoré répète que ni lui ni personne n'est jamais monté là-haut, qu'il n'y a pas d'accès... Nous ferons donc l'escalade.

Elle a duré deux heures. Nous n'avions pas de cordes pour nous attacher les uns aux autres. Il fallait se coller comme des lézards à la paroi presque verticale et marcher sur des saillies qui n'avaient pas toujours la largeur de nos semelles. Pourtant, piqués d'honneur par l'exemple de ces deux « farangui », nos compagnons ont fait des prouesses. Ils ont fini par hisser là-haut ma table et mon pliant.

J'ai travaillé à cette place de 10 heures du matin à 6 heures du soir, entre des alternances de soleil brûlant et de brume glacée. Les nuages qui nous entouraient de toutes parts crevaient, ici, là, pour quelques minutes, découvrant, à des profondeurs incalculables, un segment du cercle d'horizon. Vite, je visais avec ma boussole, j'orientais avec le rapporteur mes lignes magnétiques sur la carte. Déjà la vision avait disparu, et, comme dans un panorama, il fallait se tourner pour suivre le guide criant :

— Le Limmou se découvre.

Ou bien :

— Voici le Toulou Arba... Vous l'apercevez là-bas!

La nuit venait et je ne pouvais m'arracher à ma table. Tous les peintres me comprendront ; ils savent ces minutes inappréciables de la chute du jour, où les lignes du paysage se simplifient, où l'effet se dégage des détails multiples, où l'audace monte au cerveau et conduit heureusement la main. Le dessinateur de cartes qui travaille devant l'horizon connaît les mêmes émotions, les mêmes joies. Je ne voulais pas entendre les observations de mes compagnons. C'est à la lettre qu'ils m'ont arraché à cette cime, d'où j'avais aperçu mon rêve avant de le toucher.

Déjà il était trop tard. L'Afrique ne connaît pas les clémences des crépuscules. Au bout d'une demi-heure de chemin, il a fallu s'arrêter dans la descente. Le sentier finissait sur l'abîme; un autre, essayé en désespoir de cause, se cassait, sur le torrent, à pic. Nous étions perdus. Nous avons appelé à notre secours.

La voix porte loin en montagne, mais, tout de même, elle nous a semblé longue, cette demi-heure d'attente, accrochés au rocher dans les pleines ténèbres, jusqu'à ce qu'à travers le paysage d'ombre étendu à nos pieds, une torche vint marquer la place du sentier que nous avions perdu.

Camp de Nedjo, 12 avril 1901.

Ce matin, sur la route du retour, j'ai demandé à de Soucy :

— Est-ce qu'il ne te semble pas qu'avec Nedjo nous allons retrouver la vie civilisée?

Il avait, en apercevant à l'horizon les silhouettes de paille du Guébi de chasse habité par le Dedjaz, éprouvé la même sensation que moi. Et tous les deux nous avons ri.

La Pâque des Abyssins retarde de huit jours sur la nôtre. C'est la fête des fêtes, la grande réjouissance de l'année. Nos hommes se sont trop bien comportés sur le marais, pour que je les pousse ce jour-là dans la route. Il faut donc renoncer à se mettre en marche demain samedi. Et d'autre part des gens d'expérience m'ont averti que je ne saurais leur laisser célébrer le dimanche sans leur donner encore le lundi pour cuver leurs ivresses et leurs indigestions.

Je mettrai ces quelques jours à profit pour pousser ma carte, tandis que mes impressions sont fraîches, et rédiger ce journal.

Camp de Nedjo, 13 avril 1901.

J'avais ce matin rendez-vous dès huit heures avec le Dedjazmatch. Il était impatient de connaître les détails de notre expédition, de voir ma carte et de recueillir mon témoignage avant de prononcer sur le sort des prisonniers. L'audience s'est donc tenue en public.

Le Dedjaz n'a vu le Nil que du haut du Tchoki, mais il connaît admirablement la contrée que ses chasseurs d'éléphants ont battue dans tous les sens. Ç'a été pour moi une joie bien vive que cette critique en plein air, et comme sur le forum, d'un document dont chaque observation de l'assemblée affirmait la précision :

— Et la rivière qui est derrière cette montagne?... Comment l'appelez-vous?...

Je consultais ma carte, je lisais le nom et chaque fois c'était de leur part la même explosion de surprise, qui provoquait en moi un mouvement de plaisir.

J'avais manqué la semaine dernière le marché à l'or de Nedjo, je m'étais bien promis de profiter de notre arrêt pour y faire une longue visite.

Les laveurs apportent l'or, de tous les coins du pays, glissé dans des plumes d'oiseau, coupées à la taille d'un crayon de breloque. Un petit bouchon de bois ferme ces étuis transparents où la précieuse poussière est visible comme dans un tube de verre. Mais c'est une exception de voir le laveur apporter lui-même sa poudre sur le marché. D'ordinaire il a vendu sa trouvaille à un courtier, qui, de cette poudre qu'un souffle de vent disperserait, fait des anneaux, sans alliage, de la grosseur d'une bague. Ces anneaux ne sont point fermés afin que l'acheteur puisse les tordre avant de les peser, et qu'il s'assure, à les trouver si malléables, que nulle parcelle de cuivre n'a été mêlée à l'or pur.

Le camp de Nedjo.

Ces courtiers sont accroupis en files avec leur petite balance à la main. Bien entendu il y a des cours de bourse et la valeur de l'or varie d'un marché à l'autre. Il était, ce jour où j'en fis emplette, de 31 thalers d'argent pour un thaler d'or. C'est à ce prix que l'ont acheté mes domestiques qui, tous, avaient apporté du métal blanc pour le changer contre du métal jaune. Sous prétexte que j'étais étranger, l'hôte du Dedjaz, et que je prétendais peser avec mes propres balances, j'ai payé l'étalon d'or trente-trois thalers au lieu de trente et un.

Une des curiosités du marché de Nedjo, ce sont les cotonnades

multicolores, fabriquées pour les femmes élégantes par les tisserands de la région. Le dessin rouge, bleu et jaune, n'a subi nulle influence arabe ou hindoue. Ce sont des lignes parallèles, séparées par des losanges, dont la régularité, presque géométrique, ne vient pas d'Asie. Je me propose bien à mon retour en France d'aller voir dans les collections du Louvre si la tradition de ce dessin primitif ne serait pas plutôt égyptienne. Ces peuples s'instruisent lentement, mais, à travers les siècles, ils n'oublient rien de ce qu'ils ont appris.

Une autre curiosité du marché de Nedjo, c'est la tribune du magistrat de champ de foire qui rend ici ses jugements en plein vent. On devine que, sur un marché à l'or, les contestations sont nombreuses. Les parties qui vont se tourner le dos et repartir chacune de leur côté, pour des montagnes éloignées, ne doivent pas emporter le ferment de leur querelle. Il y a donc, en permanence, sur le marché, ces sortes d'audiences et de jugements sans appel qu'en Algérie nous nommons « forains ». Comme les oisifs de ce pays-ci s'agglomèrent autour de deux personnes en dispute aussi denses que des mouches sur un déchet de viande, on a imaginé de jucher le juge plus haut que les controverses, dans un arbre. C'est à la lettre. Au-dessus de la première fourche, à quelque quatre mètres du sol, on lui a bâti une espèce de niche, dans la forme des arbres que les oiseaux intelligents édifient pour leur couvée : c'est-à-dire un plancher avec un toit. Le juge est ici à plat ventre sur de la paille sèche. Seule sa tête dépasse et ceux qui contemplent le mystère d'en bas assistent en raccourci à la pantomime des hochements de cette tête vue de face, avec la tête du plaignant vue de nuque. Car le nid a une échelle. Elle a servi au juge pour grimper jusqu'à son perchoir. Le plaignant y monte à son tour. Il raconte sa petite affaire, à quatre mètres au-dessus du sol, avec les chuchotements d'un pénitent qui se confesse. Il arrive souvent que l'autre partie soit invitée à

gravir, elle aussi, les degrés de l'échelle, pour fournir des explications contradictoires. Alors le spectacle se corse, la pantomime s'exalte, c'est un vrai théâtre de pupazzi. Les braves spectateurs d'en bas, nez en l'air, bouche ouverte, s'amusent comme nos petits Parisiens à ces représentations des Champs-Elysées, qui, pour un sou, mettent en scène la méchanceté, la justice et la sottise humaines.

Une autre cérémonie divertissante du samedi saint a été la

Visite des prêtres.

visite des prêtres qui venaient quêter une aumône pour le rachat de nos péchés du carême. J'ai estimé les nôtres à douze thalers, ce qui a paru en rapport avec nos omissions probables. Ces messieurs étaient arrivés coiffés d'extraordinaires bonnets de coton, vêtus de percales à fleurs, avec des défroques de carnaval en sonnant des sonnettes. Du plus loin qu'ils m'ont aperçu, ils ont sauté à bas de leurs mules. Leur visage n'était pas plus recueilli que leur pantomime.

Ils portent aujourd'hui avec eux des gerbes de roseaux d'un vert tendre. Ils nous les donnent en échange de nos beaux tha-

lers. Aussitôt mes hommes, même les pires mécréants, se hâtent d'en ceindre leur tempe; et ces pieuses bandelettes font un étrange effet autour de certains fronts.

Nedjo, 15 avril 1901.

J'ai pesé toute la journée l'opportunité d'une descente au confluent de la Didessa et de son affluent oriental, l'Angueur. Tout comme pour la rencontre de la même rivière et du Nil Bleu, le mariage de ces eaux a été aperçu par de rares passants de fort loin du haut des montagnes. Ils ont demandé :

— Quelle est cette ombre, là-bas, dans la plaine?

Les gens du pays ont répondu :

— L'Angueur.

Et alors, au petit bonheur, on a porté sur les itinéraires un point noir qui ne correspond à aucune réalité précise.

Quand le lord anglais, dont j'ai l'itinéraire sous les yeux, souleva, à son retour en Angleterre, l'hypothèse d'un Nil Bleu, descendant au-devant de la Didessa, les spécialistes de l'hydrographie abyssine dirent des deux côtés du détroit :

— C'est l'Angueur qu'il aura prise pour le Nil.

Sans rien affirmer, le major Gwynn était d'avis que cette erreur avait bien pu être commise par sir Herbert Blundell. Donc maintenant qu'au lieu d'une hypothèse nous tenons une certitude, il faut, comme disent les calculateurs, faire la preuve par neuf, c'est-à-dire reconnaître l'embouchure de l'Angueur au flanc de la Didessa. Ainsi, nous aurons définitivement fermé la porte à l'inquiétude d'une confusion.

Mon désir de descendre au fleuve a fait le fond de la conversation d'adieu que, aujourd'hui, sur la fin du jour, j'ai eue avec le Dedjazmatch Gabrezghuier.

Cette fois encore il a essayé de me détourner de mon projet,

à cause de l'émotion que notre bataille du Tchoki a provoquée chez les Chankallas, à cause aussi des fièvres qui, après ces premières pluies, interrompues par des retours de soleil, font du marais, jusqu'au Limmou, une vaste pestilence. Enfin, la défense d'allumer des incendies promulguée pour le Handeck a été étendue à la zone traversée par les deux fleuves. On espère y ramener l'éléphant qui, il y a deux ans encore, s'y faisait tuer par centaines. Résultat, les grands fauves y pullulent, surtout les lions et le buffle, une sorte de taureau sauvage dont la rencontre est plus redoutée par tous ces Africains que l'attaque du lion et de l'éléphant eux-mêmes.

Je réponds au Dedjazmatch que je ne veux pas lui donner de tracas, qu'il s'agit d'une simple vérification, que l'existence de l'Angueur n'est point contestée, que si, du haut de la montagne où il vient de me faire conduire, j'aperçois suffisamment la rencontre des deux rivières pour l'indiquer avec précision sur ma carte, je ne descendrai pas au marais. Ni nos bêtes, ni nos gens, ni Soucy, ni moi, n'avons oublié la descente et la remontée du Tchoki. Nous avons passé la minute où l'on fait une excursion pour elle-même. A supposer que la rencontre problématique du lion nous tente comme chasseurs, le conflit certain avec le moucheron nous effraie.

D'ailleurs nous quittons notre hôte avec un sentiment très net d'amitié.

J'ai été aussi surpris que satisfait de trouver si loin de tout centre de civilisation quelconque un homme que la race, l'habitude du commandement et les préoccupations politiques ont affiné au point d'en faire pour nous un compagnon de projets et de pensées. Je crois que de son côté le Dedjaz gardera un bon souvenir à un passant à qui le Négus avait donné le droit de chasser l'éléphant et qui s'est contenté d'aller étancher sa fièvre dans l'eau du Nil Bleu.

Camp du Toulou Guingui, 16 avril 1901.

La montagne que le Dedjazmatch m'avait indiquée dans notre causerie d'hier est le Toulou Guingui. Je l'ai aperçue du sommet Tchoki, à 50 kilomètres à vol d'oiseau, dans la direction de 8° est.

Nous l'atteignons, après huit heures d'une étape qui se traîne. Nos hommes ont encore dans la tête un petit lest de tedj. Ils songent qu'à l'aller nous avons laissé fortement à notre droite cette gueuse de montagne. Ils estiment que nous l'aurions tout aussi sagement laissée à notre gauche sur le chemin du retour. Enfin ils ne partagent en aucune façon ma passion pour la géographie.

Le Toulou Guingui me fournira un point excellent pour étayer ma carte. De son sommet de roc vif, rond comme un ballon d'Alsace, j'aperçois à l'ouest, à 125 kilomètres et 84° d'orientation, l'Haraouédembi, le Gara Toussi par 120° sud-ouest, à 40 kilomètres et quatre jours de marche. Du côté de l'est le paysage est aujourd'hui plus obscur. Je distingue pourtant dans le blanc des nuages, la muraille du Limmou et à deux ou trois jours de marche ce Toulou Djello (100° est) derrière lequel l'Angueur et la Didessa cachent leur rendez-vous. Allons, il faudra jouer, encore une fois, le rôle du commissaire et les aller surprendre. On ne les perçoit du sommet du Toulou Guingui qu'avec les yeux de la foi.

Ma demande de guides pour l'expédition de demain provoque une vilaine grimace sur le très comique visage du chef du pays, le Fitéorari, oncle du Dedjaz. Nous l'avons surnommé entre nous le père Garida. Il faut dire que « Garida » est en royaume galla le mot de passe d'un homme bien élevé comme « malcom » l'est en territoire abyssin. C'est à ce point que l'on pourrait

diviser tout l'empire du Négus en deux zones : le pays de Malcom et le pays de Garida. Les deux mots ont exactement le même sens. Ils signifient « parfaitement » ou plus exactement encore « ça va bien ». C'est une approbation qui n'engage pas. Vous dites à un chef :

« Quand je lèverai le camp, j'aurai besoin de porteurs. »

Il répond invariablement « Malcom ou garida », ce qui ne signifie pas du tout que les porteurs seront là au moment de distribuer les charges, ni même que vous les apercevrez à l'extrême horizon.

De même quand le dourgo qui vous a été pompeusement annoncé arrive enfin, et quand vous vous apercevez que le mouton promis s'est changé en poulet, le tedj en tala, l'orge en maïs et les galettes en vieux calendriers, si vous êtes un homme de quelque bonhomie, craintif ou simplement philosophe, vous répondrez en recevant ces modestes dons :

— Garida ou malcom.

C'est une réponse prévue et attendue de la galerie, une politesse conventionnelle comme l' *et spiritu tuo* des enfants de chœur.

Le susdit Fitéorari abusait du garida dans les premières conversations que nous avions eues ensemble à Nedjo. A Guingui, il nous en a accablés. Il le chantait comme un bon Normand avec une longue sur l'i du milieu qui valait bien trois brèves et le visage, toute l'allure et les façons grotesques d'un tabellion des *Cloches de Corneville*.

D'avance, le guide qu'il nous promettait ne me disait rien qui valût. Le dourgo qu'il nous a envoyé après d'amples promesses était tout justement assaisonné lui aussi avec cette sauce à la « Garida » dont j'ai ci-dessus donné la formule.

Camp des Bambous. 18 avril 1901.

Nous avons décidé de ne consacrer que deux jours à cette reconnaissance de l'Angueur. Il faut donc forcer les étapes. J'écris ces lignes en descendant de selle. Il y a exactement neuf heures que l'on est assis sur ce petit triangle de cuir, mais l'entraînement nous a tannés et personne ne se plaint. Que diront les pauvres muletiers qui marchent derrière les bêtes de charge et qui n'arrivent que trois heures après nous, soit après douze heures d'étape, à jeun, selon leurs habitudes. Et après ces fatigues, ils se contentent d'un peu d'eau, de quelques galettes de farine, noire, à moitié cuite sur un disque de fer!

La descente est bien moins rapide qu'au Tchoki, mais on trouve plus vite le marais qui est plus mou, plus coupé de rivières et de torrents. Nous avons aujourd'hui franchi trois rivières notoires qui toutes, bien entendu, portent leurs eaux à la Didessa. C'est à savoir : le Laga Horfa, le Laga Dimtou et le Laga Godaré. Pour les torrents anonymes qui, entre les orages, sont des marais infects, on ne les compte point. Leur cours, comme ceux des rivières, sont dessinés sur le flanc de la montagne par une foison d'arbres sombres qui poussent dans ces trous de chaleur humide.

Chaque fois on appréhende la surprise que ces crevasses réservent. Il y a, en effet, bataille entre ces arbres qui tous veulent sucer l'eau par leurs racines. Les plus vieux, les plus faibles s'écroulent avec les agrès de lianes qui se tendent de la terre à leurs fronts comme à des vergues. En s'affaissant en travers de la « cavée », ils ont barré la route aux rocs, souvent énormes, que le torrent apportait dans sa crue. On prévoit le résultat de ces conflits. Tantôt, c'est la barrière qui cède, tantôt le lit du torrent qui éclate. Dans tous les cas, la confusion de troncs

d'arbres, de rocs, de lianes, d'eaux ruisselantes et de bourbe est affreuse. Pourtant les chasseurs de buffles et d'éléphants qui descendent aux saisons propices dans cette zone fiévreuse, ont, avec une patience de fourmis, trouvé les trous par où un homme peut se glisser entre les racines d'un arbre géant et les débris des pierres qui l'ont bombardé. Et là où un homme s'est faufilé,

Le mont Djello et le marais de l'Angueur.

le mulet passe, même la bête de charge. En vérité, je vous le dis, ces muletiers abyssins renouvellent dix fois par jour le miracle du chameau enfilé par un trou d'aiguille.

Entre les torrents, la forêt de bambous alterne avec une étrange « pépinière ». Elle meuble le flanc et les bas-fonds des montagnes. Le mot de « pépinière » ne représente pas seulement une réalité pittoresque, il est exact. Le feu a remplacé ici les choix de notre garde forestier. Il a détruit les jeunes pousses, attaqué les « baliveaux », ménagé les « modernes », léché seulement les « anti-

ques ». Et c'est un étrange spectacle que la vue de tous ces troncs noircis, dont jaillit cependant la frondaison victorieuse, inconnue dans ses formes et dans son dessin, mais avec une variété infinie, branchée comme nos poiriers, comme nos pommiers de plein vent, et verte, d'un vert d'or en cette saison, toute pareille au gazon que les premières pluies ont fait rejaillir de l'alluvion avec un éblouissant éclat. Je note des poiriers, des abricotiers, des pêchers, de la vigne et du jasmin sauvages. La belle fleur héraldique que j'ai dédiée à Walter Crâne parsème cette pelouse raide et régulière comme ces fleurs dont le XIIIe siècle a jonché ses tapisseries. L'œillet de poète et une primevère blanche, large comme la primevère de Chine, achèvent de donner à ces gazons un aspect de verdure artificielle. Mais les belles orchidées qui font cortège au Nil Bleu ne se montrent plus entre les bambous.

C'est ici le royaume des bêtes aux larges pieds qui écrasent toute beauté sur leur route. Jusqu'à demain nous allons lire, aux places où la terre est nue, des emprentes d'hippopotames, de buffles et de lions. Un crocodile jaillit, comme un hideux jouet à roulettes, de l'herbe où nous voulons nous asseoir; les coups de feu et les lances le poursuivront jusque dans la boue du torrent où il s'enterre. Enfin les coulées où nous glissons entre les troncs et les branches sont les passages encore frais des éléphants qui circulent du Handeck au Dabous et du pied de ces montagnes jusqu'à la chaîne de Ouombera.

Près d'un torrent, — car hommes et bêtes étaient trop las pour qu'on ne sacrifiât point toute crainte de fièvre aux facilités d'eau, — nous avons dressé, ce soir, notre Camp du Marais. Le site ravirait nos décorateurs de théâtre.

On le sait, quand la fantaisie de quelques pièces à grand spectacle les invite à mettre en scène les flores tropicales, ils ne se piquent point de faire pousser de petits cris d'admiration à l'exigence scrupuleuse des botanistes. Ils se disent que, pour une

fois, ils en useront comme un créateur artiste, qu'ils mettront en scène « tout ce qui fait bien ». Mais cette nature tropicale a encore plus d'imagination qu'eux. Je me souviens d'avoir constaté autrefois, en visitant le musée océanographique de Bergen, que la mer glaciale a eu plus d'imagination que Gustave Doré dans la création fantastique de ses monstres marins. Il en va de même avec cette flore tropicale. Entre les feuilles de bambous de manioc, les palmiers-phénix, les figuiers-sycomores, les anonymes aux feuilles luisantes, transparentes, caoutchoutées, qui font pleuvoir sur nos têtes des reflets d'or vert, le soleil africain règle des effets que ne saurait égaler nulle lampe électrique. Et le tapis d'herbe est si plein de rayons que l'on croirait plonger ses pieds dans de l'eau vive.

Pourquoi le poison est-il mêlé à toute cette beauté? A la terre dont l'odeur nous suffoque, — à l'air qu'il faut corriger par de grands feux, dès que tombe le soir, afin d'atténuer son humidité meurtrière?

Camp des Bambous, 18 avril 1901.

Le réveil a été piteux.

Hier au soir, profitant de la négligence d'un Chankalla qui avait hérité, on ne sait par quel ordre, de la garde des bêtes de bât et de selle, chevaux et mulets se sont enfuis.

Leurs empreintes sont visibles jusqu'à la rivière qu'ils ont traversée. Après, elles se perdent. Les coupables n'ont pas osé, hier soir, m'apporter la mauvaise nouvelle. Ils ont fouillé cette forêt vierge une partie de la nuit, ils se sont remis en route avant l'aube. A quatre heures du matin, quand je sors de la tente croyant trouver ma bête sellée, je m'aperçois que le camp est désert.

Seul, l'issa de de Soucy et un petit Ouallamo sont restés pour garder le camp avec nous. Il n'y a qu'à prendre patience

en regardant les mourantes fumées des grands feux se mêler aux brouillards du matin, s'enrouler autour des bambous comme des fils de quenouille. Pourtant notre inquiétude est vive. Si les grands fauves dont cette forêt regorge ont mis la dent dans nos mulets, nous serons bien embarrassés pour continuer la route. Nous n'avons d'autre part emporté que juste autant de provisions qu'il en faut pour atteindre l'Angueur à marches forcées. Sept heures du matin approchent et nos hommes ne reparaissent pas.

Un coup de feu... Un second... c'est un signal. Depuis le temps que nous sommes en chasse, notre oreille s'est exercée. Nous ne confondons plus le bruit de deux cartouches, tirées sur la bête, à ras de terre avec les explosions dirigées vers le bleu du ciel, pour appeler à l'aide, ou annoncer l'heureuse approche. Et ces deux balles-là sonnent la joie.

— N'est-ce pas, de Soucy?

— Ils ont retrouvé les mulets!

Ils les ont retrouvés. Nos chevaux débouchent d'abord montés à cru par leurs palefreniers. Ce sont eux qui se sont débandés les premiers, hier au soir, inquiétés par quelque odeur suspecte. Comme c'est la règle en pareil cas, les mulets leur ont emboîté le trot. On les a retrouvés sur une montagne voisine. Ils fuyaient devant un couple de lions qui ont plongé dans le fourré, lorsque, de chasseurs, ils ont cru qu'ils allaient devenir gibier.

Nous avons une fameuse envie de faire la battue, mais notre pénurie de provisions ne nous permet pas ces plaisirs. Il faut choisir ici du lion ou de l'Angueur. Et c'est l'Angueur que nous chassons.

Les bêtes qui ont marché hier toute la journée et fui toute la nuit au travers de la forêt sont harassées. Les gens ne valent guère mieux. Tant pis, mes enfants. Cela vous apprendra à vous décharger de vos services sur un gueux de Chankalla, et, vous autres, les bêtes à sabots, à courir le guilledou au lieu de manger

paisiblement votre orge, entre quatre brasiers superbes, allumés tout exprès pour vous protéger contre la dent des lions. On fait un tri rapide entre les gens qui n'ont plus de jambes du tout, et ceux qui peuvent se traîner encore. On applique les selles sur les dos tout mouillés de rosée et en route pour l'Angueur.

Nous n'avons atteint le confluent des deux rivières que vers une heure de l'après-midi. D'heure en heure, l'avancée devenait plus pénible. Derrière, le Djello qui, à notre gauche, surgissait de la plate-forme du marais, comme ces petits cônes dont une allumette fait jaillir le serpent de Pharaon, je me suis avisé que le guide nous avait perdus. Il nous conduisait du côté du Godjam et point du tout au carrefour d'eaux que nous voulions atteindre. Sur mon désir, le Bacha Dampté a pris la direction de notre petite troupe. Bravement, son sabre en mains pour faire la route, il a plongé au plus épais du fourré. L'année dernière, il a chassé l'éléphant dans ces parages. Il se souvient que l'Angueur débouche à l'est du Toulou Djello dans une inclinaison qu'il indique. Jamais je n'ai pris cet homme en défaut de suffisance ou de vantardise. Il est réfléchi comme les deux plis qui rapprochent ses sourcils quand les affaires se gâtent. Je le suis aveuglément.

C'est le mot, car un des pires sortilèges de ces forêts, c'est que l'orientation y est impossible. On marche comme en mer, à la boussole, ou en s'appuyant sur la brûlure du soleil, qui, malgré tout, perce les plus denses feuillées. Ces jungles que nous traversons — j'ai envie de dire à la nage — sont piétinées par les hippopotames. Il semble que cette partie du marais leur appartienne comme un fief. Nous avançons, en file indienne, par les coulées qu'ils ont pratiquées dans le fourré et dans la jungle pour se rendre chaque jour aux longues joies de leur bain. La rivière n'est pas loin, car les traces, les tas énormes de crottin s'entre-croisent et s'accumulent.

La densité des verdures accrue de la broussaille qui se dresse

en corbeilles, le hérissement féroce des épines qui se multiplient, s'aiguisent, s'allongent comme les hallebardiers autour d'un trésor, tout annonce la rivière imminente.

Elle paraît, brusquement, imprévue, après cette longue recherche.

Ce n'est pas l'Angueur, c'est la Didessa. Elle n'est pas frissonnante comme à son confluent avec le Nil, ni troublée comme au gué de Maretchi. Les longues heures de solitude qu'elle vient de courir entre la forêt, le ciel et son lit de rochers, lui ont rendu une virginité d'inconnu, une pureté de cristal qu'elle n'a ni plus bas ni plus haut. Les bandes d'oies sauvages que le plomb cingle en vain et que seule la chevrotine tue, les pintades qui fuient à notre apparition, les oiseaux blancs aux grandes ailes qui hésitent à prendre leur vol, tous ces êtres ailés, en villégiature sur le bord de la rivière semblent, dire :

— Quels sont ces intrus?

Nous venons de déboucher pourtant en face d'une source chaude, Ora Tchorum, qui, de la rive opposée, verse dans la rivière frangée d'écume sa vapeur en ébullition. Les Chankallas venaient là soigner leurs coups de lance avant que les cultivateurs du haut plateau se soient avisés que l'eau bouillante convenait encore aux douleurs des gens qui ont abusé de l'eau-de-vie de grain. Mais si la source bienfaisante est visitée à la saison sèche, en ce temps de fièvre, la forêt et la rive du fleuve retournent à leur mystère. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la surface de l'eau. Par centaines, les hippopotames sont au bain, toutes leurs têtes à fleurs de rivière, merveilleusement roses, l'œil et les naseaux en violente saillie, l'aspect bizarre d'un écorché. Au moindre bruit, ils plongent, pour reparaître un peu plus loin, précédés, à la surface du fleuve, par un bouillonnement d'écume, une légère colonne d'eau que l'ébrouement du cheval marin volatilise en fumée.

Je m'attarde ici à faire la petite guerre, malgré les sages observations de Dampté, qui répète derrière mon dos.

L'Angueur et les monts Loubet.

— Monsieur... Voulez-vous donc coucher sur la vase, sans tente, sans pain, sans provisions. Le soleil baisse...

Il est près de deux heures, quand, traînant nos mulets derrière nos talons, sur la plage où les galets ont la forme de boulets d'obus, je fais dresser ma table de topographe au

confluent de la Didessa et de l'Angueur. (Longitude, 34°; latitude nord, 9° 40'.)

La vision que j'ai eue du Nil Bleu au carrefour du Gara Dibi fait tort à la superbe violence de ce torrent montagnard, qui vous a l'air d'un vainqueur au moment même où il est conquis, absorbé.

Il arrive en tumulte de la froidure glaciale des pays de Horro et de Guidda. La muraille de Limmou lui a versé des eaux qui ont la saveur des crus de l'Alpe Haute. Il s'est dressé, comme un dragon furieux, entre le Gara Carranaté et les montagnes de Goudrou, entre le Toulou Kouma et l'Arcombi : il arrive, violent, de flanc, comme un fer de lance. La Didessa s'épanouissait en deux bras pour l'accueillir. Elle est rejetée vers l'occident par cette violence impétueuse. Elle apportait, comme des corbeilles de fiançailles, des îlots verdoyants, mâtés d'arbres touffus. Il lui jette en travers du corps une mitraille de galets. Il la coupe. Sur cette rive qui était sienne et où je plante ma table, il a jeté tant de sable, tant de rocs noirs, qu'un véritable quai surgit à pic au-dessus du tourbillon des eaux en bataille.

Mais après toute cette vaine colère, la victoire reste à la vraie force. La Didessa secoue sa crinière d'écume que la bataille a soulevée. 200 mètres plus loin elle a repris son calme, elle tourne victorieuse, docile au commandement du mont Iaghi, comme à la voix connue de son berger. Elle est à peine enflée du jet d'eau qui a voulu la surmonter. Les ondulations, ici et là, blanchissantes, ne sont même plus les sursauts d'une colère qui s'épuise, mais bien, plutôt, ces rais de lumière, qui soulignent, en liberté, les mouvement des grands fauves.

Une heure suffit pour faire le point, nous remontons en selle. Je suis tout à la joie d'avoir établi que l'Angueur n'est pas le Nil Bleu et, comme les sensations heureuses s'appellent ainsi

que les maillons d'une chaîne, je voudrais pour ma récompense allumer une pipe.

— Tes allumettes, Soucy?

— Mais, je n'en ai point... Où avez-vous laissé les vôtres?

En face d'Ora Tchorum où nous avons dégusté une conserve de thon d'où l'huile avait coulé et une conserve de langue de porc où des fourmis étaient entrées. Il est trop tard pour retourner sur nos pas. Bacha Dampté, qui veut toujours ce que je souhaite, a pris une physionomie sévère. Je me soumets donc. Aussi bien le chemin du retour nous ramène-t-il par des hauteurs d'où j'aperçois tout le cours de ma rivière favorite, avec des détails que je n'avais pu distinguer des sommets du Tchoki et du Guingui, encore moins des bas-fonds du confluent ou de l'Ora Tchorum. Du côté de l'orient, je relève les reliefs des Toulou Guiber, Bertchomabaor et Oko qui conduisent la Didessa au carrefour de ses vraies noces. Et ces masses sombres qui dominent du côté de l'occident, je les ai longuement contemplées pendant deux semaines. Elles ondulaient sous mes pieds du haut des pics culminants d'où j'épiais les mouvements de ce sol. C'est d'abord le Djello, puis le Toulou Kassarou, puis le massif du Bodattino, puis ces petits sursauts que Gaulé Bokoré a nommé Kamalé et Leintcha.

— Vous ne le tenez pas, le Djello.

— Que veux-tu dire, Dampté? Nous le rejoindrons avant une heure?

— Oui! Regardez votre montre. Quelle heure marque-t-elle?

— Un peu plus de quatre heures.

— Voulez-vous parier votre revolver contre mon bouclier de peau de buffle qu'à dix heures du soir nous serons encore sous l'ombre du Djello? Et vous savez qu'il y a encore trois rivières à franchir, derrière cette montagne, avant de rejoindre le camp.

Dampté a eu raison, comme toujours. Et je ne l'oublierai

certes jamais, cette marche tâtonnante que nous venons de prolonger, au travers de la forêt vierge, jusqu'au milieu de la nuit.

Si vous voulez prendre la peine de consulter votre calendrier à la date qui est écrite au bas de ces lignes, vous constaterez qu'entre le Spitzberg et l'Équateur la lune était totalement absente du ciel, dans la nuit du 18 avril 1901. Que vous importe, à vous autres, gens civilisés, qui avez le choix entre l'ampoule électrique et les modernes raffinements du bec de gaz? Mais, dans les marais du Ouallaga, entre la forêt vierge et la jungle, cette absence du flambeau nocturne plonge le voyageur dans l'angoisse. J'ajoute que les étoiles qui, peut-être, à la même heure, éclairaient le sommeil des chamois sur la montagne, se voilèrent, pour nous autres, pèlerins du marais, vers huit heures du soir. Dès lors, nous fûmes devant un mur. Pis. Le mur n'a pas d'épines. Il présente des crevasses, au moins des saillies où l'on peut appuyer ses pieds, accrocher ses mains. Un mur soutient l'escalade. Il ouvre à l'évasion une espérance... Nous étions prisonniers de molles ténèbres, qui se faisaient épines, verges fouetteuses, lianes perfides, branches mortes, aiguës comme des épieux, roulantes sous le sabot des bêtes lasses. Et toute montée obscure piquait sa tête dans de pires ténèbres, et la terre incertaine ne cessait de nous soutenir que pour se décomposer en pourriture de marais, mille fois plus perfide que l'eau.

Il y avait un Galla qui marchait en avant. Puis venait l'informe nègre chankalla qui porte mes instruments de topographe, ma table pliante. Dieu sait s'il me fait pitié. En effet, pour ceux de sa race, il n'y a guère de milieu entre le rôle d'égorgeur et les souffrances de l'esclavage. Vers midi, quand je lui ai apporté la fin de ma boîte de beef, il m'a considéré une seconde, muet, avec l'étonnement d'un homme qui devine mal la nouvelle plaisanterie que le destin invente, sans doute, pour le faire souffrir. Quand il a compris que cette

viande était vraiment pour sa bouche, il l'a engouffrée avec une hâte honteuse, — ou douloureuse. L'inquiétude du chien qui redoute qu'un mâtin, plus râblé, vienne lui enlever sa charogne. De « merci », il n'était pas question. Le mot n'existe pas dans sa langue maternelle, et ce nègre n'a pas eu l'occasion de l'apprendre dans les idiomes divers que ses maîtres parlent autour de lui. C'est comme le mot « Grâce! », qui n'a de synonyme ni en amahrah, ni en galla, ni en chankalla. Ces vocables sont, dans le monde africain, une nouveauté. Il n'y a pas encore de place pour les accueillir dans le cerveau de ces gens, qui sont tourmentés parce qu'ils ne peuvent plus être tourmenteurs.

Quand la voix qui commande crie : « A droite! » et que le Chankalla, lent à comprendre, emboîte le chemin à gauche, par penchant d'anarchie, ou, plus probablement, par obéissance passive de porteur à l'inclinaison du chemin, le bruit cinglant d'une courbache siffle dans l'air. N'y a-t-il pas assez de pierres et de pièges dans le chemin sans que le stupide Chankalla augmente encore les chances de débandade? Alors, toute la colonne s'indigne dans la nuit.

— C'est encore le Chankalla! il tournait à gauche! Quel bourricot!

Et, comme les autres, je ris. Nous en sommes à notre quinzième heure de selle, et les douleurs que chacun ressent lui masquent la souffrance des autres.

Le Bacha Dampté talonne sa mule derrière cette caricature d'homme. Il m'a dit, depuis :

— Je n'étais pas tranquille ; car l'empereur m'a ordonné, au départ : « Ce Français, je te le recommande. Qu'il ne lui arrive rien! » Et moi, pouvais-je empêcher les éléphants qui circulent entre le Dabous et la Didessa de nous barrer tout à coup la route, de piétiner trois ou quatre d'entre nous, dont

vous pouviez être? Et les lions, qui, ce matin, ont couru après nos mulets? En plein jour, ils sont invisibles, mais, la nuit, ils chassent. Ils savent qu'ils peuvent bondir au travers d'un chemin, choisir leur proie, homme ou bête, replonger dans l'obscurité sans que les fusils partent. Et les buffles, pire que les lions et les éléphants, puisqu'ils chargent pour le plaisir de tuer, sans faim, sans préoccupation de se frayer une route? Que serions-nous devenus si une de ces bêtes cruelles, dont, ce matin, nous avons croisé les pistes dans la jungle, nous avait attaqués de flanc, au passage?

Ces choses-là, on se les dit après l'épreuve, mais, sur l'heure, le plus obtus les devine. Aussi, d'instinct, nous avançons le doigt sur la détente de nos carabines, canons en l'air, dans la crainte des sursauts qui font partir le coup. Il y a des heures où l'héroïsme circule dans les veines à plein bord. On rêve quelque haut fait qui anoblirait une vie. Il y en a d'autres où l'on souhaite seulement le gîte et un lit. Nous en sommes là, pendant cette nuit de marche à tâtons, où, entre nos genoux douloureux, il faut porter nos bêtes épuisées. Je donnerais la peau d'un beau lion, trouée à l'épaule d'une balle unique, pour le petit carré de sangle, soutenu par quatre pieds de bois, sur lequel je m'étends d'ordinaire, sans draps, sous deux couvertures assez maigres.

Il ne s'agit pas de dormir, mais de veiller. J'ai passé avec Dampté un contrat dont il paie tous les frais.

Il me crie :

— Tête!... Jambe!... Droite! Gauche!...

Et, sans discuter, dans le noir, je me couche sur l'encolure de mon cheval, la tête à niveau de son mors, le dos peureux, meurtri par le choc de tous les bambous, de toutes ces branches qui, si cruellement, frappent au visage ou dans la poitrine le cavalier qui ne les a pas pressenties dans les ténèbres.

Pour la dixième fois depuis une heure, notre colonne stoppe, dans un arrêt si brusque que l'on passe de la selle sur les sacoches.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Le Galla a perdu le chemin.

La nouvelle n'en est pas surprenante. Tout de même, elle fait froid dans les moelles. Sans doute, le guide a devant soi un de ces torrents où l'on se glisse à plat sur le dos, avec l'écume du cheval qui vous suit, dégouttant au-dessus de votre tête. Un pied dans le vide, à droite ou à gauche, et l'on roulerait, l'homme et la bête, pendant une douzaine de mètres, sur Dieu sait quelles pierres et dans quelles épines! Déjà nous avons franchi trois torrents dans ces conditions; mais, cette fois, le guide ne peut plus découvrir le petit joint par où, ce matin, nous nous sommes faufilés, entre les pierres, les flaques d'eau, les lianes et les troncs d'arbres.

J'entends de Soucy soupirer :

— Ah! si vous n'aviez pas perdu vos allumettes au bord de l'Angueur...

Il n'a pas le temps de finir.

— Soucy! Qu'est-ce que tu as là, à ton pied... Mais c'est du feu!

Six hommes ont passé sans l'apercevoir sur cette petite braise encore ardente dans un tas de cendre. On ne perd pas de temps en de vaines paroles. Dampté a ramassé le tison rouge qui se mourait à nos pieds. Les voilà quatre à souffler dessus. Maintenant des étincelles jaillissent. Un bouchon d'herbes sèches, arrachées au bord du chemin, s'enflamme. Le fond du torrent s'éclaire. Nous avons du feu pour passer l'infranchissable obstacle. Vous devinez bien que nous n'allons pas le laisser mourrir. Dampté en rit de joie :

— C'est un miracle! Monsieur, je vous assure que c'est un miracle!

Le bon Dampté n'est pas un mystique. Il ne croit pas qu'un ange gardien nous a apporté ce tison, juste au moment où il fallait choisir entre l'agréable probabilité de nous rompre les os et l'abomination de passer toute la fin de cette nuit debout, sans pain, sans eau, à la tête de nos chevaux, l'oreille aux aguets, le doigt sur la détente de nos carabines.

Il sait que des chercheurs d'or ou des chasseurs d'éléphants, qui rentraient ces jours-ci au Ouallaga ont, sans doute, allumé, pour protéger leur sommeil contre les rodeurs fauves, ce feu où nous retrouvons un tison. Mais, tout de même, il songe, et je pense avec lui que cette humble petite clarté, à ras terre, remplace à temps pour nous toutes les splendeurs disparues des étoiles. Et son visage de brave homme en est illuminé d'un rayon de gratitude.

Le torrent est traversé. Sur l'autre rive nous trouvons la forêt de bambous. Les hautes simbalettes forment ici des buissons que la saison sèche a dorés comme des épis. Tous les sabres, tous les couteaux de chasse sont au clair. Nous moissonnons cette paille sèche. Nous en fabriquons une vingtaine de gerbes, grosses comme le bras, hautes de sept ou huit pieds, serrées comme des faisceaux, avec des liens détachés de la torsade elle-même. Dampté allume la première. Il ne veut plus remonter sur sa mule. Il marchera devant, il élèvera cette torche en l'air et toute la forêt sera illuminée.

Certes, j'en ai suivi, dans ma jeunesse, par des soirs de chaleur lourde, des retraites aux flambeaux. Et, dans le temps où toutes mes veillées se consumaient à la rampe de théâtres, j'en ai vu, à rester ébloui, de ces changements à vue qui transforment un décor de gehenne en des palais de lumière. A cette heure, tous ces souvenirs sont effacés par la gloire du spectacle que j'ai sous les yeux.

Avivées par l'allure rapide des mulets et des chevaux, nos

torches flambent clair. Elles reverdissent la voûte d'arbres, les places de gazon frais. Elles rendent leur éclat aux fleurs que cachaient ces ténèbres opaques. Les bambous de l'année dernière, secs comme des chalumeaux d'août, forment une forêt d'argent qui s'entrelace à la forêt verte. Des étincelles, échappées de nos torches, ont mis le feu à ces feuilles, blanches comme des lanières de papier, qui pendent à chaque cannelure.

De l'une à l'autre, ces blancheurs s'embrasent. Chaque bambou est illuminé de langues de feu, qui s'élancent de terre, escaladent son faîte.

Nous avançons maintenant en marche triomphale, comme de fantastiques génies, qui, dans un paysage de neige, ramèneraient le printemps.

Cette grande clarté a percé la voûte d'arbres. Du camp, nos gens l'ont aperçue. Il se portent au-devant de nous avec d'autres torches. Ils tirent une salve de joie pour nous avertir que leur inquiétude est finie, et qu'ils nous savent dans le bon chemin.

Ils ont profité de leur journée de repos pour se bâtir des maisons.

La tente est maintenant entourée d'un village de huttes aux toits pointus. Et comme il semble doux, l'abri que nous offre cette tente circulaire !

Il y a sur la table des filets d'antilopes. A côté de nos lits, de grands tubs, pleins d'eau glacée ; des flacons débouchés pour la toilette d'étape. Leurs petits chapeaux de métal reflètent joyeusement la clarté des « fanous ». Tout autour de la tente, les feux, allumés pour la veillée, refont le plein jour dans cette clairière de forêt vierge.

Tout, n'est-ce pas, est, en ce monde, joie et douleur de comparaison ?

Et, lorsque, vers minuit, purifiés par cette eau de torrent de toutes les brûlures et de toutes les souillures de la route, je me suis mis à table, avec mon gentil compagnon, devant un plat qui fumait, sur une serviette fraîchement lavée, il nous a semblé que, dans le rayon de notre pauvre tente, tenaient toutes les délicatesses de la civilisation.

Un puits dans le désert dankali.

CINQUIÈME PARTIE

France et Abyssinie

Addis-Ababâ, 4 mai 1901.

Ce samedi, 4 mai 1901, à onze heures du matin, je descends de cheval, avec de Soucy, devant l'hospitalière maison de M. Ilg, à Addis-Ababâ. Le reste du convoi et mes tentes que l'empereur installe dans l'enclos du ras Makonnen, arrivera sur les quatre heures du soir. Nous rentrons après cinquante-deux jours de

marche, sans avoir perdu un homme. Les pauvres gens que les nègres chankallas du marais ont saisis et coupés en morceaux étaient des chercheurs d'or. Ils s'étaient joints, spontanément, à ma troupe. Ils venaient de s'en écarter quand ils ont été frappés. J'espère d'ailleurs que j'ai réussi à sauver l'un d'entre eux qui avait été tout percé de lances et comme haché au sabre.

Le billet que M. Ilg a fait porter par un cavalier à ma rencontre exprime, en termes qui sont une récompense précieuse pour notre effort, la surprise que l'on a éprouvée au Guébi quand on a appris que je campais, hier soir, à Addis-Alam. Notre convoi, ramenant tous ses bagages, a seulement deux jours de retard sur les courriers que le Dedjaz Ghébregzyêr a envoyés à l'empereur, pour lui faire part des événements qui ont accompagné ma descente au Nil Bleu.

Nous passons toute la journée chez M. et M^me^ Ilg dans des causeries qui ne finissent point. Son Excellence M. Ilg m'informe que l'empereur est impatient d'entendre de la bouche même du voyageur le récit de sa découverte, surtout de voir la carte de l'Abay. On nous retiendra très probablement à déjeuner. Cette invitation au festin que, chaque dimanche, Sa Majesté offre à ses fonctionnaires, à ses officiers, à ses soldats, à son peuple, à ses hôtes européens, est une des traditions les plus courtoises de l'étiquette abyssine. Ces cérémonies patriarcales — on les appelle « ghéber » — ne sont interrompues que par les absences de l'empereur, et par les rigides observances des jeûnes du Carême. Le hasard m'avait fait entrer dans Addis-Ababâ au milieu de la journée du dimanche 17 février. L'empereur donnait ce jour-là à sa clientèle le dernier banquet de la saison. D'autre part, j'étais à Nedjo quand la salle du palais de l'Adérache s'est rouverte sur ces fêtes dominicales. Nous assisterons donc demain, pour la première fois, au repas du Négus. Mon jeune compagnon s'en réjouit pour le moins autant que moi.

Addis-Ababâ. 5 mai 1901.

Nous avions mis quelque coquetterie à nous rendre aussi proprement attifés que le permet l'état actuel de nos garde-robes à cette audience de l'empereur. Sa Majesté, qui voit tout, est fort sensible à ces détails de tenue. Il était de tradition en Abyssinie qu'une famille en deuil s'interdît pendant des semaines l'usage de la brosse et de l'eau courante. On mesurait les regrets à la négligence de la propreté et au désordre des vêtements. L'empereur a fait savoir qu'il s'intéressait de cœur aux deuils de son entourage, mais qu'il ne considérait pas que la douleur dût se traduire par le mépris de l'hygiène. Il a interdit l'accès de ses audiences à ceux qui voulaient s'entêter dans les errements d'autrefois.

Je suis reçu, comme le premier jour, sur le seuil de ce pavillon qui ouvre sur un jardin et sur la perspective d'un horizon presque infini. L'audience est solennelle. La foule des pages, des seigneurs revêtus d'éblouissantes blancheurs qui encadrent la personne du souverain dans les occasions de gala, donne de la majesté à la cérémonie.

Le sourire, toujours bienveillant de l'empereur, a aujourd'hui une lumière particulière. Il est content du sang-froid avec lequel notre petite troupe a tenu tête aux Chankallas et évité un de ces stupides conflits qui changent une bagarre en massacre. Et, sans doute, il valait mieux que cette trouée du Nil par où les éternels envieux de l'Abyssinie ont, plus d'une fois à travers les siècles, tenté l'assaut de la citadelle éthiopienne, fût visitée par des amis tout à fait sûrs.

D'une première parole, l'empereur m'indique qu'il me recevra ces jours-ci en tête à tête. C'est le récit officiel de mon voyage, le « communiqué au public » que l'on m'invite à

produire ici. J'obéis et, avec l'affectueuse assistance de M. Ilg, je déploie ma carte devant l'empereur. Il suit du doigt l'itinéraire à mesure que je parle. Il m'interrompt pour me poser des questions précises, car lui-même n'a jamais visité le Ouallaga septentrional.

Quand j'ai fini, il me demande :

— Et maintenant, que désirez-vous?

Je réponds que je souhaiterais donner le nom du souverain qui a autorisé mon voyage à cette montagne désormais historique qui, au confluent de la Didessa et de l'Abbay, marque la boucle du Fleuve Bleu. Le Négus répond :

— Il y a déjà dans mon empire un mont Ménélik. Nous donnerons donc à la montagne dont vous parlez le nom de Sa Majesté l'impératrice Taïtou...

Puis, après un silence :

— Je désire d'ailleurs fixer ici le souvenir des amis de mon cœur et de ma pensée qui vous ont amené à moi...

Je comprends que l'empereur fait allusion à MM. Ilg et Chefneux, et je m'incline avec gratitude. Mais Ménélik n'a pas fini de développer sa pensée gracieuse :

— Les ouvriers de la dernière heure, dit-il, avec son bienveillant sourire, ne seront pas oubliés non plus. Nous recauserons de tout cela à Addis-Alam où vous viendrez chercher vos lettres de départ, puisque, arrivé depuis si peu de temps, on me dit que, déjà, vous voulez nous quitter. N'étiez-vous donc pas heureux chez nous? Je veux au moins aujourd'hui que vous veniez avec votre compagnon partager notre repas du dimanche.

Notre réception n'était suivie, ce matin, d'aucune autre audience. L'empereur s'est levé, afin de se rendre à pied jusqu'à la place du banquet.

M. Ilg s'est souvenu qu'un élève de l'École polytechnique de

Zurich, doit, par définition, tout savoir faire, — et c'est lui qui a été l'architecte de cette salle du trône et des festins.

Elle attire tout d'abord les regards du nouvel arrivant, qui, du côté de l'ouest, au cœur du formidable camp qu'est Addis-Ababâ, contemple la colline impériale. La silhouette de ce « hall » vaste, régulier dans ses proportions, se détache heureusement des palissades, des jardins, des arbres, des constructions un peu confuses qui sont l'habitation du monarque, — ce « guébi » dont le principe militaire, la méthode d'accroissement annuel, réglée, sans symétrie, par les fantaisies souveraines ou la nécessité des services, font songer au Kremlin de Moscou. A cette distance, les trois ondulations des toits, parallèles, portées par les charpentes à quatorze mètres en l'air, semblent une surface d'eaux remuées. Les alignements d'œufs d'autruche, éclatants comme des boules d'ivoire, qui suivent le faîte de la triple crête, couronnent ce mouvement des toits d'une blancheur d'écume.

La salle de l'Adérache.

Un portail de style hindou sert d'accès à la grande salle dite « Adérache ». Le Négus s'y rend à pied, au sortir de l'audience dominicale. Il y précède de quelques instants ses hôtes : l'étiquette exige, en effet, que le souverain ait commencé son repas quand ses invités viennent s'asseoir autour du trône.

Uniformément vêtus d'éblouissantes blancheurs, les servi-

teurs nous arrêtent sur le seuil de l'Adérache ; ils se présentent avec des aiguières, des plateaux d'argent, ils versent de l'eau sur nos mains. Après cette purification, la tenture se soulève sur une salle carrée, créée artificiellement dans le hall immense, par des suspensions de voiles.[1]

L'impression est nettement d'une scène de théâtre, quelques secondes avant le lever du rideau, alors que la rampe est baissée encore, mais que, déjà, figuration et acteurs sont en place.

Dans la demi-clarté, tamisée par les tentures d'indienne, les feux de deux torchères apparaissent d'abord. De leurs sept flammes rituelles, elles éclairent le dais pourpre, broché, frangé d'or, que la France a donné au Négus pour abriter son trône. Aujourd'hui, le siège même est enseveli sous des étoffes de brocart. Le Négus prend son repas, assis à l'antique, au bord du dais, sur un lit de repos.

Debout, en tenue de gala, une foule de fonctionnaires président à cette cérémonie. D'abord le Grand Introducteur, le « Dedj-Agafari » Loul-Seghed, ceinturonné d'un sabre d'or; puis les deux liquémaquas, Nado et Katama, qui, dans les combats, étalent tous les insignes, le costume du Négus, égarent l'ennemi et, ainsi, permettent au souverain de circuler, incognito, sur le champ de bataille ; puis une foule de dedjazmatchs en vêtements de parade, encadrés dans l'essaim mouvant des « assalafi », c'est-à-dire des officiers de bouche, occupés à goûter les boissons, tous les mets qu'ils présentent à leur maître.

Les invités de l'empereur sont respectivement groupés dans l'ombre du dais. A droite les « ras », c'est-à-dire les chefs, à la fois civils et militaires, qui, comme les préteurs romains, gouvernent les provinces au nom du Négus.

Le guéber d'aujourd'hui a réuni le ras Mikaël, gouverneur du Ouollo; le ras Ouoldié, gouverneur du Béguemder; le ras Tessama, gouverneur de Bourré; le ras Oualdé-Guiorguis, gou-

verneur du Kaffa. Toute leur autorité, les ras la tiennent de l'empereur. Leurs charges ne sont point héréditaires ; eux-mêmes, du jour au lendemain, ils peuvent en être dépouillés. Mais, tant qu'ils sont dans la confiance et dans l'amitié du maître, la politique de celui qui s'est déclaré Roi des Rois d'Abyssinie leur donne le pas sur les enfants des rois défunts, voire sur les princes de la famille impériale.

Ainsi, je vois, à la gauche du dais, groupés, encadrés dans des généraux favoris, vieillis au service du Négus, les princes Ouaag-Choum-Kabédé, Gouangoul, et les trois fils du roi de Godjam, le ras Bézabeh, les dedjazmatchs Belo et Sioum. Leur père, vassal, peu discipliné, de l'empereur, les soupçonnait en son vivant. Il les avait chargés de chaînes. Nul ne sait si, plus sûr de leurs sentiments, le Négus confiera à l'aîné l'administration de ce qui fut le royaume paternel. En attendant, on en a fait des fonctionnaires. Tout comme Louis XIV en usa avec des féodaux trop remuants, l'empereur Ménélik les a détachés de leur terre ; il les fait vivre à sa cour, sous ses yeux.

Les Abyssins aiment à manger, assis en tailleurs, à l'orientale, sur des tapis. Ils ne s'alignent pas, comme nous, autour d'une table unique. Chez l'empereur, comme dans leurs maisons, ils sont servis sur de petites corbeilles à pied, fort artistement tressées, qui, par la forme et les proportions, rappellent ce tabouret en cèdre, incrusté de nacre, sur lequel les Turcs posent les tasses de café. L'empereur a devant soi une telle corbeille dite « massob ». Mais, au lieu que les mailles se nouent de jonc multicolore, cette fois elles sont tressées en fils d'argent massif. Aux flancs du trône, chaque massob est entouré de trois ou quatre convives. Ils se groupent selon leurs dignités ou leurs sympathies.

On m'a fort gracieusement demandé, après l'invitation du Négus, si je voulais être traité à l'abyssine ou à la française,

c'est-à-dire avec une nappe, une table, le service de délicate porcelaine aux armes du Lion, l'argenterie vraiment impériale que d'autre part j'ai vue. On le devine de reste, j'ai répondu :

— Servez-moi à l'abyssine.

Cela veut dire que la corbeille à pied autour de laquelle sont assis avec moi M. Ilg et mon ami de Soucy, est garnie d'une vingtaine de grandes crêpes, brunes et molles, un peu spongieuses, pétries en farine de tief. Ces crêpes ou galettes, nommées « enjera », servent tout ensemble aux Abyssins de pain et d'assiettes. On prend avec une cuillère, dans le plat que vous offrent les assalafis, la cuisine présentée. On la dépose sur la crêpe de tief; on l'enroule avec la pâte pour ne se point salir les doigts, et, d'un trait, l'on avale cette formidable boulette. Peu importe si, par soi-même, le tief est froid et insipide. La première rupture de l'enveloppe rappelle à nos palais européens, qu'auprès des épices abyssines le poivre de Cayenne est une sucrerie doucereuse.

Ceci est le menu du repas qui nous a été servi ainsi qu'aux grands dignitaires de l'empire, le dimanche 5 mai 1901.

PREMIER SERVICE

1° Gommen, sorte de hachis à la viande, pilée avec du chou;

2° Ouat : ragoût à la viande et au berberi qui rappelle la cuisine arabe, mais avec double charge de poivre rouge.

RELEVÉ

Lait caillé dit « ergo ».

DEUXIÈME SERVICE

Fetfet, pain de viande qui se mange à la cuillère. La charge de poivre rouge est devenue mitraille.

ROTI

Teps, grillades de bœuf, découpées en lanières dentelées, de façon à ce que le feu saisisse la bouchée de toutes parts sans la durcir.

Ce mets est excellent. Quelques gouttes de fiel, soigneusement ajoutées aux grillades, leur donnent un goût neuf et qui nous a séduits. Nous sommes donc revenus au « teps » tandis qu'autour de nous, princes et ras attaquaient le « brondo », régal classique du peuple abyssin. C'est tout simplement un quartier de bœuf cru, taillé dans les parties les plus tendres de la bête. Les assalafis présentaient cette boucherie sanglante aux dignitaires accroupis dans leurs capes de satin. De ma place j'en aperçois un, grave comme à la bataille, taillant avec son coutelas de guerre une belle tranche de cette chair encore palpitante. Un prêtre eunuque, la figure enveloppée, comme une femme, d'un voile de mousseline, guette cette importante lenteur avec des yeux de convoitise.

Le désert dankali.

Que l'on trempe une fois de plus le brondo dans la sauce au berberi ou que l'on se contente de l'incendie des deux premiers services, le convive européen appelle à soi l'échanson comme

un bon bourgeois qui a le feu dans sa cheminée implore l'arrivée d'une pompe. Le rafraîchissement désiré ne se fait pas attendre. Il coule, aussi abondant que les corbeilles sont chargées de mets, sous la figure de petits flacons de cristal, inépuisablement pleins d'hydromel et d'araki.

L'hydromel est ce fameux mélange de miel et de la plante « guécho » que les Abyssins nomment « tedj ». Il est blond, volontiers mousseux comme notre cidre en bouteille, avec lequel il a une parenté de saveur. Il surprend le palais la première fois qu'on y touche. Avec l'usage il ne plaît pas seulement, il se fait un des agréments les plus certains de la vie abyssine. Le long de la route de l'ouest, j'ai constamment échangé mon vin pour du tedj qui pourtant ne valait pas l'hydromel du Négus.

L'araki est une eau-de-vie blanche. Les pauvres la fabriquent comme la wodka russe, avec du grain; les riches avec de l'hydromel, assez soigneusement distillé. Son goût est agréable ; sa force violente, d'autant plus dangereuse que l'araki rafraîchit comme une gorgée d'eau le palais qui vient de subir les assauts de l' « ouat » et du « fetfet ».

En tout pays du monde un repas finit par des sucreries. Les douceurs abyssines se nomment « mardabo ». Ce sont des pâtisseries au miel, incontestablement supérieures aux fritures arabes. Auprès des raffinements de chez nous, elles pâlissent.

Nous commencions de toucher aux grillades de teps, quand il s'est produit dans notre enclos de tentures un léger remous. Il annonçait que l'empereur venait d'achever son repas et que l'aiguière d'eau pure allait lui être présentée.

J'ai touché du doigt dans cette occasion, comme dans bien d'autres, cette courtoisie souveraine dont le Négus ne s'écarte jamais et qui est un des éléments de son charme. L'étiquette abyssine exige qu'à cette minute tous les convives se lèvent et attendent respectueusement la fin d'un acte auquel on attribue

un sens religieux. Je remarquai à ce moment que l'empereur faisait développer entre notre corbeille et son trône une pièce de soie et se dérobait à nos yeux.

— L'empereur, me dit M. Ilg, en use toujours ainsi avec ses hôtes européens. Il ne veut pas leur imposer une politesse qui est traditionnelle pour ses sujets.

C'était, n'est-ce pas, une raison de plus de nous lever? Mais le Négus, qui possède, dans un haut degré, le don royal d'y voir sans tourner la tête, nous fit porter immédiatement l'invitation de nous rasseoir.

On m'avait prévenu que cette ablution des mains était le signal d'un changement à vue; les rideaux dont nous étions enfermés allaient s'évanouir et la salle paraîtrait dans toute sa grandeur.

Ce rite des voiles qui dissimulent aux yeux le repas du Négus est lié à une superstition. Elle pèse sur l'inquiétude abyssine encore plus lourdement que sur la crédulité napolitaine : c'est la crainte du mauvais œil. Il est impossible de manger — voire sur une route déserte, — sans que vos soldats et vos domestiques vous entourent à l'envi de leurs toges déployées. Vous protestez en vain contre une manœuvre qui ne va pas sans une pluie de vermine. Gravement on vous explique qu'il pourrait passer sur le chemin de caravane un homme affamé. Vous l'induiriez en péché d'envie et, comme il convient que vous soyez punis pour avoir tenté le prochain, la nourriture que vous êtes en train d'absorber profiterait alors à ce passant, non plus à vous qui la prenez.

Dans ces craintes de la jalousie publique, de jolies femmes, qui n'ont point comme les musulmanes à prévenir la rigueur de leurs maris, chevauchent si masquées qu'au passage l'on distingue à peine la flamme de leurs yeux. On pousse la pusillanimité plus loin encore. On m'a cité des familles nobles

qui habillent dans des vêtements de fillettes — tel le jeune Achille — des fils déjà garçons. Elles se plaignent tout haut de n'avoir point fait souche de mâles. Les jolies femmes redoutent pour leur beauté les malignités de la jettatura. Les pères espèrent par un tel stratagème l'écarter du chemin de leurs aînés.

Quand un voyageur infortuné qui, mélancoliquement, ouvre au bord de la route sa centième boîte de sardines est exposé à de tels périls, on comprend que l'entourage du Négus ne donne le spectacle des repas impériaux qu'à des familiers dont on se croit sûr.

La cérémonie de l'ablution des mains était terminée. Sur son divan, l'empereur Ménélik avait repris la pose ordinaire de ses audiences. Le Grand Introducteur fit un signe. Tous à la fois, les rideaux d'indienne glissèrent sur leurs tringles : un flot de lumière nous inonda.

C'était la salle de l'Adérache qui se révélait dans ses proportions grandioses. Prévenu comme j'étais, je suis demeuré étonné. Après les splendeurs du couronnement du czar à Moscou, et ces apparitions d'un Orient fantastique, dont, plus d'une fois, en Abyssinie, j'ai reconnu le fantôme, ce spectacle du « gueber » dominical demeure un des plus surprenants que puisse contempler un homme d'aujourd'hui.

Dans le vaisseau, long de cinquante mètres, large de trente, où les tables-corbeilles, recouvertes d'étoffes voyantes, s'alignent comme d'étranges fleurs, cinq mille hommes sont assis. Ce sont les fonctionnaires, les officiers de l'empire, en résidence ou de passage dans la capitale. L'empereur qui les a invités assistera paternellement à leur repas. De même, quand ils se seront retirés en ordre, avec une gaîté que le respect fait légère, le Négus présidera à l'entrée du premier service des soldats qui vont succéder à leurs chefs.

Une fanfare d'instruments de bois, les mellékat, droits comme

les trompettes d'Aïda, sonne l'heure de cette irruption joyeuse. L'immense salle était vide : une seconde suffit pour l'emplir. Et cette fois on s'étouffe autour des corbeilles surchargées. Bons pour les fitéorari et les grazmatchs, les « birilis », ces petits flacons de cristal que la soif militaire épuise d'une gorgée! Les soldats du Négus veulent qu'on leur présente l'hydromel dans la classique ouantcha, la formidable corne de bœuf, que le plus enragé buveur ne peut vider d'un trait, sans exorbiter ses yeux et perdre le souffle.

L'empereur caresse cette joie exubérante d'un regard paternel. Il semble dire :

— Réjouissez-vous... Mangez, buvez, mes fils...

Et le tedj coule à flots de réservoirs installés dans l'Adérache même. Chacun d'eux enferme vingt hectolitres d'hydromel. On n'a pas abattu aujourd'hui moins de quatre-vingts bœufs et de cent cinquante moutons pour apaiser ces faims voraces. Combien en immole-t-on, combien vide-t-on de gombos d'hydromel, dans les occasions fréquentes où vingt mille hommes viennent s'asseoir au banquet dominical?

Avez-vous jamais songé que vous aimeriez, pour une heure, à vivre dans le passé? A vous asseoir, par exemple, au banquet où quelque Basileus byzantin traitait les soldats de ses warangues? Regardez : ce tableau est sous vos yeux.

Ces soldats aux têtes rases, aux visages réguliers et imberbes, qui vident des cornes d'hydromel avec des gestes de joie, cet empereur et ces dignitaires en habits de gala, à présent immobiles comme les personnages d'un iconostase, toute cette foule vêtue de toges éblouissantes, toute cette pourpre des lacticlaves, et tous ces serviteurs de la personne auguste aux titres compliqués comme leurs fonctions, Bouche-de-l'Empereur, Chaise-de-l'Empereur, Grand Introducteur, liquémaquas, ras, dedjaz, grazmatchs, fitéoraris, balambaras, tous ces assalafis, tous ces

prêtres, tous ces eunuques, tous ces symboles religieux et ces licences soldatesques, toute cette viande crue et toute cette vaisselle d'argent, qu'est-ce donc, sinon le fantôme de Byzance, la Byzance de Nicéphore Phocas, transportée, par quelque verbe de magicien, à travers les siècles et l'espace, au sommet d'une montagne africaine?

Addis-Ababà, 9 mai 1901.

Il me faut à peu près une quinzaine de jours pour vendre mes bêtes, pour en acheter des neuves, pour me procurer des provisions, pour licencier les hommes qui ne désirent pas redescendre à la côte, pour engager de nouveaux serviteurs, pour boucler mes bagages, enfin prendre congé de tous ceux qui m'ont accueill avec tant de bonne grâce.

Le 6, je me joins, comme c'est mon devoir, à nos compatriotes installés à Addis-Ababà qui vont saluer le ministre de France au moment de son départ. Le 7, je dîne chez M. Harrington, ministre d'Angleterre. Le 8, chez M. Orloff, ministre de Russie, MM. Ilg et le major Ciccodicola, ministre d'Italie, veulent bien me donner en commun l'hospitalité à Addis-Alam, pendant le dernier séjour que j'y ferai, du 12 au 18, pour régler définitivement avec Sa Majesté les affaires qui m'ont attiré en Abyssinie.

Il n'y a pas moyen de ne pas être charmé de la façon dont le ministre d'Italie entend ses devoirs de représentant d'une grande puissance. La maison de pierres de taille qu'il élève sur une colline voisine du Guébi d'Addis-Alam est pour les Abyssins un objet d'étonnement. Le chantier de construction est, du matin au soir, encombré de personnages d'importance qui viennent aux renseignements, et qui demeurent bouche bée. Ils sont ravis d'apprendre que les gracieux pavillons dont cette bâtisse est

flanquée abriteront prochainement une mission médicale, et un dispensaire. D'autre part, cet officier, devenu diplomate par goût de servir son pays, n'estime point que son mandat politique l'empêche, bien au contraire, de patronner en Abyssinie le commerce italien. Tandis que tel autre ministre a quitté la ville sans seulement présenter au gouvernement abyssin l'agent consulaire qui expédiera les affaires en son absence, je vois le major Ciccodicola, traiter quotidiennement à sa table, loger dans sa maison, un jeune négociant, représentant de la Société italienne pour le commerce d'exportation, qui, soutenu par des capitaux considérables, vient s'installer au Harar. M. Ciccodicola attend une occasion opportune pour présenter ce négociant au Négus. Nul doute que le commerce italien n'ait à se féliciter, avant peu, d'avoir repris pied en Abyssinie dans de telles conditions.

M. A. Suais, directeur de la Cie impériale des chemins de fer éthiopiens.

N'ai-je pas vu d'ailleurs, au cours de mon voyage au Ouallaga, un autre officier, celui-là anglais, le major Gwynn relever avec un soin infini l'ordre, les dates des marchés que nous traversions? Il interrogeait les chefs du pays sur leurs besoins de fournitures. Il voulait savoir quels outils, quelles marchandises avaient chance de se vendre dans l'ouest. Il ne cachait pas son intention d'engager les caravanes soudano-égyptiennes à venir fréquenter les marchés du Ouallaga.

— Le Soudan, me disait-il, a des routes et point de commerce.

L'Abyssinie a du commerce et point de routes : il faut les marier ensemble.

Il ne semble pas que l'on se soit formé en France une exacte notion de l'importance de ce commerce.

Certes, des statistiques ont été publiées à diverses reprises dans le *Moniteur officiel du Commerce*, par M. Ryès, consul, conseiller du Commerce extérieur; tout récemment par le Foreign-Office [1]. L'inconvénient de ces statistiques est qu'elles ne s'appliquent qu'à des régions déterminées. Elles contrôlent ce qui se passe officiellement par une porte donnée : Djibouti, Zeila, Berbera ou Boular. La vérité est que, du côté européen, l'on manque de données précises. Il n'y a pas de route qui s'impose aux échanges, mais d'innombrables sentiers, aboutissant à des ports insignifiants de la côte. Le commerce et la contrebande les fréquentent avec assiduité. L'empereur évalue annuellement à CINQUANTE MILLIONS le mouvement total de ces échanges. Harar en réclame plus de la moitié pour sa part, soit de VINGT à TRENTE MILLIONS. Ceci résulte des causeries que j'ai eues tous ces jours-ci, avec mes hôtes, dans la cordiale intimité de nos soirées d'Addis-Alam.

Quelle que soit la richesse des placers du Ouallaga et les facilités que donne pour l'exploitation la présence de la force motrice sous la figure de chutes d'eau, de rivières partout ruisselantes, l'empereur et ses conseillers désirent voir mettre en valeur le domaine agricole de l'Abyssinie avant son domaine minier. Ménélik craint, en effet, que son peuple prenne tout d'abord. contact avec cette lie d'humanité que l'appétit de l'or jette sur les pays de placers. Il y aurait péril, pour la vieille civilisation abyssine, à faire la connaissance de la civilisation européenne ou occidentale sous les espèces de la tribu des prospecteurs. La probité patriarcale qui est restée la règle des mœurs en serait

1. *Trade of the Somali Coast for the year* 1898-1899 et *Trade of Addis-Ababâ and Harar for the year* 1899-1900.

épouvantée. Cela pourrait mettre en échec cette volonté d'amener l'Abyssinie à la culture européenne qui est la grande idée du règne de Ménélik. Dans ces conditions, l'empereur réserve un accueil assez frais à ceux qui, inconsidérément, lui demandent la permission de prospecter chez lui pour leur compte. On cite cette réponse malicieuse qu'il fit dans une telle occasion.

Un ingénieur, venu d'Europe, insistait pour qu'on lui ouvrît le Ouallaga. Il voulait y pousser des recherches minières. L'empereur l'évinça en ces termes :

— Dites-moi, dans votre pays, est-ce l'usage d'arrêter un homme qui passe et de lui demander : « Qu'est-ce que tu as dans ton porte-monnaie? » Vous répondez que cela ne se fait point? Pourquoi donc voulez-vous que je vous montre le fond de ma bourse? Je sais ce qu'il y a dedans. Je n'ai pas besoin qu'on me l'apprenne...

Par contre je puis affirmer que l'empereur accueillera avec satisfaction toute entreprise sérieuse qui aura pour but de mettre en valeur le domaine agricole de l'Abyssinie. Cette question et celles qui s'y lient ont fait le fond des deux derniers entretiens que j'ai eus avec le Négus le mercredi 15 mai dans l'après-midi, et le 17 au soir. Pour laisser plus de liberté à la causerie, l'empereur avait renvoyé jusqu'à son officier de service; nous étions, M. Ilg et moi, seuls à recueillir dans sa netteté la pensée de Ménélik.

J'étais averti que, comme un témoignage de la satisfaction que lui a donnée mon voyage dans l'ouest, Sa Majesté songe à me donner une terre. Ma foi dans l'avenir de l'Abyssinie est si grande que, dès aujourd'hui, j'ai décidé d'élever un de mes fils pour l'envoyer travailler dans ce pays merveilleusement sain, où la terre vierge obéit avec des élans passionnés de fécondité à la première sollicitation de l'homme.

J'ai donc répondu à la bienveillante question de l'empereur :

— Je désirerais une terre que j'ai admirée au bord du fleuve Kassam, à Téditcha Malka. Des arbres qui plafonnent en cet endroit permettront d'y faire pousser le café à l'abri des coups de soleil. Une falaise qui soutient le fond assigne à ce champ d'alluvion sa limite naturelle. On aurait peu d'argent à dépenser pour barrer la rivière, distribuer les eaux. Je demanderai seulement une faveur de plus à Votre Majesté : je ne désire pas qu'Elle me donne cette terre en pur don. Je prie qu'elle me permettre de l'acheter, dans les conditions qu'il lui plaira de fixer.

L'empereur a eu une nuance de surprise :

— Pourquoi désirez-vous acheter ce que je veux vous donner?...

J'ai répondu :

— Pour fermer la bouche à ceux qui ont dit : « En Abyssinie on ne peut pas acheter la terre, on ne peut posséder un bien qui vous appartienne tout à fait en propre, tel que l'on puisse le léguer à son fils par héritage, ou le vendre si l'on a fantaisie de s'en défaire. »

L'empereur, qui est très maître de lui, n'a pas retenu une nuance d'impatience :

— Je sais, dit-il, que ces discours ont été tenus à dessein, par des gens qui voulaient nuire à ce pays. Ils n'auraient eu pourtant qu'à ouvrir le Féta-Neghest pour trouver dans notre code les chapitres qui définissent exactement les conditions du droit de propriété. Evidemment les terres qui font partie du domaine de la couronne ne sont pas à vendre. Elles sont la propriété de l'empereur, comme un morceau de terre est la propriété d'un Galla ou d'un Abyssin qui en a hérité de son père. De même un de mes fonctionnaires, ras, prêtre ou soldat, dont je paie les services, en lui abandonnant les revenus d'une terre qui appartient à la couronne, n'est pas le propriétaire de cette terre. Il ne peut la vendre, la léguer. Elle est à moi, elle n'est pas à lui.

Mais pour toutes les autres terres qui ne font pas partie du Domaine Impérial, elles appartiennent en propre à qui les possède. Ce n'est pas seulement à un Abyssin ou à un Galla que leurs propriétaires peuvent les vendre : c'est à un étranger.

Il y a eu une pose, puis l'empereur a repris :

— Répondez-moi : Quand un Anglais veut acheter de la terre en France, est-ce qu'il possède d'après la loi anglaise ou d'après la loi française ?

— Evidemment d'après la loi française...

— C'est trop clair ! Et quand un homme, français ou étranger, a fait chez vous l'acquisition d'une terre, sous prétexte qu'il est propriétaire, n'a-t-il plus rien à payer, par la suite, à ce qui remplace chez vous le gouvernement d'un Négus ?

Je me suis bien gardé d'énumérer devant l'empereur les innombrables impôts qui chez nous font cortège à la propriété comme à tout le reste. Il suffisait de répondre que la propriété n'est, en aucun pays civilisé, exempte d'impôts.

L'empereur a conclu :

— Il en va donc ici comme en Europe. Un étranger possède ici conformément à la loi abyssine. C'est, chez nous, la terre elle-même qui doit l'impôt. J'imagine que ce domaine, de Téditcha-Malka, que vous voulez acquérir doit payer à la couronne une redevance annuelle de quelques pots de miel et de quelques journées de corvée. Elles servent à mettre en culture, dans le voisinage, les terres impériales. Cet impôt vous le devrez ici comme vous le devriez chez vous, comme le doit, dans tout pays, quiconque acquiert une terre.

L'empereur a paru réfléchir une seconde. Il regardait devant soi avec un froncement léger des sourcils ; et soudain il a dit, vivement, comme s'il prononçait cette parole pour soi-même :

— Et s'il en était autrement ! Les étrangers qui achètent dans mon pays y deviendraient donc les Négus de ce qu'ils acquièrent ?

Une intéressante conversation a suivi dans laquelle nous avons été naturellement amenés à préciser les conditions particulières dans lesquelles les Français peuvent posséder en Abyssinie. Nous avons rappelé ce traité qu'un voyageur français, M. Rochet-d'Héricourt, signa, en 1843, avec le roi de Choa, Sahala-Sélassié, aïeul de l'empereur Ménélik :

« Vu la conformité qui existe entre les deux nations, dit cet acte, le roi de Choâ ose espérer que, en cas de guerre avec les Musulmans ou autres étrangers, la France considérera comme ses ennemis les ennemis du roi de Choâ. S. M. Louis-Philippe, protecteur de Jérusalem, s'engage à faire respecter comme sujets français tous les sujets du roi de Choâ qui iront en pèlerinage, et à les défendre à l'aide de ses représentants le long de la route. *Tous les Français pourront commercer au Choâ, y acheter des maisons et des terres.* »

Nous avons rappelé que, dès 1893, avant la campagne italienne, sur l'initiative de MM. Chefneux, Ilg et Mondon, appuyés auprès du gouvernement français par M. Etienne, l'opportunité du renouvellement de ce traité a été soulevée. Nous nous sommes demandé quels motifs avaient bien pu faire attendre trois années une réponse à des avances si affectueuses et si nettes. Nous avons regretté que, après la bataille d'Adoua, après la course au clocher de tant de missions envoyées en concurrence vers le Négus victorieux, la France n'ait pas cru devoir divulguer le traité qu'elle a signé avec le Négus et qui, dans ce qu'il a d'essentiel, fait revivre le traité signé au milieu du siècle entre le roi de Choâ et M. d'Héricourt. L'empereur Ménélik estime certainement que l'on perd dans cette obscurité les bénéfices que la France, aussi bien que l'Abyssinie, pourraient tirer de leur accord. La publication de ce document aurait à tout le moins cet heureux effet : elle rendrait les initiatives de certaines puissances plus circonspectes.

ምዓ፡አግበሳ፡ዘአምኑግዱ፡ይሁዳ፡ዓሳማዊ፡ምኒልክ፡ሠዊ
መ፡ኔጋዚአብሔር፡ንጉሠ፡ነገሥት፡ዘኢትዮጵያ።
ይህንን፡ጸበዓቢ፡ለሚያዩ፡ሰዎች፡ሁሉ፡ሰላምታቸውን፡
አሰጣለሁ። ሙሴ፡ሂሳለሩ፡ወደወለጋ፡አገዷሂዱ፡
ዷዷሳና፡ዓባይ፡መግናኛ፡ዑረስ፡አገር፡አደ፡ዱ፡አገዷመ
ለስ፡ፈቅኝ፡አሸኻቺ፡ነበር። ይኸው፡ዷዷሳና፡ዓባይ፡
ዓሚ ግናኻበት፡ሰፍራ፡ከዚህ፡ቀደም፡አውሮፓ፡ሰው፡
አልደረሰም፡ነበር። አሁንም፡ዓባይና፡ዷዷሳ፡ዓሚ
ለዓውን፡ተራራ፡ቱሉ፡ጣይቱ። ዷጣሞ፡ዓባይ፡አጠገ
ብ፡ቀኝና፡ሳራ፡ያለውን፡ተራራ፡ቱሉ፡ኢልሳ፡ቱሉ፡ሺፍ
ኒ፡ቱሉ፡ሂሳለሩ፡ቱሉ፡ሱሲ፡ብሉ፡ሰም፡አንዷ ያወጣ፡ረ
ቅኝ ለታለሁ። ዷጣሞ፡ታላቅ፡ዓከበራ፡ወዷኛን፡ሙ
ሴ፡ሹቢ፡ዓፈረሳሚ፡ረ ፑብሊክ፡ጥረዘዳን፡አከብራ
ለሁ፡ብዬ፡በዷዷሳና፡በአንገር፡በሚባል፡ወንዝ፡መሐከ
ል፡ያለው፡ተራራ፡ቱሉ፡ሉቢ፡ተብሎ፡አንዷጠራ፡ረቃዷ
መሆኑን፡በዚህ፡ጸብዓቢ፡አመሰክራለሁ። ይህንን፡ጸ
ብዓቢ፡ፊሙሴ፡ሂሳለሩ፡ከሂደበት፡በዓሳና፡ተመልሶ፡
ሺመጣ፡ብዙ፡ዓስ፡ሰላሳኑኻ፡ፍቅሬን፡አመለከታለሁ።
ብዬ፡ነው። ሳንቦት፡ፀቀን፡፲ ፭ ፱ ፲ ፭ ዓመት፡ምሕረ
ቱ፡አዲስ፡ዓለም፡ከተማ፡ተጻፈ።

Sur la fin de cet entretien, le dernier, on a fait apporter le procès-verbal que l'on vient d'établir, et qui, dans la pensée de l'empereur, doit être présenté à M. le Président de la République, aux ministres des Affaires Étrangères, des Colonies, de la Marine, qui se sont intéressés à mon voyage, à la Société de Géographie de Paris qui va prendre acte de ces résultats.

Voici la traduction de ce document.

En tête, le sceau avec cette devise :

« Il a vaincu le Lion de la tribu de Juda, Ménélik, élu du Seigneur, Roi des Rois d'Éthiopie. »

Suit ce texte :

« A tous ceux qui liront la présente, Salut. »

« Avec mon autorisation et mon appui, M. Hugues Le Roux est allé jusqu'au Ouallaga. Il a exploré la région où se réunissent la Didessa et le Nil Abbay. Le point de jonction de ces deux rivières n'avait encore été visité par aucun Européen. Aussi je témoigne par la présente le désir que, pour honorer notre illustre et grand ami, M. Loubet, Président de la République française, la montagne qui s'élève entre les rivières Didessa et Angueur, porte désormais le nom de Loubet.

« En outre, la montagne qui sépare l'Abbay de la Didessa, le nom de S. M. l'impératrice Taïtou.

« Enfin, les hauteurs qui sont à droite et à gauche de l'Abbay porteront les noms de Ilg, Chefneux, Hugues Le Roux, de Soucy.

« Je remets la présente lettre à M. Hugues Le Roux, comme un témoignage de mon amitié et de la grande satisfaction que m'ont donné son voyage et son heureux retour.

« Écrit à Addis-Alam, le 9 mai de l'an de grâce 1890. »

Correspondant à l'année 1901, nouveau style.

L'empereur Ménélik pèse en diplomate chacune de ses paroles. Il a eu une intention précise lorsque, sur sa frontière de l'ouest,

il a rapproché les noms de Sa Majesté l'impératrice Taïtou et du Président de la République Française.

Il en a eu une autre, lorsque, autour de ces deux noms respectés, il a groupé « pour l'éternité » ses amis de la première et de la dernière heure.

20 mai 1901.

Ce lundi, 20 mai 1901, à six heures du matin, j'ai quitté Addis-Ababâ incognito, avec une avance de plusieurs heures sur ma caravane. Derrière moi un seul homme à cheval; encore ai-je prié ce serviteur de suivre à une petite distance et de ne pas troubler la musique de mes souvenirs. Au passage, je salue la très hospitalière maison de M. et de M^me^ Ilg, qui, là-bas, sur une colline, s'éveille dans son jardin verdoyant; puis, voici la masse encore sombre du Guébi, découpée en écran sur la blancheur du jour. Je salue aussi la maison de Russie, puis la maison anglaise. C'est par une matinée aussi douce que, il y a trois mois, nous avons galopé derrière les sloughis. Alors, de la hauteur, je regardais du côté de l'ouest et je me demandais :

— S'ouvriront-elles pour moi, ces vallées qui me tentent? Verrai-je le pays vierge? Et le coucher du soleil sur la boucle inconnue du Nil Bleu?

J'ai vu ce que je rêvais voir. J'ai touché ce que j'espérais atteindre. Certes, tout cela n'est pas arrivé par hasard; j'ai longuement voulu ce qui vient de s'accomplir; j'ai quitté ceux que j'aimais; entre eux et moi j'ai accumulé les lieues et le silence; j'ai avancé, j'ai reculé, j'ai perdu, j'ai gagné, j'ai touché enfin! Et voici que, dans l'heureuse détente d'âme qui suit l'œuvre accomplie, ce matin, j'éprouve comme un besoin de diriger mon élan de gratitude vers l'obscure Puissance que l'on cherche au delà les soleils.

Derrière moi, des pas. Je me retourne sur la selle. C'est

M. Ilg, suivi de quelques domestiques. Toutes les cérémonies officielles sont terminées. Ce n'est pas le ministre de l'empereur qui, malgré nos conventions, s'est levé si tôt. C'est l'ami qui a voulu serrer la main de celui qui s'en retourne :

— Et puis vous avez oublié vos passeports... La lettre que l'Empereur écrit au chef dankali Mohamed-Timbako, pour lui enjoindre de vous fournir des chameaux en cas de besoin.

Un des serviteurs me remet les deux pièces, revêtues du sceau impérial. Et, pendant une heure, le ministre et moi nous cheminons, nos montures l'une à côté de l'autre, délicieusement baignés dans cette tiédeur matinale.

— Une dernière fois, mon ami, adieu.

Nous nous sommes embrassés. Et, certes, entre tous les profits que j'emporte de ce voyage, tout ce qui, je le sens, m'augmente l'âme, je compte l'estime de cet homme de cœur, qui, fraternellement uni à ce grand Français, Léon Chefneux, finit de donner au vieux peuple abyssin la figure avec laquelle il entre dans l'orbite du monde moderne.

A présent ma route est unie, et je puis, il me semble, abandonner mes rênes sur le cou de ma monture. Au bas de la descente de Baltchi je trouverai mon ami Carette, ses Issas, ses chameaux de selle. Il s'est porté à ma rencontre pour me faire la route aisée à travers ces pays dankalis et issas où son prestige est grand. Ensemble nous passerons par la route de Tchoba, de Teditcha-Malka, d'Aouara-Malka, de Dobi, de Sadi-Malka, de Ouérer, de Billen, de Kersa, de Moullou, de Karaba, de Tollo de Gotha, de Erer, de Lalibella, de Meto, de Haraoua, de Ouarouf, d'Addagala, de Laz-Hadad, de Daouenlé. Nous irons vite. Car, avant de m'embarquer à Djibouti, par le bateau du 15 juin, je désire fréter quelque petit steamer, et, au fond de la baie de Tadjoura, visiter ce bassin intérieur du Goubet Kharab que l'on peut fermer avec un coup de canon sur la sécurité d'une flotte française.

Je n'ai pas de temps à perdre si je veux atteindre les travaux avancés du chemin de fer avant les pluies. Je les ai laissées ces pluies, sur mes talons, derrière les sources de l'Aouache. Mais depuis, elles ont fait du chemin. C'est elles qui, ce matin, dans le ciel d'Addis-Ababà, délayent tant de nacres et d'opales.

Peut-être, à cette minute même, mordent-elles les talons de mon cher de Soucy, qui, à une demi-journée de marche, suit avec la caravane.

Délivré désormais par l'affection de mes amis de tout le fardeau des organisations matérielles, j'ai, jusqu'à la côte, le loisir de réfléchir sur ce que j'ai vu et de tirer ma conclusion.

Et d'abord, comme elles étaient différentes de la réalité, les imaginations que, d'Europe, je m'étais forgées, sur ce pays et sur son souverain!

Lui, il incarnait la figure et la légende du roi à figure basanée, ce Mage Melchior, qui, on ne sait d'où, vint pour prier au berceau de l'Enfant Nazaréen, puis, ayant offert l'encens et la myrrhe, rentra dans les ténèbres. Tout entière, l'Abyssinie, avec ses prés, ses forêts, ses fleuves où l'or roule en pépites, se dressait, au milieu des déserts, comme un trône, pour asseoir Ménélik, le bon géant. Son bras colossal repousse l'invasion ainsi qu'une escalade lilliputienne. Sa main porte, sans faillir, le sceptre de la justice. Il a la sagesse de Salomon, nichée dans sa barbe fleurie. A cette figure surnaturelle on fait le crédit des longévités légendaires; mais, enfin, un jour finira par venir où l'étoile du Mage s'inclinera à l'horizon. Et alors? Après comme avant, sur l'empire d'Abyssinie, sera-ce le règne des ténèbres?

Quand la vérité vient prendre la place du songe, la première surprise est au bout du désert issa, la découverte de cette majesté des eaux ruisselantes qui, à travers un paysage d'alluvion, promènent toutes les promesses de la fécondité. « Terre de beurre et de miel », disait, au XVI^e^ siècle, le Père Lobo, pour caractériser

l'Abyssinie. Cette richesse ne s'est pas épuisée. La simbalette continue de nourrir sur des prés adventices les troupeaux admirables; la terre donne trois ou quatre récoltes par an, partout où les charrues ou bien les houes la sollicitent. Les abeilles, ivres de fleurs, bourdonnent comme par le passé au sommet de la montagne. Aussi bien, entre le désert de l'est, qui, pendant tant de siècles, a isolé le pays du reste du monde, et les marais des deux Nils qui, du côté de l'occident, lavent le pied du plateau, l'Abyssinie entière, plus grande que la France, n'est qu'une juxtaposition de serres superposées. Serre chaude — où toutes les cultures tropicales poussent à miracle; — serre tempérée; — serre froide.

Les cultures les plus disparates, protégées par la combinaison de ces deux termes fixes, *l'altitude alpestre* et la *latitude équatoriale*, se chevauchent ici, alternent dans la même région. Vous rencontrez en un jour les bananes, les cannes à sucre, le caoutchouc, le café, le coton, les épices, le maïs, la vigne, les légumineuses; sur les plateaux moyens, le blé; aux grandes hauteurs, l'orge. Le merveilleux limon qui féconde les eaux stériles du Nil Blanc [1] ne coule pas seulement vers le nord, par la Gouder et l'Abbay (Nil Bleu). Il glisse sur les versants abyssins de l'ouest, du sud et de l'est. Jusqu'au cœur du pays dankalé, il fait cortège à l'Aouache. Il descend avec la Guibbé et l'Omo vers le bassin du lac Rodolphe; il s'étale dans le Ouallaga, accumulant des revêtements d'alluvion, comparables aux Terres Noires de la Russie méridionale.

Or, si peu que l'on ait pris la peine de relever, ici là, ce tapis de gazon, pour inspecter le sous-sol, on a eu la vision de richesses minières dont nul ne peut encore fixer l'étendue. Je ne songe

1. Voir dans l'ouvrage de Chélu, *Le Nil, le Soudan, l'Egypte*, les analyses comparées des eaux du Nil Blanc et du Nil Bleu. (Chez Chaix.)

pas seulement à l'or que j'ai vu ruisseler dans le Ouallaga, mais à ces mines plus précieuses encore de lignite, à ces gisements de houille (bassin du lac Tana) qui, demain, fourniront à l'Abyssinie la force motrice, et lui permettront de jouer, dans

la première moitié du xx^{e} siècle, le rôle d'un Japon africain et continental.

Je n'écris pas ces mots au hasard. Pour qu'un pays ait pu se transformer comme le Japon l'a fait sous nos yeux, en une génération d'hommes, il ne faut pas seulement qu'il ait eu le goût d'entrer dans le cycle de la civilisation moderne : il a fallu qu'il offrît à ces boutures de progrès le milieu favorable d'une culture autochtone et séculaire.

Tel est le cas de l'Abyssinie. Elle a d'autre part cette supériorité sur son émule asiatique que, depuis dix-sept cents ans, elle vit

de la culture chrétienne. La civilisation byzantine, c'est-à-dire romano-grecque, qu'elle a reçue avant nous, continue d'envelopper ses institutions juridiques et religieuses d'un manteau romain. La toge à bandes écarlates, qui habille tout ce peuple, en est le symbole tangible. La semence de christianisme, qui s'est développée ici dans un isolement complet, a produit des fruits de civilisation, bons et mauvais, exactement comparables à notre propre récolte. Il y a identité entre l'évolution sociale, morale, du peuple abyssin sur sa montagne, et celle des peuples chrétiens d'Europe : même mentalité, mêmes désirs, mêmes goûts.

Je ne rappellerai pour mémoire que cette notion « l'idée de patrie », qui, en Afrique, est un accident. Pas plus que le Français, l'Abyssin n'admet la pensée de vivre et de mourir sur un autre sol que celui qui l'a vu naître.

Tout a fortifié en lui les motifs de cette tendresse : l'élévation montagnarde, la richesse du sol, la douceur du climat, la convoitise des nations qui entouraient cette forteresse naturelle. On s'est imaginé que l'armée qui a repoussé l'invasion italienne était une création de l'empereur Ménélik, assisté d'officiers européens. C'est une erreur historique qui ne résiste pas à l'examen des spécialistes. L'armée abyssine est vieille comme l'Abyssinie même. A travers les siècles, elle a été le génie protecteur de ce pays tant convoité. Elle demeure son âme et sa force, sa sécurité pour l'avenir. La part de l'empereur actuel en cette aventure est le soin qu'il a pris de l'armer et de la ravitailler à l'européenne. Il se considère comme son chef momentané, non point comme son créateur.

Si, en effet, pour fixer des notions flottantes, on tenait obstinément à comparer l'empereur Ménélik à quelqu'un des souverains qui ont marqué dans l'histoire de l'Europe, il ne conviendrait d'évoquer à son sujet, ni le nom de Charlemagne, ni celui de Pierre le Grand. Il a eu la tâche plus facile que l'un et l'autre.

Il n'est pas un joyau unique, resplendissant comme l'escarboucle, au sommet de la montagne abyssine : il est un anneau très brillant d'une chaîne solide. C'est, avec toutes les nuances de la transposition, à Louis XIV qu'il ressemble le plus. Il achève, dans la victoire et dans la paix, l'œuvre de l'unité de la monarchie. Il clôt l'ère féodale au bénéfice d'une royauté solidement assise sur d'archaïques institutions religieuses et sociales. Comme Louis XIV, il est exceptionnellement heureux dans le choix des hommes auxquels il donne sa confiance. Appuyé sur eux il incarne vraiment le passé, le présent et les espérances de son peuple.

Comment supposer qu'un souverain qui a donné tant de marques de prévoyance et de sagesse politique ne se serait point préoccupé d'assurer la durée de son œuvre personnelle en réglant le détail de sa succession ?

A supposer que l'empereur eût été capable d'une telle omission, son peuple l'eût rappelé au devoir. Je puis donc dire, sans commettre d'indiscrétion, que cet héritier de l'empereur est depuis longtemps désigné et accepté, sous serment, par l'assemblée des ras. Ce choix ne représente point la fantaisie d'une préférence, mais la légalité et le droit historique. Il porte la couronne où il était légitime qu'elle allât. Il ne la fait point sortir de la lignée de l'empereur. Il remonte l'échelle des ascendants, puisque l'absence de postérité mâle interrompt l'ordre de la succession directe.

— Pourquoi je ne nomme pas en public mon successeur ? répondait naguère l'empereur Ménélik à un indiscret qui le pressait de sa curiosité. Mais laissez-moi vieillir ! Si dès aujourd'hui je désignais à la foule cet héritier dont vous me demandez le nom, je connais les hommes, on me laisserait dans un coin, tout le monde irait lui faire sa cour !

Cette finesse bienveillante, souriante, est chez le Négus une suite naturelle du grand calme de son esprit. Il le sait : après

lui, comme de son vivant, l'unité abyssine ne court pas de péril. Il est sûr, d'autre part, que la France et la Russie ont un intérêt trop net à maintenir l'intégrité de la nation et de la patrie abyssine, pour permettre contre ce pays quelque nouvelle entreprise de violence. Il tient l'aveu que les Anglais ne peuvent se passer de lui pour régler la question du Nil. Il sent à son côté la clef de la fécondité de l'Égypte. Il saura dire son mot à la minute décisive où les intérêts engagés en Égypte seront obligés de lui envoyer un ambassadeur, sur sa citadelle naturelle, protégée par quatre cent mille fusils, pour régler, à l'amiable, la question dont il est le maître.

Je sais de quoi je parle, ayant vu, par la volonté du Négus, le secret dont il a écarté d'autres yeux. C'est une consolation, au milieu de tant d'injustices dont notre temps aura eu le spectacle, de penser que, cette fois, le droit et la force sont dans la même main.

Ce n'est point une prophétie que j'écris à la dernière ligne de ce livre, mais une conclusion logique que je tire de faits observés :

Avant que du Cap au Caire courre un chemin de fer de conquête, boulevard de l'ambition d'un seul peuple, en travers de l'Afrique, il y aura une grande route commerciale offerte à l'activité bienfaisante de tous. Sur le carrefour de la mer Rouge, sa porte triomphale aura été ouverte par Ménélik et nous.

Sceaux. — Imp. E. Charaire.

DT
377
L6

Le Roux, Hugues
Ménélik et nous

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM
39 11 24 01 10 020